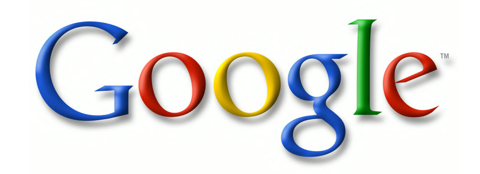




46.
117.

HISTOIRE

DE

THÉODORIC-LE-GRAND

ROI D'ITALIE.

HISTOIRE

DE

THÉODORIC

LE GRAND

ROI D'ITALIE

PRÉCÉDÉE D'UNE REVUE PRÉLIMINAIRE DE SES AUTEURS

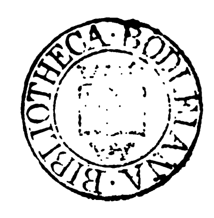
ET CONDUITE

JUSQU'A LA FIN DE LA MONARCHIE
OSTROGOTHIQUE

PAR L. M. DU ROURE

« Erunt alii magni in ore hominum, de te autem tacebitur.
« D'autres seront grands dans la bouche des hommes;
« mais de toi l'on se taira. »
Imitatio Christi, lib. III, cap. 49.

TOME SECOND



PARIS
CHEZ TÉCHENER, LIBRAIRE
PLACE DU LOUVRE, N° 12
1846

IMPRIMERIE D'E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, 4.

LIVRE SIXIÈME.

AN DE J.-C. 508-520

IMPRIMERIE D'E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, 4.

LIVRE SIXIÈME.

AN DE J.-C. 508-520

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIÈME.

Préparatifs de Théodoric pour la guerre des Gaules en 508. — Victoire d'Arles. — Clovis lève le siége de Carcassonne. — Ibbas à Barcelonne. — Suite de la guerre des Gaules. — Gésalric vaincu et Amalaric rétabli sur le trône wisigothique. — Consulat de Cassiodore. — Courte analyse de son Traité de l'âme. — Hormisdas succède au pape Symmaque. — Revue des affaires de l'Orient jusqu'à l'avénement de l'empereur Justin Ier. — Conduite de Théodoric pour la pacification de l'Église. — Extinction du schisme de l'Hénotique. — Mariage d'Amalasonthe et d'Eutharic. — Revue de la fortune de Théodoric. — Consulat d'Eutharic.

HISTOIRE

DE

THÉODORIC-LE-GRAND

ROI D'ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs de Théodoric pour la guerre des Gaules. — L'empereur Anastase fait ravager les côtes de Calabre. — Le roi d'Italie crée une flotte. — Entrée de son armée dans les Gaules sous les ordres du duc Ibbas. — Victoire d'Arles. — Clovis lève le siége de Carcassonne et regagne Paris par la Touraine. — Ibbas devant Barcelonne. — Défaite et fuite en Afrique de l'usurpateur Gésalric. — Il y reçoit des secours de Trasamond. — Plaintes de Théodoric à ce sujet. — Fin de cette affaire entre les deux rois.

An de J.-C. 508-510.

Nous avons dit que le roi d'Italie parut s'être laissé prendre au dépourvu dans l'invasion de la Wisigothie par Clovis. Cela était vrai par rapport au secours préalable qu'il ne donna pas

et qu'il aurait pu donner dès le premier moment à son gendre Alaric; mais il n'en faudrait pas conclure que, pour n'avoir pas franchi les Alpes avant la bataille de Vouglé, il fût resté inerte dans l'attente de l'orage. Loin de là; le recueil de Cassiodore nous révèle qu'il allait sous peu déployer une flotte entière encore à construire en 507, et d'abord qu'il allait mettre en mouvement trois armées, savoir : une principale que devait commander le duc Ibbas, laquelle, composée de Goths et de Gépides auxiliaires tirés de la Pannonie Sirmienne, était destinée à marcher directement sur la province de Marseille et la Septimanie; une seconde placée, croyons-nous, sous les ordres du comte Mammon qui, s'assurant[a] de Genève par les Alpes grecques, aurait à étendre, aux dépens des Bourguignons, les limites italiques jusqu'aux monts Jura; la troisième enfin confiée au comte Julien pour la défense éventuelle de l'Italie, et celle-ci devait être soutenue par mer.

Mais de tels efforts ne demandaient pas seulement de la résolution; du temps était nécessaire pour réunir, tant en argent qu'en hommes, en chevaux, chariots, matériaux et munitions de toute espèce, des ressources suffisantes, sans

(a) *Voyez* l'*Histoire des anciens peuples de l'Europe*, par le comte du Buat, tome IX, liv. IX, ch. 10.

pressurer les peuples. Ainsi l'avait pensé Théodoric avant de se déclarer, dans la double perspective d'une attaque de l'empereur Anastase et d'une rupture indéfinie avec ses anciens alliés, les Francs et les Bourguignons.

Sur ces entrefaites il fut attaqué, comme il l'avait prévu, par son ennemi d'Orient, mais si pauvrement qu'il n'en devint que plus libre pour l'exécution de ses desseins. Un seul mot sur cette échauffourée, plus digne d'un chef de pirates que d'un grand empereur, avant d'entrer dans le récit détaillé des dispositions militaires de Théodoric et des circonstances de la plus longue comme de la plus importante guerre qu'il eut à soutenir. Au début de l'année 508, Anastase se croyait fort de ses intelligences avec Clovis. Des ambassadeurs, partis dès le commencement de l'année 507, apportaient de sa part au roi des Francs, avec les insignes consulaires, un manteau de pourpre et une couronne d'or enrichie de pierreries. A cette époque, suivant son calcul, la guerre wisigothique devait être en pleine action, et Théodoric impliqué dans de graves embarras, comme soutien nécessaire de son gendre. Là-dessus il se mit en frais d'une descente en Italie, et après avoir désigné pour lieu d'invasion l'extrémité de la Calabre[a], comme point

(a) Alors le Brutium.

le plus éloigné de Ravenne et le plus voisin de la Sicile où il avait fomenté des germes d'insurrection, il embarqua fièrement sur deux cents navires huit mille hommes commandés par Romain, comte de ses domestiques, et Rustique, chef des scolaires de sa garde. Vingt-sept ans plus tard, la Péninsule sera envahie dans les mêmes lieux, par les mêmes ennemis, en pareil nombre; mais alors, trahie par ses propres enfants, elle sera défendue par Théodat et attaquée par Bélisaire; il n'en était pas de même cette fois.

Romain et Rustique débarquèrent en effet près de Catanzaro, dans la Calabre ultérieure, et ravagèrent toute la côte du golfe de Squilace et de celui de Tarente; mais incessamment serrés de près par les millénaires goths de la province qui furent à l'instant rassemblés, ils n'osèrent pas même menacer Tarente, se rembarquèrent avant d'avoir pu être atteints, et ce fut tout[a]. Puis l'expédition revint à Constantinople avec ce beau trophée pour lequel, autant sans doute que pour la bataille du Margus, l'empereur permit au Paphlagonien Jean, l'intendant de ses finances, de lui ériger une statue de bronze colossale avec la fonte

(*a*) « Anastasius contrà Italiam, plus piratico quàm publico « marte concertans, frustratus est. » Jornandez, De regn. ac temp. successione.

de plusieurs chefs-d'œuvre antiques dont Constantin avait orné sa ville.

Il faut rendre justice au vieillard couronné, ce fut là le dernier signe extérieur d'animosité qu'il donna au roi d'Italie. A la vérité, les discordes civiles lui amenèrent bientôt de terribles affaires chez lui, tandis qu'au contraire son rival d'Occident atteignit le faîte des prospérités; mais enfin, à partir de la victoire ou de la fuite de Tarente, rien ne troubla plus l'harmonie entre les deux États, et tant qu'Anastase vécut il demeura dans les meilleurs termes avec Théodoric, à charge de réciprocité. On le voit par la lettre que ce dernier écrivit, trois ans après, pour annoncer qu'il venait de désigner l'illustre Félix, Gaulois d'origine, comme consul d'Occident pour l'année 511; lettre où, après d'amples hommages payés à la noble naissance du nouveau titulaire ainsi qu'à la coutume solennelle de marquer l'année romaine par le nom des consuls, se lisent ces mots: « Empereur[a] très pieux, Félix est digne de nos « faveurs. Privé de son père dès sa jeunesse, il « s'est rendu le fils de la vertu; foulant aux pieds « l'incontinence et la cupidité, ces deux ennemis « de la sagesse, et supérieur à l'orgueil par la « modestie, il a professé avant le consulat des « mœurs consulaires.... Vous donc, que l'avan-

a) Var. Cassiod., lib. 2, epist. 1.

« tage de l'une et l'autre république touche également, daignez joindre votre agrément et réunir votre suffrage au choix que nous avons fait. « (*Jungite favorem, adunate sententiam.*) »

Nous placerons à la suite de l'échauffourée de Tarente la visite que le roi d'Italie fit pour la première fois de Naples, des provinces méridionales et de la Sicile. Après qu'il y eut réglé toutes choses pour la sûreté du dedans et du dehors, il revint à Ravenne et ne s'occupa plus que de hâter le rassemblement de l'armée d'Ibbas qu'il indiqua en Ligurie pour les calendes de juillet (juin 508).

Le corps des Gépides auxiliaires appelés de Sirmium pour faire partie de cette armée fut aussitôt mis en marche. Théodoric attachait beaucoup de prix à ce qu'il arrivât dès l'ouverture de la campagne. Ces barbares étaient des hommes intrépides, de haute stature, d'une grande force et d'une adresse incroyable à lancer des traits, ce qui les rendait spécialement propres à balancer les effets de l'angon ou javelot à pointe recourbée des Francs, l'épée large des Goths répondant à la francisque. Ils étaient nombreux (*multitudinem*[a] *Gepidarum quam facimus ad Gallias transire*); ils ne connaissaient guère de discipline; on pouvait craindre d'eux des excès

(a) Var. Cassiod., lib. 5, epist. 10, sajoni Verano.

sur la route, ou une direction capricieuse. Le sajon Véranus leur fut donné pour les guider, les maintenir dans la règle, pourvoir à leurs besoins et faciliter le transport de leurs bagages. Cet officier, après leur entrée en Italie, devait traiter de gré à gré dans le pays de l'échange de leurs animaux fatigués contre des animaux frais, et, pour prévenir tout pillage, il était chargé de verser à chaque homme trois sous d'or par semaine en représentation des vivres et de l'entretien, c'est-à-dire environ six de nos francs[1] par tête et par jour; somme exorbitante pour un corps qu'on ne saurait porter à moins de dix mille soldats. Une lettre royale leur fut en outre adressée pour les engager à se bien conduire, et voici cette lettre :

THÉODORIC[a] ROI, AUX GÉPIDES ENVOYÉS DANS LES GAULES.

« J'avais d'abord ordonné qu'on vous fournît « toutes choses pendant votre route; mais pen-

(1) La dépense sur ce pied se serait montée à 21,900,000 fr. par année; mais il est à croire qu'elle n'avait été réglée ainsi que pour la route, ou tout au plus pour les premiers temps de la guerre, et qu'elle fut dans la suite remplacée par une distribution de terres que fit encore Libérius quand il eut été chargé de la préfecture des Gaules.

(a) Var. Cassiod., lib. 5, epist. 11.

« sant depuis que ces fournitures pourraient être « gâtées ou difficiles à distribuer à point nommé, « j'ai jugé à propos de vous solder en argent. De « la sorte, vous achèterez ce qui vous conviendra, « sans jamais manquer de vendeurs quand on « saura que vous payez tout exactement, et vous « stationnerez où vous voudrez, selon la conve- « nance des lieux. Faites une heureuse route, et « comportez-vous modérément, comme il con- « vient à des hommes chargés de la défense com- « mune. (*Movete feliciter, ite moderati; tale sit « iter vestrum, quale debet esse, qui laborant pro « salute cunctorum.*) »

Nous épuiserons sur-le-champ ce sujet des préparatifs du roi d'Italie, puisque nous y sommes, afin de n'avoir plus à couper que le moins possible le récit des événements de la guerre, et nous remarquerons que ces travaux demandèrent plusieurs années; lès vaisseaux particulièrement ne furent achevés qu'en 510 au plus tôt. L'armée d'Italie du comte Julien fut prête avant ce temps; mais le succès des événements l'ayant rendue superflue, nous n'en avons rien à dire, si ce n'est qu'elle dut se tenir à portée de Ravenne, car elle devait être pourvue d'une flotte, et Cassiodore enseigne que cette flotte fut mandée dans le port de Ravenne. L'armée des Alpes grecques du comte Mammon ne paraît avoir été en action du côté de Genève qu'en 509. Elle descendit dans la Lyon-

naise par la grande voie d'Auguste, à travers le pays des Centrons (aujourd'hui la Tarentaise), s'assura définitivement du revers des montagnes, occupa Genève temporairement, sans toutefois s'étendre au delà ni même en conserver la possession, attendu qu'elle fut appelée en grande partie avec son chef à remplacer Ibbas lorsque ce dernier, ayant passé en Espagne à la poursuite de Gésalric, Arles fut menacée pour la seconde fois. Les approvisionnements de ces armées excitaient la vive sollicitude de Théodoric. Une lettre de ce prince aux sajons Eutrope[a] et Acrétius en fait foi. « Sur toutes choses, y est-il dit, qu'on ne « fasse aucune violence aux provinces... Vous « vous devez tout entiers au service de l'État; « mais d'ailleurs vous savez comment je récom- « pense les mérites; ainsi ce que je vous ordonne « pour le bien public, je vous le demande égale- « ment pour vos propres intérêts. » Malgré tant de sages précautions, il y eut des vexations commises sur le passage de toutes ces troupes, à en juger par cette autre lettre écrite au préfet du prétoire Faustus, en 509, la dernière année de sa charge : « Il[b] est d'un roi prévoyant d'alléger, « aux peuples qui ont souffert, le poids des im- « pôts, afin de ranimer leur exactitude à s'acquit-

(a) Var. Cassiod., lib. 5, epist. 13.
(b) *Ibid.*, lib. 4, epist. 36.

« ter, que des vexations pénibles ont pu altérer; « autrement le découragement ne manquerait « pas de les abattre. Or, mieux vaût sacrifier de « petits avantages présents que de nous exposer « à de longs et graves dommages. C'est pourquoi « votre illustre magnificence remettra aux pro- « vinciaux des Alpes cottiennes l'impôt de la « troisième[a] indiction. Nos armées sont comme « les fleuves qui fertilisent le sol en sortant par- « fois de leur lit, mais qui d'abord ravagent les « cultures; il faut donc tendre une main tutélaire « aux habitants que le flot a dépouillés, et faire « qu'au lieu de se regarder comme les victimes « du salut commun, ils aient à s'applaudir avec « leurs frères d'avoir frayé la route à nos défen- « seurs, etc. »

Théodoric[b] envoya aussi des sommes considérables à l'évêque Severinus pour soulager les victimes du passage des armées.

Abundantius ayant succédé à Faustus dans la préfecture du prétoire, ce fut lui que regarda l'importante affaire de la construction de la flotte, et ici encore la correspondance royale que nous a conservée Cassiodore témoigne de la singulière vigilance de Théodoric. Ce recueil est une telle fortune pour les historiens de ce temps qu'ils

(a) L'impôt de l'année suivante 510.
(b) Var. Cassiod., lib. 2, epist. 8.

seraient impardonnables de le négliger, et nous nous lassons si peu d'ailleurs d'y recourir que nous avons quelque espérance qu'il en sera de même pour le lecteur. Voici donc comment s'exprimait le roi d'Italie sur la chapitre de sa marine naissante[a] :

AU PRÉFET DU PRÉTOIRE ABUNDANTIUS,
THÉODORIC ROI.

« Frappé de la pensée que l'Italie, où tant de « bois de construction abonde que les autres « pays lui en demandent, est néanmoins pri- « vée de tout moyen de navigation sur mer, « j'ai résolu, Dieu aidant, de construire mille « dromons ou vaisseaux légers pour subvenir « soit à ses approvisionnements, soit à sa dé- « fense. Cette affaire est de si grande considé- « ration que j'ai cru devoir en confier le succès « aux soins de votre magnificence. Cherchez donc, « dans toute la Péninsule, des ouvriers convena- « bles. Je mets les bois de mes domaines à votre « disposition, et sur tous les points du littoral où « vous trouverez des cyprès et des pins, traitez « avec les possesseurs pour qu'ils vous les cè- « dent, en estimant seulement ceux qui en valent « la peine. Procurez-vous aussi dès aujourd'hui,

(a) Var. Cassiod., lib. 5, epist. 16.

« afin de presser l'ouvrage de toutes les manières « à la fois, le nombre de matelots nécessaire, en « achetant ou louant, de leurs maîtres, ceux qui « seraient esclaves, et en promettant à chacun « de ceux qui seraient libres cinq sous d'or, plus « les vivres et l'entretien... Mais évitez de prendre « des mariniers employés à la pêche fluviale, à « celle du Pô particulièrement, ou même à la « pêche maritime, d'abord parce qu'ils font un « service très utile, ensuite parce que, habitués « qu'ils sont à se tenir le long des côtes poisson- « neuses, ils sont peu aguerris contre l'inclé- « mence des vents et des flots. » Aussitôt après cet ordre donné, l'ouvrage commença. En peu de mois il était presque achevé. Alors le roi écrivit à son préfet[a] : « Sur le point de terminer un « travail entrepris, les soucis qu'il donnait s'effa- « cent devant l'espoir de le voir bientôt dans sa « perfection. Naguère encore je vous comman- « dais de disposer des équipages pour mille dro- « mons que vous auriez à faire construire, et voilà « que, répondant à mes désirs comme au choix « que j'avais fait de votre intervention, vous « m'annoncez que l'œuvre touche à sa fin, ce qu'à « peine on peut concevoir. Que dis-je, *annoncer ;* « vous me faites voir une forêt flottante, une ville « aquatique habitée par des hommes qui, sans

(a) Var. Cassiod., lib. 5, epist. 17.

« s'agiter, sans seulement laisser paraître leurs « têtes, bien assis, manœuvrent ces demeures « mobiles avec trois rangs de rames... Précieuse « invention des Argonautes, nous dit-on, aussi « bonne pour la guerre que pour le commerce !... « Ainsi nous pourrons désormais, à notre tour, « enrichir ou effrayer les étrangers. Vous avez « accru le lustre et la sûreté de notre État, de « façon à ce qu'il rivalise avec le Grec et brave, « au besoin, l'Africain [1]... Maintenant pourvoyez « au reste de l'armement et de la voilure. Donnez « à ces carènes des ailes qui leur fassent dépasser « le vol des oiseaux.... Et prenez soin qu'au pre« mier des ides de juin, la flotte soit rassemblée « à Ravenne. »

Suivent des instructions envoyées, sur le même sujet, au comte du patrimoine et à deux sajons, mais qu'il est inutile de reproduire. C'est assez qu'on sache que Théodoric fut ponctuellement obéi. Ses mille dromons se trouvèrent, en effet, réunis à Ravenne et dans les autres ports de l'Adriatique, aux ides de juin 510. C'était l'année du mémorable consulat de Boëce si fertile en réformes, en créations, en améliorations de tout genre qui contribuèrent tant à l'honneur de ce règne heureux ; et cela au plus fort de la guerre

(1) Théodoric avait, en 510, des difficultés avec son beau-frère le roi Trasamond, au sujet de Gésalric, ainsi que nous l'allons dire.

que nous allons raconter en remontant à l'été de 508 où elle commença pour le roi d'Italie.

L'armée d'Ibbas étant donc enfin rassemblée dans les plaines de Milan, on se mit en marche en se dirigeant sur la cité d'Arles, par les deux voies des Alpes maritimes et des cottiennes. L'une, la plus ancienne des voies alpesques, suivait de près les bords de la mer Ligustique [a], depuis le lieu dit *Vada Sabatia,* en Italie, jusqu'à celui nommé *Tegulata*, du côté de la Gaule, et celle-ci ne rencontrait que des possessions wisigothiques ; l'autre, honorée des travaux de l'empereur Probus, traversait Turin, Suse, Briançon et Embrun, autrement une partie des États bourguignons où il ne paraît pas que les Goths aient eu à combattre.

Des Alpes au Rhône et de la Durance à la mer, le pays fut occupé au nom de Théodoric. Ce prince avait une double raison d'agir ainsi : d'abord, dans le cas présent, il n'enlevait ce territoire qu'à l'usurpateur Gésalric, contre lequel ses coups étaient dirigés autant que contre l'ennemi du dehors; secondement, dans la supposition espérée d'un égal succès contre l'un et l'autre, il s'établissait au delà des monts dans la situation nécessaire pour protéger son petit-fils Amalaric, sans compter qu'il était autorisé à faire valoir les an-

(*a*) *Voy.* Bergier et l'Itinéraire d'Antonin.

ciens droits de l'Italie sur la Provence pour prix de ses rudes efforts en faveur des Wisigoths. La riche et commerçante ville de Marseille reçut, à ce titre, une garnison ostrogothique avec le comte Maroboduus pour la commander. Puis le duc Ibbas, sans perdre un moment, courut vers la cité d'Arles. Il était temps pour lui d'y arriver. Sur le bruit de son entrée dans les Gaules, Thierry et Gondebaud, nouvellement maîtres de Narbonne, avaient renoncé à poursuivre Gésalric en Catalogne, ou à rejoindre Clovis qui assiégeait toujours Carcassonne obstinément défendue, et s'étaient portés vivement à la rencontre des Ostrogoths. Ceux-ci étaient à peine installés dans Arles, se disposant à envahir la Septimanie, qu'ils se virent assaillis par les vainqueurs de Narbonne, Francs et Bourguignons.

Arles est, comme on sait, située sur la rive gauche du Rhône, un peu au-dessus de la bifurcation de ce fleuve qui forme l'île que nous appelons *la Camargue*. Deux ponts de bateaux faisaient la communication de cette île avec la Septimanie et la Provence. La bataille s'engagea pour l'occupation du premier, puis du second de ces ponts. L'acharnement des deux armées fut terrible; on se battit corps à corps avec une valeur digne de l'ancienne Rome et de la France de tous les âges. L'histoire cite particulièrement, du côté des Goths, Tolonic, le héros de Sirmium, pour avoir

fait des prodiges qu'il arrosa de son sang[a]. A la fin, les Francs et les Bourguignons cédèrent, et pressés dans l'île, d'où ils ne pouvaient sortir que par le défilé du premier pont, ils furent écrasés. On rapporte qu'ils perdirent trente mille hommes[b]; et cela se conçoit, vu la nature des lieux.

Après cette sanglante défaite, Gondebaud et Thierry, renonçant momentanément à l'offensive, rentrèrent dans les montagnes du Vivarais, du Gévaudan, du Rouergue et du Quercy, où le vainqueur ne les suivit pas pour-lors, ayant mieux à faire, et d'où nous les verrons redescendre en temps opportun. Cependant Clovis leva le siége de Carcassonne, sans toutefois faire aucun traité avec Théodoric, quoi que Procope[c] ait laissé entendre; et après avoir pourvu à la sûreté de Toulouse, il reprit le chemin de la Touraine, en passant de nouveau par Bordeaux et par Angoulême qui tomba devant lui sans résistance, circonstance donnée en ce temps-là pour un mira-

(*a*) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 10. « ... Adfuit illic Tolun « rebus dubiis audacia candidati, ubi tanta cum globis hostium, « ut inimicos à suis desideriis amoveret, et vulnera factorum « suorum signa susciperet, etc. »

(*b*) « Theodorichus trophœum de Francis per Ibbam suum « ducem in Galliis acquisivit, plus xxx millibus Francorum « in prœlio cæsis. » Jornandez, De rebus geticis, cap. LVIII.

(*c*) Procop., De bell. goth., lib. 1, cap. 12. « Undè cum eos « exigere non posset Theodorichus, ut partes illas retinerent « concessit. »

cle. Satisfait d'avoir agrandi, en la conquérant, la belle province de Novempopulanie ou deuxième Aquitaine, ce qui le rendait maître du premier coup des deux tiers de la Wisigothie gauloise et de la capitale d'Alaric, il put à bon droit, tout en se retirant, se donner comme vainqueur aux peuples de la Loire, de la Seine et du Rhin, ce qu'il lui importait de faire promptement, tandis que son fils aîné, toujours joint au roi des Bourguignons, se chargerait de contenir les Ostrogoths. Il venait, en effet, de fonder véritablement la monarchie française. Aussi se montra-t-il reconnaissant envers l'Église à son passage à Tours où il reçut les présents d'Anastase des mains des envoyés d'Orient qui l'avaient enfin rejoint. Après avoir fait une entrée royale dans cette ville, revêtu des ornements impériaux ou consulaires, s'il n'envoya point sa couronne en hommage à Saint-Pierre de Rome, ainsi que plusieurs l'ont avancé pour raisons; il fut magnifique envers les moines de Saint-Martin. Il leur donna, entre autres choses, son cheval de bataille, et l'auteur des *Gestes des Francs* [a] raconte à ce sujet qu'ayant voulu racheter ce noble compagnon de sa gloire, il fut obligé de le payer deux fois, l'animal, selon les bons moines, s'étant refusé à sortir de leur écurie pour les cent sous d'or une première fois

(a) Roric.

donnés, sur quoi le roi aurait dit en souriant : « Saint Martin est bon pour le secours, mais cher « pour le commerce[a]. »

Le duc Ibbas, après sa victoire d'Arles, voyait la Septimanie ouverte devant lui ; mais avant d'y entrer au nom du jeune roi Amalaric, il détacha de son armée un corps suffisant pour assurer la possession de la Provence au roi d'Italie par l'occupation d'Avignon. Cette ville était importante par sa forte position sur le Rhône à une lieue au-dessus du point où y afflue la Durance. Le corps destiné à cette opération, commandé par Unigis Spartarius et assisté du comte Arigern préposé à tout ce qui concernait le gouvernement et l'administration civile, ne dut pas rencontrer de grands obstacles, puisque les anciens documents nous montrent les Goths maîtres d'Avignon dès l'an 509, sans signaler aucun combat ni siége. C'est à cette occasion que Théodoric écrivit la lettre dont nous avons déjà cité un fragment, mais qui trouve ici sa place dans son entier :

UNIGI SPARTARIO[a], THEODORICUS REX.

« Nous aimons à ranger sous le droit romain

(a) Roric. « Tunc cum lætitiâ rex ait : Beatus Martinus bonus « est in auxilio, sed carus in negotio. »

(b) Var. Cassiod., lib. 3, epist. 43.

« les peuples qu'il nous plaît d'affranchir par les « armes, et notre sollicitude pour les choses mo« rales n'est pas moindre que pour les choses de « guerre. Que servirait-il, en effet, de chasser les « barbares, si ce n'était pour faire régnèr les lois? « C'est pourquoi, dès que nos troupes seront éta« blies dans les Gaules, veillez à faire respecter « la propriété. Que même les esclaves fugitifs « soient rendus à leurs maîtres légitimes! Car « aucun droit n'est à mépriser quand la justice « commande. Il ne convient pas à un vrai défen« seur de la liberté de favoriser la servitude en « révolte. Si les autres rois ne voient dans les « combats que villes à prendre, proies à saisir, « ruines à faire; pour nous, Dieu aidant, vaincre, « c'est faire en sorte que les vaincus regrettent « de l'avoir été si tard. (*Aliorum fortè regum prœ« lia captarum civitatum aut prœdas appetunt, aut rui« nas : nobis propositum est, Deo adjuvante, sic vin« cere, ut subjecti se doleant nostrum dominium, tar« diùs acquisiisse.*) »

Sans doute de telles instructions ne restèrent pas sans effet; la prospérité qui ne tarda pas à régénérer la Gaule gothique en fait foi; néanmoins, dans les premiers temps, on eut à regretter quelques violences exercées par les soldats. C'est ce que témoigne une lettre sévère de Théodoric au comte Wandil qui avait été fait commandant d'Avignon; mais l'ordre se rétablit

incessamment, et la nomination du Romain Gemellus au vicariat des Gaules servit à le consolider, avant même que Théodoric vînt installer, de sa personne, le préfet Libérius dans Arles, ce qui n'arriva, selon nous, qu'à la fin de l'année 511, ou au commencement de 512.

L'armée d'Ibbas, quoique diminuée des troupes détachées sous la conduite d'Unigis Spartarius, était encore assez forte pour faire face soit aux alliés dans le cas où ils s'aventureraient à défendre la Septimanie inférieure, soit à l'usurpateur Gésalric qu'il s'agissait de poursuivre jusqu'en Espagne et de chasser de Barcelonne. Ce chef habile passa donc le Rhône avec confiance, fit successivement rentrer toutes les villes du littoral dans l'obéissance des Wisigoths, et finit cette campagne, sans autre grave conflit, par l'occupation de Narbonne et de Carcassonne. Mais il ne songea point à reprendre Toulouse, non qu'il fût retenu par aucun traité, simplement parce qu'une telle entreprise l'eût mené trop loin, en le compromettant à la fois de trois côtés avec les Francs de l'Aquitaine, avec les Francs et Bourguignons de la Septimanie supérieure et avec les Wisigoths qui suivaient Gésalric. Il passa l'hiver de 508 à 509 à Narbonne pour rétablir dans la province narbonnaise l'ancien ordre qu'une courte invasion n'avait pas laissé que de troubler profondément.

On serait tenté de juger qu'il soupçonna pour le moins les dispositions du clergé catholique, à certaines violences qu'il se permit contre les propriétés de l'Église de Narbonne, bien qu'il fût catholique lui-même. Du reste, il changea bientôt de conduite, sur les reproches et les injonctions sévères qu'il reçut[a] de Ravenne à ce sujet, et les choses rentrèrent dans leur premier état. Au printemps suivant il entra en Catalogne. Gésalric l'y attendait fièrement à la tête d'une armée. On se souvient qu'après sa honteuse déconfiture sous les murs de Narbonne, ce roi de circonstance s'était réfugié en Espagne avec ce qu'il avait pu conserver ou réunir des siens. A son approche de Barcelonne, l'autorité chancelante du jeune Amalaric, bien que soutenue de la présence de la reine Théodogotha et des efforts communs du chancelier Goiaric et du comte Veillic, s'était tout d'abord évanouie. La mère et le fils n'avaient eu que le temps de fuir. On ignore les détails de cette seconde période de leurs malheurs. Il est à croire qu'ils se sauvèrent par mer en Italie et que la reine succomba dans le voyage, car on retrouve Amalaric à Ravenne peu après[b], et les historiens disent qu'orphelin de père et de mère, il y fut

(*a*) Var. Cassiod., lib. 4, epist. 17. *Voir* aussi notre liv. IV.

(*b*) « Quem avus Theodoricus in annis puerilibus orbatum « utroque parente, fovet atque tuetur, etc. » Jornandez, De reb. geticis, cap. LVIII.

recueilli par Théodoric, son aïeul. Gésalric, sans doute furieux d'avoir vu sa proie lui échapper et son autorité un moment compromise, avait fait périr le fidèle chancelier et le comte Veillic; par où l'on voit qu'il ne lui manquait rien de ce qui fait le lâche accompli, puisqu'il était cruel.

Il ne fut pas plutôt en présence de l'armée d'Ibbas que son audace l'abandonna. La bataille qu'il osa livrer ou accepter sous les murs de Barcelonne (car on ne sait lequel des deux) fut en résultat pour lui ce qu'avait été l'année précédente celle de Narbonne contre Thierry et Gondebaud, c'est-à-dire un désastre et une honte. Il n'essaya point de se renfermer dans sa capitale ibérienne pour s'y défendre, et se confiant dans la suite à son fatal génie de ressources, il traversa toute l'Espagne, passa en Afrique et (le croirait-on?) se rendit à Carthage chez le roi des Vandales Trasamond, pour l'intéresser à son sort et l'engager dans sa querelle, lui beau-frère et allié du roi d'Italie. Mais ce qui ne doit pas moins surprendre qu'un tel dessein, dont peu d'aventuriers eussent été capables, est qu'en effet il réussit à obtenir, avec de fortes sommes d'argent, la promesse d'un secours armé. A la vérité le secours ne se réalisa point. Théodoric, informé de ces pratiques, n'eut, pour les faire échouer, qu'à écrire au roi Trasamond les lettres suivantes [a] :

(a) Var. Cassiod., lib. 5, epist. 43 et 44.

A TRASAMOND, ROI DES VANDALES, THÉODORIC ROI.

« Recherché pour notre alliance par les rois « étrangers, nous avons donné à l'un notre nièce, « aux autres nos filles; mais nul, plus que vous, « ne nous est redevable pour le don que nous vous « avons fait de notre sœur, dont le mérite est égal « au vôtre, qui justifie l'origine qu'elle tient des « Amales, et peut servir à l'éclat d'un règne par « le conseil autant que par le rang. Cependant nous « voyons avec douleur que vous ayez pris sous « votre protection Gésalric que nous avions épar- « gné et qui persiste à se faire notre ennemi. Dieu « aidant, il ne saurait nous nuire; mais vous nous « découvrez par là de fâcheuses pensées. Vous « l'avez reçu, enrichi, muni de tout ce dont il « avait besoin contre nous. Qu'attendre des étran- « gers si nos parents nous traitent ainsi? Où est « cette prudence nourrie[a] de tant de lectures qui « vous rendait la règle des mœurs d'autrui? Cer- « tes vous eussiez agi autrement si vous aviez « consulté notre sœur, votre femme... Nous vous « envoyons tel et tel (*illum et illum*) pour vous en- « gager à cesser ce scandale... Vous ne vous y « refuserez pas sans doute... Il n'y a rien de si « pénible que de voir la paix rompue par des hom- « mes placés pour la maintenir. »

(*a*) « ... Tantâ lectione saginatus, etc. »

Trasamond fit droit en effet à ces plaintes. Il se hâta de renvoyer Gésalric avec quelques subsides, et adressa aussitôt au roi d'Italie des lettres d'excuses et de protestations amicales avec de fortes sommes d'argent comme réparation de ses torts qu'il mit sur le compte d'une simple pitié pour un prince malheureux; sur quoi Théodoric satisfait le remercia en ces termes :

« O le plus prudent des rois ! vous venez bien de « faire voir que les sages trouvent dans le conseil « remède à leurs fautes, et que vous répudiez cette « obstination dans l'erreur qui est l'apanage de « l'homme-brute. Il est vrai que l'humilité parfois « est aussi glorieuse aux princes que la jactance « est haïssable chez les faibles... Nous voyons « maintenant que l'hospitalité seule vous a con- « duit dans vos rapports avec Gésalric... Cette « excuse vous est honorable... Nous l'agréons, « mais nous refusons l'or que vous nous envoyez. « De la sorte, nous aurons tous deux agi royale- « ment: vous, en revenant de votre erreur; nous, « en triomphant de la cupidité... Pour ne rece- « voir vos dons que du cœur, nous n'en sommes « pas moins reconnaissant...C'est là le commerce « qui convient à des parents et à des rois...Agréez « donc nos remercîments, nos félicitations et les « vœux que nous adressons à Dieu pour votre « santé et votre prospérité. »

Gésalric, repoussé de Carthage, traversa de

nouveau l'Espagne par le pays des Suèves qu'il n'avait pas eu de peine à mettre dans ses intérêts, et s'en alla ourdir de nouvelles intrigues dans les États de Clovis, devenu son allié depuis le traité honteux que nous avons mentionné. Il se tint blotti dans la seconde Aquitaine toute une année. Nous l'y laisserons pour le retrouver sous peu et pour la dernière fois.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Suite de la guerre des Gaules. — Saint Césaire à Raveune. — — Ibbas à Barcelonne. — Gésalric vaincu et mis à mort. — Théodoric ramène son petit-fils Amalaric dans la Wisigothie, et l'installe à Barcelonne, sous la direction du duc Theudis. — Un descendant des Amales retrouvé par Théodoric chez les Wisigoths. — Retour de Théodoric en Italie. — Consulat de Cassiodore. — Courte analyse de son Traité de l'âme.

An de J.-C. 510-514.

En suivant d'une vue large et sans tomber dans les puérilités de l'érudition conjecturale les opérations militaires de ces nations gothiques dites barbares, on est surpris d'y reconnaître les grandes règles stratégiques enseignées aujourd'hui même par la science. Ne serait-ce point que l'art de la guerre, si noble par l'assemblage des plus rares qualités de l'âme qu'il exige, si compliqué relativement à la composition, à l'ordonnance, à l'entretien, aux armes, aux manœuvres propres des troupes diverses, ne repose, en action, que sur un très petit nombre de principes, évidents comme la lumière, accessibles comme le bon sens, constants comme la vérité?

Ainsi les Francs de Clovis avaient attaqué et pressé vivement les Wisigoths, à droite et à gauche, avant que ceux-ci eussent été rejoints par leurs frères d'Italie : c'est la grande règle de l'agression. Les Ostrogoths une fois arrivés et vainqueurs devant Arles de la gauche assaillante, voilà, d'une part, cette gauche, formée des Francs de Thierry et des Bourguignons, se repliant fièrement, non pas sur les Francs de Clovis qui assiégeaient Carcassonne (c'eût été méconnaître sa mission diversive), mais sur un pays de montagnes et de défilés dont elle surveille les approches en attendant l'occasion propice d'en redescendre; et, d'autre part, Clovis, tout invaincu qu'il est, levant un siége devenu périlleux, et se bornant à couvrir l'Aquitaine adossée à l'Océan, où il n'a rien à craindre et d'où il peut encore menacer. Telles sont, quant aux agresseurs, les campagnes de 507, 508 et 509. Quant aux Wisigoths et aux Ostrogoths dans le même temps, mêmes calculs sensés avec une fortune diverse. Alaric s'était porté hardiment au-devant de son ennemi, sur sa frontière du nord, pour contenir la fidélité douteuse de ses peuples, assuré qu'il croyait être du prompt secours de Théodoric en Septimanie[1], et appuyé dans tous les cas par de

(1) La Narbonnaise fut ainsi nommée à cause des sept diocèses de Nîmes, Maguelonne, Béziers, Agde, Narbonne, Carcassonne et Elne, près de Perpignan.

bonnes places bien munies; Angoulême et Carcassonne en font foi. Il succombe. De là une fatale usurpation, et la faute capitale qui s'ensuit sous les murs de Narbonne, faute unique et dont la lâcheté téméraire de Gésalric fut la principale cause. A cela près, chacun fait ce qu'il doit faire. La retraite des Wisigoths sur Barcelonne, après le désastre de Narbonne, est sage; la précaution de Théodoric de n'entrer dans la lutte qu'après avoir tout préparé pour une guerre indéfinie l'est aussi; et aussi, la marche rapide d'Ibbas sur la cité d'Arles avant d'avoir détaché Spartarius sur Avignon. Après sa victoire, le même Ibbas fait sagement de ne pas suivre les vaincus dans les montagnes, mais de courir droit devant lui pour débloquer Carcassonne; et cela selon la loi du but principal dont rien ne doit distraire. Carcassonne étant délivrée par le seul bruit de sa marche, il a raison de s'affermir tout un hiver en Septimanie avant de se porter contre Gésalric en Catalogne; comme il a raison, le printemps suivant, dès qu'il a vaincu de nouveau et occupé Barcelonne, de s'y maintenir, sans s'inquiéter de la Septimanie qu'il a pourvue en attendant les nouvelles forces que Théodoric y doit envoyer. Enfin, durant ces trois premières campagnes, c'est, de part et d'autre, de la guerre savante, de la grande guerre, ainsi que nous disons de nos jours; et ce qui suit, en l'année 510, n'y fera point de tache.

Au commencement de cette année, Gondebaud et Thierry sortirent ensemble de leurs montagnes : c'était profiter de ce que l'armée d'Ibbas étant retenue en Catalogne, la Septimanie se trouvait pour un moment ouverte à leurs efforts; car l'armée des Alpes grecques, conduite par le chef ostrogoth Mammon, n'était pas encore rappelée par Théodoric dans la Gaule méridionale, ou du moins n'y était pas encore arrivée; et cette fois les deux princes alliés, instruits à ne pas attaquer la cité d'Arles d'un seul côté, se séparèrent à quelques lieues au-dessus, afin d'agir simultanément sur les deux rives du Rhône, les Francs de Thierry restant toujours sur la rive droite, et les Bourguignons de Gondebaud passant le fleuve pour investir la place du côté de la Provence. Ferait-on mieux maintenant?

Le siége d'Arles fut poussé avec vigueur, aussi bien que la défense. Des deux parts on sentait le prix d'une ville qui, séparant par sa situation ou liant les possessions gothiques, en était réellement la clef. Après de longs travaux et bien des combats meurtriers, les assiégeants étaient enfin parvenus à faire brèche aux tours et aux murailles. La courageuse obstination des assiégés semblait s'accroître avec le péril. Mais la famine s'étant déclarée dans cette grande cité, les soupçons, les haines d'origines, de sectes et de partis, comme toujours en cas pareils, s'y manifestèrent

par des divisions et des actions cruelles. Il arriva que des Juifs perfides, qui s'entendaient secrètement avec les ennemis, imaginèrent, pour mieux voiler leurs desseins, d'accuser saint Césaire de trahison, sous le prétexte de la charité qu'il exerçait envers les prisonniers francs et bourguignons. Le désespoir est crédule : on se saisit du prélat pendant la nuit, on le chargea de liens, et déjà l'ordre était donné de le transporter dans un fort donnant sur le fleuve, pour de là le précipiter dans les flots à l'insu du peuple. Heureusement une attaque inopinée des alliés prévint ce crime détestable. Césaire fut retenu captif dans la ville, et peu après les vrais coupables, ayant poursuivi leurs menées, furent découverts, pris et suppliciés, tandis que le saint délivré se vit pour un temps à l'abri de la calomnie.

Cependant les Goths, à bout de force et de moyens de résistance, allaient incessamment succomber quand le comte Maroboduus, gouverneur de Marseille, parut avec un secours qui les sauva. Les Bourguignons assaillis tout à coup, en arrière par les Marseillais, en avant par les Arlésiens, furent mis en pleine déroute et menés battant jusqu'à Orange, et les Francs n'eurent plus qu'à regagner précipitamment les Cévennes. Ce fut alors que Mammon arriva de Genève dans la Narbonnaise avec son armée des Alpes grecques, et que commença cette guerre de montagnes prolongée

au delà du règne de Théodoric[a], mais dont toutefois, faute de renseignements et de grands souvenirs, nous ne dirons rien, sinon que le résultat en était, à la mort du roi d'Italie, en 526, premièrement que les Goths avaient reconquis sur les Français toute la partie méridionale du Gévaudan, du Rouergue, du Quercy et de l'Albigeois; secondement, qu'ils avaient enlevé les hautes Alpes, le Comtat et le Vivarais d'aujourd'hui aux Bourguignons. Pendant les événements de l'année 510 dans la Narbonnaise, Gésalric, au fond de l'Aquitaine, encouragé et soutenu par Clovis, avait rassemblé quelques troupes composées surtout d'aventuriers wisigoths et autres, à l'aide desquelles il résolut de tenter de nouveau la fortune, dans la persuasion où il était que son apparition subite en Catalogne lui ramènerait la plus grande partie de sa nation qu'il supposait mécontente d'obéir à un général étranger. Entêté de folle présomption, comme d'ordinaire le sont les hommes faibles, au printemps de l'an 511 il passa les Pyrénées, et marcha droit à Barcelonne. Rien ne l'arrêta jusqu'à ce qu'il fût arrivé à quatre lieues de cette ville[b]. Là s'évanouit sa dernière espérance et fut accomplie sa chétive destinée. Il rencontra Ibbas qui l'attendait en bonne position. Le choc fut court autant que décisif. Les

(a) Jornandez, cap. LVIII.

(b) Douze milles.

Ostrogoths taillèrent en pièces sa petite armée. Il trouva pourtant encore le moyen d'échapper au vainqueur par une fuite précipitée; mais son mauvais génie l'ayant, on ne sait pourquoi, poussé à se réfugier dans les États bourguignons au lieu de regagner l'Aquitaine, il fut pris sur les bords de la Durance par les gens de Théodoric et mis à mort; d'autres disent simplement qu'il se noya au passage de cette rivière. Ainsi finit son règne douteux de quatre années, auquel les annalistes ont fait trop d'honneur en ne commençant qu'après ce terme le règne ou plutôt la régence de Théodoric en Wisigothie pour son petit-fils Amalaric.

Cette même année débarrassa le roi d'Italie d'un ennemi plus redoutable, dans la personne du roi Clovis. Ce prince, que son génie politique et guerrier éleva au rang des grands hommes, mais que sa perfidie et sa férocité privent du rang des héros, mourut, comme on sait, à Paris, le 27 ou le 29 novembre 511, avec la juste renommée d'un conquérant fondateur et dans une odeur de sainteté qui, loin de réhabiliter son caractère, a compromis ses juges.

Tout concourait alors de plus en plus à l'accroissement du rejeton des Amales, et ce qui devait augmenter la confiance des peuples dans sa fortune est qu'ils la voyaient préparée par sa prudence autant que justifiée par sa magnani-

mité. Une province recouvrée, un pays conquis devenait à l'instant l'objet de sa sollicitude et de ses bienfaits. Sajons, magistrats, officiers civils et militaires accouraient aussitôt par ses ordres pour déblayer, en quelque sorte, le terrain des combats et y apporter les exemptions d'impôts, la réparation des torts et des dommages, la restauration des églises, des monuments, des voies publiques, en un mot y reconstruire la société sur ses éternelles bases, la religion, la justice, la police et les lois. Dès la fin de cette année 511, Cassiodore [a] nous montre son royal maître jetant en Espagne un essaim de commissaires chargés de poursuivre sans relâche ni pitié les meurtriers, les voleurs, les fraudeurs et la foule d'exacteurs autorisés qui opprimaient cette belle contrée, en tarissant dans sa source la richesse privée ainsi que les revenus de l'État. Nous avons les instructions données à deux de ces commissaires, Ampellus et Liveria : « Punissez de mort, y « est-il dit, afin de rétablir la sécurité qui n'est « nulle part... Protégez surtout les paysans con- « tre les surcharges sous le poids desquelles d'in- « fidèles agents les accablent... Que les choses « redeviennent ce qu'elles étaient du temps d'Eu- « ric et d'Alaric, etc. » Et telle est la magie de la victoire, que ces simples mots du victorieux, ap-

(a) Var. Cassiod., lib. 5, epist. 36.

puyés d'un séjour de quelques mois au plus, portèrent incessamment leurs fruits là où les gémissements des malheureux se perdaient auparavant dans l'air. De la sorte, l'Espagne et la Gaule gothiques redevinrent ce qu'étaient ces provinces romaines sous Trajan : cela est attesté par tous les auteurs soit contemporains, soit modernes [a]. Un point de la morale de Théodoric ou, si l'on veut, de sa politique sur lequel nous ne saurions trop insister dans l'intérêt de sa mémoire, en vue de ce que nous aurons par la suite à raconter, est son affectueuse déférence, disons mieux, son respect filial pour l'Église et ses ministres. Il allait ici au-devant même des penchants du peuple, comme lorsqu'il ordonnait à ses généraux de protéger, de favoriser le solitaire qui fut depuis saint Gilles dans son ermitage voisin de Nîmes, devenu longtemps après une abbaye célèbre. Mais surtout il égala les plus pieux empereurs dans sa générosité pour les évêques et dans le zèle qu'il mit à leur rendre justice ou même à les venger au besoin.

On vient de voir à quels injustes soupçons saint Césaire avait été en butte pendant le siége d'Arles. La délivrance de cette ville étouffa pour un temps la calomnie. L'incident suivant la fit renaî-

(a) *Voir* dom Vaissette, Baronius, etc., ainsi que Procope, Isidore de Séville, l'Anonyme de Valois, etc.

tre. Les Bourguignons avaient laissé entre les mains des Goths un bon nombre des leurs. Le roi Gondebaud et son fils aîné, Sigismond, touchés de pitié pour ces captifs, envoyèrent par le Rhône à saint Césaire trois bateaux chargés de vivres et de vêtements à distribuer. Là-dessus les Goths, que le passé tenait en éveil, s'alarmèrent et crurent cette fois l'évêque d'intelligence avec l'ennemi. Dénoncé à Théodoric, Césaire fut mandé et vint à Ravenne accompagné du saint prêtre Messien. Introduit au palais, il parut en présence du roi qui, l'ayant considéré, se leva et se découvrit. Interrogé sur l'accusation, le prélat se justifia par l'Évangile et fut bientôt, non pas simplement absous, mais comblé de présents et d'honneurs[a]. « Cet homme me représente un « ange, dit Théodoric à ses officiers, c'est un « crime de lui avoir fait faire un si long voyage « inutilement. Que Dieu punisse ses accusa- « teurs! » Sorti de l'audience royale, Césaire reçut en don un bassin d'argent de grande valeur avec trois cents sous d'or; et le lendemain, le roi ayant appris que l'objet avait été vendu par le donataire pour grossir la somme destinée au rachat des prisonniers, il ajouta une nouvelle somme au trésor de la charité épiscopale. Si ce n'était là que de l'adresse, encore semble-t-il que l'Italie

(a) *Vie de saint Césaire*, Bolland...

pouvait s'en contenter. Mais remarquons bien que, dans cette circonstance, Théodoric, maître incontesté, affranchi de toute crainte, libre de toute reconnaissance, aurait pu sans crainte se montrer soupçonneux. Il ne s'agissait plus pour lui d'un autre Épiphane, appui nécessaire, vieillard couronné d'autorité; Césaire, jeune encore (il avait à peine quarante-un ans), quelles que fussent ses vertus et sa réputation, aurait impunément été séparé de son siége ou privé de sa liberté. Si l'on considère même que sa vie antérieure, ses liaisons avec Gondebaud dès le temps de la conférence de saint Avit en 501, les accusations répétées dont il était l'objet et qui remontaient au concile d'Agde de 506 après lequel Alaric l'avait un instant exilé à Bordeaux, que tout enfin indiquait en effet qu'il n'était pas étranger, au moins dans le for intérieur, aux vœux et aux espérances du clergé catholique des Gaules, on restera convaincu qu'ici l'âme de Théodoric apparaît seule. Là-dessus passons outre.

L'évêque d'Arles ainsi comblé se rendit à Rome au sortir de Ravenne; il y venait solliciter du pape Symmaque, en faveur du siége d'Arles, la confirmation du droit de métropole pour la Provence et la Septimanie que l'évêque de Vienne lui disputait : preuve surabondante que le successeur de saint Pierre, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, avec des limites variables selon

la condition des temps, des lieux et des distances, avait déjà une véritable suprématie de juridiction.

Césaire, satisfait aussi sur ce point et revêtu du pallium, revint chez lui où il reprit le cours de ses travaux apostoliques avec un zèle et des lumières qui ne se démentirent point jusqu'à sa mort arrivée en 542. Il eut ainsi le temps de regretter les Goths. C'était un chrétien austère, aussi ferme sur la doctrine que sur les mœurs. Il présida, en 529, le concile d'Orange, confirmé par Félix IV, où les semi-pélagiens furent condamnés. Fleury[a] rapporte qu'il avait fondé un monastère de trois cents jeunes filles, fileuses et tisserands, dont le régime était donné comme fort doux, parce que, suivant la loi de Moïse, on n'y infligeait jamais plus de trente-neuf coups de fouet. Était-ce correction? était-ce pénitence? Il faut laisser la chose à décider aux autorités. Nous préférons, quant à nous, la première hypothèse, et nous y croyons, vu que l'odieuse et ridicule superstition des flagellants est postérieure de plusieurs siècles. Pour achever ce que nous avons à dire d'un des premiers évêques de ce temps, il était né à Châlon-sur-Saône, d'une famille considérable, alliée à celle de son prédécesseur Éonius. Clerc à dix-huit ans et moine de Lérins sous l'abbé Porcaire, il s'était fait, dès sa jeunesse,

(a) Ad annum.

des affaires par sa sévérité; mais sa charité couvrait tout et on l'aimait. Il n'avait que trente ans quand Éonius, au lit de mort, le désigna pour lui succéder; choix que le peuple et le clergé ratifièrent d'une voix unanime.

Cependant Arles et la Wisigothie réclamaient la présence du roi d'Italie. La guerre avait prononcé. Il était temps de sceller la prise de possession de la province arlésienne par l'installation solennelle d'un préfet de la nouvelle Gaule ostrogothique, et surtout de rendre aux Wisigoths leur jeune monarque, ainsi qu'à ce dernier son peuple et ses États recouvrés. Théodoric résolut donc à cet effet de passer les Alpes avec son petit-fils Amalaric, le duc Theudis qu'il lui destinait pour guide, et Libérius, préfet désigné des nouvelles annexes de Rome. Peu d'auteurs[a] ont mentionné ce voyage, et la légende de saint Césaire le place deux ans plus tôt. Mais d'abord comme il est raisonnable d'admettre sur témoignage isolé ce qu'il serait naturel de supposer sans nul témoignage, nous le tenons pour constant, et ensuite l'analogie des faits commande d'en fixer l'époque ainsi que nous le faisons malgré la légende, c'est-à-dire vers le commencement de l'an 512 au plus tard.

Le triomphateur ne s'écarta point de son itinéraire direct, savoir: Arles, Narbonne, Carcassonne

(a) Entre autres le comte du Buat.

et Barcelonne. Il ne prit point le commandement de ses armées et ne fit aucune entreprise de guerre. Son but exclusif était de relever en personne le trône d'Alaric et de ramener l'ordre au sein d'un État en proie à la confusion. A son passage dans la cité arlésienne, il installa son préfet Libérius; et à Narbonne, comme à Carcassonne et dans la capitale ibérienne, il fit reconnaître aux Wisigoths le jeune Amalaric pour leur souverain, tout en se réservant provisoirement l'autorité royale dont il confia l'exercice subordonné au duc Theudis. Comme son génie et sa puissance effaçaient l'autorité purement nominale du roi mineur, il n'est pas étonnant, dans un temps surtout où les idées de régence n'étaient pas plus familières que le nom de régent, que les fastes l'aient inscrit lui-même parmi les rois wisigoths et n'aient compté que du jour de sa mort le règne d'Amalaric, mais la conduite qu'il tint à l'égard de la Wisigothie d'Espagne et des Gaules, le soin religieux qu'il mit à en séparer l'administration de celle de l'Italie, d'y reverser scrupuleusement, en dépenses utiles, tout le produit des impôts qu'il en retirait, démontrent qu'il ne s'en considéra jamais que comme le tuteur et le dépositaire. Il fit à la vérité transporter à Ravenne le trésor royal que l'on gardait à Carcassonne et dans lequel figuraient entre autres richesses les magnifiques [a]

(a) Procop., *Hist. goth.*, liv. I.

dépouilles du temple de Jérusalem apportées à Rome par Titus et ravies en 410 par Alaric, et le vase d'or pesant 500 livres qu'Aétius avait donné à Thorismond ; mais ce trésor précieux fut respecté fidèlement et rendu après sa mort au légitime possesseur. Quant à l'armée d'Ibbas, il nous paraît qu'elle fut laissée en Espagne soit pour y maintenir au dedans, sous la surveillance de Theudis, le nouvel ordre établi, soit pour continuer à élargir les limites des États wisigothiques aux dépens de la domination suève ; car, depuis ce moment, on n'entend plus guère parler des Suèves en Espagne, et encore moins d'Ibbas hors de l'Espagne.

Théodoric, avant de retourner en Italie, avait réglé les intérêts de son petit-fils avec beaucoup de prudence, lui assignant Barcelonne pour séjour plutôt que Narbonne, où il aurait été trop près des Français, en dépit de la vigilance avec laquelle il pourvoyait à la défense de la Septimanie. On lui a reproché le choix qu'il fit de Theudis pour le remplacer auprès d'Amalaric enfant. Mais ce n'est pas même là de la sagesse après coup ; car ce choix fut pendant toute la minorité de ce prince, et même longtemps encore après, un excellent choix. La couronne wisigothique ne fut-elle pas rendue intacte et brillante au front qui devait la porter quand Théodoric mourut? Cinq ans plus tard, il est vrai, Theudis trahit sa

foi par le meurtre de son maître, suivi d'une usurpation; odieux attentat qui lui causera de sanglants[a] remords quand il tombera dans la suite victime lui-même d'un assassin; mais eût-il ainsi démenti sa vie entière si Amalaric, de son côté, ne se fût pas montré, comme nous le rappellerons à la date, le plus violent et le plus insensé des rois? Il est permis d'en douter. Nous rangeons parmi les fables invraisemblables la tradition répandue de son orgueil suspect, de son faste insolent et de sa résistance au désir que lui aurait artificieusement témoigné Théodoric, afin de le remplacer sans péril, d'avoir avec lui une conférence à Ravenne. On ne résiste point à un tel maître pour continuer à le bien servir, et un tel serviteur soupçonné ne conserve pas jusqu'à la fin les pouvoirs du maître qui le soupçonne. Mais revenons à notre sujet.

La nature avait refusé un fils au roi d'Italie; la fortune lui en présenta un digne de lui pendant son séjour chez les Wisigoths : c'était Eutharic Cillica, fils de ce Wideric dont nous avons parlé au premier livre de cette histoire, comme ayant suivi son père Bérimond, roi des Ostrogoths, quand ce dernier, fatigué de porter une couronne deve-

(*a*) « Fertur autem inter effusionem sanguinis conjurasse ho- « mines suos, ne quis interficeret percussorem suum, dicens se « recepisse dignam vicissitudinem, quòd et ipse privatim du- « cem suum sollicitatum occiderat. » Isidor. Sevill.

nue vassale de l'empire des Huns, la déposa pour aller chercher, du temps du roi Wallia, un asile obscur, mais libre, à Toulouse, auprès de compatriotes plus heureux; et l'on peut se rappeler que ce fut en conséquence de cette abdication volontaire que la couronne ostrogothique, relevée plusieurs années après, passa de la branche aînée des Amales[1] dans une branche cadette représentée alors par le père et les deux oncles de notre héros, Théodomir, Walamir et Widimir, lesquels accompagnèrent Attila dans les Gaules. Ainsi Eutharic était neveu de Théodoric au sixième degré; c'était d'ailleurs un jeune homme rempli de valeur et de prudence[a], d'une force et d'une beauté remarquables. Il n'était pas connu jusque-là pour être de race royale, les illustres réfugiés dont il tenait le jour[1] ne s'étant donnés, en arrivant dans la Wisigothie, que pour de simples seigneurs goths qui fuyaient le joug des Huns afin de se soustraire aux effets de la rivalité séculaire établie entre les princes Amales et les princes Baltes. Mais la chance ayant tourné alors

(1) *Voir*, à la fin de notre premier livre, le tableau généalogique des Amales.

(*a*) « Comperit Eutharicum, Witerichi filium, Beremundi et « Thorismundi nepotem, Amalorum de stirpe descendentem, « in Hispaniâ degere, juvenili ætate, prudentiâ et virtute, cor- « porisque integritate pollentem. Ad se eum fecit venire, eique « Amalasuentham, filiam suam, in matrimonio jungit. » Jornandez, cap. LVIII.

et fait du chef actuel des Amales ostrogoths le libérateur des Wisigoths et le tuteur de leurs rois, rien ne s'opposait plus à ce qu'Eutharic se fît connaître. Ce jeune Amale ne cacha donc plus sa famille, et n'eut pas à se repentir de l'avoir dévoilée, car de ce moment le roi d'Italie se l'attacha et résolut d'en faire son gendre aussitôt que sa fille chérie Amalasonthe, à peine âgée de seize ans, aurait achevé la brillante éducation qui devait bientôt la rendre aussi accomplie par le mérite et les talents que la nature l'avait fait par les charmes les plus rares.

Sous les auspices de cette union projetée, Théodoric revint en Italie. Tout y était en mouvement par ses soins, comme s'il n'eût pas fait d'absence, et présentait le tableau d'une activité de plus en plus croissante. Champs remis en culture, marais en dessèchement, marchés ouverts, édifices en réparation, palais en construction, celui de Vérone[a] entre autres, châteaux élevés pour la défense des Alpes, travaux pour l'approvisionnement, pour la sûreté, pour la salubrité, pour la police des villes et des campagnes; tout enfin marchait à la fois et continua de marcher dans les années 512, 513 et 514 vers le point culminant de ce grand règne où nous nous arrêterons un instant pour le considérer.

(a) *Voir* Seroux d'Agincourt.

L'année qui précéda cette alliance fut celle du consulat de Cassiodore. Le consulat de Boëce en 510, dans un temps laborieux encore et difficile, avait été absorbé par les affaires de gouvernement et d'administration. Celui-ci, venu après d'éclatants succès en tout genre, fut particulièrement consacré aux jeux publics et aux lettres. Le sage ministre, parvenu au faîte des honneurs, voulut faire tourner son élévation à la gloire de son maître, en rassemblant les premiers livres du recueil de lettres royales [a] que nous aimons tant à citer. Il mit aussi dans cette année de repos la dernière main aux douze livres de l'Histoire gothique dont il ne nous reste malheureusement plus que l'abrégé qu'en a donné Jornandez. Enfin puisque ce grand homme dit lui-même, dans la préface de son Traité de l'âme, qu'il fut excité à le composer par les sollicitations et les questions que l'amitié lui adressa sur ce sujet capital, et que ses biographes conviennent qu'il était encore engagé dans les choses du siècle lorsqu'il l'écrivit, nous ne trouvons pas de difficultés, quant à nous, à le rapporter à cette époque de sa vie, d'autant plus qu'ayant été rappelé à Ravenne comme maître des offices une seconde fois immédiatement après sa sortie du consulat, ce serviteur nécessaire n'eut plus un instant de loisir

(a) *Voir* Sainte-Marthe, *Vie de Cassiodore.*

jusqu'à sa retraite claustrale sous Witigès. Voyons donc Théodoric lui-même (ceci est loin d'être une pure supposition), voyons-le au premier rang de ces amis qui interrogeaient Cassiodore sur l'âme et ses facultés, et retraçons en peu de mots, aidé de M. de Sainte-Marthe, des réponses qui sont un des monuments de la philosophie chrétienne.

L'étymologie grecque du mot âme[a] (*anayma*, c'est-à-dire qui n'a point de sang) donne tout d'abord une idée de sa substance ou de sa nature, laquelle est distincte de celle du corps, sans dimensions et conséquemment spirituelle, créée de Dieu, raisonnable, immortelle et libre. Son immatérialité nous apparaît par l'idée claire qu'elle a des choses spirituelles, idée qu'on ne conçoit pas qu'elle pût avoir si elle n'était elle-même esprit. Liée dans cette vie au corps par un nœud mystérieux et divin, elle en est affectée de douleur, de plaisir et de diverses perceptions; mais dès là que, de deux choses connues, elle en infère une troisième inconnue, autrement qu'elle raisonne et discourt, elle ne tient pas sa pensée d'accidents; elle la tire de sa propre essece.

Cependant, si elle est esprit, elle est nécessaire-

(a) Cassiodori opera, edente Garet, 2 vol. in-folio, tome II, *De animâ.*

ment simple ou non composée, et si elle n'est pas composée, elle ne saurait être décomposée. Donc point de mort pour elle. C'est aussi ce que nos désirs de l'immortalité nous révèlent en même temps que l'Écriture sainte nous l'enseigne. De même que l'âme *intelligence* est modifiée dans ses idées par les affections corporelles, l'âme *volonté* l'est dans ses actes par les appétits des sens. De là viennent les différences entre les âmes, que Dieu crée d'ailleurs toutes semblables quant à la liberté, comme toutes fragiles sans sa grâce depuis le péché originel; de là encore les erreurs et les passions par opposition aux vérités et aux vertus. Il ne faut point sonder plus avant. Il ne faut point chercher si l'âme est feu, lumière, souffle ou toute autre chose subtile, ni si le cœur est son siége, ainsi que l'ont dit quelques philosophes, ou la tête, comme cela est plus vraisemblable; ni comment les peines peuvent être éternelles sans consumer le corps; toutes questions vaines et périlleuses. N'est-ce pas assez de savoir que Dieu est puissant et qu'il est juste? « Connaissons Dieu! dit Cassiodore en finissant. Aimons-le! et nous aurons une parfaite connaissance de notre âme; car c'est lui qui nous inspire l'évidence intérieure, unique source de nos lumières. O Dieu! venez à nous! éclairez-nous! »

Cette analyse du texte est bien succincte, mais elle suffit pour montrer quels hommes le roi bar-

bare prenait pour ministres et pour amis, et de quelles pensées, dans le tumulte des affaires du monde, il nourrissait son intelligence; or c'est le seul but de cette digression.

CHAPITRE TROISIÈME.

Mort du pape Symmaque. — Caractère de son pontificat. — Hormisdas lui succède. — Conduite de Théodoric dans les troubles de l'Église d'Orient. — Revue des affaires de l'empire sur la fin du règne d'Anastase jusqu'à l'avénement de l'empereur Justin Ier. — Extinction du schisme de l'Hénotique.

An de J.-C. 514-518.

L'année 514 fut marquée par la mort du pape Symmaque[a] après plus de quinze ans de siége. Quoique ce pontife, à la suite de longs troubles, laissât l'Église d'Occident paisible ou même prospère, il fut peu regretté. Nous serons plus juste pour sa mémoire[1] que beaucoup de ses contemporains ne le furent pour sa personne. Sans doute aucune qualité supérieure n'apparut en lui qui doive le ranger parmi les grands papes; mais on ne saurait lui refuser un mérite précieux chez

(*a*) Le 19 juillet.

(1) Il faut reconnaître qu'il pouvait être inspiré par la piété, s'il est vrai, comme le dit Fleury, qu'il introduisit dans la liturgie de la messe le beau chant du *Gloria in excelsis*.

ceux que leurs fonctions appellent au gouvernement moral du monde, la modération. On ne lui vit point ce zèle indiscret pour les intérêts sacrés qui, loin de les servir, leur porte souvent, ainsi qu'à la société civile, de funestes dommages, et toutefois il les servit puissamment. L'hérésie perdit plus d'action en Italie par sa longanimité prudente que l'orthodoxie n'en gagna douze ans plus tard par une conduite toute contraire, et l'on ne doit pas oublier que ce fut lui qui, sans secousse ni violence, ressaisit et rendit au clergé l'élection des chefs de la catholicité. S'il ne termina point le schisme d'Orient, pourquoi n'aurait-il pas échoué là où ses trois derniers prédécesseurs échouèrent? Et il approcha peut-être plus qu'aucun d'eux de ce but désiré sans se donner autant de mouvement. L'iniquité se ment à elle-même et par conséquent se divise. Le meilleur moyen de la redresser est donc, sans multiplier les anathèmes qui ne font que l'aigrir, de la mettre aux prises avec ses mensonges ou ses erreurs, en se tenant ferme contre elle dans la vérité.

C'est ce que fit Symmaque à l'égard de l'Église d'Orient. Aussi voyons-nous qu'en 512, sans qu'il eût rendu aucun décret nouveau, sans qu'il eût assiégé Constantinople de monitoires ni de légations, il reçut de nombre d'évêques de cette contrée des lettres dans lesquelles on lui témoignait une lassitude de dissidence, un désir de rentrer

dans la communion romaine, avec une profession de foi conforme à la doctrine de Chalcédoine, qui étaient de favorable augure. On y persistait seulement à demander que le nom du patriarche Acace ne fût point rayé des diptyques.

A ces lettres de semi-soumission, le pape répondait toujours avec raison que c'était une obstination gratuite de défendre la mémoire d'Acace dès lors qu'on répudiait sa conduite, et qu'il ne servait de rien d'abandonner Eutychès et Dioscore, si l'on n'abandonnait également celui qui, par de fausses subtilités et par sa prétention superbe de concilier les partis opposés, avait donné tant de crédit à l'hérésie. Cette sage et utile correspondance fut un des derniers travaux de son pontificat. Les choses en étaient là quand il mourut.

Hormisdas, que le clergé élut, sept jours après, à sa place, fut plus heureux, mais on va voir pourquoi. C'était, du reste, un pape de beaucoup de mérite et de caractère. Simple diacre, originaire de Campanie, il occupa le saint-siége neuf ans; et tout homme de combat qu'il était, il eût probablement prévenu de douloureux conflits et beaucoup de malheurs, s'il eût vécu davantage. Son succès en Orient (car ce fut lui qui termina le schisme de l'Hénotique) tint surtout à la mort de l'empereur Anastase. Il faut ici nous reporter de ce côté, en remontant à l'année 511 pour des-

cendre jusqu'à l'année 518, quitte à revenir sur nos pas, vu que nous approchons du triste moment où les événements de Constantinople sont tellement liés à ceux d'Italie que l'on ne saurait bien expliquer ces derniers sans remonter à la source des autres.

Le lecteur doit d'abord se souvenir de la dangereuse émeute dont nous avons dit un mot à la fin du second chapitre de notre livre troisième, en retraçant les traits principaux de l'empereur Anastase. Cette émeute, qui remplit de sang et de confusion la ville impériale durant trois jours, éclata le 6 novembre 511, à la suite d'une procession solennelle, au sein même de l'église de Saint-Théodore. On l'a nommée la révolte du *Trisagion*, parce que le peuple, qui était fatigué de l'eutychisme déguisé de ses maîtres, commença son mouvement aussitôt que le préfet Platon, suivant les ordres qu'il avait reçus d'Anastase de concert avec le patriarche intrus Timothée, eut, du haut de l'ambon, ajouté au chant du *trisagion* ces mots : *Crucifié pour nous*. La Divinité est impassible de sa nature. C'est l'homme-Dieu, c'est la nature humaine unie par hypostase au Verbe divin qui fut crucifiée, et non la nature divine de Jésus-Christ. Telle est la doctrine catholique. Chanter que Dieu, *trois fois saint*, a été crucifié pour nous, c'était donc tomber ouvertement dans l'erreur condamnée à Chalcédoine; et pour le dire en pas-

sant, la même locution souvent reproduite par certains de nos prédicateurs, innocemment sans doute et par forme d'ellipse, n'est pas une ellipse indifférente; c'est l'hérésie même d'Eutychès; c'est la supposition que la nature divine avait absorbé l'humaine dans le Verbe incarné, de façon à subsister seule en Jésus-Christ dans la passion. Or Eutychès et Dioscore n'ont pas dit autre chose.

Mais quelle idée une telle cause d'émotion populaire ne donne-t-elle pas de la sagacité de l'esprit grec? Il s'en fallait beaucoup alors que le peuple de Paris pût faire spontanément de semblables distinctions. Il le pourrait aujourd'hui, tandis que dans tout le vulgaire oriental, à peine trouverait-on cent personnes qui, d'elles-mêmes, en fussent capables. Combien les choses changent!

Cependant on sait comment cet affreux tumulte finit. Anastase[a], après s'être tenu caché les trois jours dans un coin de son palais, en butte aux reproches de son neveu Pompée et de l'impératrice Ariadne qui étaient orthodoxes, apprenant que le peuple, gorgé de fureurs et de pillage, donnait quelques signes d'apaisement, se rendit au Cirque en habits de deuil, s'inclina profondément, pleura, demanda la vie et offrit de céder le trône

(a) *Voir* Fleury, Le Beau, Gibbon, Baronius, etc., d'après Zonaras, Théophane, Maléla et autres historiens byzantins.

à celui qui serait jugé plus digne que lui de l'occuper, désignant par là le maître des offices, Vitalien, petit-fils d'Aspar, et le général Ariobinde, tous deux catholiques ardents, dont les noms avaient été prononcés au fort de l'action. Aussitôt cette multitude, ouverte aux impressions, fut touchée de voir l'empereur presque octogénaire à ses pieds, et lui cria de vivre et de régner, mais de reconnaître le concile de Chalcédoine, de chasser son méchant ministre Marin le Syrien, son préfet Platon, ainsi que son patriarche intrus Timothée, et de rappeler le vrai patriarche Macédonius. Il promit, jura, rentra dans son palais, conserva son méchant ministre Marin le Syrien, son préfet Platon, ainsi que son patriarche intrus Timothée, ne rappela point Macédonius, loin de là, qu'il le fit mourir à la peine en aggravant son exil [a], et se montra hérétique encore plus qu'auparavant, dès qu'il eut toutefois pris ses précautions contre l'avenir et réuni autour de lui assez de forces pour mettre à mort un grand nombre des plus forcenés séditieux. Voilà l'homme!

Bientôt l'empire entier fut en proie à l'anarchie religieuse. L'intrus Sévère, à Antioche, et le schismatique Jean Nicaïote dans Alexandrie, dignes émules de Timothée et entretenus comme lui

(a) A Gangre, en 517, un peu avant Timothée, qui fut remplacé par un schismatique douteux, Jean de Cappadoce.

dans l'hérésie par le souverain, couvrirent la Syrie et l'Égypte du sang des moines fidèles, pendant que le vieil empereur, en sûreté désormais dans sa capitale, sous la garde d'une armée nombreuse, donnait un libre cours à ses égarements théologiques. Ce prince en fit tant que les peuples de la Thrace et de la Mœsie appelèrent à eux Vitalien, lequel, ayant recruté de son côté une masse de Huns et de Bulgares toujours prêts à dévorer leur proie romaine, leva l'étendard de la révolte à la tête de soixante mille hommes. Hypace, autre neveu d'Anastase, qui fut envoyé contre lui avec des troupes supérieures, ayant été battu, fait prisonnier et enfermé dans une cage de fer que les rebelles portaient partout avec eux comme un trophée, la grande enceinte fortifiée fut forcée, et Constantinople, immédiatement pressé, allait être pris d'assaut lorsqu'un nouveau traité juré sur l'Évangile, c'est-à-dire un nouveau mensonge de l'empereur, fit retirer le vainqueur dans la Mœsie. Le temps ainsi gagné et mis à profit permit à Anastase de recommencer la guerre. Cette fois son général Cyrille, plus habile qu'Hypace, put quelques instants rétablir les affaires. Mais Vitalien, après avoir repris haleine, à l'abri des défilés du mont Hémus, finit par le surprendre dans son camp, l'égorger dans son lit, et par disperser ses troupes qui se hâtèrent de refluer dans la grande enceinte et surent du moins la

garder. Cette ceinture de murs très élevés, de vingt pieds d'épaisseur, pourvue de fossés et flanquée de tours, s'étendait de la pointe nord du Bosphore de Thrace à Sélimbrée, sur le golfe de Céras, à l'extrémité sud de la Propontide, embrassant ainsi quinze lieues de terrain. Elle était en grande partie l'ouvrage d'Anastase. Depuis, Justinien, qui ressembla sous plus d'un rapport à cet empereur, en doubla la force; et c'est surtout cette précaution, il est triste de le dire, qui a fait vivre le nom romain sur ces bords neuf siècles de plus. La fortification des capitales n'est donc pas inutile, sans compter qu'elle n'exclut ni les institutions ni les lois.

Vitalien, renonçant par nécessité aux attaques de terre et content d'insulter le faubourg de Syques (aujourd'hui Péra), s'était procuré une quantité de barques suffisante pour tenter de forcer le port. Peut-être eût-il réussi dans cette entreprise hardie, tant il avait sujet de mépriser les guerriers d'Anastase; mais à en croire Maléla, tandis que chacun avait perdu courage dans Constantinople au point que les généraux se défendaient, à genoux, de prendre le commandement de la flotte impériale, il se rencontra un savant athénien, nommé Proclus, comme son devancier le célèbre philosophe, lequel donna au ministre Marin le moyen d'incendier les vaisseaux ennemis à l'aide de projectiles armés de soufre ful-

minant qui éclataient en flamme par le simple effet d'une impulsion violente. Si ce n'était pas là *le feu grégeois*, qu'était-ce donc? et si ce l'était, pourquoi les historiens en rapportent-ils l'invention à Callinique, vers l'an 670, du temps de Constantin Pogonat ou le Barbu, quand ce vaillant empereur repoussa les Sarrasins? La flottille de Vitalien fut donc anéantie avec la plupart des hommes qu'elle portait.

Un tel désastre ne le dégoûta pas de la guerre autant que le succès parut en dégoûter le vieil empereur. Tandis que le vaincu s'occupait de rassembler ses débris dans la ville d'Anchiale sur le Pont-Euxin, qu'il avait conquise précédemment et dont il avait fait sa place d'armes, le vainqueur lui envoya proposer une paix inespérée, aux termes de laquelle il s'engageait, sous la garantie honteuse du sénat et du peuple, à demander au pape un concile général afin de terminer les troubles de l'Église, et préalablement à nommer Vitalien lui-même préfet de la Thrace avec le commandement des troupes. Ces conditions acceptées et jurées de part et d'autre rendirent à l'empereur la liberté de tromper, son arme favorite. Il écrivit en effet, le 12 janvier 515, au pape Hormisdas pour le presser d'assembler un concile à Héraclée de Thrace, promettant de souscrire aux décisions qui seraient données sous la présidence du pontife romain. Cependant

sachant que le clergé comme le peuple de Constantinople respectait la mémoire d'Acace, il se fit un mérite à leurs yeux de se préparer en temps et lieu à la défendre, ce qui lui rendit la confiance générale. Son envoyé Patrice remit, en effet, à Rome, le 27 mars, les lettres impériales, en apparence très pacifiques, dont il était porteur pour Hormisdas, pour le sénat et pour Théodoric. Il y fut répondu avec empressement des trois côtés. Le roi d'Italie, n'oublions jamais cette circonstance, se montra, dans sa réponse qu'il fit porter par son ambassadeur Agapet, aussi ardent à favoriser le rapprochement des deux Églises [a] que s'il eût été catholique. Hormisdas chargea de sa correspondance Ennode, évêque de Pavie, qu'il députa vers l'empereur avec l'évêque Fortunat, le prêtre Vénance, le diacre Vital et le notaire Hilarius, en leur donnant des instructions très détaillées qui sont un chef-d'œuvre de prudence et de prévision. Quant à la réponse du sénat de Rome, il convient d'en transcrire quelques mots qui ont donné lieu à d'étranges interprétations contre la souveraineté de Théodoric. « Invincible « empereur [b], y était-il dit, si la soumission aux « ordres des souverains est ce qui leur plaît da« vantage, vous seriez satisfait de la joie avec la-

(a) *Voir* Fleury.
(b) *Voir* Baronius, Le Beau, etc.

« quelle votre sénat a reçu vos ordres sacrés.
« Nous y avons été encore engagés par notre *maî-*
« *tre, l'invincible roi Théodoric, votre fils, qui nous*
« *a ordonné de vous obéir;* et nous regardons comme
« le comble de vos bienfaits l'honneur que vous
« nous faites de nous croire dignes de recevoir
« des ordres de votre part, etc., etc. » En vérité, pour voir dans ces formules obséquieuses autre chose qu'un respect de commémoration payé à l'unité du monde romain, et pour en inférer que Théodoric n'était pas roi indépendant, maître reconnu de l'Italie, il faut trop sacrifier à la mémoire de Justinien et de ceux qui, pour le servir, trahirent les Goths.

Sur ces entrefaites, l'impératrice Ariadne mourut. Cette mort affaiblit encore le parti de l'orthodoxie à la cour d'Anastase. L'empereur, livré désormais sans réserve aux mains de l'eunuque Amantius, le plus artificieux des intrigants qui l'entouraient, ne se gêna plus. Se bornant à recevoir le légat du pape avec de grands honneurs et de feintes soumissions, afin d'affermir la confiance des peuples qu'il avait reconquise, il les congédia bientôt en leur promettant d'envoyer incessamment des évêques à Rome pour prendre les derniers arrangements relatifs au futur concile d'Héraclée; puis, délivré par leur mission et leur départ de toute crainte de guerre civile, il fit aisément rentrer Vitalien dans la vie privée en lui

ôtant le commandement des troupes de Thrace, pour lui substituer Rufin, dont il était sûr. Tranquille alors, il laissa le temps couler, n'envoya point d'évêques à Rome, mais y députa tardivement, c'est-à-dire au milieu de l'année 516, deux simples laïques, le comte des domestiques Théopompe, et Sévérien, comte du consistoire impérial, avec des lettres très amicales pour Théodoric, et d'autres très cauteleuses pour le sénat et pour le pape, dans lesquelles, tout en demandant le concile d'Héraclée et en professant la doctrine de Chalcédoine, il persistait à défendre la mémoire d'Acace. Tant de lenteurs, suivies de procédés si légers et de si peu de bonne foi, indignèrent Hormisdas et lui eussent peut-être fait rompre dès lors toute négociation, sans les instances que lui renouvela le roi d'Italie dans son zèle pour la paix de l'Église.

Ennode fut donc envoyé de nouveau à Constantinople avec Pérégrin, évêque de Misène. Mais cette fois, outre la lettre à l'empereur, les légats portaient d'autres missives, plus un formulaire de réunion que les évêques schismatiques devaient préalablement signer, et des protestations qui devaient être répandues dans les principales villes, en cas de refus de signature. Cette seconde légation, trouvant Anastase en meilleure posture vis-à-vis des peuples, le trouva d'autant plus mal disposé pour l'Église. Ennode et Pérégrin, circon-

venus d'abord par la séduction, ayant rejeté l'or qu'on leur avait offert pour se laisser corrompre, se virent bientôt séquestrés de toute communication au dehors, puis secrètement saisis et embarqués pour l'Italie, sous bonne garde, sans avoir pu faire autre chose que de répandre, avec le secours de quelques moines, dix-neuf protestations.

L'empereur, furieux de ces protestations, y répondit par une lettre au pape remplie d'insolence, chassa d'Héraclée deux cents évêques qui s'y étaient déjà rendus pour le concile; et tout fut dit au grand regret et à la confusion du sénat, du peuple et de la plupart des églises de Thrace, d'Illyrie, de Mœsie, de Bythinie, de Syrie, de Palestine et même d'Égypte.

A voir l'obstination d'Anastase, à quatre-vingt-un ans qu'il avait alors[1], en présence d'une opposition si menaçante, on eût dit qu'il croyait devoir vivre toujours : tel est le caractère de la fièvre théologique; elle est éternelle comme son objet. Toutes les autres passions s'amortissent dans les glaces de l'âge; celle-ci, jamais.

Cependant, à la faveur de ces querelles, les barbares ravageaient la Macédoine, la Thessalie et l'Épire, d'où l'on ne put les chasser qu'à prix

(1) D'autres disent quatre-vingt-huit ou même quatre-vingt-dix.

d'or; et de grands changements se préparaient dans le palais.

L'eunuque Amantius prévoyait que la fin du règne serait le terme de son crédit si l'un des trois neveux de l'empereur qui se pressaient autour du trône venait à y parvenir avec le secours d'Ariobinde ou de Vitalien. Il s'était donc mis en mesure de donner la succession impériale à un personnage obscur qui lui devrait tout et à employer dans ce but un officier de son choix, avancé dans la milice par la guerre, c'est-à-dire jusqu'alors étranger à la faveur. De fortes sommes destinées à s'assurer des troupes, du clergé dissident et du bas peuple semblaient avoir rendu certain le succès du favori, lorsque dans la nuit du 10 juillet 518, par une tempête violente, Anastase fut frappé de la foudre, ou plus probablement d'une maladie subite. On le trouva mort dans une petite chambre de son palais, qu'il s'était donnée pour asile, dans sa frayeur habituelle de l'orage. Dès ce jour même Amantius et son candidat Théocrite apprirent cruellement à quel point, sans le savoir, ils avaient travaillé pour autrui. Au lieu de l'empire, ils reçurent la mort des mains de celui qu'ils avaient cru gagner et qui fut salué empereur tout d'une voix par les soldats et par le peuple. C'est ainsi que Justin Ier monta sur le trône de l'Orient. C'était un vieillard de soixante-huit ans, vaillant, habile à connaître

les hommes et à s'en servir, droit et généreux, dit-on, mais rude et inculte, jusqu'à ignorer la lecture et l'écriture. Né d'un paysan de Tauresium, près de Bédériane en Dardanie, sur les confins de la Thrace, soldat dès la jeunesse, il avait successivement passé par tous les degrés de sa carrière, s'était distingué dans la guerre de Perse, et était ainsi parvenu au rang de comte des excubiteurs, autrement de chef des gardes du palais, où la fortune le découvrit pour lui donner la moitié du monde. Tout changea de face aussitôt qu'il eut été couronné avec sa femme Lupicine, depuis l'impératrice Euphémie, aux acclamations de : *Vivent le nouveau Constantin et la nouvelle Hélène*[1]*!* Le peuple de Constantinople, le sachant orthodoxe ainsi que sa famille, n'attendit pas ses ordres pour forcer le patriarche à rentrer dans la communion romaine, et s'étant porté en tumulte dans la grande église cinq jours après le couronnement, il s'écria : « Nous voulons communier! Mort aux « manichéens! Publiez tout à l'heure le concile « de Chalcédoine, ou sortez! » Depuis un an que Timothée était mort, c'était son syncelle, Jean de Cappadoce, qui occupait le siége; homme faible ou même quelque chose de pire, catholique d'o-

(1) *Voir* Théophane, Victor de Tunes, et généralement les historiens byzantins à la date, et les historiens modernes, tels que le Nain de Tillemont, Fleury, Le Beau, Gibbon, etc.

pinion à la vérité, mais d'autant plus répréhensible d'avoir fait à l'empereur Anastase des déclarations contraires, afin d'en obtenir sa nomination. Ce nouveau patriarche, après quelques hésitations, voyant croître l'effervescence des fidèles, prit son parti, monta sur l'ambon, proclama le concile de Chalcédoine, anathématisa qui on voulut, puis fit ratifier ses actes, en concile particulier par quarante évêques qui se trouvèrent présents. Ce mouvement se communiqua comme la flamme dans la plupart des Églises de l'empire, à Héraclée entre autres, à Nicomédie, à Nicée, à Gangres, à Jérusalem, à Ptolémaïde, à Tyr, et même à Antioche, où lutta vainement l'obstiné Sévère. La résistance fut plus longue et parfois sanglante à Thessalonique et dans Alexandrie; mais enfin tout finit par rentrer dans l'ordre, pour le présent du moins; car les disputes subtiles étaient trop dans le génie de l'Orient pour ne pas incessamment[a] renaître sous d'autres formes. Fleury calcule que le formulaire de réunion envoyé de Rome fut signé par deux mille cinq cents évêques.

Quant à l'empereur Justin, il avait écrit en Italie dès le 1er août, pour faire part de son élection et pour demander à Hormisdas d'envoyer

(*a*) *Voyez* l'affaire des moines de Scythie, qui éclata peu après, et d'autres querelles sous Justinien.

des évêques à Constantinople, afin de sceller la paix. Le pape, après avoir[a] pris conseil de Théodoric ou même sur les instances de ce prince, députa aussitôt cinq légats sous la présidence de Germain, évêque de Capoue, en les chargeant d'un formulaire d'une admirable modération d'expression, mais d'une rigide inflexibilité quant au fond, emportant la radiation des diptyques non-seulement des noms de Zénon et d'Anastase, d'Acace et de Timothée, mais encore de ceux d'Euphémius et de Macédonius, par cela seul qu'ils avaient défendu la mémoire d'Acace. Les légats n'eurent que peu de peine à remplir leur mission, toutes choses étant ainsi disposées. Les légères difficultés qu'ils rencontrèrent, quant à la forme, furent aisément vaincues par l'empereur Justin qui fit preuve, dans cette circonstance, d'un grand bon sens. « Si vous reconnaissez la vérité dans ce « que vous proposent les légats, dit-il à ses évê- « ques, que ne le faites-vous? » Ces sages paroles, frappantes dans leur simplicité, terminèrent ainsi un schisme de trente-cinq ans.

Ce ne fut pas la seule preuve de sagesse que donna ce prince à son début. Il s'empressa de nouer avec Théodoric les meilleures relations, adopta Eutharic[b] Cillica pour son fils d'armes, et

(a) Fleury.

(b) « Vos genitorem meum in Italiâ palmatæ claritate deco-

voulut, en 519, partager le consulat avec ce dernier, en gage de son estime et de son affection. C'est qu'il s'en croyait encore lui-même digne à cette époque. Plus tard il subira les affronts de l'âge en se laissant conduire par son neveu Justinien. Alors on verra couler le sang des rivaux de ce neveu jaloux autant qu'ambitieux, celui de Vitalien d'abord; puis les troubles, les persécutions religieuses reparaître. Mais reprenons les affaires de l'Occident où nous les avons laissées à la fin de l'année 514. Nous ne retrouverons que trop tôt les prétendus libérateurs de l'Italie.

« rastis. » Var. Cassiod., lib. 8, epist. 1. Athalaricus ad Justinianum.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Théodat et Gudeline. — Mariage d'Amalasonthe et d'Eutharic. — Concile d'Epaone. — Revue de la fortune de Théodoric. — Consulat d'Eutharic.

An de J.-C. 515-520.

Théodoric, avec l'année 515, entrait dans la soixante-unième année de son âge, et bien qu'il fût encore dans la plénitude de sa force et de ses facultés, tout lui faisait un devoir de s'assurer promptement d'une succession masculine. De la famille qu'il avait amenée avec lui en Italie, il n'avait qu'un prince de son sang, Théodat, fils de sa sœur, la reine des Vandales, Amalafrède, neveu élevé par ses soins avec distinction et dont toutefois il avait plus à se plaindre qu'à espérer. Cet ingrat, déjà d'un âge fait[a], qui paraît du reste

(a) Voici ce qu'en dit Procope, sous l'année 536, au premier livre de l'*Histoire gothique* : « Provectæ homo ætatis, in latino « sermone Platonisque dogmate institutus, militiæ imperitus, « animo minimè excitato, rei faciendæ suprà modum intentus. « Hic multorum prædiorum per thusciam dominus, etiàm quæ « ipsi non obtigerant, per vim adimere possessoribus in animo « habebat, etc. »

avoir été doué par la nature d'un esprit peu commun, s'était adonné à l'étude exclusivement, peut-être par défaut de cœur. Dédaigneux des exercices militaires et des usages nobles de sa nation, il avait pris surtout de la société romaine ce qu'il en fallait fuir, la crainte puérile du danger, l'avarice, une cupidité insatiable et l'habitude cruelle d'opprimer les faibles. Avec cela passionné pour les lettres grecques et latines, il professait un culte pour la philosophie de Platon, comme si elle eût autorisé ses vices : nouvel exemple que la philosophie ne s'enseigne pas dans les livres. On ne sait point exactement à quelle époque il épousa Gudeline, de race gothique, femme bien digne de lui à tous égards; il devait être marié déjà depuis quelque temps en 515, puisqu'il avait une fille[a] qui se trouva l'épouse d'un traître au commencement de la guerre gothique en 536, et un fils, Théodégisile, que Witigès mit en prison alors, après avoir puni les lâchetés du père. Ce qu'on sait mieux est qu'il avait reçu du roi, son oncle, de vastes possessions en Étrurie, et qu'il était devenu le fléau de cette contrée par ses extorsions, son mépris des lois et (le croirait-on?), par ses usures, qui lui attirèrent maintes fois de

(*a*) Cette fille se nommait Théodamanthe, et son mari Ebrimuth, d'origine gothique. Procope et du Buat, *Hist. anc. des Peuples de l'Europe*, tome X.

dures mais vaines réprimandes, consignées dans les *Variæ* de Cassiodore. Le jeune Eutharic Amale, surnommé *Cillica*[1], du nom de sa mère issue du sang des *Baltes* wisigoths, ou peut-être d'un bien espagnol qu'il tenait de cette mère, faisait avec Théodat un contraste heureux. L'histoire le dépeint avec l'extérieur et les qualités qui siéent au rang suprême : robuste, avec une taille élevée et de nobles traits (*proceritas et regia facies*), agile, plein d'ardeur pour les jeux guerriers, ferme ou même un peu rude, et fort attaché à sa foi arienne, ce que le partial Anonyme indique par ces mots : *nimis asper et contrà fidem catholicam inimicus*, mais, de l'aveu de tous les auteurs, juste, généreux et magnifique, il avait su, depuis son arrivée en Italie, gagner l'affection du chef de sa maison et la confiance des Goths et des Romains.

Amalasonthe croissait sous les yeux de son fiancé, l'honneur et l'idole de son père. Elle allait atteindre en ce temps-là sa dix-neuvième année. Nous ne faisons pas ici de portraits imaginaires, nous citons les contemporains[a]. En parlant de la beauté toute romaine de cette princesse, de son esprit mâle et cultivé, de son âme courageuse, élevée et sensible, ils disent que sa réputation

(1) C'est du moins l'opinion du comte du Buat, tome IX.

(a) « Ingenio ac justitiâ excellens, animo planè virili, etc. » Procop., *De bello gothico*, lib. I.

s'était répandue jusqu'en Orient lorsqu'elle fut reine, et qu'elle y avait excité autant de jalousie chez l'impératrice Théodora que de curiosité chez Justinien, son époux. Nous ajouterons qu'elle lui attira plus encore de haine envieuse de la part de Théodat et de Gudeline. Écoutons, à son sujet, Cassiodore s'adressant au sénat de Rome quand il entrera, sous Athalaric, en exercice de la préfecture du prétoire : « A la voir, on la res-« pecte [1]; à l'entendre, on l'admire. Quelle langue « ignore-t-elle? L'éclat de l'élégance attique, la

(a) Var. Cassiod., lib. 11, epist. 1. « ... Quam videre, reve-« rentia est; loquentem audire, miraculum. Quâ enim linguâ « non probatur esse doctissima? Atticæ facundiæ claritate « diserta est; romani eloquii pompâ resplendet; nativi ser-« monis ubertate gloriatur... Hinc venit diversis nationibus « necessarium, magnumque præsidium, quod apud aures pru-« dentissimæ dominæ nullus eget interprete... Jungitur his re-« bus quasi diadema eximium impretiabilis notitia litterarum « per quam dùm veterum prudentia discitur, regalis dignitas « semper augetur. Sed cum tantâ perfectione in actu publico « sic tacita est, ut credatur otiosa. Paucis litigia nodosa dissol-« vit; bella serventia sub quiete disponit; silentiosè geritur « bonum publicum. Non audis prædici, quod palàm videtur « assumi; et temperamento mirabili dissimulandò peragit quod « accelerandum esse cognoscit... Exultate, Gothi pariter ac Ro-« mani... Ecce felix domina... cui par est quidem æquitas et « voluntas; sed major benignitas quàm potestas... Quid ergò « de firmitate animi loquar, quæ vicit et philosophos valdè « prædicatos? Non sunt nobis, P. C., minùs probata quæ loqui-« mur : verus testis est qui laudat expertus. Cognovistis enim « quæ contrà me conflixerunt; non aurum, non valuere preces...

« pompe de l'éloquence romaine, l'abondance « native du discours gothique, elle réunit tout... « De là cet avantage si nécessaire aux étrangers, « et ce grand préservatif qu'auprès d'elle on n'a « jamais besoin d'interprète.... La sagesse des « anciens dont elle est nourrie ajoute chez elle « à la dignité royale et lui est comme un second « diadème.... Avec tant de connaissances, elle « sait garder dans ses actions publiques une ré- « serve silencieuse qui les déguise. En peu de « mots elle dénoue les procès, règle les choses « de guerre, dispose les affaires d'administration. « On voit ses décisions s'exécuter avant même d'a- « voir entendu dire qu'elles se délibéraient; tant « elle use de discrétion lorsqu'elle a reconnu qu'il « faut agir avec célérité.... Félicitez-vous, Goths « et Romains, d'une reine... en qui la justice et la « volonté se confondent, et de qui la bonté seule « surpasse le pouvoir!.... Que dirai-je de la fer- « meté de son âme par où les plus fameux philo- « sophes sont vaincus? Vous l'avez vue de vos « yeux, et moi pareillement, moi qu'elle a sou- « tenu contre tant d'attaques... Si la cohorte en- « tière des rois ses ancêtres venait à revivre, cha- « cun d'eux retrouvant en elle son propre mérite

« Hanc si parentum cohors illa regalis aspiceret, tanquàm in « speculum purissimum sua præconia mox videret... cognos- « cerent hic profectò universi sigillatim propria, sed feliciter « faterentur esse superata, etc. »

« et la voyant rassembler les vertus de tous,
« tous ils s'applaudiraient de lui devoir la pal-
« me, etc., etc. »

Le temps étant donc venu d'effectuer l'union projetée d'Amalasonthe et d'Eutharic, cet hymen fut conclu; et dès l'année suivante, Théodoric le vit couronné par la naissance d'un prince qui reçut le nom d'Athalaric. Après ce rejeton si désiré, vint un second enfant qui fut Mathasonthe, princesse dont la destinée tourmentée devait s'achever à Constantinople; et là s'arrêta, par le coup fatal que nous dirons dans peu, une génération commencée sous les plus heureux auspices.

Vers l'époque de ce mariage il se passait à la porte du royaume d'Italie, dans les États bourguignons, un grand événement. Le roi Gondebaud était mort en 516, laissant deux fils, Sigismond, l'aîné des deux, qui fut d'abord son successeur unique, et Gondemar. Gondebaud, dans les dernières années de sa vie, surtout depuis la conférence de 501 dont nous avons souvent parlé, inclinait visiblement du côté de l'orthodoxie. La crainte d'exciter de nouveaux troubles dans ses États, peut-être aussi ses anciens rapports avec Théodoric, quoique par l'effet de sa ligue armée contre les Wisigoths, d'abord avec Clovis, puis avec ses fils, et par la mort d'Ostrogotha, première femme de Sigismond, mère

de Sigeric et fille naturelle du roi d'Italie, les liens qui l'avaient attaché à ce prince fussent fort relâchés, ces différentes causes, disons-nous, l'avaient seules empêché de professer hautement ses sentiments secrets. Mais de son vivant même et sans doute de son aveu, Sigismond, son prochain héritier, n'avait pas été si timide, et s'était ouvertement fait catholique. A peine ce dernier eut-il enseveli son père et pris possession du gouvernement, qu'il ferma les églises ariennes de sa domination, fit rentrer sans effort son peuple entier dans la communion romaine à son exemple, et permit à saint Avit de Vienne d'assembler un concile national à cette occasion.

Ce concile s'ouvrit le 15 septembre[a] (17 des calendes d'octobre) de l'année 517, dans l'ancienne cité d'Epaone, aujourd'hui, croit-on, la petite ville d'Yenne, au diocèse de Bellay, sous la présidence de saint Avit et en présence de vingt-cinq évêques, au nombre desquels figuraient entre autres saint Viventiol de Lyon, saint Apollinaire de Valence, saint Grégoire de Langres, précédemment comte d'Autun, et saint Pragmace, évêque de cette dernière ville. Nous n'avons point à rapporter, même sommairement, les quarante canons qui furent dressés dans cette assemblée célèbre, soit pour resserrer la subor-

(a) Fleury, à l'année.

dination des abbayes et des monastères à l'autorité épiscopale, arrêter l'invasion dans les mœurs du clergé des passions germaines, telles que l'amour de la chasse, des chiens, des chevaux et des oiseaux de proie, augmenter la rigueur des clôtures dans l'intérêt de la chasteté, ou abolir la consécration des veuves diaconesses dans celui du vrai sacerdoce, soit pour régler autres choses analogues; mais nous devons expressément consigner la sévérité d'un de ces canons relatif aux églises qui avaient été construites à l'usage des ariens. Ces églises furent non pas seulement fermées, mais déclarées impures, exécrables et impropres à servir aux catholiques, aussi bien que les vases sacrés dont les hérétiques avaient usé.

Certainement un tel anathème, lancé si près de Ravenne par un concile approuvé de Rome, devait blesser profondément les sentiments et la politique du roi d'Italie, alors que, tout arien qu'il était, il comblait les églises catholiques de ses dons et les voyait agréés du pape[1]. Néanmoins ce prince, que nous trouverons si prompt et si terrible à venger les ariens d'Orient des décrets impériaux qui seront rendus contre eux, ne donna, dans cette circonstance, aucun signe de

(1) Fleury rapporte que Théodoric, entre autres choses, fit hommage à Hormisdas de deux chandeliers d'argent du poids de soixante-dix livres, pour l'église de Saint-Pierre; en tout, ses dons aux églises furent innombrables.

colère. C'est que ici les ariens n'ayant point opposé de résistance, ses principes de tolérance et de liberté religieuse n'avaient pas directement reçu d'atteinte, au lieu qu'ils seront violemment attaqués à Constantinople : cette remarque est essentielle à faire dès à présent.

Théodoric ne prit guère plus d'ombrage des avances que fit Sigismond à l'empereur Anastase et du titre de patrice qu'il en reçut, inutile prix d'un inutile hommage. Fort de sa situation propre, il était autorisé à ne rien craindre du dehors, comme jusqu'à cet instant du moins à se confier au dedans : ainsi fit-il, en se bornant, pour faire souvenir de sa puissance, à intercepter la correspondance du Bourguignon avec la cour d'Orient.

Toute vie royale aussi bien que toute existence privée a son point culminant, son moment d'élite pour ainsi dire, où l'illusion de la durée est excusable, où l'idée même de l'adversité devient étrangère. Honneur aux règnes dont le faîte est marqué par la plus grande prospérité des sujets! Heureux l'historien qui peut y reposer ses yeux et ceux du lecteur! C'est entre les années 515 et 521, savoir entre le mariage d'Amalasonthe, le consulat de son époux Eutharic et la mort prématurée de ce prince, que nous croyons voir les plus beaux jours du roi d'Italie. Arrêtons-nous donc ici pour considérer sa fortune, source

et fruit tout ensemble de celle de ses peuples.

En 518, un quart de siècle et plus s'était écoulé depuis que, par l'occupation de Ravenne et le sacrifice cruel d'Odoacre, Théodoric s'était rendu maître de cette merveilleuse Italie encore vivante, encore belle, après tant de mortelles blessures par les souvenirs et les restes de sa grandeur, mais abattue, découragée sous le poids de son sort, et, ce qui était pire, souillée, avilie, dégradée par ses propres vices. Cette reine déchue, impuissante dès longtemps contre l'étranger, en avait, à cette époque, moins encore à craindre que d'elle-même. L'égoïsme, la soif de l'or et la débauche la livraient en proie aux excès de ses enfants dégénérés. Sans revenir ici sur la triste peinture dont nous avons retracé quelques traits d'après l'éloquente invective de Salvien, rappelons d'un seul mot que le sentiment du devoir, la bonne police, la règle des mœurs, la facilité des communications, la sûreté des propriétés et des échanges, enfin tout ce qui, en dehors de la force matérielle, annonce une véritable société, manquait à la Péninsule. Si Odoacre y avait fait régner pendant quatorze ans une paix apparente, cette tranquillité somnolente et tout au plus viagère n'avait en définitive rien établi, rien fondé, car le vainqueur d'Oreste et d'Augustule, recommandable seulement par sa valeur et sa modération, ne fit voir aucune de ces hautes

pensées qui savent renouveler les États. La sape était partout sous son empire, dans les cœurs comme dans les monuments, temples, palais ou voies publiques. Au moment où nous sommes, le tableau était bien différent.

Dès le début du conquérant, une impulsion intelligente et vigoureuse, transmise de proche en proche, par les divers degrés d'une double hiérarchie fortement liée, jusque dans les derniers rameaux de l'ordre civil et militaire, et surveillée, dans son action rapide, par des envoyés fidèles, avec une vigilance opiniâtre, avait ramené de tous côtés l'obéissance. Or, là où se cache l'anarchie pour tout miner, l'obéissance est plus encore que la liberté, c'est la vie. Nous l'avons expérimenté de nos jours, dans l'âge fécond d'un règne illustre dont la fin fut si oppressive et si funeste. Un tel régime, favorisé par le cours des événements durant vingt-cinq années, devait opérer en Italie un renouvellement réel, et l'avait, en effet, produit; rien n'est plus certain. Quelque brillante couleur que l'historien moderne pût imaginer pour peindre cette heureuse révolution, il n'égalerait qu'à peine la tradition qui retentit jusqu'à nous par la voix des témoins, *que l'âge d'or était revenu sur sa terre natale.* Boëce, il est vrai, enfermé dans sa tour funèbre de Calvenzano, a déposé dans le sein de la philosophie, sa consolatrice, d'amères

plaintes contre le gouvernement de Théodoric. Il a parlé de tyrannie, de concussions, de délateurs. Hâtons-nous de le réfuter par lui-même, tandis qu'il nous reste le courage de le faire, sa condamnation injuste n'étant encore pour nous qu'en perspective. Il fut sacrifié à la politique et à la vengeance en 525; et en 522, lorsque ses deux fils adolescents, nommés consuls ensemble, pour lui faire honneur et par une faveur inconnue jusque-là, montaient au Capitole, il prononça le panégyrique du roi et de ses œuvres! Comment trois ans eussent-ils suffi pour changer ainsi le bien en mal? Passons! L'évêque de Pavie Ennode avait déjà fait publiquement un semblable panégyrique en 511. Ce saint homme a laissé neuf livres de lettres, dont aucune ne contredit son discours. Il n'est mort qu'en 521. Que dirions-nous de plus? Sans doute il y eut des concussions et des crimes de tout genre sous Théodoric; il dut même y en avoir beaucoup dans les premiers temps de son règne. Pouvait-il en être autrement? Mais quand on voit, par le propre aveu de Boëce, que ceux qu'il cite avaient été punis; quand on en voit d'autres réprimés jusque dans la famille du monarque, on est fondé à conclure, de ces exemples mêmes, que dans sa base la société romaine, au temps dont nous parlons, était reconstruite; et si l'on s'attache aux résultats généraux, ce qu'il faut tou-

jours faire pour bien juger, on arrive à reconnaître qu'elle était singulièrement prospère.

Comme la justice avait reparu, intègre communément et prompte dans son action; comme le pays avait été couvert non d'une milice inerte ou corrompue, mais d'une race guerrière, divisée en groupes de mille individus, subdivisée en groupes de cent et moins, qui veillaient sur l'intérêt de tous, à titre de citoyens aussi bien que de vainqueurs, accourant au signe de leurs chefs sur chaque point où cet intérêt était compromis, la sécurité pour les personnes était devenue entière: ainsi des fruits de la terre, ainsi des biens de toute espèce, jusque-là (les auteurs le constatent) que, soit à la ville, soit aux champs, chacun pouvait impunément transporter son argent ou le laisser chez soi sans l'enfermer. De ces prémisses, que de conséquences! Le travail, qui vit de confiance, avait repris chez le cultivateur comme chez l'artisan; et par la réaction des produits plus nombreux sur le travail qui les avait accrus, des terrains, auparavant négligés, avaient retrouvé la culture. C'est ce qu'attestent ces entreprises de desséchement de marais mentionnées chez Cassiodore, car on ne s'occupe des terres incultes qu'après que les terres cultivables sont venues à manquer. Par suite, les denrées ayant baissé de prix, le riche, comme le pauvre que ses mains nourrissent, avait pu satisfaire plus de

besoins, et rappeler le commerce d'Afrique et de Grèce, mieux garanti d'ailleurs par une police plus sévère, soustrait aux droits capricieux des magistrats spéciaux. Les chemins remis en état de constante viabilité, les tombeaux qui les bordaient réparés et placés sous la garde de la justice criminelle, la navigation et la pêche des fleuves assurées, une flotte créée pour la guerre et utilisée pendant la paix pour les transports, pour les convois, pour la protection des côtes, que d'indices et de causes de mouvement régénérateur! On voit que cette flotte de mille vaisseaux légers était répartie, ainsi que sous Auguste, à Ravenne, à Picenum [a] et à Rimini, pour commander l'Adriatique, au double port d'Ostie où régnait une active correspondance avec Marseille, et sur la côte de Naples, tant pour trafiquer avec la Sicile que pour en maintenir la population difficile, inquiète et sans cesse remuante, comme étant trop forte, à son avis, pour dépendre, et trop faible, en réalité, trop mal située pour s'affranchir. A l'égard du gouvernement, il était absolu, on ne saurait le nier; mais avec un puissant élément d'équilibre de nature à se développer, le sénat, corps toujours imposant, que Théodoric avait ranimé en lui adjoignant des sujets d'élite, en le consultant

(a) Ancône.

sur toute affaire importante, en le faisant juge des grands procès d'État, et qu'il rendit même assez fort pour l'ébranler, lui qui d'un souffle eût pu effacer tout ce patriciat tant de fois prévaricateur. Ces différents résultats de première urgence ne donnent encore qu'une vue incomplète des bienfaits de Théodoric. Combien d'autres, dans l'ordre intellectuel et moral, dus à ses soins et à sa volonté inflexible! Ainsi, avec les monuments, les arts périssaient quand il parut. Il ne put les faire renaître tous; mais nous lisons dans les *Variæ* qu'il n'en avait négligé aucun. L'architecture, entre autres, avait répondu à sa prédilection déclarée, témoin l'enceinte forte de Rome rétablie, trop bien sans doute, puisque elle devait servir contre les siens; celle de Pavie agrandie, Tortone entièrement rebâtie, Ravenne rendue à sa splendeur augustale, Milan, Parme, Naples, Vérone pourvues de nouveaux cirques, de nouveaux palais, d'aqueducs, de portiques, de bains publics, de conduits souterrains pour les eaux; Vérone surtout qu'il habitait souvent, qu'il aimait par souvenir et par un motif plus sérieux, à cause de sa position admirable pour qui est appelé à défendre et à surveiller l'Italie.

A l'égard des lettres, dont la protection est le second titre des souverains, puisque à côté de la religion et des mœurs ce ne saurait être le premier, nous dirons aux hommes qui tiennent

compte seulement du succès, que si l'on excepte l'éloquence du barreau qu'il ressuscita par une munificence et une liberté sans bornes, Théodoric a peu de droits à leurs hommages. Mais alors pourquoi en rendent-ils de si grands à Charlemagne? Que si l'on pèse les intentions et les efforts, le roi goth mérite autant que l'empereur germain. Était-ce la faute du premier si la langue latine se trouvait, dès son temps, dans une période commencée d'évidente transformation? si Astérius, Mavortius, Ennode, Cassiodore, Boëce, Jornandez, saint Benoît et Denis-le-Petit cultivaient seuls et grossièrement le domaine de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste et de Quintilien, quand la Grèce elle-même, d'où partait alors la lumière, n'était guère plus heureuse avec ses philosophes, ses commentateurs, ses grammairiens Proclus, Simplicius, Étienne de Byzance, Priscien, et même avec Procope? Il faut d'ailleurs le confesser et d'autant mieux que l'on n'a plus à s'en plaindre, l'idée chrétienne emportait les esprits trop loin des lettres profanes au sixième siècle. Le temps était passé[a] où Tertullien proclamait « la saine littérature nécessaire non-seulement au commerce de la vie, mais aussi aux études qui mènent l'homme à Dieu. » Cassiodore, Denis-le-Petit

(a) « Litteras necessarias confitebor et commerciis, et nostris ergà Deum studiis. » Tertull., *De Idol.*

et saint Benoît n'allaient bientôt plus pouvoir confier ce dépôt de l'intelligence humaine qu'à l'ombre des cloîtres qui, dans la suite, ne fut pas assez fidèle. Il ne restait donc à l'autorité séculière qu'à tenter de retenir l'opinion sur la pente rapide qui l'entraînait, en prodiguant les encouragements et les honneurs aux lettrés éminents; or, c'est en quoi Théodoric se signala. On sait de combien de faveurs et d'amitié il combla toujours Cassiodore, et comme, après lui avoir inspiré le beau Traité de l'âme, il lui confia le soin de réunir les documents directs de son règne, de rédiger l'histoire des Goths et de leurs princes, enfin de dresser pour lui cette curieuse Chronique universelle qui lui fut dédiée. Il n'excita pas avec moins d'ardeur et ne récompensa pas moins dignement les travaux de Boëce, génie du premier ordre en effet. Mais malheureusement ce dernier, doué d'une imagination plus ardente que réglée, stimulée par un caractère tranchant, avait rapporté d'Orient le goût de la philosophie spéculative et de la théologie scolastique.

Peu satisfait de l'honneur qu'il s'était acquis auprès de son siècle et du roi, tant par ses propres ouvrages d'arithmétique, de géométrie, d'astronomie et de musique que par ses savantes versions d'Aristote et ses commentaires si admirés dans le moyen-âge et dignes encore de l'attention du nôtre sur les Analytiques et les Topiques de ce

prince des penseurs et sur la philosophie de Porphyre, il entreprit, à la prière de son beau-père Symmaque, du diacre Jean, de Tertulle et de quelques autres amis dont le zèle surpassait la prudence, de donner aux mystères de la foi l'appui dangereux de l'argumentation. Il composa des traités de la Trinité, de l'affirmation substantielle de la Divinité, des deux natures et d'une personne, et autres écrits analogues, plus propres, quel qu'en fût le mérite, à troubler les Goths ariens qu'à les convaincre, et plus en rapport avec la subtilité rêveuse du cloître qu'avec le génie pratique de l'Église. C'est ainsi qu'il fut perdu pour les lettres comme pour Théodoric.

Ce prince réussit moins encore avec les poëtes qu'avec les prosateurs, et ce ne fut pas faute de les avoir honorés. Le Ligurien Arator en est une preuve : esprit remarquablement orné (*egregiè* [a] *litteris eruditus*), avocat éloquent et homme de bien, Arator avait reçu de la nature, par exception dans ce siècle, le génie des vers : nous disons à dessein *par exception,* car il fut avec Fortunat qui le suivit de près, ce dernier étant mort en 580, le terme final des anciens poëtes latins. Il fut attiré à la cour de Ravenne après y avoir porté les doléances des Dalmates, comblé de grâces et, dans la suite, élevé à la dignité de

(*a*) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 12.

comte des domestiques ; et de cet extrême héritier de Virgile et d'Horace, qu'est-il resté? On ne sait quelle épître à Parthénius, plus une triste épopée sur *les Actes des Apôtres* [a], qui ne laissa pas, tant le goût était perdu, que de passionner le public romain, qui fut présentée au pape Vigile et lue aux acclamations de la foule dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens : dernier vestige de ces lectures officielles, si fameuses aux temps d'Auguste et de Trajan.

L'état de la religion et celui des mœurs offraient un spectacle plus consolant. Le clergé, par rapport à sa mission, libre de toute entrave en présence des ariens et des juifs, libres aussi et tranquilles ; les églises enrichies et leurs domaines respectés ; les évêques protégés, en vue du faible et du pauvre, dans leur opulence et dans leur autorité ; le souverain pontife affermi dans le rang où il doit être, savoir, à la tête de la hiérarchie sacrée ; la sainteté des mariages vengée par une législation auxiliaire de l'Évangile, sévère [b] jusqu'à la rigueur, jusque-là que le châti-

(*a*) « Hoc etiàm tempore Dyonisius abbas in urbe Româ « constitutus, paschalem calculum mirandâ argumentatione « composuit... Tunc quoque Arator, romanæ ecclesiæ subdia- « conus, poeta mirabilis, actus apostolorum versibus hexame- « tris exaravit. » Paul Warnfrield, *Hist. longob.*, cap. xxv.

(*b*) Var. Cassiod., lib. 1, epist. 37. « Candax homicida « uxoris. »

ment capital était permis à l'époux témoin de son outrage (*pœna presens et maritis permissa*[a]); cette arche de la société garantie d'abord par la vue d'un souverain de mœurs inaltérables et si pieux dans sa religion que le pape Symmaque ne craignait pas de l'appeler son fils, que, suivant Ennode, on l'eût pris pour un évêque, garantie ensuite par l'exemple d'un peuple chaste comme toutes ces races germaines qui vénéraient dans les femmes quelque chose de prophétique et de saint (*feminis inesse*[b] *quin etiàm sanctum aliquid et providum putant*); les Romains attentifs à ces modèles qui les étonnaient et les retenaient dans leurs habitudes de licence païenne; le sentiment de la famille remis dans cet honneur qu'il tient du ciel même pour lier, par des nœuds indissolubles et réciproques, les parents et les enfants; enfin la valeur, qui n'était plus pour l'Italie qu'un souvenir, redevenue chose réelle pour la défense comme pour la gloire commune : voilà, quant à l'intérieur, l'œuvre première, incontestable et incontestée de Théodoric et des siens !

Pour l'extérieur, on ne peut mieux représenter la puissance du roi des Goths d'Italie qu'en disant avec Jornandez : « Tant[c] qu'il vécut, aucun peuple

(*a*) Tacit., *De morib. German.*

(*b*) *Ibid.*

(*c*) « Nec fuit in parte occiduâ gens quæ, dùm Theodoricus

« n'exista en Occident qui, soit par affection, « soit par force, ne lui fût soumis. » Ne mesurons plus son empire qui, lorsqu'il eut pris possession de la régence d'Espagne quinze ans avant sa mort et porté en 523 ses propres limites dans la Gaule aux dépens des Bourguignons jusqu'à l'Isère, figurait une enceinte immense, depuis les bouches du golfe Cattaro en Dalmatie et la Pannonie sirmienne, jusqu'au delà de l'Èbre, enfermant les Noriques, les Rhéties, la première Viennoise ou la Provence et partie du Dauphiné, la Septimanie, un tiers au moins de la péninsule ibérique avec les deux mers italiques, l'Italie et ses îles au centre ; parlons de sa situation relative aux étrangers. Son triomphe ici sans doute fut d'arrêter l'essor des Français, d'abord sous Clovis, puis sous ses quatre fils; et cela, non par un traité, comme l'a cru l'abbé Dubos, mais, ce qui était plus glorieux, par la frontière armée qu'il leur opposa toute sa vie sur la chaîne des montagnes de la Gaule méridionale. Constantinople le craignait assez pour le flatter ; l'Afrique vandale le regardait à bon droit comme son boulevard naturel; les Thuringiens avaient brigué son alliance; les Suèves et les Hérules indépendants d'au delà du Danube s'honoraient de son adoption; les

« viveret, aut amicitià, aut subjectione non deserviret. » Jornandez, cap. LVIII.

Gépides et les Lombards se contenaient devant lui. Son nom avait retenti et éveillé l'attention jusque sur la côte livonienne du golfe de Finlande, chez les Hœstes[a], qui lui députaient des ambassadeurs avec des présents d'ambre jaune, en lui demandant naïvement d'où leur venait cette richesse marine; et, par parenthèse, si sa réponse ne valait guère en science naturelle, elle valait beaucoup en politique. « Ne laissez[a] pas « se refermer, leur disait-il, ces chemins que votre « confiance vous a frayés de si loin jusqu'à nous... « Recherchez-nous de plus en plus... L'amitié « des rois puissants est utile à toute nation... Re- « cevez les dons et les témoignages affectueux que « mes envoyés sont chargés de vous offrir de ma « part... »

L'année 519 allait donc s'ouvrir et marquer le plus haut point de la fortune de Théodoric, comme roi et comme père. Eutharic, désigné consul avec l'empereur Justin Ier l'année précédente, entra en exercice et se rendit à Rome en grande pompe. Justin, par un empressement particulier, avait voulu se faire représenter dans la solennité des jeux qui devaient se donner à cette occasion et transmettre officiellement à son jeune collègue,

(a) Peuples de l'Esthonie, dont la capitale est aujourd'hui Revel.

(b) Var. Cassiod., lib. 5, epist. 2.

avec le prénom de Flavius que les souverains d'Orient prenaient tous depuis Théodose, les titres de l'adoption par les armes dont il honorait l'héritier présomptif des Amales. Son ambassadeur se nommait Symmaque; et cette conformité de nom avec celui du beau-père de Boëce a fait confondre les deux personnages par le comte du Buat; mais, malgré notre déférence habituelle et bien légitime pour ce savant historien, nous n'admettrons pas cette identité, puisque Cassiodore dit[a] expressément que l'envoyé de l'empereur fut émerveillé de Rome et de la magnificence qu'Eutharic y déploya dans cette circonstance. On peut croire seulement que les deux Symmaques avaient une même origine, les grandes familles romaines depuis Constantin, telles que les Anicius, les Paulins, les Senator et autres ayant souvent projeté des branches en Orient.

(*a*) « Multa vidit Roma miracula editionibus singulis, stu« pente etiàm Symmacho Orientis legato, divitias Gothis Roma« nisque donatas, dignitates cessit in curiâ. Muneribus amphi« theatralibus diversi generis feras, quas præsens ætas pro « novitate miraretur, exhibuit. Cujus spectaculi voluptates « etiàm exquisitas Africa sub devotione transmisit. Cunctis « itaque eximiâ laude completis, tanto anno civibus Romanis « insederat, ut ejus adhùc præsentiam desiderantibus, Raven« nam ad gloriosi patris remearet aspectus, ubi iteratis editio« nibus, tanta Gothis Romanisque dona largitus est, ut solus « potuerit superare quem Romæ celebraverat consulatum. » Cassiod., *Chronic.*, ad ann.

Justin d'ailleurs eût fait une injure à Théodoric, au lieu d'une faveur, en choisissant un Romain pour ambassadeur; car c'eût été trancher du souverain à Rome : or, les maîtres de Constantinople n'en étaient pas encore là.

Eutharic enchanta tout d'abord le sénat par des manières affables et pleines de dignité; il fit de nombreuses promotions, et le peuple fut salué par des largesses qui rappelaient les plus beaux temps de l'empire. Les jeux du cirque et ceux de l'amphithéâtre commencèrent pour durer des semaines et des mois entiers; avec cet avantage du moins pour l'humanité sur les spectacles anciens, que le sang répandu à grands flots dans ces somptuosités cruelles n'était que celui des bêtes, les hommes ne combattant plus entre eux. Le roi Trasamond s'était signalé pour ces fêtes, en raison de la parenté. Le nombre de lions, de léopards et autres bêtes rares qu'il envoya d'Afrique dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. Pour se faire une idée de la dépense, toute à la charge du consul, qu'occasionnèrent de tels plaisirs, il faut se rappeler que la chronique byzantine citée par Le Beau porte à une somme équivalente à huit millions de notre monnaie en 1760 l'argent dépensé deux ans après à Constantinople par Justinien, pour les jeux de son consulat. Du reste, Eutharic ne se fit pas seulement connaître par sa libéralité durant son séjour à Rome,

qui fut de près d'un an; il porta ses soins sur tous les objets du gouvernement et de l'administration, y montra sa justice, son intelligence, la fermeté mesurée de son caractère, et fonda d'autant plus avant dans l'esprit des deux peuples unis l'empire de Théodoric, en révélant à tous que ce prince avait trouvé un successeur. Quand vint le moment des adieux, car Eutharic devait se rendre à Ravenne pour y donner une représentation pareille des magnificences consulaires, les Romains manifestèrent des regrets unanimes, en lui faisant promettre de les visiter souvent. Il partit heureux sur cette promesse, se rendit en effet à Ravenne, où la même conduite causa le même enthousiasme. Ainsi finit ce brillant consulat; ainsi passe la gloire du monde.

LIVRE SEPTIÈME.

AN DE J.-C. 520-525.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIÈME.

Commencements d'agitation religieuse en Italie. — Mort d'Eutharic. — Sigeric sacrifié par son père Sigismond, roi des Bourguignons. — Intervention de Théodoric dans la guerre de Clodomir, roi de Soissons, contre Sigismond. — Mort du pape Hormisdas. — Le diacre Jean lui succède sous le nom de Jean Ier. — Mort de Trasamond, roi des Vandales. — Amalafrède, sa veuve, tenue en captivité par son successeur Hilderic. — Justinien et Théodora. — Édit de l'empereur Justin Ier contre les ariens. — Fureur de Théodoric. — Albinus, Boëce et Symmaque accusés de trahison. — Boëce condamné à mort par le sénat. — Sa captivité d'abord à Pavie, puis à Calvance. — Le livre de la Consolation philosophique.

An de J.-C. 520-525.

CHAPITRE PREMIER.

Commencements de l'ordre de Saint-Benoît. — L'Orient initié aux affaires de l'Italie. — Premiers troubles religieux à Ravenne, à Gênes et à Milan. — Mort prématurée d'Eutharic. — Le jeune Sigeric sacrifié par son père Sigismond, roi de Bourgogne.

An de J.-C 520-525.

Dans le temps même des grandes prospérités de l'Italie [a], de 515 à 526, après quelques années passées au fond d'une solitude, à quarante milles de Rome, commençait à s'établir en douze maisons, tant dans la Péninsule que dans la Gaule, la société justement admirée qui fut depuis l'ordre de Saint-Benoît, la plus utile et la plus vénérable, comme étant la plus laborieuse et la plus éclairée de ces nations qui ne meurent point [b] et où personne ne prend naissance, où chacun obéit pour que tous commandent. Un adolescent illus-

(*a*) « Italia in summâ rerum tranquillitate sub Theodorico « rege per annos ferè triginta tres versata est. » Ann. S. Bened. auct. Mabillon., lib. 4.

(*b*) « Gens æterna ubi nemo nascitur. » Plinius major.

tre, Bénédicte, dégoûté du monde avant de l'avoir connu, en fut le fondateur, à l'imitation de Cassien. Le sentiment de la pénitence, le goût de la contemplation, le besoin de fuir la vue des hérétiques l'entraînaient. Il excita l'étonnement. On voulut le visiter. Bientôt il eut des émules, puis des disciples, enfin des ennemis, et son succès fut assuré. Par ce peu de faits constants, par la date qui les signale, on voit qu'il faut renoncer au préjugé commun que nos ordres religieux sont sortis du sein des calamités publiques ; préjugé venu peut-être de ce qu'ils en furent longtemps le remède, mais qui n'est vrai ni pour l'Occident, ni même pour l'Orient. En effet, sans remonter aux thérapeutes judaïques (car en toutes choses il faut se défendre de remonter trop haut), soit qu'on regarde les premiers anachorètes d'Égypte et de Syrie ou les premiers cénobites du Pont, on n'aperçoit pas que des nécessités temporelles aient été leurs mobiles. Ils ne fuyaient aucun danger, ils ne fuyaient que leurs passions, et pour l'honneur de la victoire qu'ils remportèrent, ils n'eurent que plus à combattre. L'ermite Paul mort en 341, l'ermite Antoine en 356, saint Pacôme en 348, saint Jérôme en 420, saint Siméon Stylite en 461, vécurent la plupart et moururent tous au milieu des triomphes du christianisme et de la puissance de l'empire. Quant à saint Basile, le père des ordres monastiques, élève

brillant de l'école d'Athènes, ami de saint Grégoire de Nazianze, longtemps avocat célèbre à Césarée avant d'en être, malgré lui, l'évêque, ce fut dans le centre même de l'opulence, du luxe et des plaisirs que, vers 360, il donna sa règle austère pour dompter les sens et châtier la nature corrompue.

Le Gaulois Cassien, fondateur de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille et d'une abbaye de filles dans cette ville, fut plutôt chef de monastères que chef d'ordre proprement dit, quoiqu'il ait donné une règle en son nom et qu'il ait réuni, rapporte-t-on, jusqu'à cinq mille moines. Il vit les beaux jours de saint Ambroise et de saint Augustin, et vivait encore en 435, par conséquent avant les derniers désastres de l'empire d'Occident. Ces divers rapprochements nous paraissent péremptoires et reviennent à notre objet qui est de montrer combien la tâche de Théodoric, par rapport à l'établissement légal de la tolérance religieuse et de la liberté de conscience, était difficile dans cet âge d'or du christianisme triomphant, puisque, sans cause extérieure pendant la plus profonde paix, sous le gouvernement le plus équitable, il régnait dans les cœurs catholiques une exaltation de foi, une horreur de l'hérésie et du monde capables de vouer au célibat, de pousser au désert une multitude de personnes de tout sexe, de tout âge, de tout rang et de toute con-

dition : « *Nobiles, divites, pauperes, liberi vel libe-* « *randi*[a]. »

La solitude de Subbiaco sur les bords d'un lac formé par l'Anio, dans laquelle le jeune Bénédicte s'était retiré à quatorze ans, dès l'année 494, était voisine de Rome. Le solitaire appartenait, par sa naissance, aux plus grandes familles, étant sorti de celle des Anicius, à ce que pense Mabillon. Près de lui donc affluèrent les premiers personnages, tant hommes que femmes ; car on sait qu'à l'exemple de Cassien il adressait sa règle aux deux sexes et les gouvernait par lui-même et par sa sœur, sainte Scolastique, sa compagne fidèle qui ne le quitta jamais, tout en demeurant dans des habitations séparées de la sienne. Il recevait particulièrement de fréquentes visites de Symmaque le sénateur, de Boëce, du diacre Jean, du riche Tertulle, père de sainte Placide, et d'autres vertueux Romains. Là sans doute les imaginations ne devaient guère se calmer, et l'on tenait peu de compte aux ariens non plus qu'aux juifs de leur conduite modérée, si même on n'en redoutait pas d'autant plus leur présence, selon qu'il est naturel de craindre ceux dont on abhorre la doctrine en proportion de la justice qu'on est forcé de leur rendre. C'est là, nous ne le conjecturons pas sans motifs, que Boëce venait

(a) Annales ordinis S. Benedicti, auct. Mabillon. Lucæ, 1739.

s'inspirer pour la composition des écrits qu'il dirigeait contre l'arianisme; là encore que le diacre Jean, apôtre courageux, esprit ardent, était désigné d'avance pour occuper la chaire de saint Pierre, après le sage Hormisdas; et si nous sommes bien guidé par le fil des événements, l'esprit de lutte et de prosélytisme dont se pénétrait de plus en plus cette association sacrée franchit de bonne heure les cavernes de Subbiaco pour se répandre dans différentes villes d'Italie, sans parler de Rome où il avait de chaleureux organes au milieu du sénat. Serait-ce devancer les temps que de dater de l'année 519 le commencement des intelligences secrètes du catholicisme romain avec la cour d'Orient? Nous accorderons, si l'on veut, qu'il est plus sage ici de ne rien affirmer, surtout par la considération que l'empereur Justin avait alors d'autres affaires que celles de l'Église. Toutefois, la cessation du schisme de l'Hénotique et la rentrée des évêques orientaux dans la communion romaine avaient produit en Italie un enthousiasme universel. L'ambassadeur que Justin avait envoyé pour saluer le consulat d'Eutharic en avait été témoin et pouvait, à son retour à Constantinople, y avoir par ses récits éveillé plus d'une espérance. L'eutychisme abattu, l'arianisme restait seul à détruire. Les Bourguignons venaient si facilement d'abjurer l'hérésie! Il ne fallait peut-être qu'un coup hardi, porté de haut,

pour achever sa défaite dans toute la chrétienté. A tout risque, ce pouvait être un devoir aux yeux des plus zélés de beaucoup entreprendre. Si l'on pèse ces choses, on est plus disposé à croire que, dès cette époque, les intelligences dont nous venons de parler étaient au moins entamées, qu'à nier qu'elles le fussent. Tout naturellement d'ailleurs, avec le rétablissement de l'harmonie, les rapports entre les deux Églises avaient dû se multiplier, et cela sans difficulté ni péril, car Théodoric n'en concevait point d'ombrage, lui qui, s'étant entremis pour les faire revivre, ne pouvait songer à y apporter d'obstacles, bien loin d'en faire un crime.

Maintenant, qu'à la faveur des relations régulières les intelligences occultes eussent un caractère politique, qu'elles tendissent même indirectement à ramener l'Italie sous le sceptre des empereurs d'Orient, en un mot, qu'elles fussent une conspiration? du vivant d'Hormisdas, non, très certainement, et de la part de Boëce, jamais, puisqu'il l'a nié. Mais qu'elles fussent une faute envers un roi qui méritait tant d'égards et de confiance, et de plus un danger? oui, sans doute; nous ne tarderons pas à en fournir la preuve.

Laissons cependant Bénédicte, encouragé par ses nobles amis, suivre sa destinée et préparer des secours à un monde nouveau, alors que la dernière heure du monde ancien va décidément

sonner. Bientôt une jalousie de profession[a], s'acharnant contre sa personne, l'exilera de son désert. Soutenu par son compagnon Maurus, accompagné d'une sœur dévouée, il quittera Subbiaco; et conduit ou par trois corbeaux miraculeux[b], ou par deux anges, ou par une pensée providentielle, peu importe, il s'arrêtera non loin de Naples, au pied du Mont-Cassin, où, devenu possesseur d'un vaste domaine qu'il tiendra de la munificence de Tertulle, il fera tomber le dernier temple d'Apollon et bâtira sur ses ruines cet établissement célèbre tant de fois détruit, tant de fois reconstruit, et toujours plus beau, comme si son œuvre était impérissable. Là nous le retrouverons en 542, peu avant sa mort, face à face avec le roi des Goths, Totila; mais présentement, sans aller si avant, occupons-nous de quelques troubles qui agitèrent un moment Ravenne, Milan et Gênes en 522, et qu'Eutharic réprima dans la première de ces villes, pendant

(a) *Dialog.* S. Gregor. magn.; Paulus Warnefried., *Hist. Longobard.*, et *Ann. S. Benedict.*, auct. Mabill.

(b) « Denique cum divinâ admonitione à Sublacu in hunc ubi « requiescit locum, per quinquaginta fermè millia adventaret, « tres eum corvi, quos alere solitus erat, sunt circumvolantes « secuti, cui ad omne convivium, usque dùm hic veniret, duo « angeli in figurâ juvenum apparentes ostenderunt ei quam « viam arripere deberet, etc. » Paul. Warnef., *Hist. Longob.*, cap. XXVI.

que Théodoric était à Vérone. Ils ont leur importance et ici leur à-propos, car ils marquent les premiers symptômes des troubles religieux de l'Italie.

L'orage ne tomba d'abord que sur les juifs. D'après les constitutions des empereurs confirmées par l'édit gothique, ils étaient protégés dans l'exercice public de leur culte et maintenus dans la possession de leurs synagogues toutes les fois qu'ils pouvaient justifier de la prescription trentenaire. Ils étaient nombreux et riches comme d'ordinaire. Or, il arriva qu'à Ravenne, ayant été accusés sur de faux bruits, ainsi qu'il s'en répand toujours contre eux dans le peuple, d'avoir jeté des hosties dans la rivière, en haine de plusieurs conversions des leurs qui avaient reçu le baptême, la tourbe s'ameuta, et, quoi que pût dire et faire Eutharic, aidé du vénérable évêque Pierre, elle se porta vers les synagogues et les brûla. On ne put sauver de sa fureur que les personnes et après beaucoup d'efforts. A Gênes et à Milan, de moindres violences, qui pourtant méritaient répression, atteignirent les juifs. On leur disputait, sous de vains prétextes, l'usage des édifices où ils s'assemblaient, ou bien on exigeait d'eux qu'ils les rachetassent par des tributs arbitraires, ou bien encore on leur contestait le droit de les réparer. Les opprimés de Gênes et de Milan écrivirent au roi pour se plaindre.

Ceux de Ravenne firent plus : ils envoyèrent des députés à Vérone pour demander justice. A l'égard de ceux-ci, nous savons par les chroniques [a] que Théodoric força les catholiques de rebâtir à leurs frais les synagogues brûlées. Quant aux autres, voici quelques passages, pris dans les *Variæ* de Cassiodore [b], des réponses que le roi leur fit : nous les croyons dignes d'intérêt.

Aux juifs de Gênes : « Notre désir est toujours « de satisfaire aux justes réclamations, de même « que nous n'aimons pas à concéder des faveurs « au mépris des lois, surtout dans les choses qui « intéressent la religion. Nous vous autorisons « donc à recouvrir et à réparer votre synagogue « autant que de besoin, pourvu que vous vous « conformiez aux constitutions impériales et que « vous ne vous permettiez aucun agrandissement « ni embellissement nouveau. Mais faut-il que « vous persistiez à rechercher ce que vous devriez « plutôt fuir? Au surplus, quels que soient nos « regrets de votre erreur, nous faisons plein « droit à votre requête, car nous ne pouvons « commander la religion, et personne ne saurait « être forcé à croire malgré lui. »

Aux mêmes : « Le maintien des lois est l'indice « de toute société civile, et le respect pour les

(*a*) Muratori, *Annal. d'Ital.*, ad ann.

(*b*) Lib. 2, epist. 27 ; lib. 4, epist. 33 ; lib. 5, epist. 34.

« volontés de nos prédécesseurs est la sauve-« garde de la nôtre. Qu'y a-t-il de mieux, pour « réunir les sentiments de chacun, que de ran-« ger tout le monde sous l'autorité de la justice? « C'est ainsi que les hommes ont passé d'une « vie inculte à l'état de discipline et qu'ont été « soustraits au régime des bêtes les êtres que « Dieu a voulu gouverner par le conseil. C'est « pourquoi nous vous accordons de bon cœur la « demande que vous nous adressez pour la con-« servation des droits qui, selon les antiques dé-« crets, règlent les institutions judaïques, enten-« dant que vous en jouissiez sans trouble, comme « d'un bien qui importe à toute la cité. »

Aux juifs de Milan : « Nous accordons volon-« tiers ce qui nous est demandé selon l'équité, « d'autant plus même que ceux qui nous implo-« rent sont, à notre avis, dans de fausses croyan-« ces, persuadé que rien n'est plus propre à con-« solider le bon ordre que l'égalité dans la justice. « Que ceux-là donc qui éprouvent les bienfaits « des jugements humains s'occupent avec plus « de sollicitude des jugements de Dieu!... Sur « les plaintes que vous nous adressez relative-« ment aux vexations dont vous êtes les objets, « recevez la garantie de notre protection. Qu'au-« cun ecclésiastique n'entreprenne sur vous ; de « votre côté, gardez-vous de porter atteinte aux « droits de l'Église, et vivez en paix les uns les

« autres, tout séparés de culte et de relations que « vous êtes. Que la prescription trentenaire, cette « patronne du genre humain, vous profite comme « aux autres, mais pas au delà. Nous ne faisons « que suivre nos habitudes clémentes, en vous « accordant ce que vous demandez... Cependant, « ô juifs! à quoi vous servira le repos temporel, « si vous ne vous mettez en quête de l'éternel « repos? »

L'autorité de Théodoric même ne fut pas à l'abri du zèle indiscret. On avait mille gages éclatants du respect de ce prince pour les églises et de sa générosité envers le clergé catholique. Toutefois, pendant son séjour à Vérone, une chapelle, qui gênait la nouvelle enceinte de murs qu'il faisait construire, ayant été abattue par ses ordres pour être relevée dans un autre emplacement, le peuple se souleva, comme s'il se fût agi d'un sacrilége, et pour la première fois fit entendre des clameurs contre les ariens. L'ordre fut bientôt rétabli sur le signe du maître, qui, à cette occasion, interdit le port d'armes à tout habitant non militaire; mais ces bourrasques passagères n'étaient pas moins de fâcheux pronostics. En tout, l'année 522 devait être féconde en événements sinistres, ainsi que la suivante. Elle commença pourtant par le triomphe de Boëce dans la personne de ses deux jeunes fils, Symma-

que[1] et Boëce junior, dont, comme nous l'avons dit plus haut, Justin et Théodoric firent deux consuls, l'un pour l'Orient, l'autre pour l'Occident, ce qui est surtout à remarquer à l'égard de l'empereur. L'heureux père se vit alors au comble de l'élévation et de la puissance. Aucune existence au-dessous de la suprême n'égalait la sienne, et ce fut son malheur; non pas qu'il en conçût de l'orgueil, mais parce qu'il céda de plus en plus à l'impétuosité de son caractère dans la poursuite des abus et dans la haine de l'injustice et de l'erreur, et surtout à cause des envieux qu'elle lui suscita. Les hommes font sagement quand ils tremblent des faveurs prodigues de la fortune, presque toujours l'annonce des plus grands revers. Il était dans la destinée de Théodoric d'éprouver cette vérité sur la tête des êtres qui lui étaient le plus chers, ceux-ci devant tous périr de mort prématurée ou violente. Il avait déjà perdu sa femme Audeflède, et deux filles du premier lit, Ostrogotha et Théodogotha : ce fut alors

(1) Francheville de Berlin, dans l'abrégé de la vie de Boëce qu'il a mis en tête de son estimable traduction de la *Consolation philosophique*, 2 vol. in-12, a pris ces deux jeunes fils de Boëce pour Boëce lui-même et Symmaque, son beau-père. Ce n'est pas, à beaucoup près, la seule erreur historique qu'il ait commise; l'abbé Gervaise ne s'y est pas trompé. Nous avons tiré plus d'un secours de la *Vie de Boëce*, de ce dernier, Paris, 1715, 1 vol. in-12, ouvrage qui ne nous paraît pas avoir été estimé à sa valeur.

le tour de son gendre Eutharic, qu'une maladie ou un accident (car l'histoire ne s'explique pas à ce sujet) ravit tout d'un coup à ses espérances, aux vœux des peuples et à l'amour d'une épouse chérie.

On sent assez tout ce que cette perte inopinée avait d'irréparable et de menaçant. Elle rendait certaine une longue minorité, situation périlleuse pour tout État naissant ; et celle-ci serait accompagnée des plus tristes circonstances, car, ou les choses suivraient leur cours régulier, et alors ce serait une femme qui, malgré son titre sacré de mère soutenu d'un mérite rare, pouvait ne pas suffire au fardeau qui employait toutes les forces d'un grand roi, principalement devant une nation de soldats accoutumée à voir son général dans son maître ; ou bien la violence confierait le sceptre du jeune Athalaric aux indignes mains de Théodat, le dernier des Goths assurément qui dût l'avoir en dépôt. Cette cruelle alternative n'était encore que l'inévitable. Que dire du possible, et surtout de l'imaginaire? Car, dans les grands malheurs publics, ce sont les maux que rêve l'imagination des peuples effrayés qui sont les pires. Au milieu de mille conjectures qui allaient nécessairement troubler les esprits, que penser des complications résultant de l'arianisme des Goths en présence du catholicisme des Romains de jour en jour plus ardent? Les espéran-

ces, les vœux d'un apostolat zélateur ne pouvaient-ils pas se tourner ouvertement vers la cour d'Orient? Et pour peu que l'un fût aveuglé, tandis que l'autre deviendrait plus ambitieux, que ne devait-on pas craindre? Ancune des réflexions que nous émettons ici ne fut sans doute étrangère au roi d'Italie, à voir combien, à partir de ce moment et non sans cause, sa prudence fut éveillée.

Sur ces entrefaites, une seconde catastrophe, moins dure à la vérité pour son cœur, mais pourtant grave aussi pour sa politique, vint le frapper. Il apprit que son petit-fils Sigeric, fils de Sigismond et l'héritier naturel du trône de Bourgogne, avait été sacrifié par son père aux calomnies d'une marâtre.

Grégoire de Tours[a] raconte cette horrible aventure avec des circonstances dignes de mémoire. Suivant lui, le jeune Sigeric, outré des mauvais traitements de sa belle-mère, se serait laissé aller un jour à lui reprocher sa naissance qui, en effet, était loin de l'appeler au rang qu'elle occupait; sur quoi cette femme insidieuse et cruelle aurait ourdi une trame odieuse pour le perdre. Elle aurait inventé une conspiration parricide sous le nom de ce prince; et Sigismond, trop facilement abusé par une passion crédule, aurait fait étrangler, pendant le sommeil, son fils innocent. A peine

(a) *Historia Francor.*, lib. 3.

le meurtre fut-il commis, ajoute l'historien, d'affreux remords apprirent la vérité au malheureux père qui, sans autres révélations que le cri de sa conscience, se jeta sur le corps inanimé de sa victime, en le couvrant de vaines larmes et de vains embrassements. « Ne pleurez point sur « votre fils, lui dit alors un généreux vieillard, « pleurez sur vous-même! car vous avez fait « mourir votre fils innocent! » Sigismond, désespéré, passa plusieurs jours dans le jeûne et la prière, et alla ensuite s'enfermer quelque temps au monastère de Saint-Maurice d'Agaune, en Valais. Mais, pour de tels forfaits, le ciel ne s'apaise pas si vite. Nous en allons voir les suites terribles pour le coupable. Cependant comme cette affaire, dans laquelle naturellement Théodoric se trouva mêlé, demande à être traitée avec un certain détail, nous en remettrons le récit au chapitre suivant.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Guerre de Clodomir, roi d'Orléans, contre Sigismond, roi de Bourgogne. — De quelle façon Théodoric y intervient. — Mort du pape Hormisdas; le diacre Jean lui succède. — Mort de Trasamond, roi des Vandales; Hildéric lui succède. — Catastrophe d'Amalafrède. — Théodoric se borne à menacer Carthage. — Pourquoi?

An de J.-C. 523-524.

A entendre Grégoire de Tours [a], sur la nouvelle du meurtre de Sigeric, la reine, veuve de Clovis, jugeant l'occasion favorable pour venger sur le royaume de Bourgogne son propre père Chilpéric, que le Bourguignon Gondebaud avait jadis immolé à l'ambition de régner seul, assembla ses fils Clodomir, Childebert et Clotaire, et leur dit : « Mes chers enfants, ne me faites pas repentir des « soins que je vous ai donnés. Voici l'instant de « venger la mort de mon père et de ma mère. Je « vous en conjure, servez mon indignation dili- « gemment. (*Indignamini, quæso, charissimi, inju- « riam meam. Patris matrisque meæ mortem vindi-*

(a) *Histor. Francor.*, lib. 3, cap. 6.

« *cate sagaci studio.*) » Les trois rois entendirent ce langage, continue l'historien franc, et se jetèrent sur Sigismond et son frère Gondemar.

Si ce récit est vrai, encore n'est-il pas vraisemblable. Chilpéric reposait dans le tombeau depuis près de quarante ans alors, et si vindicative qu'ait pu être sainte Clotilde, déjà vieille à cette époque, il est peu probable que sa fureur, endormie pendant toute la vie du coupable jusqu'au point d'avoir permis à son époux d'accepter l'alliance de ce coupable contre les Wisigoths en 507, se soit réveillée tout d'un coup en 523, avec une ardeur juvénile, contre Sigismond qui était étranger au meurtre de Chilpéric. Tout au plus pourrait-on croire que les trois fils de Clotilde mirent en avant cet ancien grief de leur mère pour colorer aux yeux des peuples l'inique invasion des États d'un prince voisin et allié. Mais ce serait prêter à ce siècle de violences les ruses diplomatiques et les hypocrites ménagements de notre âge, mensonges dont ordinairement les rois barbares osaient du moins s'affranchir. Le plus sûr est de penser que le bon évêque de Tours s'est trompé sur les vrais motifs de la guerre de Bourgogne, et que s'il a cru la justifier en la rattachant à la piété filiale, il s'est trompé deux fois. La cause réelle de cette guerre fut l'impétueuse avidité de Clodomir.

Ce roi de vingt-neuf ans, l'enfant préféré de sa

mère, l'aîné des trois frères qui se suivaient à une année d'intervalle les uns des autres, régnait à Orléans, comme on sait. C'était donc à lui que devait revenir la meilleure part des provinces bourguignonnes, d'après la disposition de ses États. Il entraîna facilement ses cadets dans son entreprise, bien qu'ils y fussent moins intéressés que lui, ne se doutant pas que, par le caprice du sort, il travaillait pour Clotaire, le plus jeune d'entre eux, qui devait bientôt devenir un monstre et le meurtrier de ses enfants. Mais il n'obtint qu'un simple assentiment, accompagné de vaines promesses, de Thierry, roi de Metz, son frère consanguin, le premier des fils de Clovis, né d'une concubine, quoique ce même Thierry fût, après notre Théodoric, le seul prince qui eût un véritable motif de s'émouvoir contre Sigismond à l'occasion du meurtre de Sigeric, puisqu'il avait épousé une sœur de la victime, fille aussi de Sigismond et d'Ostrogotha. Du reste, le désir de s'étendre pouvait être naturel chez les enfants de Clotilde; car si nous ne nous abusons pas, le partage des États de Clovis, que l'abbé Dubos, d'après Agathias, prétend avoir été d'une grande égalité, soit par rapport aux nations, soit à l'égard des cités, en sorte que chaque partageant aurait eu, Paris restant indivis, le même nombre de sujets francs et autres, et la même richesse avec la même puissance en villes et territoires, ce par-

tage, disons-nous, n'avait guère été égal, ou tout au plus l'avait-il été entre les fils de Clotilde; mais le fils de la concubine avait eu la part du lion. Il faut se souvenir que ce dernier était, à la mort du père commun, en 511, le seul héritier en âge de se défendre, ayant déjà un fils de treize ans, qui fut le vaillant Théodebert, tandis que ses demi-frères n'avaient que dix-sept, seize et quinze ans; circonstance, pour le dire en passant, très honorable pour la reine Clotilde qui sut maintenir les droits de ses enfants trop jeunes pour le faire eux-mêmes, et balancer à un certain degré l'influence d'un aîné qui n'était point venu d'elle, qui depuis la victoire de Vouglé avait les armes à la main et qui savait s'en servir.

C'était un rude fléau pour la monarchie française que ces partages, fléau qui causa presque toujours ses troubles intérieurs, entrava pendant dix siècles ses progrès au dedans comme au dehors et se produisit depuis Clovis jusqu'à Louis XIII, tantôt à titre de souverainetés collatérales, tantôt sous les noms de grands fiefs et d'apanages. En tout, les princes du sang royal, qui sont une force pour les monarchies tempérées, c'est-à-dire pour celles où la loi règne avec le roi, sont la faiblesse des autres. Les Turcs l'ont bien senti, mais le remède qu'ils y ont trouvé est pire que le mal même. Thierry s'était fait roi de Metz et de tout le pays franc situé au delà du

Rhin, berceau fécond de sa vaillante nation; de plus, il possédait une grande partie des deux Aquitaines et l'Auvergne, d'où sans cesse contenu par Théodoric il menaçait constamment les Wisigoths. Ses possessions, quoique entrecoupées, ainsi que le fait voir Grégoire de Tours habilement commenté ici par Dubos, l'étaient pourtant beaucoup moins que celles de ses frères, moins parculièrement que celles de Childebert, roi de Paris, et de Clotaire, roi de Soissons, qui, souvent maîtres d'une moitié de ville, étendaient leur autorité de Soissons à Tournai sans avoir tout Senlis, de Poitiers à Bayonne et Alby, en passant par Avranches. Thierry était donc le plus puissant des quatre fils de Clovis; et voilà pourquoi Clodomir qui d'Orléans, où il occupait uue position intermédiaire, pouvait atteindre aisément la Bourgogne, résolut de la conquérir, espérant ainsi former un royaume vaste et contigu, rival de celui de son aîné consanguin. Mais l'homme propose et Dieu dispose : il perdit à ce jeu la vie, ses enfants et son honneur. Rappelons comment, et suivons par anticipation ce drame jusqu'à sa fin où nous retrouverons Théodoric agrandi encore sans coup férir; tant la valeur prudente sait tirer avantage du courage téméraire!

Le roi d'Orléans pouvait, il faut l'avouer, croire la circonstance propice à ses vues. Le parricide commis par Sigismond, qui avait causé chez les

Bourguignons une indignation à peine contenue par de violents remords et une retraite pénitente au monastère de Saint-Maurice, ne devait pas, lui semblait-il, comme il était vrai, avoir excité moins d'horreur chez Théodoric, aïeul maternel du malheureux Sigeric; et par suite une opposition à l'invasion de la Bourgogne ne devait guère être prévue apparemment de la part des Ostrogoths. Toutefois Clodomir aurait dû s'assurer de ce côté avant d'agir; il ne le fit point [a], bien que plusieurs autorités respectables [b] aient prétendu qu'il conclut, à ce sujet, une alliance offensive avec le roi d'Italie; et n'écoutant que son ardeur irréfléchie, il se précipita sur la Bourgogne à la tête des Francs coalisés. Cette première fois il s'empara si facilement des provinces qui étaient à sa convenance qu'on serait tenté de croire qu'il surprit ses ennemis plutôt qu'il n'eut à les vaincre. Tout ce qu'on sait de ce coup de main hardi est que Gondemar seul, avec une poignée de fidèles, parvint à s'échapper dans la partie des États de son frère la plus rapprochée des Alpes où nous verrons qu'il n'attendit pas vainement des secours, tandis que le roi Sigismond, réduit d'abord à se cacher sous un déguisement dans une chaumière au milieu des montagnes, fut par de perfides conseillers attiré avec sa femme et

(a) Du Buat. (b) Muratori entre autres.

ses enfants du second lit au monastère de Saint-Maurice, d'où les siens le tirèrent pour le livrer à son vainqueur, qui ramena bientôt toute cette famille infortunée captive à Orléans.

Cependant si Théodoric ne s'était pas mis en mouvement tant qu'il ne s'était agi que de frapper un prince contre lequel il avait de si justes griefs, il n'en alla pas de même lorsqu'il vit la plus grande partie du royaume de Bourgogne occupée par les Français.

Dès qu'il avait été informé des desseins de Clodomir et de ses préparatifs de guerre, il avait levé une armée en lui donnant pour chef l'un de ses meilleurs généraux et celui qu'il aimait le plus, Tolonic, avec ordre de se tenir d'abord en observation pour franchir ensuite les Alpes à propos [a]. Accordant ici sa constante politique avec sa légitime vengeance de l'affront sanglant fait à sa famille, il avait résolu de laisser écraser Sigismond, tout en protégeant la Bourgogne. C'est cette double vue du roi d'Italie que n'ont pas saisie tous les historiens, et qui leur a fait supposer que ce prince avait signé un traité d'alliance offensive avec Clodomir, de même qu'ils en avaient supposé faussement un pareil, nous l'avons vu, avec Clovis contre Gondebaud, dans la guerre de

(a) « Con ordine di andar temporregiando nel passaggio dei « Alpi per vedere, che andamento prendera la guerra tra i « Franchi e i Borgogni, etc. » Muratori, *Annal. d'Ital.*, ann. 523.

Bourgogne de l'an 501. Pour être tombé dans ces erreurs, il a fallu méconnaître les vrais intérêts de Théodoric, que lui n'a jamais méconnus. Or ces intérêts, quels étaient-ils à l'égard des Bourguignons? Évidemment de maintenir un État voisin qui le garantissait du contact immédiat des Francs, sans toutefois laisser cet État prendre des forces et un accroissement capables de menacer ses provinces de la Gaule méridionale et celles des Wisigoths. Jamais on ne trouvera le roi d'Italie hors de ces sages voies; si ce n'est peut-être dans la dernière année de son règne, alors que, par l'effet des menées de l'Orient avec l'Église romaine, n'ayant plus qu'une pensée ou plutôt qu'une passion furieuse, celle de soutenir l'arianisme en Occident par la force, il se montra disposé à laisser accabler ou même à saisir la Bourgogne, en haine des évêques zélateurs de cette contrée.

Tolonic, selon les instructions qu'il avait reçues, se tint donc aux portes des Alpes grecques, prêt à les passer au moment venu. Il laissa tranquillement opprimer Sigismond et les siens, les laissa emmener captifs à Orléans; puis, quand Clodomir triomphant fut retourné chez lui en laissant une partie de ses troupes seulement dans la Bourgogne surprise plutôt que solidement conquise, il favorisa secrètement et non sans conditions le fugitif Gondemar, frère du vaincu, donna

aux Bourguignons sous cette nouvelle bannière le signal de l'insurrection contre les Francs; et Clodomir apprit qu'il avait en un instant perdu le fruit de sa facile victoire. Dans sa fureur, ce roi barbare, au mépris des droits du malheur et des supplications du vénérable abbé de Micy, précipita dans un puits son prisonnier Sigismond avec femme et enfants; et après avoir invoqué de nouveau l'assistance de son frère consanguin Thierry, qui la lui promit derechef sans la lui donner davantage, il marcha rapidement avec tous ses Francs contre Gondemar qui cette fois l'attendait en bonne position. Les deux armées se rencontrèrent, en l'année 524, dans un lieu nommé alors *Vézeronce*, près de la cité de Vienne.

Laissons ici parler Grégoire de Tours et Agathias, puisqu'ils sont les seuls qui donnent quelques détails de cette sanglante bataille, sans trop s'accorder sur son issue immédiate; le premier disant que les Francs y furent vainqueurs, et le second vaincus, en convenant tous deux pourtant que Gondemar y recouvra le trône de Bourgogne. Quant au choniqueur Marius, évêque d'Avenche, près Lausanne, il est beaucoup trop succinct pour éclairer ce récit. Le choc fut d'abord favorable aux Français. Déjà les troupes de Gondemar avaient tourné le dos (*terga verterant*), lorsque l'impétueux Clodomir, emporté en avant du gros de son armée par l'ardeur de la poursuite,

fut reconnu des fuyards à cette chevelure flottante qui, dans sa nation, faisait l'ornement et le signe distinctif des têtes royales (*cæsaries tota eis in humeros decenter propendit*). « L'ennemi prit l'oc-« casion favorable, et, feignant de se rendre à lui, « s'écria : *Venez, venez, nous sommes à vous.* (*Hùc,* « *hùc, convertere, tui enim sumus.*) » Ce prince les en crut, se jeta au milieu d'eux, et tomba aussitôt transpercé d'un javelot. Les Bourguignons lui tranchèrent la tête et, la mettant au bout d'une pique, retournèrent la présenter aux Français. A cette vue, après quelques efforts de rage, le désespoir et la confusion se mirent dans les rangs de ces derniers, à tel point que le combat cessa et ensuite la guerre, qui se termina par une convention suivant laquelle la Bourgogne fut encore pour quelques années rendue à elle-même. Clodomir laissait une veuve, Gonduca, que son indigne frère Clotaire épousa trois mois seulement après, et trois jeunes fils dont un seul, Clodoalde ou saint Cloud, échappa plus tard aux fureurs ambitieuses de l'oncle, du beau-père le plus féroce que l'histoire ait jamais signalé : mais ceci ne nous regarde pas.

Après la bataille de Vézeronce et la conclusion du traité qui la suivit, Tolonic, trouvant que le moment d'entrer en affaire était arrivé, descendit des Alpes, prit possession définitive de Genève, d'Apt, de Carpentras, de Cavaillon, de Saint-

Pol Tricastin, d'Orange, enfin de tout le territoire jusqu'à l'Isère que Gondemar avait abandonné au roi d'Italie; et c'est plus probablement à cette occasion qu'à toute autre que, dans la suite, Cassiodore écrivait au sénat de Rome [a], en faisant l'éloge de Tolonic : « Il sut obtenir un triomphe « sans combat, une palme sans effort, une vic« toire sans carnage. (*Triumphus sine pugnâ, sine « labore palma, sine cæde victoria.*) » Pour voir là le fruit d'une alliance offensive de Théodoric avec Clodomir, on conviendra qu'il faut avoir d'autres lumières que la vraisemblance.

Ainsi ce prince parvint-il à parer le coup funeste que la fortune lui avait porté dans la personne de son petit-fils Sigeric. Mais il ne pouvait remédier aux malheurs suivants qui l'assaillirent encore dans l'année 523, savoir : la mort prématurée du pape Hormisdas que l'Église a mis justement au rang de ses saints, et celle de Trasamond, roi des Vandales. Parlons d'abord du premier de ces événements, en intervertissant, pour notre usage, l'ordre des temps de quelques mois.

Le pontife mourut le 6 août, après neuf ans de règne, sous le consulat romain du sordide Maxime; et sept jours après fut élu à sa place, par le clergé, le peuple et le sénat, sans l'intervention

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 10.

du roi, sinon sans celle de Boëce, le diacre Jean, fils de Constantius, né en Étrurie, l'ami et l'espérance des zélateurs. C'était le pire choix qu'on pût faire dans la circonstance : il est triste de le dire d'un prêtre aussi vertueux, qui fut le Régulus chrétien ; mais l'événement nous oblige à le juger ainsi. En effet, s'il est toujours malheureux de voir introduire dans une religion de charité l'esprit de recherche et de contention, combien plus cela était-il regrettable en présence d'un prince hérétique, dont on pouvait tout espérer dans la paix et tout craindre dans la guerre des consciences ! Jusqu'alors l'Occident n'avait guère été troublé sur les questions de foi qu'incidemment et par le contre-coup des querelles dogmatiques trop communes des Églises orientale et africaine. Pour la première fois Rome, tranquille et protégée dans son orthodoxie de culte et de croyance, se donnait un chef ardent aux luttes d'opinion, appliqué aux controverses, et jaloux dans l'exercice du pouvoir spirituel, à ce point de recourir volontiers, pour l'étendre, à l'action d'un souverain étranger. Cet exemple, donné par un zèle purement religieux, sera suivi plus tard par la politique. Les papes appelleront à leur aide, selon les temps, les rois et les empereurs, et c'en sera fait de la puissance italienne, au notable préjudice de l'Église romaine elle-même.

Théodoric ne soupçonna pas d'abord l'immi-

nence du péril à l'avénement du pape Jean; mais il ne tarda guère à l'apprendre et à regretter dans Hormisdas l'homme le plus propre à concilier les devoirs de chef de l'Église avec ceux de sujet fidèle. Ce fut donc un grand revers pour le roi d'Italie que ce changement de siége.

Un échec non moins triste que reçut sa politique, et qu'il ressentit d'autant plus qu'il crut pour le moment n'y pouvoir opposer que de simples menaces, fut la catastrophe arrivée en Afrique par suite de laquelle sa sœur Amalafrède se vit réduite en captivité après qu'on eut mis à mort la garde gothique attachée à sa personne. Voici comment Procope et le chroniqueur Victor, évêque de Tunes, exposent cette révolution; car c'en fut une véritable.

Trasamond était mort le 28 mai de cette même année 523; il n'avait pu survivre à la sanglante défaite que Cabaon, chef des Maures de Tripoli, lui avait fait essuyer. L'Afrique du nord était dès ce temps-là, comme sous les Romains, ce qu'elle est aujourd'hui, semée de nations ou plutôt de hordes et de tribus nomades, toujours sur pied, toujours à l'affût des occasions de tourmenter, d'accabler les États tant soit peu réguliers et fixes qui subsistaient à grand'peine au milieu d'elles. La puissance vandale commençant à décroître, le Maure Cabaon s'était avancé vers Carthage, en donnant aux siens, pour consigne, de proté-

ger les églises, dans la pensée que les Vandales ariens prendraient à tâche de les détruire ou de les souiller. Il eût de même opprimé les catholiques, s'il eût cru que les Vandales les eussent respectés. Ce beau zèle n'était, chez ce chef rusé, qu'un artifice de guerre. Trasamond, qui s'était lancé à sa rencontre, harcelé dans une marche difficile, impuissant à saisir un ennemi si mobile à travers des sables brûlants, avait éprouvé un de ces revers désastreux trop communs en pareille entreprise; et, rentré dans sa capitale, honteux autant qu'épuisé, il y avait terminé sa vie après un règne de vingt-sept ans. On connaît la loi de succession établie par Genséric. Cette loi bizarre appelait au trône Hilderic, fils de Huneric, comme prince le plus âgé de sa race, au lieu du jeune fils du roi défunt. La reine veuve, soupçonnée d'avoir voulu s'y soustraire, avec le double appui des six mille Goths qu'elle avait amenés à Carthage et des Maures byzacènes conduits par leur vaillant chef Antala, fut réduite en captivité, après avoir vu massacrer impitoyablement la plupart de ses fidèles amis.

La nouvelle de la captivité de sa sœur et du massacre des Goths auxiliaires causa chez Théodoric une indignation telle qu'on peut croire. Il fit savoir aussitôt à Hilderic que, dès ce jour, il renonçait à toute alliance avec lui, le menaçant d'ailleurs de sa colère s'il attentait aux jours

d'Amalafrède qui, en raison sans doute de sa menace, fut épargnée, du moins de son vivant. Mais là se bornèrent ses démonstrations[1] de vengeance, et il y aurait de quoi s'en étonner de la part d'un prince moins prudent et moins maître de lui. Il ne se saisit même pas de Lilybée en Sicile, soit qu'il crût que son respect pour les traités servirait de gage pour la vie de sa sœur, soit qu'il craignît, par cette facile et vaine saisie, de donner le signal d'une guerre qu'il ne lui convenait pas pour lors de commencer. Ce n'était point certainement qu'Hilderic lui parût un adversaire redoutable; ce dernier, tout débonnaire, n'était rien moins que belliqueux. On dit de lui[a], qu'*il était si peu propre à la guerre, qu'il ne pouvait même en entendre parler*. Si cet étrange héritier de Genséric eût été seul à défendre ses droits contre Amalafrède, il eût probablement été moins hardi; mais il avait le secours d'Oamer, son parent, plus vigoureux que lui, surnommé l'*Achille des Vandales*. A l'égard de Théodoric, ce qui faisait la force de l'Africain était son intimité avec Justinien, neveu favori de l'empereur d'Orient, intimité dont une ancienne hospitalité, donnée ou reçue, fut le principe, et dont une protection

(a) *Voyez* l'*Histoire des anciens peuples de l'Europe*, par le comte du Buat, tome X.

(b) « Ad bellum adeò non idoneus, ut nec ad aures ejus « mentionem admitteret. » Procop., *De hist. Vandal.*, lib. 1.

ouverte, accordée à l'Église catholique d'Afrique dès le début de son règne, devint le sceau inaltérable. Hilderic n'était pas étranger à la famille romaine. Il s'y rattachait par sa mère Eudoxie, née de l'impératrice du même nom, veuve d'abord de Valentinien III, puis de l'empereur éphémère Pétrone-Maxime, malheureuse princesse que Genséric avait enlevée de Rome, on s'en souvient, et amenée à Carthage avec ses deux filles, en 455. On peut penser que l'exemple et les leçons d'une mère catholiqne avaient tout au moins infléchi son esprit [a] vers l'orthodoxie. Son amitié pour Justinien, qui se signalait journellement par des présents mutuels, fit le reste. A peine fut-il assis sur le trône africain, qu'il rappela saint Fulgence et tous les évêques exilés en Sardaigne par Trasamond, qu'il rendit aux catholiques les églises dont le clergé arien s'était emparé; bref, qu'il prit ou reçut toutes ses inspirations de la cour d'Orient. Grande fut la joie des Romains et du pape au bruit de ce changement subit et inespéré. Attaquer les Vandales dans un pareil moment eût été braver l'Église et compromettre, pour une injure privée, l'harmonie entre les Romains grecs et les Goths, qui jusqu'alors n'avait reçu aucune atteinte apparente. Voilà ce qui dut réellement contenir l'indignation de Théodoric, et renfermer extérieurement dans les

(a) « Non christianis gravis. » Procop., *De hist. Vandal.*, lib. 1.

bornes d'un avertissement comminatoire le ressentiment du traitement fait à sa sœur. Nous disons *extérieurement*, car, selon nos conjectures, sa politique ne resta pas oisive comme ses armes, et tout révèle qu'à cette époque s'établirent entre Théodoric et Gélimer, fils de Gélaric, petit-fils de Giseric, prince vandale, voisin du trône par son âge, des rapports secrets qui contribuèrent beaucoup à la chute d'Hilderic et dont nous rendrons compte en leur lieu. Mais d'avancer, avec Procope, que le roi d'Italie ne songea point à se venger d'Hilderic faute de vaisseaux et de moyens de guerre, il n'y a pas à cela de fondement : les Goths avaient une flotte alors, et soutenus qu'ils auraient été par les ariens d'Afrique, ils eussent conquis Carthage aussi facilement, pour le moins, que fit depuis Bélisaire. Cependant, différer une vengeance éclatante était ici une chose sage. Théodoric le sentit; et si sa conduite réservée ne produisit pas les fruits qu'il en devait attendre, il faut s'en prendre à la force de l'esprit catholique appuyé des prétentions de l'Orient qui allait enfin rompre les digues qu'y avait opposées son génie, et se manifester de la façon que nous allons dire, quand nous aurons repassé sommairement les premières années du règne de l'empereur Justin, préalable nécessaire pour la complète intelligence de ce qui va suivre.

CHAPITRE TROISIÈME.

Premières années du règne de l'empereur Justin Ier. — Justinien, son neveu, et Théodora. — Édit en Orient contre les ariens. — Fureur de Théodoric. — Albinus, puis Boëce et Symmaque accusés. — Boëce condamné à mort par le sénat. — Sa prison à Pavie, puis à Calvance. — Mission forcée du pape Jean à Constantinople.

An de J.-C. 524-525.

En 524 il y avait déjà six ans que le vieux Justin occupait le trône de l'Orient. Nous avons vu comment, dès les premiers jours de son pouvoir, il avait, aux acclamations du peuple, rétabli la concorde dans l'Église, en ramenant à l'orthodoxie le patriarche de Constantinople, Jean de Cappadoce. La suite de ses actes répondit quelque temps à cet heureux commencement, et témoigna de ses bonnes intentions comme de son jugement naturellement droit. Bornant ses rigueurs aux nécessités de sa position qui l'avaient entraîné à sacrifier ses antagonistes Théocrite, Amantius et leurs affidés, ainsi que les plus remuants d'entre les partisans de son prédécesseur Anastase, il

était promptement rentré dans les voies de la justice et de la clémence, jusqu'à employer au commandement de ses armées Hypace et Probus, deux des trois neveux du défunt empereur. Soigneux de réparer les maux de l'État, il avait appelé dans ses conseils, avec son neveu Justinien, alors âgé de trente-cinq ans, le patrice Vitalien et le sage Proclus. Il avait su résister aux amorces de l'astucieux et avide Cabade, roi de Perse, et le contenir par une guerre habile, en se faisant le protecteur des petites nations belliqueuses qui avoisinaient la Persarménie. L'empire lui dut à cette occasion ses deux plus grands capitaines durant ce siècle, Bélisaire (car c'est contre Cabade que ce héros fit en ce temps-là ses premières armes) et Narsès, né sujet du roi de Perse, qu'il sut attirer du camp[1] ennemi dans son camp. Il connaissait les hommes et l'avait prouvé tant par le choix de ses généraux que par celui qu'il avait fait, en 520, de l'orthodoxe Épiphane, syncelle de Jean de Cappadoce, pour le patriarcat de Constantinople qui vint alors à vaquer par la mort du titulaire. Mais bientôt cet empereur s'affaiblissant n'avait plus fait que des

(1) Nous devons pourtant dire qu'il est incertain que le Persarménien Narsès soit le même que l'eunuque Narsès, le conquérant de l'Italie; car il y eut à la fois deux personnages de ce nom au service de Justinien.

fautes, ou plutôt il avait cessé de régner pour se laisser de plus en plus conduire par Justinien.

Ce neveu jaloux, perfide et cruel avait fait poignarder Vitalien dans le palais impérial même, après lui avoir juré amitié en communiant avec lui ; triste suite de la faveur dont ce maître de la milice jouissait auprès du peuple et du clergé en raison des services qu'il avait rendus à l'Église du temps d'Anastase ; et cette horrible action n'avait été qu'un début, si l'on en croit les annalistes [a] byzantins. Les finances de l'empire et le trésor laissé par l'empereur défunt étaient devenus la proie de ce neveu prodigue. Sa passion pour les spectacles et les jeux du cirque avait rempli Constantinople et Antioche de désordres sanglants. On avait vu en pleine paix une véritable guerre intestine éclater dans ces villes sous les couleurs des factions bleue et verte ; et comme Justinien, dès lors amant de la bateleuse Théodora précédemment offensée par les verts, favorisait les bleus, tout avait été permis aux bleus. La jeunesse, dissolue et endettée, s'était enrôlée de leur côté en foule pour se libérer par le meurtre, ou se satisfaire par le rapt et le viol ; et un courageux magistrat, le préfet Théodote, avait payé de l'exil le mérite d'avoir, au péril de sa vie, suspendu ces violences en vengeant les

(a) Procope, Théophane, Zonaras, etc.

verts, ou mieux la justice. Un trait caractéristique de la licence des bleus est l'affectation qu'ils avaient mise à prendre le costume, les armes et les manières des Huns. Ils s'étaient piqués de barbarie comme on se pique de politesse, et s'étudiant à n'avoir plus rien de romain, ils étaient devenus plus barbares que leurs modèles mêmes. Sous l'abri de la couleur dominante, les jeunes gens arrachaient de force l'argent de leurs pères, et saisissaient les femmes mariées qui avaient négligé de se vouer à une retraite absolue pour échapper à leur brutalité. Les choses en étaient venues à ce point qu'on vit des dames de qualité contraintes de subir les derniers outrages de leurs valets.

Ces excès durèrent de la sorte jusqu'au mariage de Justinien et de Théodora qui ne put se réaliser qu'à la mort de l'impératrice Euphémie, par égard pour cette princesse rustique, mais honnête, c'est-à-dire vers cette même année 524, trois ans avant le terme de la vie de Justin, lequel mourut, comme on sait, en 527, après huit ans de règne. A la vérité, ce honteux hymen une fois accompli, les bleus se modéreront beaucoup, mais seulement parce que Justinien s'avisera de tenir la balance entre eux et les verts, et commencera de ce jour à pratiquer sa politique fourbe, si commode pour les doubles confiscations, consistant à jouer en toute chose, en religion,

mœurs, sentiments, habitudes, le rôle opposé de celui de sa compagne. C'est ainsi qu'on le verra, quand il sera empereur, favorable à sa manière aux orthodoxes, tandis que Théodora caressera ouvertement les dissidents de toute espèce, ou bien encore qu'on le trouvera curieux de procès et de controverses, chaque jour, dès l'aurore, en travail d'impôts, de lois, d'expéditions, d'édifices nouveaux, doux en paroles, facile dans son abord et sobre à l'égal d'un moine, tandis que Théodora, violente, libre dans ses discours, invisible à tous autres que les complices de ses plaisirs, hommes ou femmes, passera dans une indolence apparente ses journées, soit au bain, soit au lit, pour consumer ses nuits dans les recherches de la toilette, des festins et de la volupté. Ces deux époux, liés jusqu'à la mort par une chaîne qu'on doit ranger parmi les plus tristes et les moins concevables secrets du cœur humain, ne paraîtront d'accord que sur deux points, une avidité insatiable, une prodigalité insensée. Il n'est pas besoin ici de rappeler l'origine de leurs amours, encore moins la naissance, l'enfance et les premières aventures de cette Théodora si fameuse par sa fortune, ses charmes, son esprit vif, comique et séducteur, autant que par son opprobre. Les amateurs de scandale pourront se satisfaire en lisant les révélations de Procope. Ils en trouveront là de très nu et de très véritable ; car nous ne craignons

pas de répéter avec Montesquieu que foi est due à l'*Histoire secrète*, bien que, par une contradiction qui fait peu d'honneur à l'auteur, elle soit infirmée par ses histoires publiques, lorsqu'on se représente en quel état Justinien laissa l'empire et quelle épouse il s'était associée pour le gouverner.

L'année 524 venait donc de s'ouvrir sous de sombres auspices pour l'Occident, par les pertes douloureuses qu'avait faites Théodoric autant que par les vagues soupçons qui agitaient son esprit, et pour l'Orient, sous des auspices honteux, par suite de la puissance anticipée du neveu de Justin. Ce fut alors, ou même un peu avant, que l'impératrice Euphémie étant morte et que le mariage de Justinien avec Théodora s'étant accompli, ainsi que nous l'avons dit, l'autorité de ce prince, consacrée plus tard [a] par une association solennelle au trône, apparut sans limites. Aussitôt fut rendu l'édit contre les ariens qui devait amener, trente-quatre ans après, la dissolution indéfinie de l'Italie. Cet édit avait été précédé du bannissement général des manichéens avec défense à eux, sous peine de mort, d'habiter sur les terres de l'empire. La rigueur n'alla pas d'abord jusque là contre les ariens. Elle se borna pour l'instant à saisir leurs églises, à supprimer

(a) Quatre mois avant la mort de Justin, c'est-à-dire le 1er avril 527, sous le consulat de Mavortius.

leur culte et à les exclure de toute dignité, de toute magistrature, de tout emploi, fût-ce dans la milice. Elle admit même, par égard pour Théodoric, dit-on, quelques ménagements exceptionnels en faveur des ariens de race gothique. Mais qui pouvait se méprendre sur la portée d'une persécution religieuse commencée? Certes ce n'était pas le roi d'Italie. Il n'avait, il est vrai, élevé aucune réclamation au sujet des manichéens, qu'il avait laissé lui-même chasser de Rome [a] et châtier rudement sous les pontificats de Gélase, de Symmaque et d'Hormisdas, les considérant, plus encore que les idolâtres, suivant le préjugé universel du temps, non pas comme de simples sectaires, mais comme des hommes dangereux pour tout ordre social, qui, étant en dehors de la foi dans un Dieu unique et suprême, n'avaient aucun droit aux garanties naturelles de la libre conscience. Et en cela il avait commis une erreur et une faute; car, premièrement, si les manichéens, pris en général, formaient une association d'êtres pervers constituée uniquement pour la débauche ainsi qu'on le disait, ce dont leur habile et profond historien [b] les a lavés suffisamment rien que par l'exemple de saint Augustin,

(a) « Sed observatione dignum, inventos ab Hormisdâ manichæos, discussos cum examinatione plagarum, in exiliumque « deportari justos fuisse. » Baronius., ad ann. 523.

(b) Beausobre, *Hist. du Manichéisme*, 2 vol. in 4o.

il fallait les punir au nom des lois; et si, comme il résulte des savantes investigations dont ils furent l'objet, ils étaient simplement des enfants perdus de la métaphysique et de la théogonie orientale, engendrés de Zoroastre et des mages par Manès ou Manichée au troisième siècle de notre ère, pour résoudre un problème qui surpasse l'esprit de l'homme, l'accord des attributs de Dieu avec le mal physique et moral, on ne devait pas les frapper comme tels. Plus à plaindre sans doute, ils n'étaient sûrement pas plus à blâmer que ceux qui, avec Arius, attaquaient le divin ternaire par respect pour l'unité divine, ou qui, avec Nestorius, admettant deux personnes dans le Verbe incarné, de peur de rendre la Divinité passible, sapaient le mystère de la rédemption, ou enfin qui, pour sauver la rédemption, absorbant, avec Eutychès, la nature humaine dans la divine au sein du Verbe, détruisaient l'incarnation et l'impassibilité.

Secondement, dès là que Théodoric avait laissé sans contradiction l'autorité séculière poursuivre comme crime un dogme quelconque; bien plus, dès qu'il avait donné lui-même un tel exemple chez lui à l'occasion des manichéens, il n'était plus aussi fondé à invoquer la tolérance pour le dogme arien en Orient. Reconnaissons-le donc, il avait commis une grave erreur et une faute non moins grave en abandonnant à Justin les

sectateurs de Manichée, en les livrant lui-même aux papes Gélase, Symmaque et Hormisdas.

Toutefois il lui restait beaucoup à dire. Quel temps choisissait-on pour frapper les ariens? C'était le lendemain du jour où Justin avait fraternisé avec lui, où ce prince avait adopté pour fils d'armes son gendre arien, et voulu partager le consulat avec ce gendre, que la mort avait si tôt et si fatalement moissonné. Mais quel temps encore? celui où les ariens étaient plus tranquilles et plus rares, chez les Romains-Grecs du moins, qu'ils n'avaient jamais été. Ils n'étaient désormais nombreux que chez les barbares auxiliaires [1], notamment chez les Goths qu'on daignait, pour la forme, excepter de la persécution. Quant aux ariens romains-grecs qu'on voyait en petit nombre à Constantinople ou épars en Asie et en Égypte, ils étaient riches, d'accord, appartenant pour la plupart aux classes élevées. Était-ce donc là leur crime? Ne voulait-on que les dépouiller eux et leurs églises opulentes? Du reste, quels troubles nouveaux avaient-ils excités? Pouvait-on leur imputer les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, que l'édit d'ailleurs ne mentionnait pas?

(1) Depuis Théodose, l'arianisme avait toujours été décroissant chez les Romains orientaux, et grâce à la fermeté de saint Ambroise et des grands évêques de la Gaule, il n'avait jamais fait beaucoup de prosélytes chez les Romains occidentaux.

Loin d'avoir été coupables du schisme de l'Hénotique, quels obstacles avaient-ils apportés à sa solution? N'était-ce pas, au contraire, lui Théodoric, leur patron officiel, qui avait le plus contribué en Occident à ramener la paix de l'Église? Et de quelle façon procédait-on à cet acte inique et funeste? Sans préparation, sans pourparlers, sans adoucissements, comme s'il se fût agi de préserver l'État d'un péril instant. Des familles entières et leurs prêtres, tolérés depuis cent trente ans, sous sept empereurs, perdaient en un jour, avec la plus précieuse des libertés, celle de la conscience, toute sûreté pour leurs personnes et pour leurs biens, et cela parce qu'ils professaient la même foi que les meilleurs défenseurs de l'Orient. Avait-on seulement prévenu le roi d'Italie d'une telle mesure, des motifs urgents qui la commandaient, des dangers d'un retard ou d'un tempérament quelconque? Cependant on n'ignorait pas sa pensée et les convenances impérieuses de son rang. On pouvait aisément prévoir ce qui en effet arriva, savoir, que les opprimés le regardant, à bon droit, comme leur protecteur-né, s'adresseraient à lui pour en obtenir garantie ou refuge. C'était donc qu'on dédaignait sa puissance, ou qu'on la voulait amoindrir, sinon même en commencer la ruine, en le rendant la fable ou l'horreur d'une partie de ses sujets?

Telle dut être la substance des lettres que Théodoric se hâta d'envoyer à Justin dès qu'il eut connaissance de ce terrible édit, tombé sur sa tête à l'improviste comme la foudre, non pour l'abattre sans doute, mais pour l'embraser.

Nous ne pouvons mieux faire ici que de rapporter, avec les auteurs[a], les belles paroles du roi d'Italie qui sont restées de cette correspondance. « Prétendre dominer sur les esprits, disait « ce prince, c'est usurper les droits de la Divinité. « La puissance des plus grands souverains se « borne à la police extérieure. Ils ne sont en droit « de punir que les perturbateurs de l'ordre pu- « blic, lequel est placé sous leur garde, et l'héré- « sie la plus dangereuse est celle d'un prince qui « sépare de lui une partie de ses sujets, unique- « ment parce qu'ils ne croient pas ce qu'il croit « lui-même. »

Justin répondit « qu'il ne prétendait pas gêner « les consciences, mais qu'il était le maître de « choisir ceux par qui il voulait être servi, et que « l'ordre public exigeant l'uniformité du culte « extérieur, il était en droit de n'ouvrir les égli- « ses qu'à ceux qui s'accordaient avec lui dans « les exercices de religion. » Par cet éternel sophisme, on reconnaît que le parti était pris à

(a) Cochlæus, Théodoret, Sigonius, Baronius, Pagi sur Baronius, Fleury, Le Beau, liv. 46.

Constantinople. Cependant les rapports entre les deux souverains au sujet de cette affaire continuaient en s'aigrissant de plus en plus, lorsqu'un grave incident arrivé en Italie vint la compliquer cruellement. Théodoric, toujours absent de Ravenne, séjournait encore dans sa chère Vérone qu'il se plaisait à embellir. Là devaient incessamment s'évanouir pour jamais son repos, sa sécurité, ses espérances, le fruit de plus de trente ans de travaux et, faut-il le dire? la meilleure part de sa gloire, sa vertu.

Le comte Cyprien, homme illustre, le même qui avait commandé, sous le duc Pitzia, dans la guerre des Gépides et des Bulgares de l'an 505, maintenant référendaire ou chancelier, porta au comitat royal une accusation formelle de trahison contre le patrice Albinus, vieillard des premiers du sénat, personnage consulaire depuis l'an 493, ami particulier du pape Jean, de Boëce et de Symmaque, son beau-père, enfin de tout ce qu'il y avait de plus vénéré dans Rome. L'accusation portait sur une prétendue correspondance entretenue avec l'empereur Justin au nom du sénat, à l'effet d'appeler les troupes d'Orient en Italie pour la délivrer du joug tyrannique des Goths et la rendre à la domination impériale. Albinus, arrêté, nia les faits en y opposant son âge et ses infirmités. L'affaire allait s'instruire quand Boëce, soit de son propre mouvement, soit appelé par

son ami, accourut à Vérone. Là, sans doute entraîné par la confiance que lui donnaient sa haute existence et la faveur du roi qu'il croyait toujours la même à son égard, il crut, avant tout examen, faire tomber ce qu'il qualifiait d'absurdes calomnies par cette fière parole : « *Si Albinus est coupable, je le suis moi-même avec tout le sénat.* » Il sembla que ce fût le signal qu'on attendait ; car, à l'instant, Cyprien enveloppa Boëce et Symmaque dans l'accusation. Alors parurent en témoignage, contre Boëce nommément, trois Romains, Opilion, Basilius et Gaudence, et deux chefs goths, Conigast et Triguilla, qui avaient occupé, s'ils n'occupaient encore, de hautes fonctions publiques. Ces témoins produisirent des lettres du patrice à l'empereur Justin, qu'on ne montra pas à l'accusé, qu'il a constamment arguées de faux, avec tout droit de le faire, puisqu'on ne les lui montra pas. Boëce, aussitôt arrêté et conduit à Pavie [a], fut mis sous la garde d'Eusèbe, gouverneur de cette ville, avec défense expresse de le laisser communiquer avec personne, sans excepter Rusticienne, sa femme, fille de Symmaque, ni ses deux jeunes fils que nous avons vus consuls en 522, il y avait à peine deux ans ! Ces premières

(a) En 1584, selon Tiraboschi, on montrait encore à Pavie, dans le haut de la ville, la tour en briques, dite tour du Baptistère, comme ayant servi de prison à Boëce.

mesures prises, Théodoric fit assembler le sénat, et lui déféra le jugement de cette grande cause. Le sénat consterné obéit, jugea sur les témoignages et sur les pièces produites, sans confrontation de témoins, sans interrogatoire, sans défense d'accusés, et condamna Boëce à la mort. L'histoire ne dit rien du jugement d'Albinus ni de celui de Symmaque. Il est à croire que le premier, qui était fort vieux et fort infirme, mourut pendant le procès; le second fut retenu prisonnier à Rome; quant à Boëce, sa peine ayant été commuée en prison perpétuelle, il fut transféré, vers le mois d'avril 525, dans la tour de Calvance (Calvanzzano), sur le territoire de Milan, près de Marignan, à quinze milles de Pavie. Il avait alors de cinquante-cinq à soixante ans. Théodoric retourna à Ravenne. On ignore ce que dit, ce que fit Cassiodore durant le cours de ce procès et des événements tragiques qui suivirent. Il s'abstint, dit-on, et s'éloigna de la cour; mais il y était encore à la mort de Théodoric, sans avoir rien perdu de l'estime du roi ni de sa fille Amalasonthe, rien non plus de sa réputation chez les Romains; et ceci doit faire beaucoup réfléchir.

Tels sont les faits préliminaires de cette catastrophe sur lesquels les auteurs sont unanimes, tout en différant sur leur appréciation. Nous aurons à les peser nous-même incessamment; mais,

pour le moment, il nous faut revenir à l'affaire des ariens d'Orient entre l'empereur et le roi d'Italie.

Ce dernier attendait impatiemment des nouvelles de Constantinople, espérant toujours que ses raisons auraient été admises et ses griefs redressés ; il se trompait. Le parti de ce côté, nous le répétons, était pris, et non sans cause, non à l'improviste, tout le fait connaître. Sans croire, comme quelques auteurs[a] l'ont avancé, que l'édit en question eût été suggéré secrètement à Justin par les catholiques romains, dès les derniers temps du pontificat d'Hormisdas et moins encore en remontant plus haut, que le meurtre de Vitalien eût été ordonné par Justinien pour se débarrasser de l'opposition qu'aurait apportée ce digne consulaire au coup violent préparé contre les ariens par l'impératrice Euphémie, de concert avec le neveu favori de l'empereur, toutes choses qui nous paraissent plus que douteuses et qui contrediraient trop l'idée qu'on doit avoir des habitudes tranquilles d'Euphémie et de la sagesse d'Hormisdas, nous n'hésitons pas à penser qu'il existait, d'une part, chez Justinien, un plan formé, ne fût-ce que pour faire oublier ses excès et la honte de son mariage, d'enlever, par une action éclatante, les suffrages des orthodoxes,

(a) Cochlæus, *Vit. Theodoric.*; Gervaise, *Vie de Boëce.*

et d'autre part, entre Rome et l'Orient, des intelligences au sujet de la religion qui, depuis l'avénement du pape Jean, avaient reçu de son zèle ardent et de celui de ses amis une impulsion nouvelle, plus vive que prudente. Rome aspirait, ainsi qu'elle doit toujours faire et qu'elle fera toujours, à l'unité de foi; et plus elle était libre dans sa croyance, protégée dans son culte, honorée dans ses ministres, plus elle était heureuse, en un mot, sous Théodoric, plus elle y aspirait. Enflée d'un saint orgueil, depuis la conquête surnaturelle qu'elle avait faite en un jour de la nation entière des Francs, depuis la rentrée dans son sein de la nation entière des Bourguignons, opérée en un jour également, elle ne trouvait plus rien d'impossible. Évidemment à ses yeux le ciel se prononçait, et pour peu que sa voix fût comprise et répétée par le successeur de saint Pierre, tous ces barbares, simples au fond, sincères et naturellement religieux, allaient y céder. Pouvait-on manquer à sa mission? Il était temps d'en finir. Chacun se devait au grand œuvre, à commencer par le premier souverain de la chrétienté, l'unique représentant des Césars chrétiens. Aussi les zélateurs s'étaient-ils mis à l'œuvre à l'envi en Italie. Monastères multipliés, austérités pénitentes, gémissements publics sur les abus et les mœurs de la société mondaine, donations encouragées et re-

doublées parmi les riches familles patriciennes, écrits dogmatiques lancés spécialement contre les points qui intéressaient la foi arienne, communications de jour en jour plus fréquentes avec l'Église orientale pour l'enflammer de son ardeur et s'enflammer de la sienne, tout ensemble avait concouru à exciter dans beaucoup d'esprits une fermentation cachée. Nous ne croyons pas que les choses aient été portées au point de susciter une expédition armée des Orientaux en Occident; de tels projets n'étaient pas mûrs alors et demandaient des préalables encore éloignés. Toutefois, à voir ce qui advint dix ans plus tard, qui oserait limiter les espérances et les vœux des indiscrets formés dès l'époque où nous sommes? La vieillesse du roi d'Italie qui s'avançait en présence d'un héritier mineur ouvrait un champ naturel aux pensées les plus hardies, même en les bornant à de simples spéculations touchant un avenir possible. Ce qu'il y a de certain est que le mouvement de prosélytisme dont nous avons signalé la naissance dès l'année 519 s'était beaucoup accru en 525. C'était vers ce temps, peu avant sa disgrâce, que Boëce, personnage consulaire, engagé par état dans les affaires du siècle et par reconnaissance dans les intérêts du roi d'Italie, s'en était distrait pour multiplier ses retraites au désert de Subbiaco et pour composer ces confessions de foi qu'on ne lui deman-

dait pas, ces livres dédiés l'un à Symmaque[a], les autres au pape Jean, qui heurtaient de front les sentiments des Goths. De sa part, ce n'était pas un crime, loin de là ; mais c'était un symptôme, et un symptôme dont tout annonce que Théodoric s'était ému contre lui sans lui en rien montrer. S'il est vrai, comme on l'a dit, que Boëce ait été mêlé dans le temps à la conversion des Bourguignons par une correspondance directe avec saint Avit, ce souvenir, rapproché des événements présents, devait avoir augmenté les soupçons d'un maître devenu inquiet et ombrageux. Ceci soit dit sans excuser le procès ni le jugement que nous venons de rappeler, à Dieu ne plaise ! On va bientôt le voir.

Sur ces entrefaites, les nouvelles attendues d'Orient arrivèrent ; mais quelles étaient-elles ? Loin de revenir sur son édit, Justin avait révoqué l'exception accordée en faveur des ariens de race gothique, ou ses agents bien informés n'en

(a) Celui qui est dédié à Symmaque est le *Traité de la Trinité*, dont le préambule était offensant pour Théodoric. « De « quelque côté que je me tourne, y dit Boëce, je ne vois, pour « ce sujet divin, que lâche indifférence ou ruse maligne (*ignavia « segnities vel callidus livor*) ; il semble qu'on autorise ces hom- « mes pervers qui nous jettent à la tête que la divine doctrine « est plus faite pour être foulée aux pieds que pour être re- « connue. (*Ut contumeliam videatur divinis tractatibus irrogare, « qui talibus hominum monstris non agnoscenda hæc potiùs, « quàm proculcanda projecerit.*) »

avaient tenu compte. Non-seulement les églises ariennes étaient enlevées aux sectaires de toute race et rendues aux catholiques, mais encore on procédait aux conversions par la violence[a], et l'hérésie était poursuivie dans les personnes au mépris du for intérieur.

La correspondance apportait avec ces détails le cri des opprimés et de nombreuses doléances des évêques ariens qui imploraient avec instance le secours du roi d'Italie.

Qui n'a point vu l'éléphant insulté par un traître ne saurait qu'à peine concevoir la fureur de Théodoric à la réception de ces nouvelles fatales. Il voulait aller brûler Constantinople[b]; il voulait user de représailles et saisir toutes les églises d'Italie; il assemblait indistinctement tous les catholiques de sa cour et leur parlait ainsi : « Est-ce[c] là comme vous reconnaissez les ser- « vices que je vous ai rendus? Y a-t-il prince de « votre communion, je n'en excepte pas l'empe- « reur lui-même, qui ait fait pour vous ce que j'ai « fait depuis trente ans? Ne vous ai-je pas laissé « toute la liberté que vous pouviez souhaiter? « Qui a réprimé le schisme qui vous divisait? « Qui a délivré l'Église de Rome de l'oppression

(a) Libri pontificales, in Joannem. Fleury, liv. 32.
(b) Gervaise, *Hist. de Boëce.*
(c) Baronius, an 524. Le Beau.

« où elle était? Enfin qui a rétabli parmi vous « la paix et la justice? N'est-ce pas à moi seul « que vous êtes redevables de tous ces avantages? « Abusera-t-on ainsi de ma bonté et de ma pa« tience en m'outrageant dans l'endroit qui m'est « le plus sensible, sans égard pour ma personne, « sans respect pour l'autorité que Dieu m'a mise « en main? Je vous jure, si l'empereur ne ré« tracte ses édits injustes et si je n'en ai pas une « prompte satisfaction, qu'il n'existera pas un « homme de votre secte dans mes États avant « que l'année soit écoulée. » Telles sont les paroles que Baronius met dans la bouche de Théodoric, en le traitant plus loin de roi perfide et de nouveau Balac (*perfidus rex, novus Balac*).

Les premiers moments passés ne firent point tomber sa colère. Ce n'était déjà plus le fils respectueux et chéri des évêques, le maître disciple de Cassiodore; le barbare des forêts de la Mœsie avait reparu tout entier. Il manda le pape Jean à Ravenne en toute hâte, et l'ayant fait comparaître devant lui, il lui ordonna de partir à l'instant pour Constantinople [a], de faire révoquer l'édit de l'empereur, réintégrer les ariens de toute race dans leurs églises et annuler les abjurations extorquées. (*Mittens Joannem papam, dixit ad*

(*a*) *Voy.* l'Anonyme de Ravenne et l'*Historia miscella*, dans la collection de Muratori.

eum : Ambula ad Constantinopolim et dic ad Justinum ut restituat reconciliatos hereticos.) Envoyer le pape en Orient pour y plaider et y gagner la cause des ariens ! quelle idée ! Ce n'était plus là de la politique, ni même de la vengeance, c'était de la démence commencée. Le pontife employa d'abord la prière et le raisonnement pour détourner le roi de son dessein, et, n'ayant pu le fléchir, eut recours à la fermeté. Théodoric[a] le menaça de la mort; il refusa (*Joannes negavit*). Aussitôt que le bruit de cet entretien se fut répandu, la consternation frappa tous les catholiques et mit Rome en deuil. Les familles le plus compromises, les parents, les amis des illustres prisonniers, Cassiodore aussi sans doute et des premiers, réunirent leurs instances auprès du pontife inaccessible à la crainte, pour l'engager à partir, lui représentant que son refus d'obéir entraînerait infailliblement la perte de ceux qu'il aimait. Jean donna pour lors un beau spectacle fait pour racheter bien des témérités. Vaincu par la pitié, mais par la pitié seule, il accepta enfin l'ambassade, promettant au roi de prêcher à Justin la douceur, sans toutefois rien promettre[b] au sujet des églises et des hérétiques réconciliés. Théodoric le renvoya

(*a*) Les mêmes, Baronius, Grégoire-le-Grand (*Dialogues*), et Gervaise, *Vie de Boëce*.

(*b*) « Non promitto me facturum nec illi dicturus sum. » Anonym., apud Vales.

à Rome avec ordre de faire promptement ses dispositions de voyage; et le rendant de nouveau responsable du succès de sa mission, il désigna pour l'accompagner quatre consulaires ou patrices dont il était sûr, savoir : Théodore, Importunus et deux Agapet. Le pape[a], de son côté, s'adjoignit cinq évêques : Ecclésius de Ravenne, Eusèbe de Fano, Sabinus de Capoue et deux autres qui ne sont pas nommés. Tout étant prêt, l'ambassade partit au commencement de l'année 525, traversant d'abord l'Adriatique, puis prenant la route de terre, dans la vue de calmer les esprits[1] sur son passage. Laissons-la voyager, et entrons dans la tour de Calvance où un plus grand spectacle encore nous appelle.

Là Boëce, enfermé sans communications au dehors, sans nouvelles des siens, sous le poids d'un jugement capital, en face d'un supplice terrible, et précipité tout à coup dans cet abîme de maux, du faîte des prospérités, des grandeurs et de la gloire le mieux justifiées, se recueillait en lui-même, retrempait son âme attristée dans sa

(a) Muratori, *Annali d'Italia*, ad ann.

(1) Le missionnaire Gervaise, dans sa *Vie de Boëce*, dit que l'ambassade monta à cheval à l'isthme de Corinthe. Cela est difficile à concevoir; tout au plus descendit-on du lieu de débarquement à Constantinople par Thessalonique. Le bon évêque d'Horen a oublié que si tout chemin mène à Rome, tout chemin ne mène pas à Corinthe.

foi, dans sa conscience, et y retrouvait plus de fortune qu'il n'en avait jamais goûté, retrouvant une fortune inaltérable, à l'épreuve de la mort. Son esprit présent, libre, riche des souvenirs que peuvent fournir au génie quarante ans d'étude et de réflexion, lui inspirait un livre qui, en dépit de quelques subtiles pensées et de quelque recherche de style, fruits d'un siècle de décadence, plus que toutes ses dignités, l'a rendu immortel, et que son imagination brillante a su embellir d'une harmonieuse poésie. Dans cet écrit, destiné à le consoler de ses souffrances, il donnait des consolations à tous les malheureux, en rappelant l'âme humaine à ses destinées impérissables, qu'il opposait à la vanité des biens fugitifs du monde. L'histoire ne présente que deux exemples d'hommes en pareille situation, absorbés dans un tel ordre d'idées pour en répandre les bienfaits chez tous les hommes, Socrate et Boëce; car le respect interdit de compter la victime du Calvaire, qui efface tout parce qu'elle éclaire tout. Cet ouvrage, si bien nommé *la Consolation*, est un dialogue à la manière de Platon, entre Boëce et la Philosophie. Il contient cinq livres et n'est pas complet : il devait y avoir un sixième livre; tout l'indique, principalement le passage suivant du quatrième livre, où la Sagesse s'exprime ainsi[a] :

(a) « Decursis omnibus quæ præmittere necessarium puto,

« Après t'avoir exposé les prémisses que j'ai « jugées nécessaires, je te montrerai bientôt le « vrai chemin qui te ramènera vers ta demeure. » Ainsi tomberait le reproche qu'on a fait à l'auteur de s'être tenu aux simples considérations philosophiques, et de ne s'être pas montré assez explicitement chrétien. Mais nous irons plus loin et nous dirons que, fût-il complet tel que nous l'avons, cet ouvrage, où la foi d'ailleurs perce à toute page, serait encore chrétien, et le plus bel hommage qui pût être rendu à la morale chrétienne, en cela qu'il fait voir clairement que cette divine morale s'accorde avec les plus solides principes que la raison puisse offrir.

Le dialogue de *la Consolation* a joui de l'honneur d'éclairer les ténèbres du moyen-âge, honneur que peu d'écrits d'égale valeur aient partagé. On le voit cité par les évêques[a] en 821, et l'on sait qu'il formait l'un des rares trésors de notre sage roi Charles V dans la tour du Louvre: traduit par le roi Alfred en anglo-saxon, traduit dans toutes les langues civilisées, y compris l'hébreu, le slave et le wallon, traduit huit fois en français depuis Jehan de Meung qui ouvre chez nous la marche des traducteurs, qu'il serve à nos

« viam tibi, quæ te domum revehat, ostendam. » *De Consol.* lib. 4.

(*a*) Lettre de consolation écrite par l'évêque Modoinus à Théodulphe, évêque d'Orléans.

lecteurs de délassement, tout informe que sera l'extrait que nous en allons faire, et qu'il les prépare ainsi doucement aux malheurs qui nous restent à retracer! Mais d'abord donnons en peu de mots la distribution de la matière qui le compose. Le premier livre donc contient les plaintes de Boëce et la comparaison de son triste état avec sa fortune passée.

Le second livre est un premier réconfort que la Sagesse apporte à Boëce, à qui elle reproche de se plaindre de la fortune au milieu des biens qui lui demeurent, tels qu'une vertueuse épouse, deux chers fils et de vrais amis.

Le troisième livre renferme des remèdes plus forts et plus directs contre l'adversité, en montrant la distinction des vrais et des faux biens.

Le quatrième enseigne que tous les méchants, en réalité, sont malheureux, et que les bons sont tous heureux, au contraire, parce que Dieu régit le monde; et ceci conduit la Sagesse à traiter de la Providence et du Destin.

Enfin le cinquième livre traite du hasard, du libre arbitre, et de l'accord de la prescience divine avec la liberté de l'homme.

Maintenant, osons pénétrer plus avant dans l'asile de l'illustre condamné.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Le livre de *la Consolation philosophique*[1].

An de J.-C. 525.

LIVRE PREMIER.

La muse qui jadis eut mon premier hommage,
Maintenant que la plainte est mon triste partage,
Me force d'accorder ma voix sur mes douleurs
Et m'inspire des chants que j'arrose de pleurs,
Du moins dans mes malheurs la trouvé-je fidèle.
La peur ne la fait fuir et ne peut rien sur elle.
Ma gloire, ma compagne aux jours de mon printemps,
Je la vois près de moi ranimant mes vieux ans;
Car je suis un vieillard, non point par les années,
Mais par le sort qui tient mes forces enchaînées.
Les cheveux sur ma tête avant l'âge ont blanchi;
De mon corps épuisé le ressort a fléchi.
Que la mort serait douce arrivant à son heure!
Tard pour les gens heureux, tôt pour celui qui pleure!
Elle est sourde, au contraire, aux vœux des malheureux.
Les instants s'envolaient quand de frivoles jeux
La fortune perfide amusait ma jeunesse;

(1) Nous avons fait cette traduction, fort abrégée, sur l'excellente édition dite *Variorum*, donnée par Pierre Berth, avec des notes de Jean Bernard, de Théodore Sitzman et de René Valin, Leyde, 1671, 1 vol. in-8°.

Et depuis que son dard me poursuit et me presse,
Le temps, par ses délais, semble ne plus marcher.
Vous vantiez mon bonheur, amis! quelle faiblesse!
Doit-on nommer bonheur ce qu'un jour voit trancher[a]?

Tandis que je méditais ainsi en silence et que j'écrivais ces lamentations, une femme m'apparut, d'un aspect vénérable, ayant les yeux ardents et plus pénétrants que l'humanité d'ordinaire ne comporte, le teint animé, l'air vigoureux, quoique dans un âge mûr, mais d'une maturité qui n'indiquait pas d'années. Ni grande ni petite à notre manière, tantôt elle paraissait d'une taille

(a) Carmina qui quondam studio florente peregi,
Flebilis, heu, mœstos cogor inire modos.
Ecce mihi laceræ dictant scribenda camenæ,
Et veris elegi fletibus ora rigant.
Has saltem nullus potuit pervincere terror,
Ne nostrum comites prosequerentur iter;
Gloria felicis olim viridisque juventæ!
Solantur mœsti nunc mea fata senis.
Venit enim properata malis inopina senectus,
Et dolor ætatem jussit inesse suam.
Intempestivi funduntur vertice cani,
Et tremit effeto corpore laxa cutis.
Mors hominum felix, quæ se nec dulcibus annis
Inserit, et mœstis sæpè vocata venit.
Eheu, quàm surdâ miseros avertitur aure,
Et flentes oculos claudere sacra negat!
Dùm levibus malefida bonis fortuna faveret,
Pænè caput tristis merserat hora meum,
Nùnc, quia fallacem mutavit nubila vultum,
Protahit ingratas impia vita moras.
Quid me felicem totiès jactastis, amici?
Qui cecidit stabili non erat ille gradu.

commune, tantôt on eût dit que sa tête atteignait le ciel, ou même qu'elle s'y perdait comme pour échapper aux regards des mortels. On lisait sur les bords de son vêtement, simple jusqu'à la négligence, les deux initiales de ces mots : *Pratique, théorie*. Sa main droite tenait un livre et sa gauche un sceptre. En apercevant la muse qui me consolait, elle s'émut, fronça le sourcil, et dit : « Qui a permis à cette courtisane d'approcher « de ce malade? Vient-elle pour le secourir ou « plutôt pour l'empoisonner? Que fait-elle de ce « nourrisson d'Élée et de l'Académie? Sortez, si« rène, » ajouta-t-elle. Aussitôt la muse sortit en baissant les yeux et rougissant. Quant à moi, les larmes obscurcissaient ma vue au point que je ne distinguais plus rien, et j'attendais sans parler. Alors le noble spectre s'approcha du pied de mon lit, s'y assit et parla de la sorte :

« Que profonde est la misère
De ce mortel hébété
Qui, perdant tout sur la terre,
Fuit l'éternelle clarté !
Plus haut il était monté,
Plus sa douleur est amère.
Le voilà, ce fier esprit
Qui, maître de l'empirée,
Suivait le jour et la nuit
Dans leur course mesurée;
Du ciel sur chaque saison
Interrogeait l'influence;
Pesait tout dans sa balance,

Et de tout rendait raison!
Le poids de ses maux l'entraîne;
Il ne peut porter sa chaîne
Et languit dans sa prison [a].

« Cependant, continua-t-elle, il ne s'agit pas de « le plaindre, il faut le guérir. » Puis fixant les yeux sur moi, elle reprit : « Est-ce bien toi que « j'ai nourri de mon lait et que j'avais rendu si « viril? Me reconnais-tu? parle. Tu te tais? Est-ce

(a) Heu, quàm præcipiti mersa profundo
Mens hebet, et, propriâ luce relictâ,
Tendit in externas ire tenebras;
Terras quotiès flatibus aucta
Crescit in immensum noxia cura!
Hic quondam cœlo liber aperto
Suetus in ætherios ire meatus,
Cernebat rosei lumina solis,
Visebat gelidæ sidera lunæ,
Et quæcumque vagos stella recursus
Exercet, varios flexa per orbes,
Comprensam in numeris victor habebat.
Quin etiam caussas, undè sonora
Flamina sollicitent æquora ponti,
Quis volvat stabilem spiritus orbem,
Vel cur hesperias sidus in undas
Casurum rutilo surgat ab ortu,
Quid veris placidas temperet horas,
Ut terram roseis floribus ornet;
Quid dedit ut pleno fertilis anno
Autumnus gravidis influat uvis,
Rimari solitus, atque latentis
Naturæ varias reddere caussas.
Nùnc jacet effeto lumine mentis,
Et pressus gravibus colla catenis,
Declivemque gerens pondere vultum,
Cogitur, heu, stolidam cernere terram.

« honte, est-ce stupeur qui retient ta langue? « J'aimerais mieux que ce fût la honte. » Comme je persistais à me taire, elle posa doucement une main sur mon cœur, et la retirant au bout d'un moment : « Ce n'est rien, dit-elle, ce n'est qu'une « de ces léthargies ordinaires aux esprits abusés. « Il s'est un peu oublié lui-même, mais sitôt qu'il « m'aura reconnue, les nuages qui l'offusquent « se dissiperont. » En achevant ces mots, elle plia un pan de sa robe et s'empressa de sécher mes pleurs.

A ce secours généreux
Je sentis soudain renaître
La vigueur dans tout mon être;
L'ombre avait fui de mes yeux,
Comme lorsque les nuées,
Grosses de sombres ondées
Qu'amoncellent les autans
Menacent nos habitants,
Devant le soleil lui-même,
De la nuit la plus extrême.
Si Borée, en ces instants,
De son antre sort la tête,
A sa voix fuit la tempête
Et reparaît le beau temps[a].

Sitôt que, dégagé de mes noires vapeurs, j'eus regardé attentivement celle qui m'avait parlé, je

(a) Tùnc me discussâ liquerunt nocte tenebræ,
Luminibusque prior rediit vigor;
Ut cùm præcipiti glomerantur sidera coro,
Nimbosisque polus stetit imbribus,

reconnus ma chère nourrice, la Philosophie. « Maîtresse de toutes vertus! lui dis-je, tu as donc « pu forcer cette enceinte pour venir charmer ma « solitude? Ou serait-ce que, toi aussi, on te persé- « cute pour de faux crimes?—Cher élève, me ré- « pondit-elle, pouvais-je ne point partager le far- « deau que tu portes à cause de moi? et devais-je « craindre la calomnie, comme si ses coups m'é- « taient nouveaux? Avant Platon, que de justes « avaient déjà souffert en mon nom! Souviens-toi « de Socrate. Mais si la ciguë de Socrate, l'exil « d'Anaxagoras[1], les tourments de Zénon[2] ne « sont plus présents à ta mémoire, rappelle-toi « du moins d'illustres compatriotes; rappelle-toi « les Canius[3], les Sénèque, les Soranus[4], dont « tout le crime fut de ne pas ressembler à leurs « bourreaux. Il ne faut point t'étonner du sort

Sol latet, ac nondùm cœlo venientibus astris,
Desuper in terram nox funditur.
Hanc si threicio Boreas emissus ab antro
Verberet, et clausam reseret diem,
Emicat, et subito vibratus lumine Phœbus,
Mirantes oculos radiis ferit.

(1) Né 428 ans avant J.-C., il fut emprisonné, puis chassé d'Athènes sur une fausse accusation d'impiété.

(2) Il s'agit ici du philosophe d'Élée, disciple de Parménide et père de la dialectique. Né 504 ans avant J.-C., il fut cruellement mis à mort par le tyran Néarque, oppresseur de sa patrie, contre lequel il avait conspiré.

(3) Une des plus courageuses victimes de Caligula.

(4) Poëte latin qui vivait sous Jules César et fut sacrifié pour avoir chanté l'unité de Dieu.

« qui nous échoit pour avoir déplu aux mé-
« chants. Leur nombre est immense et pourtant
« méprisable, parce qu'ils n'ont pour les guider
« çà et là que l'erreur. Qu'ils viennent contre
« nous rangés en bataille! Notre chef nous re-
« tranchera dans son fort inexpugnable. Ils pil-
« leront nos inutiles bagages; qu'importe! A l'a-
« bri de nos murailles, nous rirons de leurs efforts.
« Es-tu pénétré de cette vérité?... Quoi! tu pleures
« encore? Explique-moi la cause de ces larmes.
« Qui veut guérir doit découvrir sa blessure. —
« Tu me demandes la cause de mes chagrins, ré-
« pliquai-je; mais regarde seulement! Où est
« cette bibliothèque sacrée où tu siégeas si sou-
« vent avec moi pour discourir des choses divi-
« nes et humaines. Vois mes vêtements déchirés;
« vois mon visage flétri. Avais-je autrefois ce
« triste aspect? Voilà pourtant la récompense de
« tes serviteurs! Tu me répétais souvent le mot
« de Platon : *Heureuses les républiques, si les philo-*
« *sophes les gouvernaient, ou si ceux qui les gouver-*
« *nent étaient philosophes!* C'est d'après ces maxi-
« mes que je me suis conduit. J'ai voulu appliquer
« aux affaires publiques le grand secret que tu
« m'avais appris. Dieu et toi, vous savez que dans
« mes charges je ne me suis jamais proposé que
« l'avantage des gens de bien. De là l'inexorable
« haine des pervers. Que de fois j'ai réprimé l'a-
« vidité de Conigast qui se ruait sur la fortune

« du pauvre! Combien de fois ai-je poursuivi les « concussions de l'intendant royal Triguilla! Je « me plaçais hardiment entre leur avarice et la « faiblesse qu'ils cherchaient à dépouiller. Les « exactions, les rapines exercées dans les pro- « vinces me trouvaient aussi sensible que les « victimes. Dans le temps de la grande disette, « j'ai préservé la campagne de Rome d'où le pré- « fet du prétoire voulait retirer tous les grains à « prix d'or, et le roi même m'approuva. Quand « les chiens du palais dévoraient déjà des yeux « les richesses du vieillard consulaire Paulin, « je les leur ai comme retirées de la gueule. En- « fin, pour avoir voulu défendre le consulaire Al- « binus d'un crime préjugé, je me suis vu en « butte au délateur Cyprien. Était-ce assez d'en- « nemis accumulés contre moi? J'ai été dénoncé « aussi par un Basile[a], autrefois chassé de ses « fonctions auprès du roi pour cause de vol et de « magie, par un Opilion, par un Gaudence, frau- « deurs signalés, bannis la veille par décision « royale, réfugiés dans une église de Ravenne et « arrachés de cet asile sous menace d'être mar-

(1) Ces personnages appartenaient à des familles illustres et sénatoriales. Beaucoup d'auteurs ont avancé qu'ils avaient embrassé l'arianisme et que Boëce avait été le principal agent de la répression de leurs méfaits. Si cela était, en effet, ils auraient dû d'autant moins être reçus comme témoins contre Boëce en justice régulière.

« qués au front d'un fer chaud. De cet état ils pas-
« sent à celui de délateurs de Boëce, et leur té-
« moignage est reçu. Ma condamnation convenue
« d'avance fait leur triomphe. La fortune ne rou-
« git-elle pas de priser moins l'innocence des ac-
« cusés que la bassesse des accusateurs? Mais
« encore quel est mon crime? J'aurais voulu, di-
« sent-ils, sauver le sénat! Et comment? en em-
« pêchant d'accuser les sénateurs du crime de
« lèse-majesté. Nierai-je le fait? Non, certaine-
« ment. Cependant voilà le sénat qui me con-
« damne pour l'avoir défendu! J'en appelle à toi,
« j'en appelle au jugement des sages. Quant aux
« fausses lettres qu'on m'impute, si ce qu'on ac-
« corde toujours on me l'avait accordé, la con-
« frontation, la vérité eût été bientôt connue....
« Comment aurais-je pu rêver le rétablissement
« de la liberté? Est-il aujourd'hui possible? *Plût*
« *à Dieu qu'il l'eût été! J'eusse répondu comme Ca-*
« *nius à Caligula : Si j'avais su la conspiration, tu ne*
« *l'aurais jamais sue*[a]... Je ne me plains pas de ce
« que des scélérats ont osé contre moi; non, je ne
« suis pas assez abruti par la douleur pour cela;
« mais qu'en présence de la Divinité, ces hommes
« aient pu ce qu'ils ont osé, voilà ce qui me pa-
« raît monstrueux. Ce sont de ces choses qui fai-
« saient dire avec raison à Épicure : *S'il est un*

(a) « Si scirem, tu nescisses. » Lib. I, *De Consol. phil.*

« *Dieu, d'où vient le mal, et s'il n'en est pas, d'où vient* « *le bien?* Quoi! pour m'être opposé à ceux qui « avaient soif du sang et des richesses du sénat, « méritais-je donc d'être condamné par le sénat? « Tu te souviens de ce qui s'est passé à Vérone, « quand *un roi avide* voulait envelopper tous les « sénateurs dans l'accusation d'Albinus. Je me « portai garant du corps entier aux dépens de ma « propre sûreté. Quel prix en ai-je reçu? Celui-ci, « qu'on m'a refusé au procès ce qu'on n'eût pas « refusé à des hommes qui auraient été accusés « d'avoir brûlé des temples, égorgé des prêtres, « préparé la ruine de tous les gens de bien, sa- « voir : d'être jugé, moi présent. J'ai été jugé, « moi absent par force, captif à cinq cents milles « de Rome!... On m'accuse encore d'avoir fait un « parti, d'avoir brigué le consulat par un sacri- « lége... Sacrilége? moi, ton élève, instruit par « toi-même à répéter avec Pythagore : *Imitons* « *Dieu!* Ma maison, ma famille, mes amis sont « sacrés. Qu'on voie plutôt mon saint beau-père « Symmaque! O sagesse! c'est toi qu'on outrage « dans ma personne!.... Mais mon plus grand « tourment est la crainte d'être méconnu du pu- « blic. Quels bruits insensés! quelles rumeurs! « Que de personnes, même honnêtes, vont me « croire coupable parce que je suis puni! C'est là « le comble de mes maux; tandis que les scélérats « qui m'ont perdu lèveront audacieusement la

« tête et jouiront de tous les biens, de tous les « honneurs !

« Souverain conducteur du monde,
Toi qui de ton siége éternel
Diriges les sphères du ciel
Sans que leur course se confonde;
Quand l'astre pâle de la nuit,
S'éloignant, réfléchit son frère
Et s'en rapprochant, s'obscurcit;
Quand, sous un double nom, reluit
Du soleil l'humble messagère [a]
Qui le soir en brillant le suit,
On reconnaît ta main savante.
C'est par toi qu'on voit tour à tour
Croître et diminuer le jour,
Sécher, verdir l'arbre et la plante,
Sirius mûrir les moissons
Que l'hiver nourrit de glaçons!
Enfin tout ce qu'on voit paraître
Atteste l'œil puissant d'un maître;
L'homme seul échappe à ta loi;
Ou bien tu jugeas sa bassesse
Trop au-dessous de ta sagesse.
Sans cela verrait-on, dis-moi,
La fortune, à tout vent livrée,
Traiter l'innocent en pervers
Et donner les faveurs d'Astrée
Au monstre sorti des enfers?
Ah! jette un regard sur la terre,
Viens présider à son destin:
L'homme est digne d'une autre fin;
Sois son roi, son juge et son père [b]! »

(a) Lucifer, Hesper.

(b) O stelliferi conditor orbis,
Qui perpetuo nixus solio

Lorsque j'eus fini de hurler ainsi (*hæc ubi delatravi*), ma consolatrice, d'un air aussi tranquille,

Rapido cœlum turbine versas,
Legemque pati sidera cogis,
Ut nunc pleno lucida cornu,
Totis fratris et obvia flammis,
Condat stellas luna minores;
Nunc obscuro pallida cornu,
Phœbo propior, lumina perdat;
Et qui primæ tempore noctis
Agit algentes hesperus ortus,
Solitas iterùm mutet habenas
Phœbi pallens, Lucifer ortu.
Tu frondifluæ frigore brumæ
Stringis lucem breviore morâ:
Tu cùm fervida venerit æstas,
Agiles noctis dividis horas.
Tua vis varium temperat annum,
Ut quas Boreæ spiritus aufert,
Revehat mitis zephirus, frondeis;
Quæque arcturus semina vidit,
Scirius altas urat segetes.
Nihil antiquâ lege solutum
Linquit propriæ stationis opus.
Omnia certo fine gubernans,
Hominum solos respuis actus
Merito rector cohibere modo.
Nam cur tantas lubrica versat
Fortuna vices? premit insonteis
Debita sceleri noxia pœna:
Ut perversi resident celso
Mores solio, sanctaque calcant
Injustâ vice colla nocentes.
Latet obscuris condita virtus
Clara tenebris, justusque tulit
Crimen iniqui.
Nil perjuria, nil nocet ipsis
Fraus, mendaci compta colore.

aussi peu ému que si je n'avais rien dit, me parla en ces termes : « Je te savais bien exilé, mais je « ne savais pas que tu le fusses si loin. Boëce, on « ne t'a point chassé de ta patrie. C'est toi qui « t'en es éloigné, ou, si tu l'aimes mieux, qui t'en « es chassé. As-tu donc oublié que ta patrie n'est « pas régie par telles ou telles lois humaines, « comme la république des Athéniens ? qu'aucun « citoyen de ta patrie n'en saurait être exilé que « par lui-même ? Ce n'est pas ta bibliothèque en- « châssée dans l'ivoire et ornée de glaces qui « m'occupe : c'est l'état dans lequel je te vois. Tu « viens de parler de tes actions justement. Je ne « conteste pas ni personne ne contestera ton mé- « rite. Tu t'es plaint avec raison de tes accusa- « teurs, du sénat qui t'a jugé. Mais ton esprit « s'emportant de plus en plus, tu as maudit la « fortune, et tu as formé le vœu que l'intelligence « qui règle si bien le ciel régît pareillement la « terre. Ici j'aperçois que tu as besoin d'être traité, « et même qu'il y faut procéder doucement. Me

Sed cùm libuit viribus uti,
Quos innumeri metuunt populi,
Summos gaudent subdere reges.
O jàm miseras respice terras,
Quisquis rerum fœdera nectis!
Operis tanti pars non vilis
Homines, quatimur fortunæ salo.
Rapidos rector comprime fluctus,
Et quo cœlo regis immensum,
Firma stabileis fœdere terras!

« permets-tu de t'adresser quelques questions?— « Celles que tu voudras, lui dis-je, et j'y répon- « drai. » Alors s'établit entre nous le dialogue suivant : « Crois-tu que notre monde à nous soit « gouverné fortuitement et sans l'intervention de « cette intelligence qui préside au reste de l'uni- « vers? — Non ; je sais qu'il est aussi l'ouvrage « de Dieu, et je n'ai pas passé un seul jour sans « le reconnaître. — Je te rends cette justice, car « tu chantais tout à l'heure encore la Divinité. « Toutefois, cela étant, il faut qu'il y ait en toi « quelque absence de raison. Dis-moi, par quelles « lois Dieu gouverne-t-il le monde? — Je ne puis « te répondre, car je ne te comprends pas. — « Dis-moi du moins si tu te souviens de la fin des « choses, et à quoi elles tendent? — J'en ai en- « tendu parler, mais la douleur m'a troublé la « mémoire. — Pourtant, tu te souviens que toutes « choses procèdent de Dieu. Comment se peut-il « faire que, connaissant le principe, tu n'aies au- « cune idée de la fin? Sais-tu que tu es homme? « Oui. — Qu'est-ce que l'homme? — Je suppose « que tu veux que je convienne que l'homme est « un animal raisonnable et mortel... — N'est-il « rien autre chose? — Je ne sais. — Ah! main- « tenant je connais ta maladie. Tu ne sais plus ce « que tu es. D'après cela, il est naturel que tu te « croies privé de tout bien, que tu juges tes per- « sécuteurs heureux et tout le reste. Cependant,

« puisque tu reconnais Dieu, rends-lui grâce. Il « y a du remède à ton mal. Ce n'est encore qu'une « lueur ; dans peu ce sera la lumière même. Nous « arriverons, mais pas à pas, afin de ménager ta « faiblesse. »

LIVRE DEUXIÈME.

Après quelques moments de silence, l'entretien fut repris par ma consolatrice en ces termes : « Si je t'ai bien compris, la grande cause de tes « chagrins vient des couleurs trompeuses que ta « fortune passée prête aux biens que tu as perdus. « Il te devrait donc suffire d'en considérer la na- « ture pour voir que tu n'as rien perdu qu'une « illusion. Après les leçons que tu as prises à « mon école, peu de mots sont nécessaires pour « te remettre dans le chemin de la vérité, d'où « un revers subit a pu facilement te faire dévier. « Mais d'abord tu te figures que la fortune a chan- « gé pour toi : c'est une erreur. Elle a été pour « toi ce qui est de son essence, variable. Alléché « par ses caresses, tu ne lui as cru qu'un visage, « tandis qu'elle en a deux. Il fallait la détester « pour ses deux visages, et non parce qu'elle t'a « montré le second après le premier, ce qu'elle « fait toujours. N'ayant pas de loi nouvelle d'exis- « tence à lui donner, tu n'as aucun reproche à « lui faire.

« Tantôt lac transparent, tantôt gros de tempêtes,
Cet Euripe engloutit les plus superbes têtes,
Ou fait glisser la barque au gré d'un flot trompeur.
Sourd aux cris comme aux vœux, riant de notre peur,
Par ses retours soudains il montre son prestige,
Et qui l'a vu le même a vu plus qu'un prodige (a).

— Chère maîtresse ! répliquai-je, voilà de « spécieuses paroles auxquelles la rhétorique et « la poésie donnent du charme tant qu'elles frap- « pent l'oreille, après quoi les misérables ne sen- « tent que mieux leurs souffrances. Leur mal est « trop profond pour être atteint par de telle mu- « sique. — Sans doute, me dit-elle ; aussi n'ai-je « point prétendu par là t'offrir encore le remède « qu'il te faut. Ce n'est qu'une légère fomenta- « tion préparatoire. Quand le moment sera venu, « je saurai pénétrer plus avant. Si je ne me trom- « pe, tu étais plus disposé à flatter qu'à chicaner « la fortune dans le temps que tu lui ravissais « les faveurs inouïes dont elle t'a comblé. Main- « tenant, voudrais-tu compter rigoureusement « avec elle ? Mais, si tu as perdu de grands biens,

(a) Hæc cùm superba verterit vices dextra,
Exæstuantis more fertur Euripi ;
Dudùm tremendos sæva proterit reges,
Humilemque victi sublevat fallax vultum ;
Non illa miseros audit ; haud curat fletus,
Ultròque gemitus, dura quos fecit, ridet.
Sic illa ludit, sic suas probat vires,
Suique magnum monstrat ostentum, si quis
Visatur una stratus ac felix hora.

« il t'en reste encore. Si tu t'estimes malheureux « pour ceux que tu as perdus, c'est justice que tu « t'estimes heureux pour ceux qui te restent; et « si tu t'estimes malheureux en raison de ce que « les biens que tu regrettes n'ont pas duré, tu « dois aussi t'estimer heureux de ce que les « maux dont tu te plains passeront également « comme l'ombre. — J'ai joui, je l'avoue, d'une « félicité surprenante, répliquai-je; mais cela « même rend ma condition présente plus poignan- « te. — Ne l'impute qu'aux fausses opinions que « tu te forges, reprit-elle. Si ce qu'il y avait de « plus précieux dans ta fortune, tu le possèdes « encore, de quoi te plaindras-tu? N'as-tu pas « Symmaque, ce saint ami dont tu rachèterais la « vie au prix de la tienne, et qui compatit vive- « ment à tes douleurs? N'as-tu pas, dans sa digne « fille, un trésor de vertu, d'intelligence et d'af- « fection? Faut-il te rappeler tes deux fils, légi- « time orgueil d'un père? Que d'ancres pour assu- « rer ton navire battu par l'orage! » A ces mots, je m'écriai : « Puissent de telles ancres tenir « longtemps! — Confesse du moins, continua « ma maîtresse, qu'il te reste les plus précieux « de tes biens! Quant aux délices que tu n'as plus, « je ne puis souffrir que tu les pleures. Où est « donc le bonheur sans mélange? Cet homme est « d'une naissance illustre, mais que la pauvreté « lui rend onéreuse; celui-là ne voit dans son

« opulence qu'une importune clarté, trahissant « une origine qu'il voudrait cacher ; cet autre, « au milieu du monde, se trouve isolé dans le « célibat ; cet autre, heureux époux, est privé « d'enfants, ou, ce qui est pire, n'en a que pour « le faire rougir. Ajoutons qu'une trop grande « prospérité aiguise la sensibilité au point de « rendre la moindre contradiction insupportable. « Combien de gens se jugeraient heureux avec « une partie de ce que la fortune t'a conservé ! « Mais surtout toi, qui, formé par mes leçons, « sais que l'âme ne meurt point, tu m'accorderas « sans peine que le premier des biens est la pos- « session de soi-même. Or, cela étant, tu ne dois « point t'attacher à ce qui est périssable, mais « plutôt reconnaître, par l'exemple de ces nom- « breux martyrs de la vérité, qui l'ont recherchée « au prix des tortures et des supplices, que rien « dans la vie ne fait le bonheur, puisque la mort « le peut faire... Cependant j'aperçois que mes « discours descendent déjà dans ton cœur et y « ramènent un peu de force ; avançons. Je dédai- « gnerai désormais de te parler des richesses, des « fruits de la terre, des beautés même de la nature, « toutes choses qui, étant privées de sentiment, ne « doivent pas engager au delà du besoin l'être qui « en est pourvu. L'homme que Dieu créa sur son « modèle par l'esprit, dégradera-t-il sa dignité « jusqu'à s'ignorer, comme font les bêtes, jus-

« qu'à se subordonner aux choses terrestres qui « lui nuisent plus souvent qu'elles ne lui ser- « vent?... Boëce! aujourd'hui si craintif devant « le glaive qui te menace, si tu avais parcouru le « chemin de la vie en voyageur à petit équipage, « tu chanterais devant les voleurs : *Belle richesse « que celle dont nul ne jouit avec sécurité!* Que dire « des dignités et de la puissance? Si elles tombent « en de mauvaises mains, les feux de l'Etna, les « eaux du déluge causent moins de ravages; si « en de bonnes, on admire uniquement celui qui « les honore; d'où il suit que la vertu ne tenant « rien d'elles, tandis qu'elles tiennent tout de la « vertu, elles ne sont pas proprement des biens... « A considérer, d'ailleurs, sur qui s'exerce leur « empire, borné à la terre, quelle petitesse! Ne « ririons-nous pas de voir une souris revendi- « quer fièrement la domination sur les souris? « En résumé, les choses reçoivent leur prix réel « de leur nature : or, les richesses, les dignités, « la puissance, convenant par leur nature aux « méchants comme aux bons, ne sont pas des « biens.

« Vois Néron, de la ville affreux incendiaire,
Meurtrier du sénat, assassin de son frère,
Parricide, et, penché sur le corps maternel,
Souillant ce corps glacé de son regard cruel
Qui tantôt le censure et plus souvent l'admire!
Le souverain pouvoir change-t-il son délire?

Non; ivre de plaisirs et jamais assouvi,
Il règne sans pitié sur le monde asservi.
Maîtrisant d'un coup d'œil, du midi jusqu'à l'ourse,
Tout ce que le soleil éclaire dans sa course,
Il n'en est que plus dur; mais le fer, le poison
Arment pour son malheur ce mortel sans raison[a].

— Quant à moi, dis-je alors, ce n'est pas l'am-
« bition du pouvoir qui m'a séduit, tu le sais. Je ne
« voyais dans la puissance qu'un moyen d'exercer
« ma vertu. — Et c'est là, répliqua la Philosophie,
« le piége où se prennent les grandes âmes qui
« n'ont pas atteint la perfection. La gloire les al-
« lèche; le désir de faire admirer leurs actions
« les captive. Mais regarde avec moi combien
« tout cela est vide! La terre entière n'est qu'un
« point par rapport à l'espace dans lequel se meu-

(a) Novimus quantas dederit ruinas,
Urbe flammatâ, patribusque cæsis,
Fratre qui quondam ferus interempto,
Matris effuso maduit cruore.
Corpus et visu gelidum pererrans,
Ora non tinxit lacrymis, sed esse
Censor extincti potuit decoris.
Hic tamen sceptro populos regebat,
Quos videt condens radios sub undas
Phœbus, extremo veniens ab ortu:
Quos premunt septem gelidi triones;
Quos notus sicco violentus æstu
Torret, ardenteis recoquens arenas.
Celsa nùnc tandem voluit potestas
Vertere insani rabiem Neronis?
Heu gravem sortem, quotiès iniquus
Additur sævo gladius veneno!

« vent les cieux; et le quart de la terre, nous en-
« seigne Ptolémée, est à peine habité; et dans ce
« quart, que de nations séparées de nous par les
« distances, les mœurs et le langage à qui nous
« sommes inconnus! Au delà du Caucase, le nom
« romain était ignoré du temps de Cicéron. Voilà
« un vaste champ pour la gloire! Prétendra-t-on
« du moins au souvenir des siens, après que tant
« d'hommes, tant d'écrits jadis célèbres, sont en-
« sevelis dans l'oubli? Mais qu'est-ce que le
« temps? un point encore eu égard à l'éternité.
« Dix mille ans et un jour se confondent. Et ce
« serait pour la gloire d'un jour que l'on travail-
« lerait en laissant de côté la conscience et la vé-
« rité!... Si, ce que notre foi repousse, nous mou-
« rons tout entiers, la gloire n'est rien; et si, ce
« que nous croyons, l'âme est immortelle, la
« gloire terrestre est moins que rien pour cette
« âme vouée aux biens célestes.... Ne pense pas
« toutefois que je fasse à la fortune une guerre
« intraitable. Je ne la combats que quand elle
« nous abuse; je l'aime quand elle nous éclaire.
« Te dirai-je une chose que tu auras peine à com-
« prendre? La fortune est plus notre amie, con-
« traire que prospère; car par ses faveurs elle
« nous attache à des rêves menteurs, tandis qu'en
« nous frappant elle nous rend à la réalité, em-
« portant ce qui est à elle, nous laissant ce qui
« est à nous... Cesse donc de gémir! »

LIVRE TROISIÈME.

J'étais tout yeux et tout oreilles pendant ce discours. A peine fut-il achevé que, m'adressant à celle qui m'avait charmé, je lui dis : « O recours « suprême des affligés ! Quel poids tu m'enlèves « et quel soulagement tu apportes à mes maux ! « Il me semble à présent que je puis supporter « mon sort. Loin que ton langage me paraisse sé- « vère, sa douceur me pénètre et me rend plus « avide de t'entendre ! — Je l'ai pressenti, répon- « dit ma consolatrice, à te voir aussi attentif. Ce « qu'il me reste à t'apprendre, plus rude en ap- « parence, a bien plus de charme intérieur. — « Parle, parle, lui dis-je. » Elle reprit en ces mots : « Je n'ai fait jusqu'ici que t'indiquer les faux « biens, je vais maintenant t'en découvrir les « sources diverses, afin de t'amener par les con- « traires à la félicité véritable.... Tous les hom- « mes, par différents chemins, tendent au même « but, le souverain bien. Ils ne sauraient se con- « tenter à moins ; car ce qui leur manquerait vi- « cierait ce qu'ils possèdent. Ainsi la passion de « la guerre, le goût des arts, la recherche des « honneurs, la soif de l'or, l'amour du plaisir, « l'exercice de la force, le soin de la beauté, tout « cela ne les captive que parce qu'ils voient, « dans chacun de leurs penchants, autant de rou-

« tes conduisant au but désiré. Tous, en cela, se « trompent, et plus ils s'engagent dans ces voies, « plus ils rencontrent d'obstacles : d'abord l'idée « de la mort instante, puis l'insatiabilité dans la « jouissance, le besoin chaque jour plus vif de « l'assistance d'autrui, l'envie excitée, les que- « relles et les haines provoquées, la crainte de « perdre ou d'être surpassé, mal si pressant chez « les grands, extrême chez les rois. Entre tant de « déceptions, pour ne parler que de celles qui « naissent de la volupté et de la noblesse du sang, « ne suffit-il pas de rappeler que toute volupté est « accompagnée d'inquiétude et suivie de regrets, « et que la noblesse ne venant pas de celui qu'elle « décore ne lui appartient pas? Le seul bien so- « lide de cette dernière serait la loi qu'elle impose « de ne pas dégénérer de ses aïeux ; du reste :

« L'origine est commune à tout le genre humain ;
Il n'a qu'un seul auteur, celui-là dont la main
Alluma les flambeaux de la céleste voûte,
Marquant à chacun d'eux son orbite et sa route,
Ainsi qu'elle enferma l'âme humaine en un corps,
Pour couronner un jour de vertueux efforts.
D'où que tu sois sorti, mortel, voilà tes titres.
Qu'on ne me parle plus de vaniteux registres !
Est noble aux yeux de Dieu qui reste son enfant,
Et pour lui le seul homme ignoble est le méchant[a].

(a) Omne hominum genus in terris
Simili surgit ab ortu ;
Unus enim rerum pater est,

« Tu aperçois maintenant comment le souverain bien, que les hommes poursuivent, leur « échappe toujours. — Je l'entrevois, répondis-« je, mais je voudrais que tu me montrasses la « cause générale de leur erreur. — Rien de plus « facile, répliqua-t-elle : la cause en est que le « souverain bien de sa nature ne saurait être que « simple et que les hommes le cherchant, les uns « ici, les autres là, le font complexe. En suppo-« sant ainsi des parties à ce qui n'en peut avoir, « ils détruisent l'édifice de leur bonheur à mesure « qu'ils le construisent, perdant, par exemple, la « réputation en cherchant la richesse, ou la ri-« chesse en cherchant la réputation, et ainsi de « suite, sans jamais rencontrer la réunion de tous « les biens dans la stabilité, qui est la condition « essentielle du souverain bien. Or si les hommes « s'éloignent de leur but pour en avoir méconnu

Unus cuncta ministrat.
Ille dedit Phœbo radios,
Dedit et cornua lunæ.
Ille homines etiàm terris
Dedit et sidera cœlo.
Hic clausit membris animos
Celsa sede petitos,
Mortaleis igitur cunctos
Edit, nobile germen,
Quid genus, et proavos strepitis ?
Si primordia vestra,
Auctoremque Deum spectes,
Nullus degener exstat,
Ni vitiis pejora fovens,
Proprium deserat ortum.

« la nature simple, ils doivent, par la raison op-
« posée, s'en rapprocher sitôt qu'ils l'ont con-
« nue. C'est ce que tu vas faire avec moi dès que
« nous aurons invoqué le secours céleste, comme
« le recommande Platon dans son Timée.

« Roi de cet univers[1] sorti de ta pensée,
Être éternel et stable, auteur de la durée,

(1) Ce morceau, qui a beaucoup exercé et souvent divisé les traducteurs, parce qu'on y trouve renfermés en peu de vers les principaux arcanes, ou si l'on veut les sublimes obscurités de la physique et de la métaphysique de Platon, n'est pas moins compté comme un des plus beaux passages poétiques du livre de *la Consolation*. Nous nous sommes borné à rendre fidèlement le sens de l'auteur, sans prétendre éclaircir le sens des choses qui nous paraît au-dessus de toute explication. Quoi qu'il en soit, voici le texte :

O qui perpetuâ mundum ratione gubernas,
Terrarum cœlique sator, qui tempus ab ævo
Ire jubes, stabilisque manens das cuncta moveri ;
Quem non externæ pepulerunt fingere causæ
Materiæ fluitantis opus, verùm insita summi
Forma boni, livore carens. Tu cuncta superno
Ducis ab exemplo ; pulchrum pulcherrimus ipse
Mundum mente gerens, similique in imagine formans,
Perfectasque jubens perfectum absolvere parteis.
Tu numeris elementa ligas, ut frigora flammis,
Arida conveniant liquidis ; ne purior ignis
Evolet, aut mersas deducant pondere terras.
Tu triplicis mediam naturæ cuncta moventem
Connectens animam per consona membra resolvis.
Quæ cùm secta duos motum glomeravit in orbeis,
In semet reditura meat, mentemque profundam
Circuit, et simili convertit imagine cœlum.
Tu caussis animas paribus, vitasque minores
Provehis, et levibus sublimeis curribus aptans,
In cœlum, terramque seris ; quos lege benigna

Auteur du mouvement, toi dont la cause est toi,
De la matière informe et la forme et la loi!
Parfait, tu règles tout sur ton propre modèle;
Ce monde est une image où mon Dieu se révèle.
Quel merveilleux accord de ressorts et de poids
Retient lés éléments enchaînés avec choix!
Ainsi le froid, le chaud, et le sec et l'humide,
Pour ne submerger rien, sans que rien soit aride,
Dans ta balance unis sans être confondus,
Sont des germes féconds en tous lieux répandus.
Pour mouvoir ce.grand tout dans sa vaste carrière,
Tu réunis l'esprit à l'épaisse matière
Par un milieu vivant, de tous deux composé,
En deux orbes tournant sans être divisé,
Dont l'un revient sur soi, l'autre vers toi s'élève;
Type mystérieux qui dans l'homme s'achève
Et le rend digne enfin d'être aux tiens agrégé,
Quand de ses sens grossiers ton feu l'a dégagé.
Ouvre à mon faible esprit ton auguste demeure!
A la source du bien qu'il s'épure à ton heure!
Que ses yeux dessillés se repaissent du jour
Et s'enivrent par lui de lumière et d'amour!
Ah! chasse loin de moi, chasse à jamais, mon Père,
La pesante vapeur qui m'attache à la terre!
Principe, fin du juste et son unique appui,
Fais briller tes clartés : je t'invoque pour lui!

« Venant à la félicité suprême, demandons-

Ad te conversas reduci facis igne reverti.
Da pater augustam menti conscendere sedem,
Da fontem lustrare boni, da luce repertâ
In te conspicuos animi defigere visus.
Disjice terranæ nebulas et pondera molis,
Atque tuo splendore mica. Tu namque serenum,
Tu requies tranquilla piis; te cernere finis,
Principium, vector, dux, semita, terminus idem.

« nous d'abord s'il y en a une. Oui, sans doute;
« et je le prouve par l'existence même des biens
« imparfaits, car l'imperfection ne saurait se con-
« cevoir sans la perfection, tout contraire suppo-
« sant son contraire. Mais où trouve-t-on cette
« parfaite félicité? Dans les choses? Nous venons
« de voir que non et pourquoi. Dans le principe
« des choses? Nécessairement oui, et là seule-
« ment. Or, ce principe, la raison démontre que
« c'est Dieu. Donc, le souverain bien est en Dieu.
« Mais comment y est-il? Est-ce par communi-
« cation? Non; la Divinité ne peut rien recevoir.
« Le renferme-t-elle dans son sein comme sub-
« stance distincte de la sienne? Pas davantage:
« qui aurait uni deux substances en Dieu? Force
« est donc de conclure, puisque le souverain bien
« est en Dieu, que Dieu et lui ne sont qu'un. Pro-
« cédant ensuite à la manière des géomètres,
« nous serons bientôt conduits à reconnaître que
« les hommes souverainement heureux possèdent
« Dieu, sont absorbés par lui, en un mot, qu'ils
« sont des dieux en lui; car si Dieu est un par
« essence, il peut être multiple par participation. »
En entendant ces paroles, je m'écriai: « O mon
« guide! quelles beautés tu me découvres! —
« Écoute! continua la Sagesse; ce qui suit n'est
« pas de moindre valeur. Si tous les hommes,
« même ceux qui s'égarent, tendent au souverain
« bien, tous tendent donc à Dieu; seulement les

« uns, c'est en le sachant, les autres sans le sa-
« voir; et quant à ces derniers, il ne s'agit que
« de leur rappeler le but auquel ils tendent. C'est
« pourquoi Platon disait qu'en apprenant la vé-
« rité, l'homme ne faisait que s'en ressouvenir.
— Je sens que ceci est vrai, dis-je sur cette cita-
« tion de Platon. Je crois avoir su ce que tu m'en-
« seignes; mes souffrances m'en avaient ôté la
« mémoire. — Patience, reprit la Sagesse; dans
« peu tu vas te ressouvenir des lois par lesquelles
« le monde est gouverné. Le principe qui le régit
« après l'avoir formé, c'est-à-dire Dieu, étant uni-
« que et tout-puissant, ne saurait rencontrer d'ob-
« stacles. Rien ne l'entrave, rien ne lui peut nuire,
« sans quoi il ne serait plus lui-même. S'il
« peut tout, il peut donc le mal? Non, parce
« que le mal est privatif, c'est le *rien*. Peut-on
« dire qu'il y ait impuissance à ne pouvoir créer
« le *rien?* » Ici, je me sentis troublé. J'arrêtai
ma maîtresse par ces mots : « Ne te joues-tu pas
« de moi? Après m'avoir fait sortir du labyrinthe
« par une porte, tu m'y fais rentrer par une au-
« tre. — Non, répondit-elle, je ne me joue pas de
« toi; tu ne tarderas point à le voir. »

LIVRE QUATRIÈME.

La Philosophie, qui n'avait pas cessé de garder son maintien grave et sa physionomie digne,

tout en me parlant avec une grâce et une douceur pénétrante, se disposait à poursuivre ses leçons, lorsque je la prévins en ces termes: « Messagère de vérité! si jusqu'ici j'ai consenti à « tout ce que tu m'as dit, au point de croire que « je ne faisais que le rappeler à mon souvenir un « instant altéré par la douleur, je dois t'avouer « qu'il me reste encore de grandes difficultés à « résoudre que tu n'as point touchées et qui mé« ritent ton attention. Je veux parler du triomphe « des méchants et de l'oppression où languis« sent les gens de bien. Comment accorder ces « tristes phénomènes avec la volonté juste, avec « l'infinie bonté d'un être qui peut tout et qui sait « tout? — Ce serait en effet, répondit-elle, une « affaire monstrueuse si les choses se réglaient « ainsi, dans la maison du père de famille, que « les plus précieux vases fussent employés aux « plus vils usages, tandis que les plus grossiers « seraient destinés aux services d'honneur; mais « il n'en est pas ainsi. Je vais remettre ton esprit « dans ses voies. Cependant appuie-toi sur moi « de plus en plus; mon secours t'est nécessaire « pour la course que tu entreprends.

Le mortel que l'esprit possède
Et qui fuit l'empire des sens,
Peut, sans effort, avec mon aide,
Franchir les pôles menaçants.
J'ai des ailes pour le conduire

Par delà ce monde où respire
Le brut et féroce animal.
Passé les sphères lumineuses,
Au sein des régions heureuses
Où Dieu posa son tribunal,
Il reconnaîtra sa patrie
Et découvrira sans envie
Le sort des artisans du mal[a].

(a) Sunt etenim pennæ volucres mihi,
Quæ celsa conscendant poli;
Quas sibi cùm velox mens induit,
Terras perosa despicit,
Æris immensi superat globum,
Nubesque post tergum videt.
Quique agili motu calet ætheris,
Transcendit ignis verticem,
Donec in astriferas surgat domos,
Phœboque conjungat vias,
Aut comitetur iter gelidi senis,
Miles corusci sideris,
Vel quocumque micans nox pingitur,
Recurrat astri circulum,
Atque ubi jàm exhausti fuerit satis,
Polum relinquat extimum,
Dorsaque velocis premat ætheris
Compos verendi luminis.
Heic regum sceptrum Dominus tenet,
Orbisque habenas temperat,
Et volucrem currum stabilis regit,
Rerum coruscus arbiter.
Hùc te si reducem referat via,
Quam nùnc requiris immemor,
Hæc dices, memini, patria est mihi,
Hìnc ortus, heic sistam gradum.
Quod si terrarum placeat tibi
Noctem relictam visere,
Quos miseri torvos populi timent,
Cernes tyrannos exsules.

— Voilà, certes, de magnifiques promesses, « dis-je, et tu les réaliseras sans doute; mais ne « tarde pas, je t'en supplie. » Ma consolatrice reprit ainsi : « L'homme méchant n'a aucune « puissance; l'homme bon seul est puissant. Il « te suffira, pour en convenir, de te rappeler deux « choses que je t'ai montrées précédemment : « l'une, que tous les hommes tendent au souve- « rain bien; l'autre, que le souverain bien n'est « qu'un avec Dieu. Comment le méchant aurait-il « de la puissance, s'il ne peut atteindre son but? « Il distingue ce but ou non. S'il le distingue sans « l'atteindre, il porte en lui le principal caractère « de l'impuissance; et s'il ne le distingue pas, il « est doublement impuissant pour ne pas l'at- « teindre et pour ne pas le distinguer. Le mé- « chant, par cela qu'il est en dehors de sa fin na- « turelle, n'est presque plus un homme, c'est « une manière de cadavre. Encore, m'objecte- « ras-tu, a-t-il le pouvoir de faire le mal? Oui, « le pouvoir de ne pas atteindre son but, la « puissance d'être impuissant : belle préroga- « tive! Songe que la suprême félicité est une « lice où le prix est dans l'action, où le but fait « la palme. Ainsi, puisqu'il est bon, l'homme bon « est récompensé, de même que le méchant puni, « puisqu'il est méchant. Aussi les hommes que « les vices dégradent sont-ils désignés dans le « langage commun par le nom des bêtes dont

« l'instinct correspond à ces vices. Un ravisseur « est appelé loup, le fourbe est un renard, le « furieux est un lion, le lâche un cerf, le léger « un étourneau, le sensuel un porc, tandis que « l'homme bon est appelé un ange; bien plus, « nous avons vu qu'il est un Dieu ! — Soit, répli- « quai-je, mais j'aurais désiré que ces méchants, « transformés en bêtes, ne pussent causer la « ruine des gens de bien. — Eh ! voudrais-tu « donc l'impunité des méchants? D'après nos « principes, le mal [a] qu'ils font dans le temps « est leur peine même, comme le serait dans « l'éternité celui qu'ils voudraient faire. Tu m'as « accordé les prémisses, tu dois admettre la con- « séquence. Quant à moi, je les trouve plus à « plaindre de leur fausse félicité que s'ils étaient « frappés sur la terre où ils auraient alors occa- « sion de se repentir. — Crois-tu, demandai-je « ici, que les méchants souffrent encore après « leur mort? — Oui, sans doute, je le crois, sa- « voir : les uns d'une façon terrible, les autres « avec une clémence qui les purifie. Mais je n'ai « pas dessein de traiter ce point présentement; « je reviens à notre objet, qui est de te faire voir « que, dès cette vie, ce sont les bons qui sont

(a) « Si hæc licentia auferatur, sceleratorum hominum pœna « relevatur... Infinitam liquet esse miseriam, pravitatem quam « esse constat æternam. »

« heureux et les méchants qui ne le sont pas. — « C'est ce que tu auras peine à persuader au « commun des hommes. — Oui, parce que les « hommes généralement sont comme ces oiseaux « de nuit qui se promènent dans les ténèbres et « que le jour aveugle. » Je n'étais pas tout à fait édifié par cette comparaison ingénieuse, et j'insistai en ces termes : « Bon, si la marche de la « Providence était uniforme ; mais j'ai quelque « embarras à la distinguer des causes fortuites, « quand je vois parfois la fortune caresser les « bons et se montrer rigoureuse aux mé- « chants. » Ces mots firent sourire ma consolatrice ; ensuite elle reprit : « Tu entres ici « dans une question que de longs discours n'é- « puiseraient pas. Cette question est l'hydre aux « cent têtes qu'il faut saisir toutes pour les con- « sumer par le feu de l'intelligence. Pèse un peu « tout ce que cette matière contient : la simpli- « cité de la Providence, l'enchaînement duDestin, « les cas inopinés, la prescience divine et le libre « arbitre. Quel poids! Toutefois, puisque cela im- « porte à ta guérison, essayons, quoique pressée « par le temps, de te donner quelques éclaircis- « sements succincts.

« L'existence des choses, leur suite, leurs mou- « vements, ont pour cause unique la pensée di- « vine, stable et simple. L'ordre général selon « lequel on les considère se nomme Providence.

« On nomme Destin les choses considérées séparément dans leur jeu et dans leur action. Par « où tu vois d'abord que le Destin est soumis à la « Providence, laquelle règle tout, soit qu'elle « emploie, comme intermédiaires, des esprits, « anges ou démons, soit qu'elle ait répandu « dans la nature une âme motrice, ou qu'elle ait « attaché quelque force ou vertu propre à chacun « des astres, soit enfin avec tous ces moyens « réunis; par où tu vois encore que le Destin « étant mobile dans des limites, tandis que la Pro- « vidence est fixe dans sa simplicité, nul mal ne « peut s'introduire dans cet ordre pour le dé- « truire, pas plus que nul bien pour l'améliorer. « Figure-toi un ensemble immense de globes vi- « rants sur eux-mêmes les uns par les autres, « suivant un engrenage qui les rattache tous, de « près ou de loin, à un globe central, principe « du commun mouvement, dont le pivot seul est « immobile. Ce pivot indéfinissable, qu'on ne « peut nier, qu'on ne peut qu'adorer sans le com- « prendre, c'est Dieu. Il résulte du système en- « tier que plus les globes sont éloignés de leur « centre universel et infini, plus ils apparaissent « impliqués dans les mouvements aveugles du « Destin, et que plus ils en sont rapprochés, plus « ils sont affranchis de ces mouvements; de sorte « que les points qui se confondent avec ce pivot « sacré ne sont plus mobiles. Il en est de ces

« points comme du temps à l'éternité, comme du « centre à la circonférence. Maintenant, trans- « porte, par ta pensée, tout cet appareil dans le « monde intellectuel et moral; tu verras le mal « dans les points extrêmes et le bien vers le point « central, justement selon le degré où l'homme « bon se rapproche de Dieu. Il n'est permis à « personne de saisir de plus près par lui-même « le secret de la Divinité, ni de l'expliquer par des « paroles. Que ceci te suffise pour te faire admi- « rer l'ordre providentiel sans te récrier, féliciter « les bons et plaindre les méchants! D'ailleurs « considère combien les jugements que nous por- « tons sur les hommes sont incertains. Tel nous « paraît troubler l'ordre par sa méchanceté, qui « le confirme par les effets de cette méchanceté, « d'où sortent souvent, pour d'autres méchants « et pour lui-même, des enseignements et des « corrections ineffables. N'oublie surtout jamais « que le sort de l'homme dépend de sa vo- « lonté, sous la main de Dieu, et que ce qu'on « entend par fortune adverse ne fait rien qu'exer- « cer, corriger ou punir! »

LIVRE CINQUIÈME ET DERNIER.

La Philosophie allait poursuivre son discours quand je l'interrompis pour lui dire : « Ce n'est « pas à tort que tu m'avais annoncé de graves

« complications renfermées dans cette question « de la prescience divine; je m'en aperçois. Souf- « fre pourtant que je t'interroge encore. Dis-moi, « y a-t-il un hasard et quel est-il? — Ceci, me ré- « pondit-elle, bien que très utile à connaître, ne « va pas directement à notre propos. J'ai hâte de « te ramener dans ta patrie, et j'ai peur de te fa- « tiguer par tant de détours. — Ne crains rien, « répliquai-je, c'est un repos pour moi de con- « naître, et le bon moyen d'éclaircir ce qui doit « suivre est de ne laisser rien de douteux en ar- « rière. » Alors elle poursuivit ainsi : « Qu'il y ait « des effets sans aucun rapport avec une cause « quelconque, c'est-à-dire se produisant d'eux- « mêmes par un mouvement arbitraire? Non, « très certainement, il n'y en a pas de tels, puis- « que Dieu coordonne toutes choses; et à définir « le hasard de cette façon, le hasard n'est point. « Le seul hasard que la raison puisse admettre « est celui que mon cher Aristote, dans sa Physi- « que, définit de la manière suivante : Effets pro- « duits différemment de ce qu'on attendait d'une « cause prévue, ou produits par une cause non « prévue, comme quand un homme, en labou- « rant, trouve un trésor. Il y a ici du fortuit, mais « non de l'arbitraire. Tout y a sa cause. Si le la- « boureur n'eût pas ouvert la terre, il n'eût pas « trouvé le trésor, et si le thésauriseur n'eût « point caché son or en terre, le laboureur ne l'y

« eût point trouvé. Le hasard n'est donc rien que
« l'inopiné, et, absolument parlant, il n'y a point
« de hasard. — Dans cet enchaînement continu
« de causes et d'effets, demandai-je encore à ma
« maîtresse, la volonté de l'homme est-elle com-
« prise, ou l'homme a-t-il son libre arbitre? —
« Sans doute, il l'a, répliqua-t-elle, par la raison
« naturelle qu'il peut discerner ce qu'il doit fuir
« de ce qu'il doit désirer, et former un jugement
« réfléchi de discernement. Plus ou moins libre
« est-il dans cette opération, selon qu'il élève sa
« pensée vers l'Esprit divin, source de sa liberté,
« ou que, se tenant courbé sous le poids de son
« corps, il prend de lui-même le joug des vices.
« Cependant l'œil de la Providence le suit dans
« ses actes libres et le range selon l'ordre de sa
« prédestination. — Me voici derechef dans l'em-
« barras, m'écriai-je. — J'en soupçonne la rai-
« son, dit mon guide, mais explique-toi sans
« ménagement. — C'est, ajoutai-je, que Dieu
« prévoyant tout, il me semble contradictoire
« qu'il y ait hors de lui aucune liberté. Des actes
« libres peuvent être ou ne pas être; or comment
« Dieu pourrait-il prévoir ce qui peut-être n'ar-
« rivera pas? S'il prévoit tout ce qui arrive, il
« faut que tout arrive nécessairement. Je n'ap-
« prouve point le subterfuge de ceux qui disent
« que les choses n'arrivent point parce que Dieu
« les prévoit, mais qu'il les prévoit parce qu'elles

« doivent arriver[1]. Ce n'est là en effet que retourner la difficulté, au lieu de la résoudre. De ce « que la prescience ne serait pas la cause directe « des choses futures, s'ensuivrait-il moins que « les choses futures fussent nécessairement déterminées, dès là que la prescience les connaît? « Cependant la nécessité des choses une fois admise, que de douloureuses conséquences! Plus « de juste ni d'injuste, plus de peines ni de récompenses, plus de vœux ni de prières, et tout « commerce entre Dieu et l'homme est rompu! — « Voilà bien, reprit la Sagesse, cette question terrible de la Providence que Marcus Tullius a « tant agitée dans son livre de la Divination, et « qui t'a si fort tourmenté toi-même! Mais ni l'un « ni l'autre vous ne l'avez bien comprise, faute « d'avoir reconnu que la parfaite solution s'en « trouve uniquement dans la simplicité de la « prescience divine, que l'esprit humain ne saurait qu'entrevoir. Essayons du moins d'approcher de cette solution en commençant par écarter les nuages qui t'offusquent.

« Je suis surprise que tu aies repoussé si dédaigneusement les personnes qui, niant que les

(1) C'est précisément ce que dit Bossuet dans son beau *Traité du libre arbitre*, où il se rencontre merveilleusement avec le livre de *la Consolation philosophique*, en s'appuyant du sentiment bien interprété des Thomistes. Lire aussi saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, et Leibnitz dans sa *Théodicée*.

« événements soient nécessaires en raison de ce « que Dieu les prévoit, font cette distinction « que Dieu les prévoit seulement parce qu'elles « doivent arriver. Car, réponds-moi, s'il n'y avait « point de prescience, les événements seraient-« ils moins nécessaires? non, sans doute : donc la « prescience ne fait rien à la nécessité des évé-« nements. Ceux-ci découlent de leurs causes « naturelles. Ainsi, de même que l'événement « d'un cheval dompté découle de la force simple « ou composée qui le dompte, l'acte libre découle « de la nature libre de son agent... Mais encore « un coup, m'objecteras-tu, tout acte libre est in-« certain au futur, et alors comment peut-il être « prévu certainement?.... Tu te trompes et voici « d'où vient ton erreur.... Tu penses que la con-« naissance qu'on a des choses dépend de leur « propriété, tandis qu'elle dépend de la nature « de l'être qui les connaît. Par exemple, les « sens jugent *particulièrement* des choses, tan-« dis que la raison porte souvent des mêmes « choses un jugement *universel*, tout contraire. « Pareillement l'intelligence divine, dans son in-« finie simplicité, peut fort bien juger certaine-« ment des choses qui proprement sont incer-« taines en tant que libres. Osons ici scruter la « substance de Dieu, autant que cela nous est « permis, afin de nous faire quelque idée de sa « prescience.

« Dieu est éternel, l'univers en convient. Mais « cette éternité divine, quelle est-elle? Il faut in- « terroger sa nature, car là est tout le mystère de « la divine prescience. L'éternité de Dieu est-elle « la même que celle qu'Aristote attribue au « monde, lequel, selon lui, n'aurait point com- « mencé, ne devrait point finir, et ne laisserait « pas que d'impliquer une succession de temps, « dans l'idée qu'on s'en forme, comme qu'hier « n'est plus et que demain sera? Non, ce n'est « pas encore là l'éternité de Dieu. On doit dire de « cette éternité qu'elle embrasse actuellement et « parfaitement l'infini, sans aucun rapport de du- « rée pas plus que d'espace; en sorte que tout « étant toujours présent pour elle, Dieu ne pré- « voit point, il voit. Or comment la vue (ne par- « lons plus de prescience), comment la vue d'un « fait accompli pourrait-elle modifier ce fait? « Comment la vue présente d'un acte libre im- « pliquerait-elle que cet acte fût non libre ou né- « cessaire au futur? Cela ne se peut concevoir. « Donc la prescience divine ne change pas la na- « ture des actes de l'homme que Dieu a fait li- « bre... Regarde le soleil se lever; regarde cet « homme marcher : diras-tu que les mouvements « de ces deux êtres sont identiquement volontai- « res ou identiquement forcés? Non; tu diras des « uns qu'ils sont forcés, des autres qu'ils sont « volontaires... C'est assez, Boëce!... A jamais

« demeure intacte la liberté de l'homme (*maneat*
« *intemerata mortalibus arbitriis libertas*), et les lois
« morales, les peines, les récompenses, les vœux,
« les prières sont sauvés! Cultive donc la vertu!
« Élève ton âme jusqu'aux sublimes espérances!
« Prie humblement, et ne perds jamais de vue
« l'urgence de tes devoirs, dans l'éternelle pré-
« sence de ton juge! »

Ainsi se consolait dans l'attente du supplice un chrétien du sixième siècle que l'Église range au nombre de ses saints et de ses martyrs. Maintenant il faut reprendre le fil de notre histoire, peut-être interrompu trop longtemps.

LIVRE HUITIÈME.

AN DE J.-C. 525-534.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIÈME.

Mission du pape Jean à Constantinople. — Catastrophe de Boëce en Italie. — Meurtre de Symmaque. — Retour, prison et mort du pape Jean. — Remords de Théodoric. — Sa mort. — Avénement d'Athalaric sous la tutelle de sa mère Amalasonthe. — Diverses missions. — Mort de l'empereur Justin Ier. — Justinien, son neveu, lui succède. — Vues générales sur le gouvernement d'Amalasonthe. — Revue de l'histoire étrangère, de l'an 529 à l'an 534. — Amalaric et Theudis. — Hermanfroi perd la Thuringe et la vie. — Les rois francs, fils de Clovis. — Affaires d'Orient. — Sédition de Constantinople, dite *Nika*. — Sainte-Sophie construite. — Corps du droit romain. — Fin de la première guerre de Perse. — Conquête de l'Afrique vandale par Bélisaire.

An de J.-C. 525-534.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée du pape Jean à Constantinople. — Il couronne l'empereur Justin Ier dans la grande église le jour de Pâques. — Son ambassade. — Catastrophe de Boëce en Italie.

An de J.-C. 525.

Nous avons laissé le pape Jean s'acheminant tristement vers Constantinople avec sa suite. Il était le premier des pontifes romains qui fût allé en Orient, et ne devait avoir en ceci que peu d'imitateurs, les papes Agapet et Vigile entre autres dont nous aurons à parler. Aussi fut-il accueilli partout avec des témoignages singuliers de curiosité, d'enthousiasme et de respect. Les populations accouraient en foule sur sa route et manifestaient bien clairement par là qu'il était, quoi qu'on ait dit, considéré comme le chef spirituel de la chrétienté. A Thessalonique, la venue d'un tel hôte fut l'occasion d'un tumulte assez vif entre les catholiques et les ariens; mais cette émotion fut promptement apaisée. Anastase le bibliothécaire[1], l'auteur qui a laissé le plus de

(1) Il était bibliothécaire de l'église romaine, et vivait encore en 872, sous le pontificat de Jean VIII. On a de lui une

détails de cette mission, dit aussi que l'ambassade perdit dans cette ville un des siens, le patrice Agapet, qui, étant arrivé malade, y mourut. Le reste de la route se passa sans incidents dont nous ayons connaissance. Enfin, vers les derniers jours de mars, l'illustre cortége se trouva près de Constantinople. Son approche avait été signalée. L'empereur entouré de sa famille et des grands de l'empire, le patriarche Épiphane précédé de son clergé portant la croix et les bannières sacrées, et, à leur exemple, la plupart des habitants de la capitale, étaient sortis au devant du pontife jusqu'à douze milles des murs. Jean était monté sur le même cheval qui l'avait porté depuis le lieu de son débarquement et qui, s'il en faut croire Grégoire-le-Grand, ne voulut plus depuis se laisser monter par personne, comme s'il eût senti l'honneur de son fardeau. A la vue de l'auguste voyageur, Justin mit pied à terre, se jeta à genoux, et se prosterna. Après que le pape l'eut béni lui et son peuple, on se remit en marche en se dirigeant de façon à entrer par la porte Dorée[a], située sur le côté méridional de cette capitale triangulaire, près du rivage de la

histoire du schisme de Photius, suivie des actes du huitième concile général de Constantinople, auquel il assista en 869, et les vies des papes depuis saint Pierre jusqu'à Nicolas Ier.

(a) Elle est aujourd'hui inscrite dans l'enceinte de la prison d'État dite des Sept-Tours.

Propontide. Là se trouvèrent en grand nombre des pauvres et des infirmes qui attendaient le soulagement de leurs maux, dans leur foi primitive. La charité ne leur fit point défaut, et, toujours selon saint Grégoire[1], un aveugle recouvra la vue par la simple imposition des mains du vicaire de Jésus-Christ. On se rendit ensuite au palais impérial où l'ambassade fut logée et servie avec la plus grande magnificence. L'empereur avait été déjà couronné par son évêque dans la grande église de Constantinople, au temps de son avénement; il voulut l'être une seconde fois des mains de l'évêque de Rome, et le jour de la cérémonie fut fixé au 30 mars, date où tombait précisément, cette année, la solennité de Pâques. Un tel fait en dit plus, pour la suprématie du siége de saint Pierre, que beaucoup de dissertations savantes. Ce n'est pas que, dès lors, cette suprématie ne rencontrât, sinon une opposition ouverte, du moins des tendances rivales. Les titulaires du siége de Constantinople entre autres, s'autorisant de la résidence des empereurs, élevaient dès cette époque des prétentions qui s'ajustaient mal avec la pierre angulaire de l'Évangile. Ainsi le patriarche Épiphane, tout orthodoxe et respectueux pour l'évêque de Rome qu'il était,

(1) Quelques auteurs ont jeté du doute sur l'authenticité des dialogues de ce grand pape où ces faits sont rapportés.

n'essaya pas moins de garder sur lui la droite dans son église. Mais il n'avait rien dans sa personne de ce qui fait les Photius, et il avait affaire à un pontife inflexible sur la hiérarchie comme sur la doctrine. Jean réclama la première place au nom de son droit d'institution et de tradition, et tout fut bientôt réglé suivant ses désirs.

Il officia donc pontificalement en latin selon le rite romain, le jour de Pâques de l'année 525, troisième[1] de l'indiction, et plaça lui-même la

(1) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler à la généralité des lecteurs que l'indiction est un cycle de quinze ans, employé seulement aujourd'hui dans le comput ecclésiastique, qui se compte isolément, et non pas comme les olympiades, dont les périodes complètes forment autant d'unités qui, ajoutées les unes aux autres, rentrent dans la chronologie générale; de sorte que les chiffres 1, 2, 3, etc., de ce cycle ne signifient pas une, deux, trois périodes de quinze ans, mais marquent simplement la première, la seconde, la troisième année du cycle. Pour faire rentrer la supputation des indictions dans la chronologie générale, autrement pour savoir combien, dans un temps donné de l'ère chrétienne, il y a eu de cycles indictionnels, il faut diviser par 15 le chiffre de l'année de l'ère chrétienne d'où l'on part. Le quotient donnera le nombre cherché, avec ou sans fractions de 15, en ajoutant toutefois, pour connaître où l'on en est du cycle courant, le nombre 3, parce que la première année de J.-C. a été marquée 4 du premier cycle indictionnel. Par exemple, partant de l'année 525 et divisant ce chiffre par 15, on trouve juste 35. Il y avait donc alors 35 cycles indictionnels d'écoulés depuis la naissance de J.-C.; à quoi ajoutant le nombre 3 pour la raison dite plus haut, on trouve qu'en 525 courait la troisième indiction du trente-sixième cycle indictionnel. On se servait à Rome de ce cycle pour l'as-

couronne sur la tête de l'empereur, après l'avoir oint de l'huile sainte.

Ce grand acte achevé, le pape se mit à débrouiller ses affaires (*sbrigo poi le sue faccende*), dit Muratori. Hélas! elles n'étaient pas moins qu'impossibles à débrouiller; car ne pas satisfaire Théodoric, c'était plus que risquer de perdre les catholiques romains en se perdant soi-même, et satisfaire Théodoric, c'était devenir à ses propres yeux, comme aux yeux de l'Orient et de l'Occident attentifs, un pontife prévaricateur. En effet, exposer uniment les griefs du roi d'Italie, ou se contenter d'obtenir de l'empereur qu'il cessât de poursuivre les ariens dans leur for intérieur, qu'il exceptât du moins les hérétiques goths de toutes rigueurs personnelles, ou même qu'il tolérât à petit bruit l'exercice de leur culte, sans du reste révoquer ses édits, sans restituer les églises ni les biens usurpés, sans faire, en un mot, aucun acte public de retour à des principes conformes à la liberté imprescriptible des consciences, évidemment c'était ne remplir qu'à moitié sa mission. D'un autre côté, demander et obtenir qu'un souverain, décidé à réprimer l'hérésie dans ses États, d'accord en cela avec la ma-

siette des impôts, et l'on disait l'impôt de la première, de la deuxième, de la troisième, etc., indiction, comme nous dirions l'impôt de 1843, 44, 45, ou, par contraction, l'indiction 1, 2, 3.

jorité de ses sujets, ayant déjà presque entièrement accompli cette tâche difficile sans qu'il en fût résulté aucun péril pour lui ni pour son gouvernement, aucun trouble alarmant pour l'avenir, exiger, disons-nous, que les choses étant telles, Justin, sur la simple intimation d'un roi étranger, reconnût ouvertement qu'il avait eu tort, qu'il compromît ainsi son pouvoir et sa dignité, qu'il dépouillât les catholiques, en les chassant des églises nouvellement réconciliées, bien plus, qu'il rendît à l'hérésie ceux que la résipiscence ou la crainte en avait délivrés; devenir par là même l'instrument actif, direct de l'arianisme, lui évêque de Rome, organe universel de la foi, gardien suprême de l'unité orthodoxe, évidemment aussi c'était apparaître ambassadeur temporel aux dépens de ses premiers devoirs et de son caractère.

Pour juger justement de ce qu'une telle position avait d'inextricable, il faut bien mesurer l'hérésie qui, après une longue et heureuse paix, venait d'être de nouveau ici attaquée violemment, et là violemment soutenue. En soi elle n'était rien de moins que la négation explicite du christianisme! C'était encore le dogme de l'unité de Dieu, rémunérateur et vengeur des actes de l'âme humaine libre et immortelle; mais réduit dans ses proportions, altéré dans son essence, mais dépouillé de certitude et de sanction, de-

venu la plus sage des opinions au lieu de la plus infaillible des lois, tombé enfin des mains de la Divinité dans celles de l'homme. Dans cet état on peut concéder que l'arianisme [a] était une philosophie sensée, pourvu que d'autre part on avoue que c'était une religion fragile. Aussi partout où régnait la civilisation véritable, ses destinées avaient-elles répondu à sa nature; c'est-à-dire qu'on l'avait vu d'abord séduire, entraîner, insurger les esprits curieux ou amis de l'indépendance ou éblouis par une raison superbe, les caractères légers et faciles aux plaisirs, les favoris de la fortune ennemis de toute gêne; puis on l'avait vu promptement se troubler dans ses définitions, chanceler dans ses dogmes et s'endormir avec ses héros, tandis qu'il avait suffi à la foi simple et traditionnelle, parlant par des organes dignes d'elle, d'un seul siècle pour en triompher dans les deux fractions de la domination romaine, et d'un siècle de plus pour l'ébranler même dans le monde barbare. Quatre impératrices ariennes, pour ainsi dire consécutives, tant en Orient qu'en Occident, Constantia, Eusébia, Albia Dominica et Justine avaient donné à l'arianisme le redoutable appui du trône, savoir : la première en assiégeant

(a) *Voir* sur l'arianisme l'excellent ouvrage allemand du savant Mœtler. Fort supérieur à l'histoire qu'a donnée le père Maimbourg de cette hérésie capitale, il a été parfaitement traduit par M. Cohen, Paris, Debécourt, 3 vol. in-8°.

les derniers jours de Constantin, la seconde en excitant le génie disputeur et cruel de Constance, la troisième en allumant la fougue du léger Valens, et la quatrième par l'ascendant qu'une beauté singulière assurait sur Valentinien Ier vieillissant à une nouvelle et fanatique épouse. L'hérésie s'était ainsi propagée rapidement et surtout par les femmes, non point, comme le dit Maimbourg, suivant cette fatalité qui perdit le genre humain dans l'Éden, mais plutôt en raison de la nature ingénieuse et mobile d'un sexe propre aux finesses de la controverse et aux passions de la conscience. Enfin l'Église même s'était partagée. Entre les années 347 et 360, période qu'on peut appeler l'âge des faux conciles, quatorze faux conciles[a] avaient consacré l'erreur et dérouté jusqu'à la bonne foi; et de tout cela qu'était-il arrivé? Il avait suffi au

(a) 1° Un petit concile, en 347, à Philippopolis, pompeusement appelé concile de Sardique; 2°, 3°, 4°, 5°, 6°, 7°, 8°, 9°, les conciles d'Antioche, 347; de Jérusalem, 350; de Sirmisch, 351; d'Arles, 353; de Milan, 355; de Béziers, 356; d'Antioche, 356; de Sirmisch, en 357, et ce dernier amena la chute momentanée du pape Libère, si fidèle et si courageux d'ailleurs, avant comme après; un troisième concile d'Antioche en 357; puis le fameux concile de Rimini, en 359, assemblée tronquée et subreptice, qu'on aurait pu surnommer *latrocinium* (brigandage), par anticipation sur celui d'Éphèse des eutychiens, en 449; puis toujours, en 359, deux faux conciles ariens à Nicée, 10e et 11e; un à Séleucie, 12e; et un autre, 13e, à Constantinople où parut l'apôtre des Goths, l'évêque Ulphilas; enfin un quatrième concile d'Antioche, en 360, 14e faux concile arien.

grand Athanase qui fut, cinquante ans, l'Hercule de l'orthodoxie, aux Ambroise de Milan, aux Hilaire de Poitiers, aux Martin de Tours et à leurs émules, de maintenir la tradition sans rien craindre, pour rassembler le troupeau, le ramener au bercail et raffermir Rome elle-même. Tandis qu'Arius, on ne saurait trop le remarquer, s'était enfoncé de plus en plus dans les imaginations platoniciennes, Athanase, retranché dans son fort, n'avait guère eu besoin d'autres armes que son thème favori : « *Si la meilleure preuve du Créateur* « *est la merveille de la création, la meilleure également du Rédempteur est la merveille de la rédemption.* »

Deux caractères essentiels marquaient donc fatalement l'arianisme, l'un l'impuissance de son dogme, l'autre l'incompatibilité de ce dogme avec le principe fondamental du christianisme, d'où il suivait que l'orthodoxie pouvait bien sans danger supporter patiemment son voisinage paisible; mais qu'une fois la guerre engagée, elle ne pouvait traiter en sa faveur. Or, faute d'avoir su prospérer, sans s'agiter à côté des ariens d'Italie, le chef du catholicisme était réduit pour lors à les représenter en Orient. Déplorable sort, que Jean et ses amis s'étaient créé sans la moindre nécessité! Il leur eût été si facile de vivre en paix, en confiance même avec un prince qui, bien qu'hérétique, ne se lassait pas de les protéger,

qui d'ailleurs allait incessamment, par l'effet de l'âge, céder sa place à un petit-fils mineur, lequel serait sous la tutelle d'une princesse accomplie, formée par Cassiodore et, grâce à ce ministre, déjà plus qu'à demi romaine! Mais non; au lieu de cela, ils s'étaient visiblement tournés du côté de Constantinople, du moins pour ce qui concernait le triomphe complet de la foi. Accordons que nul d'entre eux n'avait conspiré contre Théodoric, avec Justin et son neveu; il est toutefois certain que le zèle religieux les avait, en ce sens, entraînés au delà du devoir; ce qu'a justement exprimé d'un mot le biographe de Théodoric, Jean Cochlée : « *S'il n'y eut point*, dit-il, *de raison* « *de les soupçonner, il y eut assurément occasion* [a]. » Accordons même que les édits contre les ariens qu'il s'agissait en ce moment de faire révoquer n'avaient pas été suggérés, appuyés par eux; toujours est-il avéré que ces édits funestes avaient été approuvés d'eux dans Rome avec indiscrétion, et dans Constantinople par des correspondances clandestines.

Maintenant demandera-t-on ce que fit le pape dans cette terrible conjoncture et comment il remplit sa mission forcée? Les auteurs ont fait de cette question un grand problème quand, il nous semble, les faits subséquents et l'analogie

(*a*) « ... Si non causa, certè occasio. »

la résolvaient naturellement. Ainsi les uns ont avancé que Jean demanda et obtint ce que Théodoric voulait, sans songer qu'ils calomniaient le pontife et lui enlevaient son titre de martyr pour faire le crime du roi plus odieux, le rendant seulement par là inexplicable. Les autres, notamment Sigonius, ont pris un parti contraire. Afin de rehausser le courage du martyr qui est au-dessus de tout éloge, ils en ont fait un fanatique insensé, en rapportant qu'il aurait écrit de sa prison aux évêques d'Italie pour exciter leur ardeur, les animer et les exhorter à braver Théodoric comme il avait fait en Orient, les conjurant de poursuivre l'hydre de l'arianisme sans ménagement, d'encourager les fidèles à saisir les églises ariennes, à défier les bourreaux pour ce but exemplaire, et leur promettant l'appui de Justin. Cette lettre, contredite d'ailleurs par l'Anonyme de Ravenne, écrivain quasi contemporain, est matériellement apocryphe et doit être rangée, comme le pense Ellies Dupin, parmi ces fausses pièces trop nombreuses, forgées au moyen-âge pour le service du saint-siége et qui l'ont si souvent compromis. Mais que fit donc le pape Jean? son devoir de pontife, sans faiblesse et sans bravade, et celui d'un ambassadeur, autant que sa conscience le lui permit; c'est-à-dire qu'il fit cesser la persécution personnelle des ariens, mais qu'il ne demanda rien pour l'arianisme. Ainsi non-seule-

ment les conversions obtenues de vive force ne furent point annulées, ni les églises usurpées ainsi que les biens de ces églises rendus, ni les édits révoqués; mais encore il paraît que, sollicité par l'empereur et le patriarche, Jean consentit à célébrer les saints mystères dans plusieurs églises ariennes qu'il réconcilia, se bornant à prêcher à Justin la douceur et la prudence envers les personnes au nom de la charité. Faible résultat d'une ambassade que le roi d'Italie avait voulu fructueuse, décisive, prompte et nette surtout dans son action, et qui languit plus d'une année en dépit de toute instance et de tout ordre!

Cependant aucune des circonstances de cette mission ne pouvait demeurer inconnue à Théodoric. Loin de là; sa fureur croissante indique assez qu'il en fut régulièrement informé. Il est aisé de se représenter ce qu'il sentit en apprenant que les gémissements des ariens d'Orient n'avaient point cessé sur ces plaintes, et qu'aucune réparation n'était à espérer. Tout prit dès ce moment à ses yeux les couleurs de la trahison, jusqu'aux honneurs inaccoutumés, rendus à son envoyé lors de l'entrée solennelle dont nous avons parlé et les jours suivants. Que voulait dire surtout ce second couronnement de Justin par le pontife? Aucun pontife ne l'avait couronné, lui. Était-ce qu'on ne le regardait plus comme

souverain? Était-ce par hasard sa couronne dont on avait disposé? *Quos ego!...*

Ce qui se passait en Italie dans le cours de cette funeste année n'était pas fait pour calmer Théodoric; au contraire. Les Romains s'étaient déjà notablement retirés de lui. Comme l'expérience qu'il avaient faite de sa douceur, durant un règne heureux de plus de trente années, les empêchait encore de redouter en lui un tyran, ils se contentaient de murmurer, mais ils murmuraient hautement. D'un autre côté, le deuil et la consternation des grands et du clergé inquiétaient les Goths. La séparation des intérêts, si nouvellement et si péniblement rendus communs entre les deux races, reparaissait donc menaçante; et ainsi qu'il advient toujours à la cour des princes irrités, les amis du roi, ses flatteurs (car lui aussi en avait), ses fidèles nationaux, assiégeaient à chaque instant son esprit d'avis sinistres, de délations mensongères et de conseils rigoureux. On était au mois d'octobre de cette année 525, et Boëce avait achevé de composer l'écrit dont nous avons donné l'abrégé fidèle. Qu'on nous permette ici une conjecture; s'il y a des probabilités au monde, cette conjecture sera bien près de la vérité. Théodoric eut connaissance du livre de *la Consolation philosophique*. Ce livre, si hardi qu'il soit pour le moins, ne présente pourtant aucun des caractères du mystère.

En eût-il été un dans la pensée de son auteur, il serait plus étonnant qu'il fût parvenu à Rome sans être connu à Ravenne, que si le contraire fût arrivé. En tout cas, le secret aurait été mal gardé, puisque nous l'avons; donc Théodoric l'a dû connaître. Maintenant, qu'on se rappelle particulièrement la première des cinq parties de ce livre immortel, cette sombre peinture d'un gouvernement tant applaudi par l'auteur à peine trois ans auparavant, ces éloquentes invectives contre d'illustres noms gothiques et contre les membres du sénat favorables aux Goths, cette expression de *roi avide* jetée comme un défi au roi après trente ans de bienfaits reçus, cette sortie poétique amenée de loin contre Néron; mais, plus que tout, ces regrets pour l'ancien ordre anéanti, et ce mot rappelé de Canius à Caligula, à propos d'une tentative faite en faveur du rétablissement de la liberté romaine : « *Plût au ciel* « *qu'elle pût renaître! si j'avais su que l'on conspirât* « *pour elle, tu ne l'aurais jamais su!* » Si Théodoric a lu ces lignes, et, n'en doutons pas, ayant pu les lire, il les a lues, voilà ce qui acheva d'exaspérer, d'aliéner son esprit, en ulcérant son cœur! Voilà, selon nous, la cause déterminante des trois crimes exécrables qui souillent à jamais sa mémoire!

Quoi qu'il en soit, à cette époque même, Théodoric envoya subitement à Eusèbe, gouverneur de Pavie, l'ordre d'arracher à Boëce, par la tor-

ture, l'aveu de sa prétendue trahison, ainsi que la dénonciation de ses complices supposés, et de le mettre à mort au cas qu'il demeurât ferme dans sa résolution de ne rien avouer. Les tyrans ne sont que trop bien obéis. Il nous en coûte d'appeler Théodoric un tyran; mais, à partir de cet instant jusqu'à celui du repentir qui, en précipitant sa fin, le rendit à la gloire et à lui-même, il ne mérite, et nous ne lui donnerons plus d'autre nom.

Eusèbe se rendit donc dans la prison de Calvance avec l'appareil qui suit les bourreaux. Le grand homme, exercé par une longue pratique de la vertu, le reçut avec le même sang froid qu'il mettait naguère à disserter sur ses malheurs. On lui demanda des aveux : il n'en fit point. Alors commença pour lui, entre le déchirement de la chair et la fermeté de l'âme, une de ces luttes mémorables dont l'historien, par une puérile et lâche délicatesse, ne doit point sauver la vue à son lecteur, dont il doit, au contraire, le repaître en quelque sorte, et se repaître lui-même, parce qu'elles servent à l'un et à l'autre d'enseignements incomparables. En regardant ce corps étendu en cercle sur une roue et meurtrie par le bâton, cette tête qui sera bientôt tranchée, mais que d'abord enroule triplement une corde serrée par un treuil jusqu'à faire sortir les yeux de leur orbite (car telles furent les épreuves que

Boëce eut à subir avant de retrouver sa patrie), et en contemplant du même coup cette puissance qu'il faut bien nommer volonté après tout, qui résiste pour des choses dont elle n'a point d'idées précises, qui demeure toujours calme, toujours la même, au milieu des cris que la douleur arrache à son sujet, n'est-on pas plus clairement informé de la double nature et de la véritable fin de l'homme, que par les plus profondes études sur la source et les phénomènes de l'entendement, qui trop souvent n'ont fait que varier les ténèbres? et l'âme, distincte des sens, ne se montre-t-elle pas mieux encore par cette parole qui ressort du combat: « *Je crois, je veux, donc je souffre, donc je meurs;* » que par celle-ci du philosophe: « *Je pense, donc* « *je suis?* »

Ainsi mourut l'illustre patricien[a] consulaire Anicius Manlius Torquatus Severinus Boëce le 23 octobre de l'an 525, sous le consulat de Probinus et de Philoxène. Son corps fut remis aux catholiques qui le portèrent à Pavie, où ils l'enterrèrent d'abord près de sa première femme, dans l'église que Papebroch[1], l'un des Bollandistes, croit être celle qu'on voyait près de la tour

(a) *Vita Boetii*, auctore Petro Berth, et *Vie de Boëce*, par Gervaise.

(1) Cet auteur fait mention de Boëce, qualifié de martyr, au 27 mai, unissant ainsi sa mémoire à celle du pape Jean, son ami.

du Baptistère, qui a subsisté jusqu'en 1584, et dont on a encore la gravure. Son nouveau tombeau, construit par l'empereur Othon III, est aujourd'hui dans l'église des Augustins de la même ville. Boëce était déjà honoré comme saint au temps du roi lombard Luitprand, en 712. On conserve un de ses bustes à Rome, au Vatican, et il y en avait un autre dans le palais Justiniani, que l'abbé Gervaise a vu en 1691. C'est d'après ce dernier que Valin, le savant éditeur de ses œuvres, a fait faire l'effigie précieuse qui décore, entre autres, l'édition du livre de la Consolation de 1671. Cette noble, tranquille et mélancolique figure, au front large et élevé, au nez d'aigle, aux yeux enfoncés, accuse un peu plus de cinquante ans, c'est-à-dire une époque rapprochée de sa mort. Faut-il dire en terminant le récit de cette catastrophe, que les biens de Boëce devinrent un moment la proie de la confiscation ? Oui, sans doute ; mais hâtons-nous de rappeler aussi que la réparation ne se fit pas attendre, et que Rusticienne, sa courageuse épouse, en fut bientôt remise en possession par l'ordre d'Amalasonthe, et tout le fait penser, d'après les instructions paternelles.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Meurtre de Symmaque. — Retour, prison et mort du pape Jean. — Dernières fureurs de Théodoric. — Ses remords, sa maladie et sa mort. — Son tombeau.

An de J.-C. 525-526.

Puissances de la terre gardez-vous d'un premier acte de cruauté; car celui-là seul est entièrement libre; tous les autres sont en quelque sorte forcés, et Néron tua sa mère le jour où il immola Britannicus! Quand, après être entré de plein gré dans la carrière du crime, on n'y serait pas entraîné fatalement par des périls véritables, on le serait par les soupçons de périls imaginaires dont rien ne délivre. Partout où le vengeur pourrait être, on le suppose, on le voit, ne fût-il pas; et le sort de la tyrannie est jeté! C'est ce que manifeste ici notre histoire. Il ne paraît pas que Boëce, tout illustre, puissant et vénéré qu'il était, eût, par sa fin lamentable, soulevé contre son meurtrier, ni les grands, ni le peuple, ni le clergé même. A l'égard des grands d'abord, dont les uns avaient été spectateurs muets, et les autres

s'étaient rendus, par un arrêt inique autant que lâche, complices des bourreaux, ils avaient perdu jusqu'au droit de pleurer la victime, loin d'avoir celui de la venger. Le peuple, encore heureux à cette époque, sans énergie, et sans moyens d'ailleurs pour redresser des injures qui l'eussent touché personnellement, ne pouvait songer à s'émouvoir beaucoup pour celles d'autrui. Quant au clergé, privé momentanément de direction par l'absence de son chef, en attendant le retour du pontife dans le silence et l'effet des menaces du persécuteur avec une fermeté calme, il faisait tout ce qu'il pouvait faire. Ceci était évident pour tout autre que pour le furieux de Ravenne. Mais il avait frappé Boëce; laisserait-il vivre Symmaque, le beau-père, l'ami de Boëce, son confident sans doute, c'est-à-dire son complice, personnage non moins illustre et puissant, aussi opulent et aussi vénéré? Il fallut donc encore avoir la vie de Symmaque. Bientôt le noble et saint homme fut amené de Rome à Ravenne; et cette fois, sans procès ni jugement, du moins que nous connaissions, un nouveau meurtre fut consommé dans sa personne. Ses grands biens, arrachés à Rusticienne, sa fille, devinrent une nouvelle proie pour les délateurs et pour le fisc.

Ce second coup dut incessamment amener le troisième, parce qu'ayant été porté sans cause visible et comme gratuitement, il eut bien plus

de retentissement que le premier. Dès là qu'on était passible du dernier supplice à la volonté, au signe du maître, non plus même pour ses actions, ses correspondances ou ses discours, mais pour le seul fait d'appartenir à quelque victime par la famille ou la société, quel patricien, bien plus quel homme riche ou pauvre, noble ou obscur, était désormais assuré de son innocence? Qui donc, à Rome, ne tenait pas à Boëce par le sang, ou par les alliances, ou par le respect et l'affection? Et maintenant laissons Boëce, qui peut-être avait, par imprudence ou zèle téméraire, appelé la foudre sur sa tête; mais Symmaque, homme sage, retiré volontairement des affaires tout illustre qu'il était, voué aux devoirs tranquilles de la vie domestique, de la piété, de la charité, enlevé tout d'un coup aux siens, traîné à Ravenne et mis à mort! A cette vue, ses parents, ses amis, les gens compatissants, tous les Romains devaient trembler pour eux-mêmes. Aussi chacun, sur cette affreuse nouvelle, fut-il frappé de terreur, et non plus, cette fois, d'une terreur timide et morne, mais d'un effroi, disons-le à l'honneur des catholiques menacés, surmonté par l'horreur et l'indignation. En quelques jours l'œuvre de trente-trois ans était détruite, et ce nom royal qui, dans l'estime de l'Italie soumise, avait égalé, dit Procope, celui des plus grands empereurs (*clarissimis nulla parte*

minor, ab italis amabatur), ce nom était devenu abominable[a]. Or, admirons de plus en plus comme les crimes d'État s'enchaînent! De telles manifestations de haine données alors sans réserve par les Romains contre l'idole des Goths, et cela pour une cause qu'on pouvait supposer la cause des Goths mêmes, eurent bientôt irrité ces derniers pour la défense de leur prince et aussi pour celle de leur foi que jusque alors ils avaient paisiblement laissée à ses propres forces, sans trop s'en inquiéter. Les plaintes répétées, les dénonciations pour le coup véritables, et les conseils, non plus simplement rigoureux, mais impitoyables, ne manquèrent pas d'affluer à la cour de Ravenne. Ce fut alors, et non l'un plus tôt, l'autre plus tard, nous osons l'affirmer au nom de la raison contre plus d'un témoignage ancien, que furent délibérés les deux édits suivants, dont le premier, publié, dut avoir son effet, et le second demeura nul pour avoir été heureusement suspendu. Par l'édit publié, tous les Romains étaient privés du droit de porter ou de posséder une arme quelconque. Par l'édit simplement préparé toutes les églises catholiques devaient être livrées aux ariens; et ce dernier édit, fruit d'une exaspé-

(*a*) Anastase, *In Joann.* I. — Muratori, ad ann. « Con che maggiormente divenne presso i cattolici, e soprà tutto i Romani, « abominevole il nome d'esso Teoderico. »

ration vraiment folle, fut rédigé par un avocat juif surnommé[a] *le Scolastique.*

Cependant on touchait au printemps de l'année 526, et le pape Jean, quoiqu'il fût impérieusement attendu en Italie, qu'il n'eût depuis longtemps plus rien à négocier à Constantinople, ne revenait toujours point. Nous ne saurions expliquer ces retards que par quelque maladie, ou par l'idée de donner aux passions le temps de s'amortir. Sur ces entrefaites, les nouvelles d'Italie, de plus en plus douloureuses, arrivèrent successivement en Orient. On y apprit, après la mort tragique de Boëce et de Symmaque, les craintes fondées de l'Église romaine et les plans imminents de persécution que le mauvais génie de l'arianisme avait suggérés et arrêtés. Le pontife ne tarda pas davantage dès lors, et s'étant mis aussitôt en mesure de retourner au poste des martyrs, il quitta Constantinople et se hâta de regagner avec sa suite le point de la côte illyrienne où il devait s'embarquer pour débarquer promptement à Ravenne.

Il serait indigne d'une telle cause et d'un tel caractère de louer cette conduite; c'est assez de la raconter. A peine Jean eut-il touché le rivage d'Italie qu'il fut saisi et plongé dans un cachot de Ravenne, sans serviteurs, sans secours d'aucun

(a) Anonym. de Ravenne.—*Hist. d'Ital.*, par Saint-Marc, etc.

genre. L'histoire mêlée ajoute que sa suite entière subit le même traitement. Si cette version est admissible pour les cinq évêques qui avaient accompagné leur chef, bien qu'elle fasse d'eux, à cette occasion, une mention trop vague pour l'importance de tels personnages, on ne doit pas l'admettre à l'égard des sénateurs de l'ambassade. Ceux-ci avaient été trop bien choisis et avaient trop bien informé leur cour pour être châtiés. Au surplus, peu importe; l'évêque de Rome est tout ici. Ce saint pape dont la santé faible avait encore été affaiblie par les fatigues d'un long voyage soutenu dans de si cruelles pensées, n'attendit pas longtemps le prix éternel réservé à son sacrifice. Peu de jours achevèrent d'épuiser ses forces, et il expira, dans un dénuement absolu, le 27 mai de cette même année, jour où l'Église l'honore. Il avait occupé son siége deux ans et neuf mois. Ses précieux restes purent être transférés à Rome et enterrés dans la basilique de Saint-Pierre.

Cette nouvelle catastrophe, que le furieux avait provoquée sans peut-être l'avoir voulue, fut comme le signal attendu qui lui rendit tardivement la raison. De ce moment, le voile sanglant tomba de ses yeux. Il vit ses crimes; il vit distinctement l'abîme où il se précipitait lui et les siens, et s'arrêta tout court. Ce qui le prouve invinciblement est le choix qu'il indiqua pour remplir la chaire

de saint Pierre devenue vacante par sa faute. Il y avait déjà six semaines que le pape Jean avait succombé. Le clergé, le sénat et le peuple s'étaient assemblés pour lui donner un successeur, et n'avaient pu encore s'accorder, soit par l'effet du choc naturel des partis, soit par celui d'une hésitation commune au milieu de circonstances si graves. Théodoric se ressouvenant alors du malheureux schisme de Laurent, afin de terminer des incertitudes préjudiciables au bien de l'Église comme à la paix publique, ne commanda point, mais désigna seulement au libre choix des catholiques le sujet le plus digne de le fixer, Félix, fils de Castorius, originaire du pays des Samnites et vertueux prêtre de l'Église de Rome. Ce nom ayant été accueilli universellement, Félix IV fut élu, les uns disent le 12 ou le 15, d'autres le 25 juillet de cette année 526. Par là tombe d'elle-même, on le voit, l'assertion de plusieurs écrivains que Théodoric allait fermer les temples catholiques par un édit lorsqu'il fut devancé par la mort. Il est bien vrai que tout édifiante, régulière et libre qu'eût été l'élection du nouveau pontife, celui-ci, quand le roi d'Italie eut cessé de vivre, fit confirmer son titre par un second suffrage; ce dont Athalaric, par l'organe de Cassiodore, remercia le sénat en ces termes [a] : « Il nous est très

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 15.

« agréable de voir que vous ayez répondu au ju-« gement de notre glorieux aïeul, et rendu hom-« mage, par un si digne acquiescement, à la sa-« gesse d'un bon prince, quoiqu'il fût d'une autre « religion que vous. » Mais cette seconde élection ne fut, de la part du pape, qu'un procédé de délicatesse, et sans doute aussi un trait de saine politique, pour éloigner des esprits, surtout au dehors, après tout ce qui s'était passé, l'idée qu'il fût l'homme imposé aux orthodoxes par un tyran. Du reste, il est faux que Félix IV ait attendu la mort de Théodoric pour occuper son siége. Les livres pontificaux, cités par Fleury, ne le disent point et la chronologie le dément.

A la conduite tenue par le roi d'Italie dans l'élection du nouveau pape, on sent l'influence et la présence de Cassiodore. C'est qu'en effet ce fidèle ministre, rappelé par son maître, avait déjà reparu dans les conseils à la place des délateurs et des envieux, comme on voit reparaître les rayons d'un soleil pur après l'orage; et l'ancienne marche des affaires avait été reprise. Rentré ainsi dans ses voies, Théodoric put un instant se flatter d'effacer du cœur des Romains le souvenir d'une tyrannie passagère, de fonder le rétablissement de la paix entre les deux races sur sa ferme équité, sur les avantages d'un bon gouvernement, meilleur de beaucoup que tout ce que l'empereur saurait offrir en ce genre, même à

l'Orient, et de faire passer la tolérance religieuse dans les mœurs à force de bienfaits, au lieu de la conquérir par de vaines et cruelles représailles. Cette politique lumineuse avait toujours été la sienne. Il n'eût jamais dû l'abandonner, quoiqu'on décidât à Constantinople. Justinien n'était pas né pour la comprendre, mais lui était digne de la faire triompher. Cependant il était trop tard. Le trouble qui avait disparu de ses résolutions avait passé dans son cœur, non plus sans doute avec les caractères de la fureur et de la vengeance, mais sous la forme plus terrible, plus poignante du remords. Nous ne savons pourquoi d'honorables et habiles historiens ont voulu douter de cette sainte folie de Théodoric repentant et voyant partout la figure de ses crimes. Serait-ce donc que les remords fussent au-dessous des grandes âmes? Mais, au contraire, ils les signalent. C'est à celles-ci qu'il appartient de se repentir. Où manqua leur vertu, c'est encore là leur privilége, tandis qu'il revient aux âmes communes de regarder leur chute morale avec une imbécile indifférence. Serait-ce qu'il fallut ranger ici la tradition parmi les fables de quelque auteur obscur et crédule? Mais les témoignages des remords de Théodoric, avec ses effrayantes circonstances, sont multipliés, imposants, unanimes. C'est Procope qui les fournit le premier, et vingt auteurs, tant modernes que du moyen-âge et non des moindres, le suivent;

pour notre compte, nous n'essaierons point de douter, nous essaierons de peindre.

On était donc au 26 d'août 526. Il y avait dix mois que Boëce, neuf environ que Symmaque, et un peu plus de trois seulement que le pape Jean ne vivaient plus. L'Italie, triste encore, était du moins redevenue tranquille; mais son roi ne l'était pas. Ce jour-là [a], Théodoric étant à table, il lui fut servi une énorme tête de poisson. A cette vue, un frisson le saisit. Il se leva aussitôt, s'alla mettre au lit, se fit couvrir de force vêtements pour se réchauffer, et s'endormit. Son médecin Elpidius, appelé sur-le-champ, reconnut d'abord que la maladie était mortelle; et après qu'il eut fait quelques questions au malade, le roi lui dit qu'il avait été saisi en retrouvant la tête menaçante de Symmaque dans celle du poisson qu'on lui avait servi. Là-dessus, il confessa, en versant des larmes et en donnant tous les signes d'une douleur profonde, les attentats qu'il avait commis pour avoir méconnu en-

(a) Non multis diebus post cœnanti regi appositus à ministris « est piscis magni caput; id Theudericho caput visum nuper « esse Symmachi... Portentoso visu exterritus ingentique per- « cussus frigore cursu cubiculum petiit; jussisque insterni sibi « multis vestibus, quievit. Post id Elpidio medico re omni enun- « tiatâ, in Symmachum ac Boetium quod peccaverat deflevit; « quod non adhibita, ut solebat, inquisitione, de viris tantis, « statuerat : pœnitentiæque ac doloris magnitudine non multò « post obiit. » Procop., *Hist. Goth.*, lib. I.

vers de si grands hommes toutes les formes de la justice. Confession sublime, et qui marque bien l'exactitude des poids de la conscience humaine! Pourquoi le spectre de Symmaque plutôt que celui de Boëce? plutôt que celui du pape Jean? C'est qu'entre les trois innocentes têtes que Théodoric avait immolées, celle de Symmaque était la plus innocente. Le pronostic d'Elpidius ne se trouva que trop fondé. En peu d'heures le frisson du malade s'était changé en feu qui dévorait ses entrailles, et détermina bientôt les plus sinistres accidents. A ce feu succéda, le troisième jour de la maladie, un affaissement général, symptôme d'une mort imminente et inévitable. Théodoric en reconnut l'approche, et, rassemblant alors toutes les forces de son âme royale, il convoqua, autour de son lit, ses officiers et les grands de sa cour des deux races; puis s'adressant principalement à ses comtes goths, dont beaucoup avaient été appelés à Ravenne dans ces derniers temps, il présenta son petit-fils Athalaric comme son successeur, et sa fille Amalasonthe, pour lors dans sa trentième année, comme tutrice de l'auguste enfant, qui avait à peine dix ans. L'assemblée entière, la main haute[a], prononça son serment de fidélité avec l'ardeur unanime que réclamait cet instant solennel. La cérémonie du

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 1, 2, 3, 5, etc.

serment achevée, le roi, d'une voix ferme encore, fit à cette réunion de magistrats et de braves qu'il avait aimés et dont il avait été aimé en père, les recommandations[a] suivantes, qui « *seraient*, dit-il, « *ses adieux testamentaires*, savoir : *d'honorer leur « nouveau roi, d'aimer le sénat et le peuple romain, « d'apaiser le souverain d'Orient, et de se le ménager « toujours propice.* » Ces brèves paroles achevées, Théodoric, âgé de soixante-et-douze ans, rendit l'esprit. Dans les dernières recommandations de ce prince, il apparaît un sentiment lugubre et profond des difficultés que sa postérité aurait à vaincre pour maintenir son établissement, sinon même une sorte de prévision fatale de l'avenir. En eût-il appelé à la modération d'un empereur jaloux, s'il eût compté sur sa justice? Mais surtout pouvait-il compter sur la puissance du droit qui s'incline, lui à qui le triomphe du droit qui combat avait coûté tant d'efforts?

Il en est donc ainsi des établissements des plus grands hommes. La plupart de ces favoris de la gloire et de la fortune, et des meilleurs, entendons-nous, vivent assez pour voir ou pressentir l'anéantissement de leurs ouvrages; utiles sans

(*a*) « Regem constituit, eisque in mandatis dedit, ac si testa- « mentali voce denuntians, ut regem colerent, senatum populum- « que romanum amarent, principemque orientalem placatum « semper propitiumque haberent. » Jornandez, cap. LIX, *De reb. get.*

doute (et quel homme, quelle chose ne l'est pas?), mais utiles dans le sens de l'immuable sagesse, et non presque jamais dans le leur; loin de là, le bien qu'il cherchaient, ils le manquent: ce bien viendra plus tard, souvent par leurs contraires; et ils font naître le bien qu'ils n'avaient pas prévu.

Ainsi Théodoric-Amale, conquérant, veut assurer l'unité de l'Italie avec le concours de l'Orient, contre les barbares de la Germanie, en maintenant la division de la Gaule; et quand il y sera parvenu, ce sera l'Orient qui, divisant l'Italie à l'aide de ces barbares, favorisera l'unité de la Gaule nouvelle, destinée à partager avec la Grande-Bretagne et l'Allemagne du nord l'honneur d'éclairer dans la suite le monde nouveau qui doit surgir. Législateur, Théodoric-Amale, plein de l'esprit de l'Évangile, quoique arien, ami, protecteur, bienfaiteur, enfant des évêques, édifiant avec une hauteur de vues singulière la paix des consciences sur ses véritables bases, la liberté, confiera la garde de cette liberté à la sagesse du siége des siéges; et de là même partiront ces foudres qui la renverseront d'abord, et devront agir longtemps afin d'achever la ruine du paganisme et de l'hérésie violente, pour se reposer un jour, et laisser reconstruire l'édifice, alors que la vérité et l'humanité auront consolidé leur empire. Répétons-le donc avec l'orateur sacré:

« *Oh! que nous ne sommes rien!* [a] » On rapporte que Charlemagne, passant par Ravenne au retour de son voyage à Rome, où le pape Léon III venait de le couronner, fut si fort frappé d'admiration en regardant la statue équestre de Théodoric en bronze doré qui se voyait dans cette ville sur la plate-forme d'une pyramide quadrangulaire, qu'il la fit enlever et transporter dans sa capitale d'Aix-la-Chapelle. La chose est incertaine; mais si elle est vraie, cet empereur ne pouvait, à tous égards, mieux inaugurer le rétablissement de l'empire d'Occident, autre monument éphémère d'un génie immortel.

Nous ne dirons rien ici du caractère de Théodoric, ni de la juste et respectueuse douleur que sa mort causa chez ses peuples de toute origine autant que dans sa famille. A cet égard, les faits ont parlé et vont parler encore suffisamment. Nous mentionnerons seulement ce magnifique tombeau[b] dont le temps a, dit-on, respecté les vestiges jusqu'à ce jour. C'était une espèce de temple carré, orné de pilastres et revêtu de marbre, auquel on accédait par deux grands perrons superposés, et dont la vaste coupole était formée

(*a*) Muratori, *Ann. d'Ital.*, ad ann. Cette statue portait une lance du bras droit et un bouclier du bras gauche.

(*b*) *Voir* Seroux d'Agincourt, *Hist. de l'art par les monuments*. Le mausolée de Théodoric y est représenté et ses dimensions sont indiquées.

d'une seule pierre qu'on avait tirée de l'Istrie et creusée à cet effet. Une urne destinée à renfermer le cœur du héros surmontait le tout. L'édifice était situé là où se trouve maintenant le monastère de Sainte-Marie, lieu qui se nommait alors le *Phare*, près de la porte[a] dite d'*Artémidore*. Cette dernière circonstance nous ferait croire, avec l'Anonyme, que ce tombeau fut construit d'avance par l'ordre de Théodoric lui-même, et non après lui par les soins de sa fille Amalasonthe, ainsi que d'autres l'ont pensé. Théodoric aurait par là voulu rapprocher son souvenir de celui d'un de ses plus chers amis, et ce serait un rapport de plus qu'il aurait avec ses pareils, qui se sont presque tous montrés passionnés pour l'amitié.

(*a*) *Voir* encore les Vies des évêques de Ravenne, par le Ravennois André Agnello, auteur qui vivait en 830 et dont l'ouvrage fait partie de la collection de Muratori.

CHAPITRE TROISIÈME.

Avénement d'Athalaric. — Missions à Rome, en Ligurie, en Sicile, en Gaule, en Dalmatie, à Constantinople. — Mort de l'empereur Justin. — Justinien, son neveu, lui succède.

An de J.-C. 526-527.

Le premier soin d'Amalasonthe, aussitôt qu'elle eut pris possession du gouvernement au nom du roi Athalaric, son fils mineur, fut d'en remettre l'exercice, sous sa surveillance immédiate, à deux habiles et fidèles serviteurs, Tolonic qu'elle éleva au premier rang dans le palais et dans le sénat en le dotant d'ailleurs d'un riche domaine[a], et Cassiodore qui, toujours pourvu de la simple maîtrise des offices avant de devenir préfet du prétoire, fut en réalité et pour longtemps le ministre dirigeant. Elle suivait ainsi les inspirations de son père et prenait le meilleur moyen de donner confiance aux Goths et aux Romains. Au surplus, dans les premiers moments d'un tel deuil, il n'était pas difficile de réunir les esprits. Toutes les pensées semblaient confondues dans

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 26.

le sentiment de l'immense perte qu'on venait de faire et dans le reconnaissant souvenir d'un long période de bonheur écoulé. C'est, au début, l'effet ordinaire de la disparition des hommes véritablement grands. Dans la stupeur commune, les partis, comme les assiégés de Du Guesclin, quitte à les reprendre plus tard, s'empressent d'apporter leurs clefs sur l'illustre cercueil. Des légats, des officiers notables furent promptement dépêchés de Ravenne sur divers points pour notifier l'avénement régulier d'Athalaric et de sa mère, et pour lier au nouveau souverain, par un serment réciproque, le sénat, le clergé, les peuples et les délégués du pouvoir tant en Italie que dans les provinces. Il fut ensuite procédé à la remise des États wisigothiques et du trésor de Carcassonne dont Théodoric, on s'en souvient, s'était rendu dépositaire pour son autre petit-fils Amalaric, depuis la guerre de Clovis contre l'infortuné Alaric en 507. Enfin, mais pas d'abord pour raison, une ambassade solennelle fut envoyée à l'empereur Justin, afin de rétablir entre les deux États l'harmonie interrompue, ainsi que nous le dirons.

Suivons ces missions dans leur ordre, en compulsant toujours le recueil officiel de Cassiodore. Aucun document ne saurait mieux fixer nos lecteurs sur la situation générale intérieure et extérieure de la monarchie gothique à cette capitale

époque. Premièrement le comte Sigismer partit pour Rome avec des lettres royales pour le sénat et pour le peuple romain, dont voici la substance exacte[a] :

« Au Sénat.

« C'est avec un empressement bien vif qu'on « apprend l'inauguration d'un nouveau souve- « rain. On aime à savoir que celui qui doit pro- « téger tous les intérêts est investi du pouvoir « protecteur. L'heureuse sécurité que donne cette « nouvelle n'a pour mesure que l'importance de « la chose. Or, quelle chose au monde est plus « faite pour frapper les esprits que l'avénement « tranquille, sans guerres, sans séditions, sans « contentions quelconques d'un enfant au trône « de son aïeul, dans un État si riche en hom- « mes accomplis d'âge et de mérite? Cet en- « fant ne saurait manquer d'habiles conseillers. « Mais les espérances, accrues des mérites de « tous, ne laissent pas que de reposer sur un seul, « et non sans raison; car quelle race ne le cède « à la race des Amales? Ses rejetons deviennent « rois, comme les vôtres deviennent sénateurs; « c'est ce que nous venons de voir.

« Alors que le souvenir des bienfaits du roi, « notre seigneur, nous accablait à son heure « suprême, son sceptre a passé de ses mains dans

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 2.

« les nôtres, avec la même facilité qu'on change « de vêtements. Tant de sages et vaillants person- « nages qui l'entouraient ont joint leurs voix « unanimes à celle du prince, loin d'y mêler ces « réticences ou ces murmures si communs en pa- « reille circonstance, tellement qu'on eût dit que « la volonté divine s'était infusée dans la sienne. « Vous apprendrez que les Goths et les Romains « de Ravenne se sont liés à nous par le nœud « sacré du serment, et vous les imiterez, n'ayant « pu les précéder à cause de l'éloignement. Ce- « pendant, afin de vous montrer notre bienveil- « lance royale, nous vous envoyons notre illustre « comte Sigismer qui vous porte, ainsi que ceux « qui l'accompagnent, le serment que nous vous « faisons à notre tour de régner par les lois. Si vous « avez quelque chose à nous demander pour votre « plus grande sûreté, demandez-la-nous. Ceci est « une promesse que nous vous faisons, selon les « ordres de notre aïeul, autant et plus qu'un aver- « tissement. Vous pouvez donc espérer tout ce qui « peut augmenter l'avantage de la république. »

« Au Peuple romain.

« Si c'était un étranger qui héritât de l'empire, « vous pourriez peut-être douter qu'il vous aimât « comme faisait son prédécesseur ; car il arrive

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 3.

« souvent, par on ne sait quelle loi, qu'un suc-
« cesseur est offusqué de la réputation de celui
« qui l'a précédé ! Mais ici la personne seule est
« changée, les sentiments ne le sont pas ; et nous
« croyons bien agir avec vous en suivant la mar-
« che judicieuse de notre vénérable aïeul. Nous
« voulons, pour votre bien, nous repaître de ses
« vertus et des bienfaits qu'il a répandus sur vous ;
« chose que ne pourrait faire tout successeur d'un
« prince obscur. On ne saurait faillir en suivant un
« tel modèle. Nous vous annonçons que, sous les
« auspices de la Divinité, les Goths et les Romains
« de Ravenne, par les dispositions du glorieux
« roi qui n'est plus, ont passé sous notre obéis-
« sance, et que, pour écarter tout soupçon, ils se
« sont engagés à nous par un serment prêté non-
« seulement de bouche, mais de cœur, comme si
« notre aïeul eût dû rester présent à leurs yeux.
« Que si, comme si nous y comptons, vous les
« imitez, nous vous promettons également, par
« l'organe de nos envoyés, au nom de Dieu-même,
« de garder cette justice et cette clémence qui
« font vivre les nations, et de conserver une règle
« commune entre les Goths et vous, de façon que
« rien ne vous divise, rien, sinon que les Goths
« supporteront les travaux de la guerre pour la
« commune utilité, pour faire jouir la cité ro-
« maine d'un repos qui la féconde. C'est par cette
« promesse faite selon l'exemple de Trajan et

« devant Dieu, dont le nom invoqué n'est jamais « pris en vain, que nous inaugurons notre règne. « Élevez donc vos âmes; livrez-vous à l'espé- « rance que ce règne, commencé sous les auspi- « ces de l'affection, suivra un cours tranquille ! »

Ces communications, qui dissipaient les alarmes légitimes qu'avait causées la mort du roi, furent accueillies des habitants de Rome comme on devait s'y attendre, avec un contentement universel, et d'autant plus qu'elles étaient accompagnées de la mesure la plus propre à effacer les traces d'une fureur passagère, savoir : la restitution des biens de Symmaque et de Boëce à Rusticienne et à ses deux fils; car il convient de placer alors cette réparation aussi juste que politique. Tandis que Sigismer recevait ainsi le serment des Romains, le consulaire Opilion faisait de même en Ligurie. Cette province, dont l'obéissance paraissait dès ce temps-là moins assurée, tant à cause du mélange des populations indigène, hérule et suève, que les événements précédemment racontés y avaient accumulées, que par le voisinage du clergé zélateur des États bourguignons, réclamait une sollicitude particulière. Aussi avait-il été jugé plus convenable d'y envoyer un Romain qu'un comte goth. Le succès répondit à la prudence du conseil de Ravenne, et les Liguriens, même ceux de Milan, se soumirent sans aucune émotion au nouveau maître.

Naples et ses dépendances, où était enclavé le pays originaire de Cassiodore, se montrèrent affectionnés, non pas seulement soumis. Mais la Sicile, que gouvernait le comte goth Gildias, demanda plus d'attention. L'autorité d'Athalaric y fut reconnue sans doute et sans difficulté, grâce à la présence des Goths armés qui gardaient cette île précieuse; toutefois on doit présumer, d'après les reproches que Gildias ne tarda pas à s'attirer, qu'une administration relâchée, ou même dure et concussionnaire, y avait dû fort compromettre dès lors la fidélité des peuples disposés d'ailleurs par nature à l'insubordination : « Vous « souffrez [a], lui fut-il écrit, qu'on lève de l'argent « pour la réparation des murs, et les murs ne « sont pas réparés. Réparez-les, ou rendez l'ar- « gent. Il est absurde de promettre aux cités des « fortifications et de les laisser démantelées... « Vous faites tort aux familles par une fausse ex- « tension du droit établi sur les successions ca- « duques, lesquelles ne doivent être considérées « telles qu'à défaut d'héritiers naturels ou testa- « mentaires. Il faut cesser ce scandale... Nous « apprenons encore que les frais de justice absor- « bent parfois et au delà les valeurs disputées : « ceci est odieux. Le recours au juge doit être « une espérance, et non une amende. Faites, en

(a) Var. Cassiod., lib. 9, epist. 11, 12 et 14.

« cas pareil, restituer les sommes enlevées jus-« qu'au quadruple; faites respecter l'édit du feu « roi, et traitez en sacriléges tous ceux qui l'au-« raient enfreint. Que l'éloignement de la Sicile « ne devienne pas un prétexte pour que les lois « tombent en désuétude... Ne soustrayez per-« sonne à ses propres juges : c'est le moyen d'aug-« menter votre autorité... Enfin ne rendez pas « le commerce esclave en taxant les marchan-« dises arbitrairement. C'est l'avantage commun « qui doit régler le prix des choses... » Des remontrances plus sévères encore furent adressées aux censiteurs Victor et Witigiscle, qui, tout en étant retardataires au sujet des versements au trésor, n'avaient pas laissé que d'ajouter de leur fait au sou tributaire levé sur les peuples. « Ne vous « fiez pas, leur disait-on au nom d'Athalaric, ne « vous fiez pas à l'éloignement de la Sicile; nous « avons remis à des Siciliens le soin de nous éclai-« rer, et votre conduite ne leur échappera pas. »

De toutes les possessions ostrogothiques en dehors du corps même de l'Italie, les plus importantes, et celles qui devaient causer le plus de soucis à la régente Amalasonthe, étaient les provinces de la Gaule, non-seulement en raison de l'hostilité plutôt contenue que finie des rois francs et bourguignons, mais encore par les difficultés que pouvait amener, avec un prince et un peuple frères, la remise des États wisigothi-

ques aux mains d'Amalaric, jusque-là roi seulement titulaire, qui, alors âgé de vingt-sept ans, aspirait depuis longtemps à le devenir de fait, et avait plus d'un prétexte pour élever sur les limites réciproques quelques-unes de ces questions litigieuses si communes dans les partages fraternels. Libérius heureusement était toujours le préfet de la Gaule ostrogothique. Homme de tête et de devoir, il n'hésita point dans sa fidélité personnelle, et n'eut pas de peine, assisté d'ailleurs qu'il était par des forces respectables, à faire reconnaître l'autorité du nouveau roi, comme à en maintenir l'action bienfaisante depuis les Alpes jusqu'au Rhône, et de la mer à la ligne d'Avignon. Il paraît cependant que pour prévenir les mauvais desseins que les Bourguignons de Gondemar et les Francs de Thierry auraient pu former dans le trouble qu'amènent toujours plus ou moins les premiers temps d'un règne de minorité, Amalasonthe fit aux uns et aux autres de légères concessions. Mais ces concessions, que plusieurs auteurs, en interprétant trop largement une expression [a] vague de Jornandez, ont voulu regarder comme générales quant aux provinces transalpines, ne doivent tout au plus s'entendre, Dubos [b] l'a fort bien vu, que de quelques

(a) *De reb. get.*, cap. LIX.

(b) *Hist. crit. de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, liv. V.

points du Vivarais saisis antérieurement sur Thierry, et de quelques autres obtenus, nous l'avons rapporté, plutôt que conquis par Tolonic dans la dernière guerre de Clodomir, et non certainement pas du reste de la Gaule ostrogothique, laquelle ne fut abandonnée, ainsi que nous le mentionnerons, qu'après la mort d'Athalaric et celle de sa mère. Quant au partage entre les deux cousins germains, il dut s'effectuer sans débats, puisque l'histoire n'en signale aucun; et l'on est par là fondé à croire que Théodoric l'avait réglé de son vivant. Ainsi les Ostrogoths demeurèrent maîtres de la Provence et de ses annexes, Arles compris; et toute la Narbonnaise, ainsi que l'Espagne wisigothique, repassa sous les lois exclusives d'Amalaric, à qui le trésor de Carcassonne fut en outre également rendu.

Ce fut alors que ce prince, laissant imprudemment à Barcelonne son ancien guide, l'ambitieux Theudis, vint s'établir à Narbonne, afin, disait-il, de surveiller de plus près les Francs de Childebert qui occupaient Toulouse. Il changea bientôt cette surveillance en alliance par son mariage avec Clotilde, fille de la grande Clotilde et sœur des fils de Clovis, et ceci était bien, s'il avait su se conduire; mais nous apprendrons comment, par sa faute, cette alliance même devint promptement la cause immédiate de sa perte. Ce jeune téméraire, d'un caractère fougueux et cruel, imitait

son père, Alaric II, dans son zèle pour l'arianisme, sans avoir ni sa bonne foi, ni ses lumières, ni surtout son courage.

A l'égard de la Pannonie Sirmienne, on dut y envoyer une armée pour l'assurer contre les Lombards, ce qu'elle fit sans peine. Les Noriques et les Rhéties ne bougèrent pas. Quant aux provinces dalmates qui n'étaient pas, pour l'Italie, de moindre conséquence que la Gaule arlésienne, on se hâta de leur écrire [a] pour les rassurer contre toute espèce de changement, soit dans l'administration, soit dans les charges publiques; et ce qui valait mieux que toutes les promesses, on y renvoya les mêmes gouverneurs qui, sur la fin du dernier règne, avaient été appelés à Ravenne, les comtes Osun et Severinus. Ces deux personnages, connus dans ces contrées par leur sagesse et leur fermeté, avaient su, pendant longues années, y faire respecter et prospérer l'autorité de Théodoric, et nuls n'étaient plus propres qu'eux à cette mission de vigilance intègre et armée. La mesure était pressante, car à peine avait-on su en Orient la mort du roi d'Italie, que Justin, à l'instigation de son neveu, s'était mis à exciter dans les régions illyriennes tous les ennemis que les Ostrogoths y pouvaient avoir, à tenter secrètement la fidélité des peuples de leur domi-

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 4-8; lib. 9, epist. 9.

nation et à marchander les défections de certains chefs barbares à leur solde. Ces menées, indignes d'un puissant empereur, n'avaient même pas été tout à fait sans succès, comme l'indique la lettre qui va suivre; et nous ne croyons pas sans fondement qu'il faut rapporter à cette date l'embauchage commencé de ce Mondon que nous avons vu en 505 si vigoureusement soutenu par Théodoric, et si bien établi au confluent de la Save et du Danube, comme garde avancée des Goths à la fois contre les Grecs et les Gépides. Il est sûr du moins qu'à partir de cet instant, ce partisan hardi et astucieux ne figurera plus parmi les alliés de l'Italie, mais au contraire qu'attiré à Constantinople, il deviendra l'un des généraux de l'empire et sera le premier agresseur à la tête d'une armée gréco-romaine, dans la grande guerre gothique.

Amalasonthe répondit à ces procédés menaçants par des dispositions de défense qui suffirent pour le présent et qu'elle accompagna d'une ambassade chargée d'une lettre où, malgré les formes d'un langage affectueux et déférent, elle ne démentit pourtant ni le sang dont elle était, ni le rang du fils qu'elle faisait parler. En voici le résumé fidèle : « Très clément prince[a], plus noble « encore par la renommée universelle de votre « mérite que par la grandeur du trône que vous

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 1.

« occupez, je serais justement répréhensible si je « recherchais froidement avec vous une paix que « mes auteurs ont constamment sollicitée avec « tant d'ardeur. Il est digne de vous d'aimer ceux « dont les pères vous ont aimé. Considérez tous « les titres que j'ai à votre affection. Mon aïeul a « été élevé dans Constantinople à la dignité con- « sulaire. Vous avez décoré mon père de la palme « en Italie et l'avez adopté pour fils d'armes, quoi- « qu'il ne fût guère moins âgé que vous ne l'étiez « alors. Je ne vous suis donc pas étranger. Je suis « de vos proches, et c'est comme tel que je vous « demande la paix. Héritier royal, j'estime votre « direction d'un prix supérieur encore à mon hé- « ritage. Que votre protection me console de mes « pertes! Avec un tel protecteur, un enfant n'est « plus privé de ses parents. Que mon trône soit « attaché au vôtre par le lien des bienfaits! Dans « cette vue, j'envoie à votre sérénité des ambas- « sadeurs qui solliciteront pour moi votre amitié « aux mêmes conditions que vos illustres prédé- « cesseurs accordaient à mon aïeul et seigneur de « sainte mémoire. Mon âge vous est un gage de « plus de ma sincérité. Mes envoyés vous feront « d'intimes communications oralement de ma « part et dans ce sens. »

Cette lettre, écrite et portée au printemps de l'année 527, fut évidemment reçue avec convenance, puisque les rapports pacifiques ou même

des signes de bonne intelligence reparurent entre les deux États. Mais de la part de la cour d'Orient ce résultat paraît avoir été tout politique; il n'y eut de ce côté ni faveur ni empressement, à en juger par les fastes consulaires qui ne donnent, pour cette année, qu'un seul consul, celui d'Occident. Théodoric n'étant plus et la cause apparente des dissensions religieuses ayant disparu avec lui, tout prétexte d'hostilité contre les Goths avait cessé. De plus, la guerre de Justin contre Cabade, roi de Perse, durait encore quand les ambassadeurs d'Athalaric arrivèrent à Constantinople; or cette guerre, plus onéreuse que glorieuse pour l'empire, devait se continuer contre Cosrorès, fils et successeur de Cabade, et durer heureusement pour le repos de l'Italie jusqu'en 533. Tel fut le vrai motif de la paisible adhésion de Justin à l'avénement du fils d'Amalasonthe. Au surplus, nous ne devrions point citer Justin à cette occasion. Ce prince ne régnait plus que de nom alors. Abattu de vieillesse et des suites d'une ancienne blessure au pied faite par une flèche, qui s'était rouverte et ulcérée, il venait, le 4 avril, à peine quatre mois avant sa mort, de faire couronner et d'adopter pour collègue son neveu Justinien, au grand effroi du sénat et du peuple, selon Procope, à la satisfaction des deux, selon Zonaras. C'est donc à Justinien qu'il convient de rapporter la conduite que tint l'empereur avec le jeune roi de

cette Italie déjà secrètement convoitée, comme l'Afrique vandale, comme l'Asie entière, comme le monde entier.

Ainsi commença ce règne de trente-huit ans qui a tant pesé sur l'humanité, précédé de terribles tremblements de terre qui bouleversèrent nombre de cités en Orient, notamment la magnifique Antioche. Ce règne interminable ne démentira pas de telles annonces et se déploiera de la sorte entre tous les fléaux, la guerre, la peste, la famine, la misère, le schisme et l'absolue corruption des mœurs, jusqu'à extinction de chaleur et de vie dans l'empire qu'il prétendit agrandir, affermir et régénérer.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Vues générales sur le gouvernement d'Amalasonthe. — Revue de l'histoire étrangère, de l'an 529 à l'an 534. — Gélimer détrône Hilderic à Carthage. — Guerre de Childebert contre Amalaric, roi des Wisigoths. — Theudis. — Hermanfroi, roi de Thuringe, détrôné et tué par les rois francs Thierry et Clotaire. —Amalberge s'enfuit en Italie. — Affaires d'Orient. — Justinien. — Sédition dite *Nika*. — Sainte-Sophie rebâtie. — Nouveau corps de droit romain. — Fin de la première guerre de Perse. — Guerre de Bélisaire contre les Vandales. — Carthage soumise.

An de J.-C. 527-534.

D'après ce qui précède, on voit que soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, si la fortune des Goths d'Italie avait perdu sa plus vive lumière, son héroïque soutien, il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût encore compromise, et à plus forte raison condamnée, comme on l'a prétendu. Mais il ne fallait pas que l'ennemi caché de Constantinople, à qui tous moyens étaient bons, dégagé de ses propres embarras ou même excité dans sa soif ambitieuse par une conquête préalable, vînt à rencontrer les Romains et les Goths divisés ou

seulement inquiets et mécontents de leur association; car pour peu que, par quelque indiscrète partialité de la régente pour la première des deux races, fût-elle involontaire, par quelques soupçons chez la seconde, fussent-ils mal fondés, et surtout par la trahison d'un faux frère de sang royal, aussi cupide que lâche, il se fît du jour dans l'armure gothique, le fer de l'Orient y entrerait infailliblement tout entier, pas sur-le-champ peut-être, mais demain, dans dix, dans vingt ans plus ou moins, qu'importe? L'ambition et la mort savent attendre : or ce fut ce qui arriva.

On est forcé de l'avouer, Amalasonthe, née en Italie, élevée par l'élite des Romains dans la science, la littérature et la politesse de la Grèce et de Rome, prenant surtout les conseils de Cassiodore qui, en dépit de sa sagesse, était tout romain par les mœurs et les goûts autant que par la naissance et la religion, Amalasonthe devait naturellement dans son administration, même sans blesser directement la justice, faire pencher à un certain point la balance du côté des Romains, et ne pouvait manquer de le laisser voir à ses Goths devenus soupçonneux, qu'elle cherchait à entraîner dans ses voies. Les recommandations de son père mourant, le devoir qu'elle avait de faire oublier les injustices passées, sa politique vis-à-vis de l'empereur, tout enfin devait achever de l'infléchir en ce sens. Aussi se montra-t-elle

en définitive trop romaine à notre avis, bien que le sang des Amales dont elle était fière ne lui laissât en réalité d'entrailles que pour la race gothique. Plus même elle se sentait fidèle aux sentiments nationaux, moins elle crut avoir à s'observer ou à se défendre à cette occasion, et cette confiance la mena trop loin. L'ensemble et l'esprit de ses actes sans doute auraient dû faire aimer son gouvernement; mais qui ne sait que sans une adresse infinie et beaucoup de bonheur ce n'est pas assez pour les rois de bien faire? Ses débuts avaient été sages; elle avait heureusement remplacé l'infidèle Amatus dans la préfecture du prétoire par l'illustre Albiénus dont l'intégrité était connue. Elle avait pourvu des grandes charges et élevé aux premières dignités ceux d'entre les Romains qui s'étaient montrés le plus amis des Goths, Opilion au comitat des sacrées largesses, Bergantinus à celui du patrimoine, Ambroise et Félix à la questure, Réparatus à la préfecture de Rome, Cyprien au patriciat, et ces choix étaient judicieux; les lettres[a] d'institution le dénotent par les faits énoncés qui les motivent. On la vit successivement, par des édits spéciaux, garantir les curiaux, sous des amendes et des peines sévères, des vexations exercées de nouveau contre eux par les officiers du fisc, et rendre

(a) Var. Cassiod., lib. 8 et lib. 9.

impossible l'expropriation de tout domaine curial, en privant les acheteurs de la chose et du prix, les curies, disait-elle, étant le nerf des cités. On la vit encore poursuivre, à l'exemple de son père et en s'appuyant sur ses lois, les usurpateurs du champ d'autrui, les fabricateurs de faux titres, les adultères, les perturbateurs des unions conjugales, les bigames, les plaideurs de mauvaise foi, enfin tous les genres de crimes sans acception de personnes. Elle se concilia noblement le clergé en écrivant aux évêques pour leur recommander les intérêts de son fils et leur demander des prières. Mais ce fut une faute grave de remettre à la décision du pape, comme elle le fit [a], le jugement des causes civiles où quelque membre du clergé se trouvait impliqué. Cette attribution judiciaire ne devait être, à la vérité, que de premier ressort et pour réserver seulement l'honneur de l'Église romaine. Toutefois l'imprudence était manifeste; car, en fait, il ne pouvait guère y avoir d'appels d'une telle autorité, dans l'état présent des mœurs, et il ne pouvait y en avoir aucun sans de fâcheux scandales. Or s'il n'y avait point d'appel naturel ou inoffensif en fait, qu'était-ce que de stipuler en droit la faculté d'appeler? Et sans appel, que devenait la première prérogative du souverain? Que pouvait devenir

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 24.

la liberté des Goths? Les soins de la régente pour l'ornement, la réparation et l'entretien des édifices et des monuments publics sont constatés par la lettre qu'elle fit écrire aux curiaux de Parme[a] pour le rétablissement des aqueducs souterrains de leur cité, comme par une autre adressée à Sévérus pour la punition de certaines dégradations coupables faites à la fontaine d'Aréthuse. Une inscription sur médaille, rapportée par le comte Mezzabarba, établit que le peuple de la capitale lui dut d'être assis dans les spectacles sur des siéges qu'elle fit construire exprès. Elle veillait autant que son père à ce que les riches ne désertassent point l'habitation des villes pendant toute l'année. Elle sut réprimer même chez les évêques l'accaparement des grains dans des temps de cherté. Les mesures de haute police répugnaient à son cœur comme à son équité. Elle fit mettre en liberté plusieurs nobles romains qui avaient été emprisonnés sur le soupçon du crime d'excitation à la révolte, et rappela dans cette circonstance la sublime maxime que les juges sont institués plutôt pour la protection de l'innocent que pour le châtiment du coupable. L'éducation de la jeunesse, dont elle sentait et faisait sentir le prix par son exemple, attira sa vigilance d'une façon remarquable, puisque ce fut au sénat

(a) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 29, et lib. 9, epist. 5, 17, 21.

qu'elle recourut pour assurer aux professeurs de grammaire, d'éloquence et de droit, le paiement exact de leurs émoluments, dont ils étaient souvent privés par l'infidélité des parents ou par la ruse des écoliers. En tout, durant son administration de près de huit années qui furent encore un bon temps pour l'Italie, elle fit reconnaître la fille de Théodoric; mais elle ne le remplaça pas, n'ayant qu'un sceptre en dépôt et point d'épée, avec la fermeté d'une femme accomplie qui n'égale jamais celle d'un grand homme. Des deux seconds qu'elle s'était donnés (et les meilleurs étaient trop peu pour les épreuves qui l'attendaient), l'un, Cassiodore, ne lui fut pas toujours utile, nous venons d'indiquer pourquoi; quant à l'autre, Tolonic, il dut lui être enlevé de bonne heure par la mort, puisqu'il n'est plus question de lui bientôt après le moment où il reçut le patriciat, et ce fut pour Amalasonthe une grande perte. Grégoire de Tours dit, pour la noircir, qu'elle eut des rapports intimes avec le Goth Triguilla, et le dit peut-être à l'aveugle, comme il dit qu'elle tua sa mère, alors que, selon toutes les apparences, elle n'avait plus de mère depuis bien longtemps. Nous n'avons point à excuser ces rapports. Libre comme elle l'était par son veuvage, chaste ainsi que la renommée l'a universellement proclamé, si Grégoire de Tours cette fois a raison, c'est qu'elle aurait contracté avec Triguilla une de ces unions

légitimes et particulières dont elle trouvait tant d'exemples dans sa nation et dans sa famille; mais nous ne croyons pas à cette intimité, n'en ayant vu de traces que dans l'historien des Gaules. En tout cas, un personnage obscur, signalé uniquement par le triste rôle qu'il avait joué dans le procès de Boëce, ne pouvait, quelque dévoué qu'il fût, prêter à la régente qu'un appui stérile. Nous ne tarderons pas à montrer qu'elle en chercha un autre plus imposant, mais bien funeste, dans son cousin germain Théodat.

Il a déjà été, dans cette histoire, esquissé quelques traits de ce méchant prince, bel esprit, faux platonicien, rendu pire encore par son envieuse autant qu'adroite épouse Gudeline. On sait son avarice insatiable, on sait comment, à force d'usures et d'extorsions, plus encore que par la munificence du grand Théodoric son oncle, qui maintes fois eut à lui faire lâcher sa proie, il était devenu possesseur de presque toutes les terres de l'Étrurie. Dans la lettre que souscrivit, vers l'an 530, le jeune roi[a] Athalaric pour faire délivrer à Théodat une soulte en argent provenant de la succession de sa mère Amalafrède, succession qui s'ouvrit alors de la manière tragique dont nous allons parler, on apprend clairement que la régente ne négligea rien pour ap-

(*a*) Var. Cassiod., lib. 8, epist. 23, *ad Bergantinum.*

privoiser le monstre en flattant son orgueil et satisfaisant ses appétits. Elle vante, dans cette lettre, sa sincérité, sa foi, ses services, sa modestie, sa prudence, et ajoute qu'il mériterait toutes les grâces de son roi, quand elles ne seraient pas dues à sa naissance. Voilà comme on grandit et fortifie ses ennemis en cherchant à les contenir! C'était assez de lui remettre l'argent qu'il réclamait, si toutefois il lui était dû. Le cupide, pour tant d'éloges, sera-t-il moins exacteur en Étrurie? non; il faudra bientôt de nouveau le réprimer au nom de la justice; et quand on le réprimera, obéira-t-il au frein? non; le fourbe à trois visages excitera les Goths contre les Romains, envenimera les soupçons qu'ils auront conçus contre la régente; flattera, plaindra les Romains pour les aliéner définitivement de la domination barbare, ouvrira en même temps un marché secret avec Justinien tendant à livrer l'Étrurie à l'empereur, au prix d'une riche pension et d'une place de sénateur qui lui serait donnée à Byzance; et, chose inexplicable, ce sera du sein de cette triple intrigue qu'on le verra tiré par la malheureuse Amalasonthe aidée de Cassiodore pour être associé à la couronne, lorsque le jeune Athalaric sera descendu prématurément au tombeau. Quel établissement politique venant de naître eût résisté à de pareilles combinaisons? Cependant laissons ces vues générales pour par-

courir les annales étrangères depuis l'année 529, la quatrième du nouveau règne.

Alors commençaient, dans l'Afrique vandale, des événements qui influèrent fortement sur l'Italie gothique, et dont, pour cette raison, il convient de suivre quelques instants la chaîne, pour, en revenant après sur nos pas, faire une même pointe dans les Gaules et la Thuringe, une autre en Orient, et rentrer enfin dans la Péninsule à laquelle ici nous devons tout rapporter.

On a vu en son temps comment Hilderic, après avoir succédé à Trasamond, avait enfermé sa veuve dans une prison et massacré sa garde gothique. Toutefois, sur les menaces de Théodoric, il l'avait laissée vivre, remettant sans doute à une époque où il se sentirait plus libre et mieux affermi le soin de se débarrasser tout à fait d'une reine habile et inquiétante pour lui jusque dans les fers. Ce terme, à ses yeux, était venu. Il n'avait plus devant lui, en Italie, qu'une femme et un enfant; il avait resserré de plus en plus son alliance avec l'Orient; sa politique, favorable aux catholiques, lui avait valu leur appui. Il crut donc, avec ou sans prétexte, avoir trouvé le moment propice d'assouvir sa haine tremblante, et fit impitoyablement mourir l'infortunée Amalafrède, en faisant courir le bruit qu'elle avait succombé à une maladie. Cette cruauté rassise ne trouva pas Amalasonthe si faible ou si indifférente sur

le sort de sa tante, qu'elle demeurât tranquille et muette à cette nouvelle. Aussitôt partit de Ravenne une ambassade chargée de dépêches dignes d'une princesse amale. On y lisait ceci[a] : « Il nous est dur d'avoir à imputer à des parents « autrefois si chers des actes que la piété ne « permet pas de laisser sous silence. Il se répand « que la pieuse Amalafrède, votre ancienne reine, « l'honneur de notre sang, a souffert chez vous « une mort violente. Si cette princesse leur pa- « raissait dangereuse, les Vandales devaient nous « la renvoyer honorablement, eux qui nous l'a- « vaient demandée avec tant d'instances. L'avoir « tuée serait un parricide. Que pouvait entre- « prendre une femme contre la succession légi- « time de vos princes? Elle était comme votre « mère, puisque vous en avez hérité naturelle- « ment. Sa présence au milieu de vous ajoutait à « la dignité de la race des Aldringes dont vous « sortez. Nos Goths se regardent comme outragés « dans sa personne. Nous vous envoyons des am- « bassadeurs pour éclaircir ce mystère. Parlez! « aurait-elle ourdi quelque trame criminelle? En « ce cas, il fallait nous la remettre pour qu'elle « reçût de nous la peine qu'elle méritait. Sa fin « a-t-elle été naturelle? Alors dites-le-nous. Cela « peut être, et nous ne cherchons point de nou-

(a) Var. Cassiod., lib. 9, epist. 1.

« veautés. Mais que la chose s'explique! Soyez « innocent ou coupable! Que si vous dédaignez « de nous répondre, comptez que toute paix est « rompue entre nous et que la majesté suprême « saura venger ce forfait, elle qui a dit : *J'entends « le cri du sang fraternel.* »

Il faut croire que le résultat de cette mission ne fut pas satisfaisant, car, d'une part, Hilderic se rapprocha plus intimement encore de Justinien, en lui envoyant aussitôt des députés; d'autre part, nous savons que vers ce temps la régente disposa une flotte et leva pour la sûreté de l'Italie une armée que Cassiodore voulut équiper en partie à ses frais et qu'il fut appelé à commander lui-même à tout événement. Cependant la guerre n'éclata point, grâce à la révolution qui s'opéra bientôt en Afrique, malgré les efforts simulés ou sincères que fit Justinien pour la prévenir. Hilderic, selon la loi de Genséric, devait avoir pour successeur Gélimer, le plus âgé pour lors des princes de son sang. Ce Gélimer, homme d'action, peu scrupuleux et pressé de régner en son nom, quoiqu'il eût tout crédit à Carthage et que vraisemblablement il n'eût guère à attendre la couronne vandale vu l'âge avancé d'Hilderic, entreprit de supplanter son parent et son maître, d'autant plus excité et secondé en cela par Amalasonthe, pensons-nous avec Muratori, que déjà il avait reçu dans le

même but des ouvertures de Théodoric au temps de la première catastrophe d'Amalafrède. Procope rapporte que les Vandales n'eurent pas de peine à entrer dans le complot, sur ce qui leur fut dit, avec assez d'apparence, que leur roi Hilderic, déjà méprisable à leurs yeux pour son peu d'énergie vis-à-vis des Maures et son penchant pour les catholiques, voulait livrer après lui l'Afrique à Justinien. Tout étant prêt, Gélimer s'empara donc d'Hilderic, d'Oamer, l'Achille vandale, son défenseur, ainsi que d'Évagès, frère de ce dernier, les mit aux fers après avoir fait crever les yeux à Oamer, et monta sur le trône de Genséric en 530, sept ans après la mort de Trasamond. Le meurtre d'Amalafrède fut ainsi trop vengé. Vainement Justinien adressa-t-il de sanglants reproches à Gélimer, en le menaçant de ses armes s'il ne lui remettait pas ses prisonniers. L'usurpateur, qui savait combattre et feindre, lui répondit : « Je n'ai point[a] usurpé sur Hilde-« ric. Les Vandales ont détrôné d'eux-mêmes « Hilderic, parce qu'il machinait des choses nou-« velles (*res novas molientem*); par la loi, je venais « à ses droits après lui ; je règne chez moi ; ré-« gnez chez vous et ne vous mêlez point de mes « actions. Les rois ne doivent pas s'empêcher des « affaires intérieures des États étrangers. (*Regnum*

(*a*) Proc., *De bell. vandal.*, lib. I.

« *habes; externis te miscere noli.*) Si vous rompez « l'alliance, vous me trouverez prêt. Souvenez-« vous de l'empereur Léon, de Basilisque, et de « la paix autrefois jurée avec Zénon... » Cette fière réponse mit Justinien dans une colère cette fois véritable. Il perdait un allié, bien plus, un vassal, et tout d'un coup rencontrait à sa place un ennemi vigoureux qui le bravait. Quel échec pour ses desseins, tant sur Carthage que sur Rome! et cela pendant qu'il avait encore sur les bras cette lourde guerre de Perse si dispendieuse et si pauvre en résultats, jointe à une terrible insurrection des Juifs et des Samaritains et à une rude invasion des Bulgares dans la Thrace. La surprise et l'humiliation étaient fortes, les embarras pressants. Il sortira de ces embarras et d'un autre encore que nous dirons à son avantage, sinon à son honneur; et par une bizarrerie du sort, cette révolution africaine, qui paraissait si propice aux Goths d'Italie, accrut leurs dangers, tandis que dans les Gaules, au contraire, une autre révolution, qui, suivant les prévisions, devait leur être funeste, affermit pour un temps leur position au delà des Alpes et celle de leurs frères d'Espagne dans la Narbonnaise. Expliquons comment.

Peu après la mort de Théodoric, Amalaric, son petit-fils, devenu roi effectif des Wisigoths à vingt-sept ans, avait donc épousé Clotilde, sœur

germaine des trois derniers fils de Clovis. Cette jeune princesse lui avait été amenée en grand équipage d'officiers et de chevaux portant sa dot, ses habits, joyaux, chaînes de prix et *autres ornements qui siéent bien aux rois*, selon l'expression de Grégoire de Tours. Son voyage, plus heureux qu'un pareil de la fille de Chilpéric et de Frédégonde dont les circonstances ont prêté justement à la satire de nos mœurs primitives[a], n'en fut pas moins suivi d'un triste sort. Son époux l'établit avec lui à Narbonne pour lui faire incessamment subir les plus cruels affronts. Ce prince insensé, oubliant qu'il s'était uni au sang des rois francs pour mieux garantir ses États de leurs entreprises, non-seulement interdit à la malheureuse Clotilde l'exercice de sa religion et jusqu'à l'entrée des églises catholiques, la faisant insulter par les siens, l'insultant lui-même et la frappant lorsqu'elle essayait de s'y présenter, mais encore prétendit la contraindre à embrasser l'arianisme. Sur son refus généreux et constant, il se porta bientôt contre elle à de tels excès de fureur[b], qu'elle sentit sa vie compromise. La victime se souleva enfin, et ayant trouvé

(*a*) *Voyez* Mézerai et Dulaure, *Hist. de Paris*, au sujet de Rigunte, fiancée de Récarède, laquelle fut pillée à Toulouse par le duc Didier.

(*b*) Grégoire de Tours, livre III; Isidore de Séville, *Chron. goth.*

le moyen de faire parvenir à son frère aîné Childebert un mouchoir teint du sang de ses blessures en implorant du secours, ce frère indigné accourut avec une armée, atteignit le Wisigoth sous les murs de Narbonne, le défit, mit tout à feu et à sac dans cette partie de la Narbonnaise, pillant jusqu'aux églises, d'où il emporta quantité de vases d'or, de pierreries et de meubles précieux, puis ramena sa sœur dans ses États, laquelle mourut en chemin et fut enterrée à Paris, près de Clovis son père, dans notre antique église de Sainte-Geneviève.

Quant au fugitif, à peine était-il arrivé à Barcelonne avec les débris de ses troupes irritées contre lui, que Theudis, profitant de la disposition des esprits, réalisa par le meurtre direct ou suggéré de son maître, son ancien disciple, le rêve constant de son ambition, et saisit le sceptre wisigothique sur le corps d'Amalaric, sans opposition, ou même avec l'assentiment de sa nation pressée de se donner en lui un vengeur et un soutien; en quoi elle ne fut point trompée. Ceci se passait en 531. Theudis répondra du moins à la confiance que les Wisigoths auront eue dans sa valeur. Il repoussera victorieusement les rois francs chaque fois que, dans le cours de son règne prolongé, ceux-ci tenteront de l'entamer soit dans la Narbonnaise, soit même en Espagne. Son exemple sera suivi, et la plus grande partie

de la province avec Narbonne, sa capitale, se trouvera encore wisigothe au huitième siècle, lorsque les Sarrasins y feront leur désastreuse irruption. Cet épisode sanglant tourna donc en définitive à l'avantage des deux établissements gothiques. Du côté d'Arles et de Béziers il en alla de même vers l'année 533, selon Dubos.

La guerre des trois fils de Clovis survivants, savoir : Thierry, Childebert et Clotaire contre Gondemar, roi des Bourguignons, guerre qui allait mettre fin au royaume de Bourgogne l'année suivante, avait commencé dès l'année d'avant, en 532. Les Goths d'Italie, alliés de Gondemar, y étaient intervenus pour appuyer ce dernier ; et telle était encore leur consistance dans la Gaule alors, que par leur entremise une convention jurée sous leur garantie valut pour un an la paix à Gondemar au prix de légères concessions. Ce répit d'un an eût été bien plus long, tout l'indique, sans ce qui se passa en Italie en 534. Ce n'est pas tout : les Bourguignons ne furent pas seuls protégés par les Ostrogoths dans ces circonstances. Leurs frères de la Narbonnaise inférieure trouvèrent en eux un secours qui mérite mention. Childebert, roi de Paris et d'Aquitaine, par son succès d'un jour sous les murs de Narbonne, avait excité l'émulation guerrière du fougueux Théodebert, son neveu, fils de Thierry, roi de Metz. Ce jeune prince était descendu des frontières du Rouergue dans la

plaine, enflé de quelques succès obtenus au sein de régions abruptes, et s'était rué sur le territoire de Béziers en menaçant même la cité d'Arles. Libérius ne fut pas pris au dépourvu, et s'étant porté à la rencontre du guerrier franc, il l'avait rejeté sans peine dans son fort des Cévennes et des montagnes Noires. Théodebert, à son incursion, n'avait gagné qu'une très belle femme, Deutérie, épouse d'un chef wisigoth absent, laquelle reçut son vainqueur de bonne grâce dans son château de Cabrière, le suivit en Auvergne, le rendit père naturel de Théodebalde, vécut sept ans avec lui, et retarda d'autant son mariage légitime avec Wisigarde, fille de Waco, roi des Lombards. Ces principaux faits sont attestés par une lettre célèbre de Cassiodore au sénat [a]. Il est vrai que Grégoire de Tours expose les choses autrement, en se taisant sur la paix accordée à Gondemar en considération de leurs protecteurs, et en assignant pour cause à la retraite des Francs de Théodebert la maladie mortelle de son père Thierry qui le rappela subitement. Mais comment les rois francs ligués contre Gondemar dès 532 auraient-ils attendu l'année 534 pour le presser, s'ils avaient pu le faire en 533? Et Théodebert ne pouvait-il aller trouver son père malade, sans abandonner un pays conquis, s'il l'eût en effet

(a) Var. Cassiod., lib. 11, epist. 1.

conquis? Entre les deux relations, il semble qu'on doive préférer celle de Cassiodore, qui est naturelle, à celle de l'historien franc qui ne l'est pas.

Cependant si Théodebert ne put rien gagner par la force sur les Ostrogoths, son père Thierry, aidé de Clotaire, venait en 531 de porter un coup mortel, dans la Thuringe, à Hermanfroi, leur allié, en lui ravissant ses États et la vie. La chute de cette monarchie barbare priva la monarchie gothique d'Italie d'un puissant moyen de diversion. Amalberge, nièce du grand Théodoric, veuve du Thuringien et cause en partie de sa perte, se vit par là réduite à traverser l'Allemagne en fugitive pour venir chercher dans la Péninsule un asile auprès de Théodat, son frère, et disparaître incessamment avec lui dans une ruine commune. Quant au roi de Metz conquérant de la Thuringe, il expira dans les bras de son fils Théodebert qui eut bien de la peine à sauver son héritage de la rapacité de ses oncles Childebert et Clotaire.

Tels étaient alors nos rois francs, aussi vaillants sans doute, mais bien éloignés d'être aussi avancés, sous tous les autres rapports, que la race gothique. Le clergé de la Gaule méridionale commençait à s'en apercevoir, dépouillé qu'il était dans leurs incursions terribles, non moins que le reste des populations de toute origine; et déjà il ne les appelait plus à son aide comme il avait fait précédemment, jugeant des catholiques si

mobiles plus redoutables que des ariens fixés. En effet partout où leur ardeur militante les précipitait, ils semblaient des ouragans furieux. Toujours à cheval, toujours en course, de la Bretagne au fond de la Germanie, de la Batavie aux Alpes et aux Pyrénées, se disputant même entre frères, oncles et neveux, par le meurtre, par la ruse, qui un lambeau de province, qui un lambeau de ville, dédaignant, ainsi que Tacite l'a dit de leurs ancêtres, de devoir à la police, à la culture et aux lois ce qu'ils pouvaient arracher par la force, ils étaient sans cesse *en fièvre et en anxiété* [a]. Comment leur établissement est-il devenu ce beau royaume que nous voyons l'honneur des établissements humains, si ferme dans son unité, si laborieux, si égal, si poli et si prospère? Dieu l'a voulu, en dispersant, pour les premiers temps, selon les besoins de la domination sur un si vaste territoire, toute cette armée-nation, la masse entière de ces guerriers avec leurs officiers et leurs règles, et en l'attachant peu à peu au sol par les bénéfices militaires. Ces possessions d'abord viagères, devenant ensuite héréditaires, ici par désuétude, là par une heureuse usurpation, dégoûtèrent les possesseurs des longues absences,

(*a*) « Tali erano allora i re franchi, presi troppo dalla febre « dell' ambizione, cioè dell' ansietà di dilatare il loro domi- « nio, etc. » Muratori, *Ann. d'Ital.*

autrement des guerres lointaines. Mais tout cela n'était encore que la féodalité, c'est-à-dire la propriété hiérarchique et armée avec le servage de la glèbe pour instrument, c'est-à-dire un remède qui était un nouveau mal. Alors un second regard de la Providence imprima au temps la force de corriger ce remède, et cela par divers moyens dont les plus actifs furent d'abord l'esprit de l'Évangile qui adoucit la rudesse des esprits et surmonta les passions de tous, celles de ses ministres comme celles des grands et du peuple, l'apparition de loin en loin de quelques génies lumineux, d'autant plus admirables que la nuit qui les couvrait était plus profonde; l'excellente et obstinée politique de nos rois capétiens, politique née de l'ambition sans doute, mais d'une ambition généreuse autant qu'intelligente; enfin les écoles et les justices communes. Mais ces choses sont connues,et le sentiment de la patrie nous emporte. Nous voici trop loin des enfants de Clovis; il y faut revenir.

S'imaginerait-on (cela sera pourtant) que Justinien dût aller chercher au bout de l'Occident ces rois francs pour négocier avec eux leur concours à ses desseins sur l'Italie, méditant peut-être, qui sait? d'autres desseins encore sur la Gaule! Car rien ne limitait la convoitise de ce paysan de Thrace, époux d'une courtisane, et nul conquérant ne porta la fureur de s'agrandir

aussi avant, par l'action sur le champ des combats, que lui par la pensée du fond de son palais, sans avoir jamais vu la guerre. Ce qu'il y aura de remarquable dans ces intelligences sera que nos rois incultes tromperont le subtil empereur par un double traité, l'un public avec lui, l'autre occulte avec les rois d'Italie. Nous disons que cela est remarquable, mais non singulier, attendu que la sincérité dans les affaires d'État est le comble de la civilisation. Toute diplomatie naissante est trompeuse et les sauvages sont perfides.

Cependant que se passait-il en Orient dans ce court période de l'an 530 à l'an 534? Justinien, qui devait mourir dans une foi plus que suspecte, couvrant à cette époque sa soif de l'or et des confiscations d'un zèle ardent pour l'orthodoxie[a], suscitait dans ses États une persécution religieuse qui grossit son trésor au prix de flots de sang humain. De là, il est vrai, la ruine de toutes les églises ariennes et la disparition entière de l'arianisme dans l'empire, au moyen des conversions forcées et des abjurations hypocrites; mais de là aussi une fermentation de haine générale, et spécialement cette rébellion des Juifs et des Samaritains indiquée plus haut, qui ne fut éteinte que par l'extermination du plus grand nombre des rebelles et par l'assujettissement des survivants,

(a) Procop., *Guerre de Perse*, liv. I, et Muratori, *An. d'Ital.*

des chrétiens mêmes de la Palestine, à de lourds tributs. L'empereur avait donné sa confiance intime à deux ministres doués chacun de talents et de vices peu ordinaires : le premier, habile en administration, Jean de Cappadoce, d'une prodigalité et d'une dissolution effrénées, lequel était préfet du prétoire; l'autre, Tribonien de Pamphylie, assesseur, autrement questeur du prince, le plus savant des légistes, homme dont l'avarice égalait le génie. Ces deux personnages avaient si bien secondé leur maître, que le peuple, confondant pour un moment dans sa colère ses intérêts et ses passions de factions bleue et verte, se réunit enfin pour s'affranchir d'un joug odieux. Au mois de janvier 532, à l'occasion de quelques prisonniers que le prévôt de la capitale conduisait au supplice et qu'on voulut délivrer, éclata dans Constantinople cette sédition fameuse nommée *Nika*, en raison de ce que ce mot, qui signifie en grec *vainquez*, fut le mot d'ordre des séditieux. Elle dura cinq jours, et peu s'en fallut que le bon génie de l'Italie ne triomphât, car Justinien y fut un instant détrôné. Il en faut lire les détails dans l'Histoire de Procope. C'est là qu'apparaît, sous des couleurs ineffaçables, l'horrible vengeance d'une population qui, sans vouloir s'apaiser, ne sachant comment vaincre ni forcer l'enceinte du palais d'où sortirent ses maux, s'en prend à elle-même, incendie ses édi-

fices sacrés ou profanes, somptueux ou vulgaires, églises, palais, maisons, marchés, court çà et là, nuit et jour, sans accord, sans pitié, sans repos. L'empereur vainement s'est pressé d'obéir au tumulte, en renvoyant Jean de Cappadoce et Tribonien, pour donner la place du premier au patrice Phocas, et celle du second au patrice Basilide, hommes de mœurs douces et universellement aimés. Il n'est plus temps! O mémorable jeu de la fortune! Il manque des chefs à cette tourbe enflammée, et c'est l'effroi de Justinien qui va leur en fournir. Ce prince tenait un dernier conseil en présence de l'impératrice, de quelques grands, des chefs de sa garde, Mondon, fraîchement arrivé d'Illyrie, et Bélisaire qu'on avait rappelé de l'armée de Perse, parce qu'il était question de faire la paix de ce côté, dans la vue encore secrète de l'envoyer contre Gélimer en Afrique. Hypacius et Pompée, neveux du défunt empereur Anastase, étaient aussi fidèlement présents au palais. Tout d'un coup cette fidélité d'Hypacius et de Pompée devient suspecte. Un ordre impérial les chasse, les rejette dans la cité; le peuple s'en empare à la voix du sénateur Origène. On les porte au cirque. Hypacius, l'aîné des deux frères, est, malgré lui, salué empereur à la lueur de Constantinople en feu. A défaut de diadème, un collier d'or est attaché sur sa tête. Il ne reste plus qu'à sacrifier Justinien dans sa pro-

pre demeure ; on y marche, et comme les gardes refusent une première fois d'obéir à Bélisaire, qu'avec Mondon les Hérules auxiliaires se tiennent incertains spectateurs du désastre, l'empereur perd tout à fait courage ; il veut franchir le Bosphore dans une barque, il va le faire, quand Théodora, digne à cette heure de l'empire, le retient par ces mots[a] : « Il ne s'agit plus de délibérer ; partez, si vous le voulez ; la mer est « prête ; quant à moi, je reste. Je sais que quiconque est né doit mourir, et cet ancien dictum me plaît : *Que le trône est un superbe tombeau.* » Ces paroles ont ranimé le prince et ses rares défenseurs. Enfin Narsès a fait jouer la séduction, et un dernier effort de Bélisaire a réussi. Le peuple sans ordre n'a pu tenir contre une poignée de braves disciplinés et désespérés. Il a fui. Trois mille, d'autres disent trente mille séditieux sont tombés. Tout se calme. Hypacius et Pompée sont punis de mort pour leur triomphe involontaire, leurs biens sont confisqués, et ce qui prouve au moins que Justinien sait mesurer l'inconstance des masses et l'empire de la volonté, le lendemain de ce jour critique, Jean de Cappadoce et Tribonien ont repris leurs postes qu'ils garderont, l'un dix ans, jusqu'à ce que l'aversion de Théodora l'emporte sur sa faveur, l'autre toute sa vie.

(*a*) Procop., *De bello persic.*, lib. I.

Dans le plus fort de l'orage avait été consumée la première église de Sainte-Sophie, ouvrage de Constantin, surpassé sans doute par celui qui suivit, mais digne pourtant de ce maître du monde, et monument inappréciable de l'avénement du christianisme. Ici Justinien mérita les hommages de la postérité, non-seulement pour avoir mis son trésor au service des incalculables dépenses qu'occasionna la Sainte-Sophie nouvelle, admirée encore aujourd'hui, mais aussi pour le choix qu'il fit d'Anthémius de Tralles et du Milésien Isidore pour exécuter cette merveille de majesté, de hardiesse et de légèreté solide, suivant les travaux en personne, redressant les défauts, remédiant aux accidents, et soutenant le courage des architectes effrayés de leur propre audace. Ainsi parle Procope[a], et certes on peut l'en croire. Le succès de l'œuvre emporta par la suite cet empereur trop loin dans la passion des constructions. Sans le blâmer des trente églises, des hôpitaux, ni même des deux grands palais de la belle place de l'Augustéum ornée de colonnes où était le sénat, des thermes, des aqueducs gigantesques, des citernes impérissables, du nouveau mur d'enceinte flanqué de tours à quatre faces défensives, tous édifices qu'il prodigua dans sa capitale, les uns pour l'honorer, les autres pour

(a) Procop., *Des édifices*, liv. I et II.

la servir, et dont le dernier la préserva de l'ennemi durant près de neuf siècles; sans lui demander pourquoi tant de cités fortifiées, outre Dahra contre la Perse, vers les portes Caspiennes, Amide en avant de la Mésopotamie et Palmyre contre les Sarrasins du désert, ni pourquoi Antioche rebâtie plus forte et plus splendide, et vengée ainsi des ravages de Cosroës comme des fléaux de la nature, nous serions tenté, avec le plus sévère de ses juges, de lui reprocher ces nombreuses villes fondées uniquement pour leur donner son nom, et avant tout deux grands torts, celui d'avoir épuisé ses peuples afin de subvenir à tant de frais, en foulant aux pieds la justice et l'humanité, et celui d'avoir cru que des murs seuls faisaient la sûreté des empires. Toutefois nous conviendrons que ce genre d'excès révèle que, sous de certains rapports, il avait, sinon l'âme, du moins la tête royale.

Cette vérité brille encore mieux dans le plus durable de ses édifices, dans l'immense compilation des lois romaines, ou plus précisément la réduction en un corps régulier des milliers de décisions confuses des préteurs et des légistes, trésor et chaos tout ensemble de l'antique jurisprudence, trop imparfaitement réformée et fixée par l'édit perpétuel sous Adrien, par les jurisconsultes qui précédèrent immédiatement[a] Con-

(a) Grégorien et Hermogénien, vivant en 234.

stantin et par ceux de Théodose le jeune[1]. Ce monument, consacré sous les beaux noms de *Raison écrite*, de *Droit écrit*, fut comme un asile universel où, depuis, toutes les sociétés humaines dignes de vivre ont puisé à l'envi, à l'exemple de l'Église qui n'a pas dédaigné de s'en servir, les principes et les règles de leurs intérêts touchant les personnes, les choses, les actions résultant des obligations qui lient les hommes entre eux par les bienfaits et les transactions ou les divisent par le tort et les injures, enfin touchant les crimes et les peines qui leur sont dues. L'œuvre entière, qui, au lieu de dix années qu'avait accordées l'empereur pour l'exécution, n'en prit que trois ou quatre à l'infatigable Tribonien, aidé de Théophile, de Dorothée et de dix-huit jurisconsultes, paraissait successivement[2], avec sanction, dans les temps mêmes dont nous par-

(1) Le Code théodosien, rédigé surtout par Antiochus, d'après les décisions antérieures de Celse en 103, de Caïus en 168, de Papinien en 198, d'Ulpien en 228, de Paul en 230, de Modestinus en 234, etc.

(2) On sait que les 12 livres du *Code* des lois, premier travail, furent promulgués dès l'an 529; que les 50 livres du *Digeste* ou des *Pandectes*, recueil choisi des décisions renfermées dans deux mille traités de jurisprudence, second travail, furent rendus exécutoires le 13 décembre 533; et que les *Institutes*, qui contenaient les principes fondamentaux du Digeste, troisième travail, avaient été sanctionnées le 21 novembre de la même année 533. *Voir* l'excellent *Manuel des jeunes avocats*, par M. le procureur général Dupin.

lons, c'est-à-dire de 529 à 533 ; et telle est la mobilité des pensées humaines, surtout au vent du caprice et de la passion des princes, que, dès l'an 534, les additions, les changements, les antinomies, les suppressions avaient recommencé leur cours, et qu'en 565, à la mort du réformateur, le corps du droit romain était déjà flanqué de seize édits et de cent soixante-huit novelles. On n'attend pas de nous ici l'aperçu même le plus sommaire d'un tel travail qui, étranger à notre sujet, dépasse de beaucoup nos lumières. C'est dans les belles préfaces et les commentaires à jamais vivants des Cujas, des Godefroy, des Pothier, des Domat; c'est dans les résumés supérieurs des Gibbon, des Fleury et des Dupin que les générations doivent s'instruire de l'esprit et de l'histoire de ce travail étonnant qui méritait mieux que la pierre philosophale d'être appelé *le grand œuvre.* Disons seulement que s'il est juste d'en faire honneur au prince qui le conçut et l'ordonna, il est juste aussi que ce prince recueille le blâme éternel d'y avoir encore aggravé les cruelles dispositions qui plaçaient la majesté royale sous la garde de soupçons et de châtiments tyranniques, et qui faisaient concourir une violence capitale à l'action d'une religion toute de douceur et de charité.

Ce serait d'ailleurs une erreur de croire, nous l'avons rappelé précédemment après plus d'une

autorité, que le vainqueur des Goths fit présent de son corps de droit à l'Italie. Ce présent, tout précieux qu'il était, n'avait rien de très nécessaire pour elle, qui avait vu naître, qui avait fait naître le droit romain, qui jouissait déjà des lois théodosiennes avec toute la Gaule romanisée; et dans tous les cas, elle l'eût payé trop cher. Mais elle n'en profita pas, ou du moins n'en profita qu'aux treizième et quatorzième siècles, avec le reste de l'Europe, lors de la résurrection des études à Pise et à Bologne par le secours d'Accurse et de Bartole. Vainement s'appuierait-on de quelques citations isolées des Pandectes faites par Yves de Chartres en 1117, en 1149 par l'Anglais Vacarius, le premier qui ait professé le droit dans son pays. Ces exemples pourraient tout au plus renverser la créance établie par Jean de Bologne en 1501, que le monument de Justinien fut un don de la fortune fait à l'Occident sur un seul exemplaire échappé au pillage d'Amalfi par les Pisans en 1135, mais ne suffiraient point pour montrer qu'il ait été en usage en Italie par suite de la conquête de Bélisaire et de Narsès. Que resta-t-il à l'Orient de cette conquête, en définitive? le petit exarchat de Ravenne, bientôt serré de près, ensuite saisi par les Lombards, puis ressaisi par les Francs. Que resta-t-il encore? le littoral de Tarente, bientôt visité par les Sarrasins, puis conquis sérieusement par les Normands. Ne

voilà-t-il pas un beau champ et une belle époque pour le droit romain réformé! Laissons ces chimères et achevons notre revue.

En 531, la guerre de Perse contre le roi Çabade durait encore et n'était guère favorable aux Romains à cause de la jalousie que leurs anciens généraux avaient de Bélisaire qui, plus habile qu'eux, les effaçait surtout par sa jeunesse et sa faveur. Les Perses, au contraire, étaient unis sous le commandement principal de Cosroës, le plus vaillant des fils de Cabade et celui qui allait par testament, dès l'année suivante, hériter du trône après son père. Une bataille indécise avait été livrée sur les bords de l'Euphrate, et tout ce qu'avait pu faire de mieux Bélisaire, mal secondé par ses rivaux, avait été de sauver, par une retraite honorable, l'infanterie de l'armée romaine. Sur ces entrefaites, Justinien, décidé à faire la paix avant de se jeter sur les Vandales d'Afrique, avait rappelé Bélisaire à Constantinople et fort à propos, on l'a vu, pour venir à bout du soulèvement de *Nika*. Peu après, les ambassadeurs Rufin, Alexandre, Thomas et Ermogène étaient allés trouver Cosroës vers le Tigre, de la part de l'empereur; et Rufin, qu'on accusa dans la capitale de s'être laissé gagner, mais qui avait le secret de son maître, avait obtenu jusqu'à nouvel ordre ou plutôt acheté au prix de cent livres d'or une paix telle quelle, moyennant quoi chacun

des deux partis, après s'être rendu réciproquement les villes et forteresses prises, s'était retiré dans ses frontières.

Libre désormais de suivre ses grands projets, Justinien[a] cependant avait hésité quelque peu, sur les vives représentations que lui fit, avec la majorité de son conseil, le préfet Jean de Cappadoce. Mais était survenu un évêque d'Orient qui, d'un ton prophétique, avait promis la victoire sur la foi d'un songe; et puis le public, ainsi que cela se voit d'ordinaire dans les capitales, s'était pris de passion pour des nouveautés hardies qu'il allait contempler du rivage; ajoutons surtout que dans ce temps-là même un Africain nommé Pudentius s'était insurgé contre Gélimer, lui avait enlevé Tripoli, et s'était mis à la disposition de l'empereur. Enfin précisément alors un certain Goda, envoyé en Sardaigne par Gélimer avec des hommes et des vaisseaux pour y gouverner la partie africaine de l'île, las d'obéir et rêvant pour lui-même la souveraineté fructueuse de l'île entière, avait encore offert à l'empereur de le servir et de lui payer un tribut annuel, sous la condition d'être appuyé dans sa rébellion. Deux incidents si heureux avaient fait taire toute prudence et tranché toute opposition. La fortune se déclarant d'avance, il n'y avait plus à balancer.

(a) Procop., *De bell. vandal.*, lib. I et lib. II.

Justinien résolu, ses gens s'étaient mis à l'œuvre, et dès la mi-juin de l'année 533, tout s'étant trouvé prêt, Bélisaire avait cinglé vers Syracuse avec une flotte de cinquante vaisseaux de charge pour les vivres et munitions, et de quatre-vingt-douze longs navires portant ses vingt-deux généraux, ses cinq mille cavaliers avec leurs chevaux y compris les redoutables lanciers de sa garde, ses dix mille fantassins grecs, thraces, goths confédérés, gépides, hérules, huns ou massagètes, ceux-ci bons archers, mais auxiliaires peu sûrs, et vingt mille matelots. Sa flotte portait encore la belle et trompeuse Antonine, sa femme, dont il ne se séparait pas, le patrice Archélaüs, son trésorier, avec beaucoup d'argent, et fort heureusement pour sa renommée, Procope, son fidèle secrétaire.

Ceux qui voudront suivre dans son cours, aussi rapide que prospère, cette glorieuse expédition, ne sauraient mieux le faire que dans le dramatique récit de ce dernier. C'est là qu'ils verront comment, après une courte relâche de rafraîchissement faite en Sicile, du consentement forcé d'Amalasonthe, le héros, débarqué le 15 septembre, sans opposition, dans une anse formée par la pointe dite *Caputvada*, non loin de la petite Syrthe, à l'orient et à cinq jours de marche de Carthage, s'empara d'abord, sans coup férir, de la ville maritime de Syllacte, située sur son che-

min, à quelques lieues seulement de son but, la capitale. Gélimer s'était laissé surprendre. L'imprudent, croyant encore le danger éloigné, vivait au sein des plaisirs et de la mollesse dans sa jolie ville d'Hermione, au milieu des terres. Il avait commis la plus grande faute que puisse commettre un homme de guerre, celle de négliger un grand intérêt pour un petit, en envoyant son frère Trazon avec cinq mille soldats d'élite et cent vingt navires châtier Goda et reprendre la Sardaigne. Tout d'un coup le débarquement de Bélisaire le réveille, et dans sa fureur il fait mourir son captif Hilderic, Évagès, et tous ceux qu'il pouvait craindre au dedans. Mais la cruauté ne répare pas toujours l'imprudence. Pourtant il faut avouer que ses premières dispositions sont habiles. Il laisse une garnison bien commandée dans Carthage, et lui, avec le gros de ses troupes, divisées convenablement en plusieurs groupes, tâche d'envelopper entre les murs et la mer l'ennemi qui s'avance. Inutile précaution! Après un combat acharné sur un point, mal soutenu sur tous les autres par la faute de ses Vandales amollis, le voilà forcé de fuir une première fois, et d'abandonner Carthage au vainqueur qui l'occupe tranquillement, s'y refait, et reprend bientôt sa marche du côté d'Hippone, lieu vers lequel les vaincus se sont dirigés dans leur fuite. Là Gélimer est enfin rejoint par son frère Trazon qui,

stérile vainqueur de la Sardaigne, revient par Julia-Césarée[a] le secourir, sur son appel. Après une entrevue touchante, opérée au milieu des femmes et des enfants en pleurs (car les Vandales ont tout emmené avec eux), les deux frères préparent une seconde bataille, celle de *Tricameron*, que Bélisaire gagne sans peine. Trazon est tué; Gélimer s'échappe encore pour courir s'enfermer avec quelques Maures, ses alliés, dans un château imprenable, sur la crête du mont Papua. Le château investi par des gens vigilants, Bélisaire retourne à Carthage attendre que le désespoir et la faim lui livrent un roi sans ressources. Il n'attendra pas longtemps. Gélimer, qui a su combattre, ne peut supporter les privations. La vile nourriture des Maures, leur société orde et grossière, leur contact impur le rebutent. Il fait demander instamment au chef du blocus, l'Hérule Faras, un pain, une éponge et un luth. Un luth! voilà bien l'homme qui va se rendre en stipulant pour sa vie et sa fortune privée. Il se rend en effet, et Bélisaire, de retour à Constantinople dès le printemps de 534, l'y a conduit pour décorer un triomphe illustré d'ailleurs par les dépouilles du temple de Jérusalem, jadis ravies par Titus, enlevées de Rome par Genséric, et enfin retrouvées. Gélimer suivra ce triomphe à pied, revêtu de la pourpre royale. O misère! ô vanité de toutes

(*a*) Alger.

choses! c'est ce que le barbare proclamera lui-même en recevant le pardon de Justinien avec le don d'un riche domaine en Galatie, où il ira finir ses jours. Oui, tout est vain. Ces sacrées dépouilles de Jérusalem, redevenues chrétiennes, où sont-elles maintenant? *Où sont les neiges d'Antan* [a]*?* Et la conquête même de Bélisaire, que devient-elle, à peine achevée? Il n'a rien négligé pour l'affermir; il l'a laissée sous la conduite de Salomon, l'un de ses meilleurs généraux, avec une armée plus que suffisante et plus que pourvue, riche et fortifiée par l'orgueil de la victoire. Pour la mieux garantir et faciliter les ravitaillements, il a fait occuper les îles de la Méditerranée qui la regardent, Mélite et Goula [b], les Baléares, la partie de la Sardaigne qui lui revient, la ville de Lilybée, sinon le fort laissé en litige entre les mains des Goths pour le présent: tout doit donc prospérer pour les Romains à Carthage! Au contraire, tout y est incessamment en confusion. Une partie des troupes s'y est insurgée; la guerre intestine s'y propage, et cent fois comprimée, une première fois par Bélisaire même, sans cesse recommence, tandis que les Maures se chargent d'y perpétuer la guerre de race qui, en moins de cent ans, détruira les trois quarts de la population chrétienne. On a eu beau faire, les heureux jours de l'Afrique romaine ne reviendront plus.

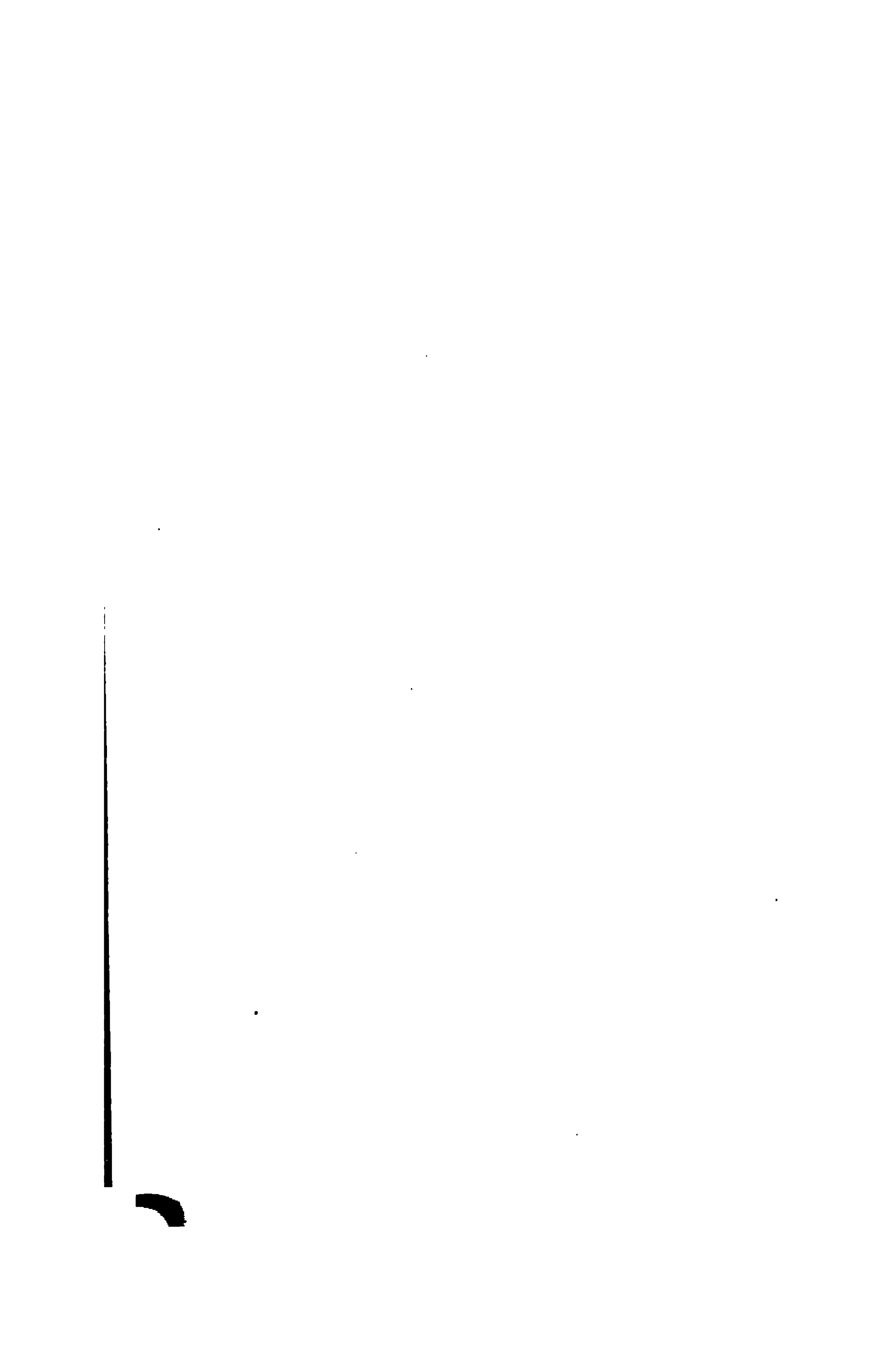
(*a*) Villon. (*b*) Malte et Golo.

Un éclair de puissance apparaîtra encore au septième siècle, sous le préfet Héraclius; mais le temps des Sarrasins approche, et c'en sera fait de cette colonie difficile, à propos de laquelle on pourra toujours répéter à chacun de ses conquérants ce mot connu d'une de nos reines : « *C'est « bien coupé, mon fils, mais il faut coudre*[a]. » Pour en finir sur cette conquête, mentionnons un fait inouï. Sur la nouvelle qu'il en reçut, Cosroës, prétendant que son voisin n'aurait pas dû s'agrandir dans l'Occident sans l'en prévenir, demanda par ambassadeurs[b] d'entrer en part du succès, au moins quant au butin, qui en effet était immense, et il lui fut accordé une forte somme d'argent. Ainsi Justinien trouva l'occasion de mêler de la honte à tant de gloire!

Maintenant que les approches de l'Italie sont faites, il est à propos d'y ramener nos lecteurs. Les menées de l'empereur y avaient fort avancé ses desseins. Au commencement de cette funeste année 534, Amalasonthe, placée entre Justinien et Théodat, ressemblait à une colombe entre un vautour et un serpent. Faisons-le connaître en reprenant de ce côté les choses où nous les avons laissées, c'est-à-dire à partir de l'an 530.

(*a*) Catherine de Médicis à son fils Henri III, qui était venu lui annoncer la fin du duc de Guise.

(*b*) Procop., *De bell. persic.*, lib. I, cap. XXVI.



LIVRE NEUVIÈME.

AN DE J.-C. 530-538.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIÈME.

Éducation d'Athalaric. — Conspiration contre Amalasonthe, régente. — Affaires du saint-siége. — Mort d'Athalaric. — Association de Théodat à la couronne d'Amalasonthe. — Exil et mort de cette reine. — Théodat seul roi. — Vaines négociations avec Justinien. — Bélisaire en Sicile. — Mondon en Dalmatie. — Théodat viole le droit des gens. — Bélisaire débarque en Italie et prend Naples. — Indignation des Goths qui déposent Théodat et lui donnent pour successeur Witigès. — Mort de Théodat. — Witigès épouse à Ravenne la fille d'Amalasonthe. — Bélisaire reçu à Rome. — Witigès marche contre lui à la tête d'une puissante armée. — Siége de Rome. — Il est levé après un an et neuf jours.

An de J.-C. 530-538.

CHAPITRE PREMIER.

Éducation d'Athalaric. — Conspiration de trois seigneurs goths contre Amalasonthe. — Leur châtiment. — Revue des affaires du saint-siége. — Ambassade de Justinien près du pape Jean II. — Le sénateur Alexandre à Ravenne. — Mort d'Athalaric. — Avénement d'Amalasonthe et de Théodat. — Conspiration du roi Théodat contre la reine Amalasonthe. — Il l'enferme. — Il la fait périr.

An de J.-C. 530-534.

Amalasonthe, dans la vue de faire de son fils Athalaric un grand roi, aussi capable de régner sur une nation polie que de briller sur les champs de bataille, avait voulu, stimulée en cela par Cassiodore, l'initier de bonne heure aux lettres et aux sciences. Rien de mieux; mais pensant qu'étant du sang des Amales, ce fils ne pouvait faillir du côté de la valeur et des inclinations guerrières, il semble qu'elle avait disposé cette éducation précieuse d'une façon plus libérale que militaire. Or ceci l'exposait à deux graves dangers : le premier, d'effaroucher les Goths idolâtres de cet enfant, et certainement bien plus militaires

que lettrés; le second, de donner à une monarchie encore nouvelle, entourée de nations rivales toutes livrées aux armes sans partage, un chef trop enclin aux arts de la paix. L'historien Procope [a], qui ne manque jamais un trait de mœurs, nous apprend sur cette éducation de curieux détails. Elle avait été réglée ainsi : un homme versé dans les lettres (*ludi magister*), un Romain sans aucun doute, était chargé d'instruire le jeune roi, et afin d'être en mesure vis-à-vis des Goths, trois d'entre eux des plus distingués par leur intelligence et leur vertu (*solertiâ et æqui cultu*), mais choisis d'un âge avancé pour plus de garanties de prudence pacifique, devaient entourer sa personne, entrer dans sa familiarité, veiller enfin sur son caractère et ses habitudes. Les études jouaient un grand rôle dans la distribution des heures du royal élève; et dès l'abord ceci avait été vu de mauvais œil par ses nationaux, les uns dans leur culte pour la liberté, les autres dans des idées de licence. Durant les trois premières années néanmoins, les choses se passèrent tranquillement, à en juger par le silence de l'histoire; mais au bout de ce temps, soit que les vieillards eussent fait mauvaise garde et laissé pénétrer la flatterie dans le sanctuaire, soit que tout naturellement l'esprit et l'humeur

(*a*) *De bell goth.*, lib. I.

d'Athalaric ne fussent pas tournés à ce régime d'application et de régularité, on dut s'apercevoir que les progrès tant désirés ne répondaient point à l'attente d'Amalasonthe. Loin qu'ils y répondissent, il faut qu'il y ait eu, sous ce rapport, plus d'un trouble et de graves mécomptes, car un jour, malheureux jour! il arriva que la pauvre mère, ayant eu à reprendre son fils de quelque faute, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet (*puerum mater alapâ admonuit, qui lachrymans*, etc.). Sur quoi le prince s'étant mis à pleurer et à s'enfuir pour s'aller cacher dans un coin reculé du palais, la nouvelle de cet événement (c'en était un grand chez les Goths) se répandit soudain et blessa cruellement toute cette race impatiente des injures. Bientôt on vit ces guerriers, naguère si respectueux pour la fille chérie de leur Théodoric, passer des murmures à l'indignation et de l'indignation à d'affreuses calomnies. « C'était « apparemment, disaient les plus téméraires, que « la régente voulait faire mourir son fils, afin de « se remarier et de régner ensuite avec son nou« veau compagnon sur eux et sur les Romains. » Sur ce, on s'assembla, et ici nous ne pouvons nous empêcher d'entrevoir les pas souterrains de Théodat et de Gudeline. On décida qu'une députation de Goths des plus considérables se rendrait près d'Amalasonthe pour lui adresser des représentations, ce qui eut lieu en effet. « Reine,

« dit celui qui avait été marqué pour porter la « parole, le roi, votre fils, n'est pas élevé en roi. « Il y a loin de la connaissance des lettres à la « valeur, si bien qu'on voit d'ordinaire ceux qui « les cultivent abaisser leur naturel et le courber « sous la crainte. Théodoric n'aimait pas que les « jeunes Goths y fussent adonnés, et avait cou- « tume de dire que l'habitude de redouter les « châtiments disposait mal à braver la pointe des « épées. Lui-même, conquérant et maître de tant « d'États dus à son bras seul, ne connaissait pas « les lettres. Renvoyez donc ces vieillards et ces « lettrés, ô reine! Mettez auprès de notre Athala- « ric des gens de son âge qui, grandissant avec « lui, l'exercent au commandement selon nos « mœurs [a]. »

Une démarche aussi insolente ne pouvait manquer de soulever l'âme fière et sensible d'Amalasonthe; mais elle prit sur elle de dévorer ses sentiments ou même de feindre, beaucoup trop sans doute, puisqu'elle consentit à renvoyer les personnes qui lui avaient été désignées et à les remplacer par de jeunes seigneurs goths n'ayant pour toute science et vertu que leur impétueuse ardeur pour les armes et les plaisirs. En mesurant

(a) « Regina, litteratores istos jube valere. Atalaricho autem « sodales da coævos, qui cum ipso ad majorem ætatem perve- « nientes, auctores ipsi sint imperandi, ità ut mos est nobis « barbaris. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

une telle condescendance du point de vue où nous sommes, on serait tenté de lui donner un autre nom; du moins ne saurait-on l'expliquer qu'en disant que rien n'était prêt pour la résistance, que la mère ici n'était pas sans tort et que la régente comptait déjà prendre sa revanche plus tard. En somme, cette conduite fut une grande faute, qui ne satisfit qu'à demi les mieux intentionnés d'entre les réclamants, encouragea les plus coupables, et par-dessus tout décida la perte du jeune roi.

Cependant Athalaric étant désormais soustrait aux études sérieuses par l'éloignement de ses premiers instituteurs et voué, comme les Goths l'avaient demandé, aux exercices de la gymnastique en société d'enfants illustres de sa nation et de son âge (il avait alors quatorze ans), toute cette fièvre de soupçons et d'imputations odieuses se calma pour le moment. L'ordre et la discipline reparurent au palais, et même dans l'État les choses reprirent extérieurement leur cours paisible; nous disons extérieurement : expliquons ce mot.

Trois causes cachées, dont la première se trouva promptement liée aux deux autres, minaient sourdement l'autorité d'Amalasonthe, savoir : la haine de Théodat et de son envieuse épouse Gudeline, la disposition générale des chefs goths à s'inquiéter d'une administration trop visible-

ment romaine, enfin le penchant du clergé, comme celui d'une partie du sénat chaque jour plus nombreuse, pour le souverain d'Orient; penchant aveugle, et depuis la catastrophe du pape Jean de plus en plus actif, quoi qu'on fît. Dès l'année 531 ces trois causes de ruine, et d'abord la haine fratricide du platonicien qui opprimait l'Étrurie, reçurent des événements un accroissement singulier. Depuis que Théodat avait appris par l'incident de l'éducation d'Athalaric comment l'audace faisait reculer la régente, il avait redoublé le scandale de ses usures et de ses extorsions, tellement qu'en dépit de toute complaisance et de toute politique, Amalasonthe, sa cousine germaine, sur l'avis de Cassiodore, ne put s'empêcher de le forcer à restitution envers les victimes d'une avarice impitoyable et inextinguible. De ce jour, donnant un libre essor à ses passions sordides, il entama secrètement avec Justinien la négociation, ou mieux la trahison que nous avons annoncée, tendant à livrer l'Étrurie à cet empereur, moyennant qu'une situation opulente et la dignité sénatoriale lui seraient assurées à Constantinople. Malheureusement il rencontra bientôt des occasions favorables à l'avancement de sa trame infernale, premièrement dans une conspiration de quelques seigneurs goths, secondement dans les relations nouvelles de l'Orient avec le pontificat; affaires dont nous allons parler, en

commençant par celle qui mit la vie d'Amalasonthe dans le plus imminent péril.

Le régime de liberté dont une coalition plus qu'indiscrète venait de doter le jeune roi pour son malheur n'avait pas tardé à porter des fruits pernicieux. A la faveur d'une société turbulente et flatteuse d'adolescents, précoces uniquement en matière de jeux et de festins et déjà initiés à plus d'un secret de la nature, Athalaric[a], devançant l'heure de la puberté, s'était incessamment préparé aux voluptés par la débauche de table, si même il ne les avait abordées; tant l'exemple a de prise sur les premiers temps de la vie! Ses sens ainsi attaqués, ses compagnons, excités par des hommes faits et plus méchants qu'eux, attaquèrent son cœur en lui faisant voir une ennemie jalouse dans son excellente mère; à ce point qu'en peu de temps il en vint, par stupidité autant que par ingratitude, à entendre sans scrupule ni surprise librement discourir de l'utilité qu'il y aurait à chasser Amalasonthe du trône pour lui mettre à lui, roi imberbe, le sceptre en main. Ce

(a) « Pueri Atalaricho omnis vitæ socii facti sunt, nondùm « plenæ pubertatis, ità tamen ut haud longè abessent, qui eum, « simul adoleverat, in vinolentiam ac stupra incitantes, brevi « pravis moribus imbuere, matrique, per stuporem ingenii, non « modò immorigerum fecere, sed et ità ejus securum, ut apertè « in eam conjurantibus barbaris, nihil id pensi faceret, ne tum « quidem cum eam omni exutâ reverentiâ, de penatibus regiis « excedere juberent. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

grand pas une fois fait, trois des seigneurs goths qui s'étaient le plus compromis auprès de la régente par l'insolence de leurs réclamations complotèrent nettement contre elle, n'en espérant plus aucune faveur et ne craignant plus rien de son fils. Telle était leur confiance qu'ils ne se cachaient tantôt plus, grossissant par là d'autant mieux le nombre des conjurés qu'ils les dégageaient de la peur. Le crime avançait ainsi d'un pas rapide et allait s'accomplir, quand, à la grande surprise de ceux qui l'avaient ourdi, la régente qui veillait, déployant soudainement non plus l'âme timide d'une femme [a], mais celle de la vraie fille de Théodoric, frappa chacun des trois chefs de la conjuration d'une mission lointaine et séparée, comme pour leur donner l'occasion de se repentir et leur montrer en même temps qu'ils étaient sous son regard et sous sa main. Toutefois ce coup d'autorité, qui dans le début avait paru déconcerter les machinations, ne fit en réalité que les suspendre. Amalasonthe ne tarda pas à savoir qu'elles avaient repris leur cours menaçant à l'aide d'affiliés voyageurs qui propageaient le mal dans les provinces. Elle résolut alors de porter le dernier coup à ses ennemis, en faisant périr à la fois les trois chefs goths exilés. Mais comme il y allait

(*a*) « Nec exterrita Gothorum in se coitione, necquicquam « muliebriter remittens, sed animi verè regii magnitudinem « ostendens, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

pour elle de la vie à donner cette preuve de vigueur, elle crut devoir, avant de rien entreprendre, s'assurer d'un asile auprès de Justinien, tant elle ignorait les menées de Théodat avec cet empereur! Qu'on juge de l'empressement avec lequel ce dernier accueillit une proposition qui remettait, pour ainsi dire, dans ses mains la monarchie gothique. D'agresseur qu'il comptait devenir, il allait prendre le rôle plus facile de vengeur.

Une fois assurée d'un lieu de refuge, la régente fit donc préparer un vaisseau en secret, le chargea de son trésor pesant quarante mille livres d'or, et le fit diriger sur la côte illyrienne, avec ordre d'attendre des instructions précises avant de débarquer à Épidamne, le Dyrrachium des Romains, le Durazzo albanais d'aujourd'hui. Mais ce fut une précaution superflue; le coup d'État réussit. Les trois chefs goths mis à mort le même jour, le complot, cette fois, fut déjoué. Ceux même d'entre la nation gothique qui, sans avoir trempé dans le crime, étaient opposés à la régente (et il y en avait beaucoup de tels), admirant son énergie, se continrent dans le devoir; quant à ses fidèles partisans, satisfaits de retrouver une reine dans celle qu'ils ne croyaient plus qu'un fantôme royal, ils lui vouèrent un nouveau respect qui lui laissa encore pour quelque temps la faculté de gouverner. De la sorte le vaisseau chargé, tant

attendu à Épidamne, n'y débarqua point, mais fut rappelé à Ravenne, et Justinien déçu n'eut plus qu'à suivre le fil de ses intrigues avec le platonicien d'Étrurie, non sans profiter auprès de la régente du bon vouloir qu'il venait de lui montrer pour lui demander une dure complaisance, celle de recevoir en Sicile la flotte de Bélisaire qui allait se rendre incessamment en Afrique et de lui fournir les ravitaillements et les secours nécessaires, ce qu'Amalasonthe n'accorda pas sans regret ni sans dommage.

L'Italie vit ainsi s'écouler assez tranquillement les années 532 et 533. La masse de la population, grâce à la paix, y était heureuse et nombreuse encore; l'agriculture et le commerce continuaient à y prospérer; les régions supérieures de la société y étaient seules agitées. Il en est de même à l'approche de toute révolution. C'est d'abord dans l'air un point presque invisible, qui se charge et s'étend sans que le commun peuple s'en aperçoive. Quand celui-ci commence à y faire attention, c'est que déjà le vent s'élève; alors le nuage destructeur ne tarde pas à crever sur sa tête, et les campagnes comme les villes sont assourdies de cris et de lamentations.

Vers la fin de 533, Justinien, voyant que tout succédait selon ses vœux à Carthage, tourna enfin directement ses vues vers l'Italie, et envoya au saint-siége une ambassade chargée de présents,

dont nous allons donner le prétexte et les motifs. Mais d'abord il faut rappeler qui occupait à cette époque la chaire de saint Pierre, en ne craignant pas de nous arrêter sur quelques circonstances qui avaient accompagné et suivi deux élections pontificales survenues, pour ainsi dire, coup sur coup; car il n'y en avait pas eu moins depuis l'année 530[a], la dernière de Félix IV, mort en septembre ou octobre.

Ce pape, tout ecclésiastique et sage, comme Théodoric avait prévu qu'il serait, n'avait donné aucun nouvel embarras au gouvernement gothique. Occupé de bâtir des églises, d'ordonner des prêtres et des évêques, de vaquer, en un mot, aux devoirs universels de la charité apostolique, s'il n'avait pas arrêté le mouvement qui entraînait les Romains vers l'Orient, certainement il ne l'avait pas excité. Son pontificat avait donc été paisible. Mais, après sa mort, on put voir que les esprits au fond ne s'étaient point calmés. Le clergé, le sénat et le peuple se divisèrent pour l'élection de son successeur. La majorité donna ses suffrages à Boniface II dans la basilique de Jules, tandis que la minorité, réunie dans celle de Constantin, nomma Dioscore. Les deux partis, très animés l'un contre l'autre, auraient probablement fait revivre ou même dépassé les scan-

(a) Suivant Muratori et Baronius; Fleury dit 529.

dales du schisme de Laurent au temps de Symmaque, si le 12 novembre, après moins d'un mois d'élection, leur émotion ne se fût forcément éteinte, Dioscore étant venu pour lors à mourir. Boniface ne montra guère de douceur dans cette occasion. Poursuivant son compétiteur jusque dans la tombe, il le déclara antipape, et obligea le clergé de signer l'anathème qu'il fulmina en conséquence contre sa mémoire. Cet anathème fut révoqué sous le pontificat qui suivit, et nous tirons de là l'induction que Dioscore avait été l'élu du parti romain. Serait-ce donc que Boniface eût été l'élu d'Amalasonthe et de Cassiodore? En examinant sa conduite, nous ne le pensons pas; mais il est probable que, dans l'ardeur de leurs inquiétudes, les chefs goths, surmontant par leurs passions le penchant des Romains, avaient beaucoup contribué d'eux-mêmes, en s'aidant de la vénalité, à l'élection d'un des leurs; car il faut remarquer que Boniface, bien que né à Rome, était Goth d'origine et fils du comte Sigisvult. Ceci prouve évidemment que la fusion des deux races était déjà plus que commencée.

Le nouveau pape tenait encore quelque chose de sa nation, ses actes le démontrent. A peine installé, il assembla dans la basilique de Saint-Pierre un concile dans lequel il se fit donner le pouvoir de choisir son successeur et désigna

comme tel le diacre Vigile que nous retrouverons plus tard. Une pareille mesure sentait plutôt le glaive que le droit canonique. Prise en présence de Denis-le-Petit, elle avait peu de chance d'être approuvée. Aussi excita-t-elle un si fort soulèvement dans l'Église que peu après, avec la mobilité barbare, le pontife reconnaissant non-seulement qu'il avait violé les canons, mais encore qu'il avait failli envers la majesté royale pour l'avoir privée de la faculté de ratifier les élections, assembla un second concile où il défit l'ouvrage du premier. Ces grands mouvements en sens opposés ne promettaient pas beaucoup de prudence, et durent faire peu regretter Boniface II, lequel mourut prématurément dès l'année 531, selon Baronius, et plus précisément, selon Pagi, le 17 octobre 532.

Avec le Romain Mercure, qui fut élu sous le nom de Jean II quelque temps après la mort de Boniface, avaient reparu sur le trône spirituel les penchants pour Justinien, mais aussi l'esprit de suite et de règle des pontifes romains de ce temps. Ce fut sur sa provocation, autant que sur les plaintes du défenseur de l'Église pendant la vacance des siéges, qu'il obtint d'Amalasonthe une notable lettre[a] à lui adressée au nom d'Athalaric et devenue le texte d'un décret du sénat.

(a) Var. Cassiod., lib. 9, epist. 15.

tendant à réprimer les simonies dans l'élection des papes et des évêques. « Que votre sainteté « sache, y était-il dit, que nous avons fait revivre « avec une nouvelle force les sénatus-consultes « rendus sous votre prédécesseur pour empêcher « l'abominable usage de faire servir les richesses « de l'Église et jusqu'aux vases sacrés, c'est-à-dire « le patrimoine de Dieu et des pauvres, à l'achat « des dignités ecclésiastiques... Nous voulons que « tous ceux qui se rendraient coupables d'un pa- « reil crime à l'avenir soient regardés comme « sacriléges et punis comme tels, entendant li- « miter les droits de notre chancellerie pour la « délivrance des titres en cas de litige, savoir : « pour le pontificat à trois mille sous d'or, pour les « archevêchés et évêchés à deux mille sous, et li- « miter aussi à cinq cents sous d'or les dons qui se- « raient faits au menu peuple dans ces occasions. »

C'était donc au pape Jean II que Justinien adressait son ambassade de l'an 533. Elle était composée d'Hypatius, évêque d'Éphèse[a], de Démétrius, évêque de Philippes en Macédoine, et de leur suite portant force vases d'or, calices d'argent, pierreries, ornements et voiles tissus d'or pour la basilique vaticane. A ces deux prélats était adjoint le sénateur Alexandre qui avait, en outre, une mission officielle auprès de la régente,

(a) Procop. et Fleury, sur les livres pontificaux.

et une autre secrète auprès de Théodat, laquelle nous connaissons assez. Le vrai but de la mission des évêques était d'engager de plus en plus le sénat, le clergé romain et son chef dans les voies de retour à la domination orientale; et il ne faut pas douter que l'empereur n'eût appuyé ces insinuations de tous les moyens de séduction que son trésor lui fournissait. Quant au prétexte, il s'agissait, en donnant une assurance pleine et entière de l'orthodoxie de Justinien, de consulter le saint-siége en son nom sur l'affaire de certains moines, nommés *Acémètes*[a], qui troublaient les esprits au sujet de la seconde personne de la Trinité. Ces moines, déjà condamnés à Constantinople par le patriarche Épiphane, avaient député à Rome deux des leurs, Cyrus et Euloge, pour défendre leurs témérités. Ils ne voulaient pas qu'*un de la Trinité* eût souffert dans sa chair, séparaient ainsi la personne divine du corps de Jésus-Christ qu'ils faisaient corruptible sans distinction, et tombaient par là visiblement dans le nestorianisme. Il semble qu'ils auraient fort bien pu s'en tenir à une sage réponse de saint Fulgence en circonstance analogue, savoir : que le corps de Jésus-Christ est passible, et conséquemment corruptible en tout ce qui est inséparable de l'humanité dans son innocence, et qu'il est in-

(a) C'est-à-dire *qui ne dorment pas*.

corruptible en tout ce qui est essentiel à l'union de la divinité avec la nature humaine. Mais point; plutôt que de tourner si court, ils aimèrent mieux ergoter, disputer à la grecque, sans fin ni mesure, se faire condamner par le pape et persécuter par Justinien. Ce qu'il y a de curieux est que l'empereur théologien, si tendre sur ces matières délicates qui ne le regardaient pas, finit par mourir dans l'hérésie dite des *incorruptibles sans distinction,* et toujours persécuteur de ses adversaires selon sa coutume, quoiqu'il eût laissé sa Théodora faire l'eutychienne librement jusqu'au jour où il la perdit. Mais revenons à la mission du sénateur Alexandre.

Il se rendit donc à Ravenne, y remit des lettres confidentielles de son maître à la régente, puis, étalant officiellement les griefs dont la cour d'Orient se plaignait, en demanda le redressement. Ces prétendus griefs consistaient en ce que les Goths n'avaient pas remis à Bélisaire le fort de Lilybée; en ce que le comte Uliaris, gouverneur de Naples, avait donné asile à dix Massagètes, déserteurs de l'expédition d'Afrique, et refusé de les rendre; enfin en ce que les Goths d'Illyrie, dans on ne sait quelle querelle avec les Gépides, avaient commis quelques hostilités contre la ville de Gratiane, appartenant à l'Illyrie orientale. Amalasonthe repoussa dignement ces chicanes, en représentant qu'on ne devait pas s'arrêter à

de telles misères, en présence de faits décisifs qui justifiaient d'une conduite amie. N'avait-on pas fourni à Bélisaire les secours qu'il avait réclamés, et au delà, en remontant sa cavalerie, sans laquelle il n'aurait pu agir contre les Vandales? A l'égard de Lilybée, fallait-il envier aux Goths la possession d'un rocher stérile, de sa nature sicilien, dont l'empereur, s'il l'avait occupé, aurait dû gratifier les Goths en récompense de leur bon accueil, bien loin de le leur disputer aujourd'hui? Et quant à l'insulte faite à la ville de Gratiane, l'excuse était facile, en cela qu'on l'ignorait et qu'on la regrettait sincèrement. Telle fut la réponse publique de la régente. Procope, sur la foi des rapports que le sénateur Alexandre revint aussitôt faire à Constantinople, prétend qu'en secret Amalasonthe avait promis à cet ambassadeur d'abandonner prochainement l'Italie à Justinien. Nous n'en croyons rien, en nous fondant sur les faits subséquents, qui démentent d'une façon péremptoire cette leçon intéressée. Pour ce qui est de la joie que l'empereur aurait ressentie des rapports de son envoyé, elle est suffisamment justifiée par ce qui put lui être dit avec vérité des dispositions de Théodat, ainsi que de celles du sénat et du clergé en général. Joyeux donc de voir de la sorte avancer ses affaires, Justinien se disposa bientôt à dépêcher à Ravenne un nouvel ambassadeur, l'Illyrien Pierre, natif

de Thessalonique, orateur habile, homme délié, aux formes douces et insinuantes. Cependant que se passait-il à Ravenne avant l'arrivée de ce personnage?

Il était advenu ce qu'une mère tendre et vigilante, mais pour une seule fois trop facile, avait prévu. Athalaric, émancipé avant l'âge et corrompu aussitôt qu'émancipé, dès l'entrée dans sa dix-huitième année avait porté la peine de ses désordres. Une langueur irremédiable, présage certain d'une fin prochaine, l'affaiblissant de jour en jour, Amalasonthe dut se résigner à un malheur imminent, l'envisager, et autant que possible y pourvoir; elle n'avait plus que le choix des fautes. Entreprendre de régner seule, outre que les Goths ne le lui auraient probablement pas permis, c'était une ressource viagère, par conséquent vaine pour le salut d'une monarchie qu'il fallait perpétuer. Abandonner l'Italie à Justinien, c'était insulter aux cendres de son père et se déshonorer. Se rapprocher de Théodat, qui seul propageait dans un fils, Théodégisicle, la race des Amales, assouvir son ambition cupide, n'ayant pu la modérer, se jeter, en un mot, dans la gueule du monstre pour essayer de paralyser son dard, était, à ses yeux, l'unique parti à saisir. Elle pouvait sans doute devenir victime de sa confiance; mais qu'importait, si elle était seule et si les Goths étaient sauvés! Ici nous ne saurions ni assez la

plaindre, ni assez l'admirer; car, de supposer qu'elle ni Cassiodore n'avaient soupçonné le péril, ce serait de la simplicité gratuite.

Sa résolution étant prise, Amalasonthe n'omit rien de ce qui pouvait en diminuer le danger. Elle fit venir Théodat [a], l'accueillit avec une douceur flatteuse, et lui dit : « J'ai à vous informer du « malheur qui m'attend. Les médecins ne m'au- « raient pas avertie de l'état de mon fils, que son « aspect aurait suffi pour me l'apprendre. Il va « m'être enlevé ! Vous êtes le plus proche parent « de mon père, mais vous savez que l'opinion des « Goths et des Romains vous était depuis long- « temps contraire. J'ai usé de sévérité jusqu'ici « avec vous. Je le devais pour vous-même, afin « d'effacer par de justes réparations les torts que « vous vous étiez donnés auprès des peuples, et « d'écarter la pensée que si jamais vous veniez au « trône, votre joug serait pour eux si dur qu'ils « devraient chercher à s'en affranchir. J'y suis « parvenue. Je vous offre, lorsque Athalaric ne « sera plus, de régner avec moi, mais à condition « que vous vous engagiez par serment à me lais- « ser la direction des affaires pendant ma vie. « Répondez-moi. » Là-dessus Théodat, dans son ravissement, se répandit en actions de grâces, en

(a) « ... Vocatum ad se, ut venit, agressa blanditiis, etc. » Procop., lib. I, *De bell. goth.*

protestations d'amitié, et jura solennellement ce qu'il fallait jurer.

Ce point obtenu, Amalasonthe prit deux sages mesures au nom de son fils : la première de donner la préfecture du prétoire à Cassiodore, afin de mettre la plus grande part du gouvernement en mains sûres; la seconde, de rappeler Libérius de sa préfecture de la Gaule, afin d'avoir près d'elle un serviteur à toute épreuve. Le duc Aram fut envoyé[a] à sa place, et fixa comme lui sa résidence à Arles. Peu de temps après ces dispositions, c'est-à-dire au commencement de l'année 534, Athalaric ayant, en effet, terminé ses tristes jours, Amalasonthe et Théodat entrèrent paisiblement, comme frère et sœur, en possession du trône gothique, et, sans trop se presser, notifièrent leur avénement à Justinien, en lui envoyant des ambassadeurs chargés des lettres dont l'extrait suit[b] :

A JUSTINIEN, EMPEREUR, AMALASONTHE, REINE.

« Très clément prince, nous ne vous avons « pas annoncé plus tôt la mort de notre fils, de « glorieuse mémoire, pour ménager vos senti- « ments pour nous dans une circonstance où tout

(a) Dom Vaissette, *Hist. du Lang.*, tome I.
(b) Var. Cassiod., lib. 10, epist. 1 et 2.

« était douleur; mais aujourd'hui qu'avec le se-
« cours de Dieu qui se plaît à tirer notre bien de
« nos plus grands maux, nous avons d'heureuses
« nouvelles à vous communiquer, nous vous ap-
« prendrons que nous avons associé à notre scep-
« tre un homme qui nous tenait de près par le
« sang, qui fera revivre l'éclat de nos aïeux, et
« nous apportera des consolations. Joignez vos
« vœux aux nôtres, et de même que nous vous
« souhaitons toute prospérité dans votre empire,
« souhaitez-nous les mêmes faveurs en nous ac-
« cordant votre bienveillance... Nous joignons
« au courrier qui vous apporte ces nouvelles une
« ambassade qui est chargée de vous demander
« la continuation ou même la confirmation de
« la paix entre nous... La concorde sied à tous
« les princes; entre vous et nous, elle nous ho-
« nore... La brièveté d'une lettre suffirait mal à
« l'expression de nos pensées. Nous avons confié
« à nos légats le soin de les étendre... Veuille
« votre sérénité les accueillir avec sa bonté ac-
« coutumée. »

A JUSTINIEN, EMPEREUR, THÉODAT, ROI.

« C'est la coutume des nations que les rois
« fassent part aux souverains étrangers de leur
« avénement pour entrer avec eux dans une com-
« munion de puissance. La divine Providence m'a

« fait une faveur spéciale, très pieux empereur, « en m'assurant d'avance de votre bienveillance « par le pacte qui vous unit déjà depuis longtemps « à mon excellente sœur et seigneur. Je ne saurais dévier, ayant pour garant le jugement qui « l'a fait resplendir d'une si vive lumière, qui a « établi dans ses États un ordre si admirable, et « si bien affermi l'effet de ses promesses à tous... « En m'associant à ses soins, elle m'a imposé la « loi de suivre avec respect ses desseins pacifiques, et d'imiter sa prudence en recherchant « une amitié qui surpasse toutes les amitiés de « la terre. Ces sentiments entre nous ne sont pas « nouveaux, et par l'histoire de nos communs « prédécesseurs, vous vous souvenez que c'est « une loi d'habitude que la confraternité des « Amales avec l'empire, d'autant plus assurée « qu'elle est plus ancienne... Daignez donc applaudir au choix de ma sœur et seigneur ; votre « suffrage ne m'aura pas moins fait roi que le « sien... Cependant, comme ce que nous avons « à vous dire ne saurait être renfermé dans un « écrit, nous chargeons nos légats, après avoir « accompli les devoirs de salutation, de nous suppléer oralement auprès de votre piété, etc. »

Une lettre d'Amalasonthe à l'impératrice (a) Théodora, pleine d'intérêt pour sa santé déjà

(a) Théodora mourut d'un cancer en 547.

ébranlée, et deux autres lettres de la reine et du nouveau roi à la ville de Rome furent encore écrites dans cette grande occasion ; mais les événements marchèrent si vite que tout ce que contenaient ces lettres était changé avant même que les ambassadeurs qui en portaient la nouvelle à Constantinople y fussent arrivés.

Si Théodat eût été libre, Amalasonthe eût, à toute force, en dominant sa faiblesse, pu triompher de sa méchanceté par la loi qui soumet aux grandes âmes les âmes basses et vulgaires. Mais il était l'époux de Gudeline, et celle-ci, hardie et adroite, ne pouvait supporter que son époux étant roi, une autre qu'elle fût reine. Telle fut, n'en doutons pas [a], la cause la plus agissante de la catastrophe si rapide qu'on va voir. Au bout de très peu de temps de cette association périlleuse, il fut aisé d'en prévoir l'issue. Tandis que, fidèle en apparence à ses engagements, Théodat laissait gouverner la souveraine, qu'il l'endormait avec la perfidie du crocodile par des empressements simulés, il intriguait, disons mieux, il conspirait contre elle avec ses ennemis. Il comblait de grâces et de faveurs, sous des prétextes de clémence, les parents, les amis des seigneurs goths qu'Amalasonthe avait justement punis de mort; il se faisait des créatures prêtes à tout,

(a) *Vie de Cassiod.*, par Scévole de Sainte-Marthe.

s'entourait d'hommes de désordre, goths et romains, pour se garantir des gens de bien, et s'avançait ainsi par la ruse jusqu'au moment jugé favorable pour démasquer à demi ses desseins et tenter un premier coup d'audace. Gudeline le pressant de plus en plus, il crut trouver ce moment propice dans le temps d'une tournée que fit Cassiodore sur les côtes d'Italie, tant pour les mettre en défense que pour veiller à l'approvisionnement de grains dont la disette se faisait craindre.

Ici les détails de l'événement sont inconnus; on ne sait qu'une chose, c'est qu'un certain jour Amalasonthe se vit saisie, arrachée des bras de sa fille Mathasonthe, transportée et bien gardée dans un château situé au milieu d'une petite île du lac étrurien de Volsinium[a]. Quels secrets sont renfermés dans cette île muette? quelles épreuves y dut subir la fille infortunée de Théodoric? La mit-on à la torture? Il faut qu'il en ait été ainsi, dans le cas où il serait vrai qu'elle écrivit à Justinien la lettre que Théodat fit incessamment porter de sa part à cet empereur par Opilion et Libérius, et dans laquelle sa prison était donnée pour une retraite volontaire. Cette lettre, on le pense bien, ne se lit point dans le recueil de Cassiodore, et nous la croyons suppo-

(a) Bollène, près d'Orviète.

sée. Eh quoi! le fidèle Libérius fut mêlé à une pareille mission? Oui; mais hâtons-nous de le dire d'avance[a] pour ne pas laisser un seul instant nos lecteurs en suspens sur un nom si pur, il s'en mêla pour attester la vérité et pour appeler par là de terribles vengeances. Tandis que son faible collègue parla suivant les instructions de son maître, lui ne déguisa point que sa reine avait été enlevée par violence, qu'elle était captive et non retirée; hélas! et en s'exprimant de la sorte, il sera dépassé par la réalité, car le parricide sera déjà consommé.

Sitôt qu'on sut à Rome et dans les provinces qu'Amalasonthe était détrônée et prisonnière, qu'il s'opérait certains mouvements dans les milices gothiques et que le sénat avait été mandé à Ravenne, un trouble et une émotion naturels se manifestèrent dans toutes les classes, chez les Romains et chez les Goths. Des évêques furent députés à la cour pour faire part des soupçons universels et s'informer des choses. Le mouvement se propageait et s'accroissait dans l'attente de leur retour. Théodat fit d'abord bonne contenance, ou même essaya de terrifier, selon la coutume des tyrans lâches à l'apparition des crises

(a) « Rem,ità ut erat, imperatori narravit Liberius, vir ho« nesti studiosus et tenax veri : solus Opilio pertendebat asse« rere, nihil à Theodato nocitum Amalasunthæ, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

d'État, qui, jugeant des autres par eux-mêmes, commencent toujours par une grande confiance dans les effets de la peur publique. Il écrivit deux lettres insolentes[a], l'une au sénat, l'autre au peuple romain, et cela dans l'espoir de tout calmer. Il disait aux sénateurs : « Nous avons ren-« voyé avec honneur les vénérables évêques que « vous nous aviez envoyés, après avoir pris con-« naissance de leur mission, et nous avons ac-« cueilli vos demandes, quoiqu'elles continssent « certaines choses répréhensibles. Nous appre-« nons que Rome est encore travaillée d'une « sollicitude inepte. Si nous étions moins misé-« ricordieux, tous ces soupçons imaginaires pour-« raient bien amener des dangers réels. Compre-« nez que c'est à l'ordre sénatorial que cette « émotion du peuple doit être imputée, puisque « c'est à lui de maintenir la discipline. Il appar-« tient à votre sagesse d'instruire les provinces « de ce qu'elles doivent faire pour honorer un « règne nouveau. Quelle cité restera innocente « si Rome donne le mauvais exemple ? Rendons « grâces à Dieu de ce que nos bontés surpassent « vos fautes ; ainsi nous pardonnons avant même « d'avoir reçu aucun service ; nous ne devions « rien et nous payons ; nous débutons par les « bienfaits, tâchez du moins de les mériter...

(a) Var. Cassiod., lib. 10, epist. 13 et 14.

« Fermez vos yeux et vos oreilles aux vains « soupçons... Il nous en coûte d'avoir à reprendre le sénat, qui doit plutôt reprendre les au- « tres... Si nous avons désiré nous entourer de « cette assemblée illustre, c'était non pour lui « faire injure, mais pour lui faire honneur et « traiter avec elle d'affaires qui lui sont expé- « dientes. La vue du prince est toujours une ré- « compense. Toutefois, pour ne pas vous paraître « trop sévère et pour ne pas priver la ville de « tant de citoyens marquants, nous nous sommes « restreint à mander quelques-uns d'entre vous... « Il n'y a pas là de quoi s'alarmer... Obéissez « donc avec confiance et non par crainte... et « recevez nos conseils en bannissant les soup- « çons... »

La lettre au peuple était moins acerbe; on y lisait d'abord des compliments sur l'antique et constante soumission de Rome à ses princes, qu'elle avait toujours considérés comme la tête du corps dont les citoyens formaient les membres[a]; venaient ensuite des avis, puis des vœux pour que cette fidélité ne se démentît pas, puis des paroles rassurantes.

« Écartez, ajoutait Théodat, écartez ces vaines « craintes de vos esprits... Réservez-les pour vos

(a) « Majorum vestrorum semper proprium fuit, ut tanquàm « membra capiti, ità suis principibus viderentur adjungi, etc. » Procop., lib. 10, epist. 14.

« ennemis, non pour vos défenseurs... Vous avez « un bon roi qui vous aime... les Goths ne vous « sont plus étrangers... Que deviendrait notre « réputation si votre puissance, si votre gloire « étaient amoindries?..... Confiez-vous donc à « nous, etc. »

De telles réprimandes et de telles douceurs ne promettaient rien de bon; leur effet ne se fit pas attendre. La haine acharnée des familles que la régente avait frappées dans sa juste rigueur, la considération, du reste assez plausible aux yeux de la politique sans morale, que de laisser vivre Amalasonthe après l'avoir enchaînée était un danger de plus sans un crime de moins, cette autre que de laisser vivre ses principaux amis en la faisant mourir était appeler sur soi-même d'inévitables représailles, mais avant tout l'envie implacable de Gudeline, achevèrent bientôt de déterminer Théodat. L'année 534 n'était donc pas tout à fait écoulée qu'il envoya des sicaires dans l'île de Volsinium, et l'horrible forfait s'accomplit. Au même instant furent mis à mort plusieurs des grands que l'on redoutait le plus; mais les noms et le nombre des victimes sont restés inconnus. On s'arrêta toutefois au préfet du prétoire, Cassiodore, dont on avait besoin, et dont l'immense crédit sur le peuple des deux races comme sur l'armée gothique aurait rendu le sacrifice peu sûr, peut-être même impossible.

Quant à la jeune orpheline Mathasonthe, elle fut reléguée dans le palais de Ravenne où nous verrons que la fortune, dans ses vicissitudes, ne l'oublia pas toujours.

Tel fut le sort d'une reine mémorable qui ne connut du trône que les tourments, pendant que, sous sa tutelle, ses heureux sujets n'en connurent que les bienfaits. Quand on réfléchit sur ce que cette princesse eut à déployer de force d'âme, d'activité, de fermeté, de présence d'esprit pour maintenir, durant huit années, son État dans ses limites intégrales et dans une situation prospère, au milieu de tant de rivalités au dehors et de trames diverses au dedans, on ne peut que répéter avec son ministre qu'elle avait en elle de quoi égaler les plus grands hommes de sa race. On l'avait peu senti pendant sa vie, même chez les siens; on le sentit à sa mort. On devait sans doute la regretter en voyant son successeur! Il sembla pour lors aux Goths et aux Romains que Théodoric avait une seconde fois disparu. Les Romains l'eussent regrettée bien davantage encore si l'avenir du lendemain s'était révélé sans voile à leurs yeux fascinés. A l'égard des Goths, ils ne retrouveront plus, après l'avoir perdue, quelque image de leur Théodoric dans leurs rois Witigès, Totila et Teïas, que pour tomber sur les champs de bataille d'une façon digne de lui et digne d'elle.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Théodat roi. — Ses diverses négociations avec Justinien. — Bélisaire en Sicile. — Les deux Mondons envahissent la Dalmatie. — Abandon de l'Italie convenu. — Combats inopinés en Dalmatie. — Mort des deux Mondons. — Théodat ranimé viole le droit des gens à Rome. — Bélisaire, au moyen d'une trahison, débarque en Italie. — Il assiége Naples et le prend par surprise. — Indignation des Goths. — Witigès proclamé. — Théodat poursuivi et mis à mort.

An de J.-C. 534-536.

La politique de Justinien reçut les contre-coups de tant d'événements précipités. Il avait à peine dépêché à Ravenne Pierre de Thessalonique avec des instructions dressées sur les rapports du sénateur Alexandre, c'est-à-dire dans le sens de sa triple intrigue, d'abord auprès de Théodat, pour hâter la livraison de l'Étrurie, puis auprès du sénat et du clergé, pour déter- 1
miner par eux Rome en sa faveur; enfin, auprès de la régente, pour la compromettre par le redressement de ses prétendus griefs, lorsque arrivè-

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

rent à Constantinople les premiers ambassadeurs envoyés d'Italie, qui lui firent part de la mort d'Athalaric et de l'avénement d'Amalasonthe au trône gothique, en société de son cousin. Déjoué un instant dans ses manœuvres, il songeait à engager avec les nouveaux occupants de ce trône convoité un nouveau motif de querelle, quand Opilion et Libérius, députés pour lui annoncer la *retraite* d'Amalasonthe, lui fournirent le prétexte qu'il demandait à la fortune. Ces deux derniers députés s'étaient croisés avec Pierre de Thessalonique dans la petite ville maritime d'Aulone, sur la côte illyrienne, et lui avaient appris l'emprisonnement de la reine qu'ils savaient, mais non sa mort qu'ils ne savaient pas encore. Pierre, voyant ses premières instructions devenues caduques, prit le parti d'en envoyer demander d'autres à son empereur, et de les attendre à Aulone même. Ces secondes instructions lui commandèrent de manifester un vif mécontentement de la déchéance d'Amalasonthe. Il les reçut promptement, mais cependant trop tard pour trouver la malheureuse prisonnière encore vivante. Alors, en habile homme qu'il était, il n'hésita pas à prendre ouvertement, au nom de son maître, qualité de vengeur du crime accompli, et n'eut pas de peine à faire trembler Théodat et Gudeline sur leur siége sanglant. Voilà les faits tels que Procope les a exposés dans son his-

toire gothique ; et ces faits sont naturels, parfaitement liés à ceux qui précèdent comme à ceux qui suivent. Pourquoi donc, de nos jours [a], a-t-on voulu les voir autrement, et tels que l'historien grec, dans son *Histoire secrète*, les a travestis, au point d'avancer qu'Amalasonthe fut sacrifiée par le conseil de l'ambassadeur Pierre, à l'instigation de l'impératrice Théodora, qui aurait été jalouse du mérite et de la beauté de la reine des Goths ? Encore que, dans l'*Histoire secrète*, il y ait un très grand nombre de faits vrais, il ne faut pourtant pas méconnaître qu'il y en a aussi de faux, dictés par une censure passionnée ; et cette dernière version est de ce nombre. On peut s'en convaincre en faisant une grande attention aux lettres royales d'Italie adressées à Justinien et à Théodora, que Cassiodore [b] a insérées dans son dixième livre. C'est là que se trouve la confirmation de ce que nous venons de rapporter et de ce qu'on va lire.

Aussitôt donc que Théodat et Gudeline virent, par l'air et les discours de l'ambassadeur Pierre, de quelle façon leur crime était envisagé à Constantinople, ils tombèrent dans de rudes appréhensions. Ils éprouvèrent, non pas des remords sans doute (les remords n'entrent pas dans de

(*a*) Du Buat., *Hist. des anciens peuples de l'Europe.*
(*b*) Var. Cassiod., lib. 10, epist. 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.

pareils cœurs), mais des regrets du moins de s'être si fort avancés avant de s'être assurés de Justinien; et, passant subitement de leur superbe audace à des bassesses indignes, ils s'empressèrent de rendre par lettres un hommage tardif au sénat et au peuple romain, en même temps qu'ils employèrent les prières, les supplications, les promesses, pour calmer l'envoyé d'Orient, le suppliant d'écrire en leur faveur à son maître et de lui bien représenter qu'Amalasonthe avait uniquement été victime de la vengeance des familles au sujet des trois seigneurs goths que cette reine avait mis à mort, mais que, pour eux, ils étaient innocents de sa perte.

Dans sa lettre au sénat, Théodat, dont le langage fier était bien changé, s'exprimait ainsi[a] : « Pères conscrits, notre piété nous commande;... « et bien qu'avec l'aide de Dieu nous puissions « tout, nous ne voulons rien faire que de louable.... « Nous vous avions annoncé la clémence,... c'est « trop peu;... nous voulons même effacer vos plus « légères sollicitudes... Ceux que nous chargeons « de vous porter cette lettre sont aussi chargés « de vous porter notre serment... Nous y serons « fidèle... Comment ne le serions-nous pas, et « pourrions-nous désirer autre chose que ce qui « plaît à la Divinité, nous qui avons été formé

(a) Var. Cassiod., epist. 16, 17.

« au gouvernement par de saintes lectures?...
« Montrez-vous donc fidèles également... Après
« nos promesses, ce sera de votre part plutôt nous
« rendre que nous offrir l'affection. »

Ce roi (si c'est là un roi) écrivait aussi au peuple romain en ces termes : « Citoyens[a], con-
« naissez combien votre prince vous aime, puis-
« que au milieu des soucis qui l'assiégent il n'est
« occupé que de votre sécurité, qu'il court au de-
« vant de vos vœux !... Votre bonheur est notre
« lustre, et vos joies sont accueillies par nous
« avec reconnaissance... Nos envoyés vous por-
« teront notre serment... Bannissez donc tout
« vain soupçon ;... et joignez-vous à nous pour
« implorer de la majesté suprême des jours tran-
« quilles. »

Ces lettres étaient accompagnées de précautions plus solides. Dans l'instant même où Théodat les envoyait à Rome, il réunissait vers la capitale une armée de Goths par les soins de Cassiodore, afin d'être prêt à tout événement; et de peur d'alarmer les Romains qui jouissaient du privilége de ne point avoir chez eux de troupes sur le pied de guerre, il les prévenait par écrit que rien ne devait les inquiéter dans l'approche de ces troupes, qu'il avait donné ordre au comte des domestiques Vacénès qui les com-

(a) Quirites.

mandait, de payer toutes les dépenses nécessaires selon le prix marchand[a] des choses, de ne point entrer dans la ville, mais de veiller à sa sûreté du dehors en établissant les logements en lieux convenables. « A Dieu ne plaise, ajoutait-il en « finissant, que cette ville sacrée, de tout temps « la terreur des nations, soit réduite à se défen- « dre dans ses murs! »

Il est à présumer que ces démonstrations de défense n'eurent lieu toutefois qu'après le départ de Pierre de Thessalonique. Cet envoyé resta peu de temps à Ravenne et n'avait pas perdu celui qu'il y avait passé. Dès qu'il eut reçu de Justinien une réponse ambiguë aux soumissions qu'il avait obtenues par la menace et transmises à Constantinople sans délai, il se hâta de retourner près de l'empereur, et lui porta les témoignages de la gratitude obséquieuse de Théodat et de Gudeline. C'était assurément de la reconnaissance gratuite, car Justinien, qui s'était borné à recevoir leurs excuses sur la mort d'Amalasonthe sans les approuver ni les admettre, et à leur répondre sans s'engager ni à la paix ni à la guerre, pressait alors même de jour en jour les préparatifs des deux expéditions que nous verrons en action dès la présente année 535, l'une

(a) « ... Secundùm forum rerum venalium, etc. » Var. Cassiod. lib. 10, epist. 18.

de Bélisaire en Sicile, l'autre de Mondon en Illyrie. N'importe : il est bon d'extraire ces lettres honteuses, qui sont déjà un commencement de châtiment pour ces époux réprouvés. « Grâces « soient rendues, disait Théodat, grâces soient « rendues à la Divinité, toujours amie de la con« corde entre les princes, de ce que votre clé« mence à eu pour agréable notre avénement... « Donnez ainsi au monde un exemple de votre « bénignité... Vous ne recherchez pas les viles « querelles... Les guerres injustes ne vous plai« sent point... Comment[a] pourriez-vous refuser « la paix à des suppliants, vous qui avez cou« tume de l'imposer aux nations furieuses?... « Nous avons voulu que le sénat et le très saint « pape fussent informés sur-le-champ de vos dé« sirs, pour que l'illustre Pierre, votre légat, vous « portât sans remise leur réponse... Car nous « désirons faire tout ce qui vous est agréable... « C'est ce dont nous chargeons de vous assurer « le légat que nous adjoignons au vôtre. »

Gudeline n'était pas en arrière de Théodat, et s'adressant à l'impératrice Théodora, elle lui disait, entre autres choses : « J'ai reçu les ré« ponses de votre piété avec une gratitude res-

(a) « Quemadmodùm enim pacem exorati abjicere poteritis, « quam iracundis gentibus consuevistis imponere, etc. ? » Var. Cassiod., lib. 10, epist. 19.

« pectueuse, les paroles qui sortent de votre « bouche ayant plus de prix que tous les trésors[a]... « Vous m'exhortez à faire passer par vos mains « les demandes que nous aurions à présenter à « votre triomphant époux et seigneur... Pour- « rions-nous douter du bon succès d'une affaire « appuyée d'une telle puissance?... Achevez votre « ouvrage et réalisez nos espérances... Nous avons « ordonné que le sénat et le très saint pape obtem- « pérassent sur-le-champ à vos désirs... Vous « serez promptement obéie, et votre légat ne « trouvera plus dans Rome la personne qui s'y « était réfugiée et que vous en voulez faire sortir... « Il en sera de même de toutes choses, etc... »

Ce ne fut pas la seule fois que Théodora reçut de telles missives de Gudeline. Il s'établit entre ces deux femmes, faites pour communiquer ensemble, une correspondance suivie, mais qui n'empêcha pas Justinien de marcher à son but.

Cet empereur tranchait déjà du souverain à Rome; il recevait des pétitions d'Italie, donnait sa protection, redressait des torts, le tout sous forme de recommandations au roi, ou même directement au pape. Tantôt c'étaient de pauvres religieuses désolées par une inondation qui, n'ayant pas de quoi payer leur impôt, devaient

(a) « Colloquia oris vestri muneribus celsiora, etc. » Var. Cassiod., lib. 10, epist. 20.

être dégrevées; tantôt, nous l'avons vu par la lettre de Gudeline, c'était un réfugié de Constantinople qu'il fallait chasser de Rome où il avait cherché asile; une autre fois, c'était une dame de race gothique, l'illustre Véranilda, dont les biens avaient été confisqués sur la fin du règne de Théodoric à cause qu'elle avait abjuré l'arianisme, laquelle il fallait réintégrer dans sa fortune; réclamation fort juste assurément, mais non moins insolente venant d'Orient. Et tout cela était accordé avec une ardeur de plaire qui trahissait chez Théodat la nécessité d'obéir. Nous avons tout lieu de penser que ce prince avait chargé l'ambassadeur Pierre de concessions bien autrement importantes; qu'il avait, par exemple, accordé le redressement de tous les griefs qu'Amalasonthe avait si dignement repoussés et fort au delà, comme de restituer Lilybée avec un plus ample territoire, comme d'abandonner une partie de l'Illyrie occidentale pour mieux effacer l'injure faite à la ville de Gratiane; et nous fondons cette conjecture sur la manière dont l'Italie fut entamée de ces deux côtés à la fois aussitôt que l'empereur se jugea prêt, ce qui ne tarda guère.

Cependant pour mieux abuser Théodat et ralentir ses précautions de défense, Pierre de Thessalonique fut encore envoyé à Ravenne avant la double attaque de l'Orient, et son retour y fut

salué par de nouvelles lettres des deux époux à Justinien et à Théodora [a], dont l'analyse n'apprendrait rien que des bassesses nouvelles.

Enfin [b], vers l'automne de 535, Bélisaire parut dans les eaux de Lilybée avec un flotte portant une armée moins redoutable par le nombre que par le choix des soldats et des généraux. Quatre mille légionnaires, trois mille Isauriens, une troupe de confédérés, deux cents cavaliers huns, trois cents Maures la composaient, sans compter une garde particulière et une brillante suite. Sous les ordres du vainqueur de l'Afrique se faisaient remarquer d'abord deux des meilleurs capitaines de Justinien, Constantin et Bessas, tous deux de Thrace. Après ceux-ci venaient à la tête de l'infanterie Hérodien, Paul, Démétrius et Ursicin. La cavalerie était commandée par Valentin, Magnus et Innocentius. Ennas conduisait les Isauriens. On admirait encore parmi ces braves le jeune Photius, fils d'un premier lit d'Antonine, que son beau-père chérissait pour sa valeur précoce et son mérite singulier. Le tout, bien qu'allant à peine à dix mille hommes, semblait trop considérable pour une simple prise de possession de Lilybée. Aussi n'était-ce plus de Lilybée qu'il s'agissait, ni de l'apaisement des troubles

(a) Var. Cassiod., lib. 10, epist. 22, 23, 24.
(b) Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

de Carthage, deux opérations préliminaires que Bélisaire eut bientôt achevées vers la mi-décembre. L'expédition débarqua au pied de l'Etna, dans le golfe où se trouve Catane qui ouvrit immédiatement ses portes. Autant en fit Syracuse, où Bélisaire, par un heureux hasard, eut l'honneur de faire son entrée triomphale avec Antonine, le dernier jour de son consulat et de l'année 535. Les Goths, commandés par le comte Sinderich, se défendirent quelque temps vaillamment dans Palerme; mais à la fin ils capitulèrent. Ainsi l'île entière, qui n'avait jamais été fort affectionnée au gouvernement gothique, et parfois non sans raison, repassa en quelques semaines sous les lois impériales. Bélisaire s'y établit suivant ses ordres, qui étaient de l'occuper s'il ne rencontrait pas d'obstacles sérieux, mais de ne pas s'acharner à une conquête qui serait disputée, et dans ce dernier cas d'aller attendre les événements à Carthage.

Au même instant Mondon traversait l'Illyrie avec une armée, se portait rapidement sur Salone en Dalmatie, s'y arrêtait provisoirement, après l'avoir escaladée sans trouver beaucoup de résistance, et se rendait maître de la province d'autant plus facilement que l'on n'avait pas osé se mettre sur un pied de défense de ce côté. L'empereur avait aussi voulu se donner des auxiliaires du côté de la Gaule et de la Ligurie, en en-

voyant aux rois francs Clotaire, Childebert et Théodebert des ambassadeurs chargés de leur offrir de riches présents et de conclure avec eux une ligue offensive, au nom de la religion, contre les Goths ariens. Ces princes, qui venaient d'en finir avec Gondemar et de se partager la Bourgogne, excités par l'orgueil de leur conquête à signaler leur valeur en Italie, où devait les attendre un riche butin, promirent leur concours; mais soit que leurs divisions les aient arrêtés, soit que la préfecture de la Gaule gothique ait été trop bien gardée par le duc Aram et Marcias, ils ne firent pour le moment aucune tentative qui ait laissé de traces.

Dès que Théodat eut reçu la nouvelle de l'occupation subite de la Sicile et de la Dalmatie, il fut frappé de terreur, comme s'il s'était vu captif et traîné à Constantinople, à l'exemple de Gélimer[a]; et Pierre de Thessalonique saisit cette occasion d'obtenir des concessions décisives. Un traité fut signé, d'après lequel le roi platonicien accordait à Justinien sans combat, savoir : la Sicile entière, le tribut annuel d'une couronne d'or du poids de 300 livres, un corps auxiliaire de trois mille Goths toujours disponible, l'abandon du droit de peine capitale et de confiscation sur tout

(a) « Is vero metu vecors, non minùs quàm si cum Gelimere « captus et ipse traheretur, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

prêtre ou sénateur, l'abandon du droit de nomination au patriciat et au rang sénatorial sans l'aveu de l'empereur, l'obligation d'ouvrir les jeux du cirque et du théâtre au nom de l'empereur; et enfin cette autre obligation de ne frapper aucune médaille, de n'élever aucune statue royale sans que l'effigie impériale fût en même temps frappée ou élevée à côté et à la droite de la première.

Pierre de Thessalonique était déjà parti pour présenter ce traité à la ratification de son maître quand Théodat, tout d'un coup saisi du scrupule de n'avoir point assez fait pour la paix, fit courir après lui pour le rappeler. L'ambassadeur, atteint à la station d'Albe[a], revint à Ravenne, et eut aussitôt avec le roi d'Italie l'entretien suivant: « Croyez-vous, dit ce dernier, que l'empereur soit « satisfait de nos conditions? — Je le pense, ré« pondit Pierre. — Mais, reprit Théodat, s'il en « était autrement, que me resterait-il à faire? « —Combattre[b], répliqua l'envoyé. — Très cher « légat, s'écria le disciple de Platon, cela ne « serait pas juste. —Pourquoi pas? dit l'inter« prète de Justinien. Il est juste que chacun de« meure d'accord avec lui-même; ainsi votre lot, « très excellent prince, est d'étudier les écrits

(a) Le président Cousin dit en Albanie; ce qui est peu naturel.

(b) « Ut pugnes, vir bone... » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

« des sages. Celui de mon empereur est d'agir « fortement. Ce sont des choses très différentes. « Les préceptes de la sagesse, et surtout ceux de « Platon, interdisent de donner la mort à son « semblable, encore moins à beaucoup de ses « semblables. Ceux de la politique commandent « à Justinien de revendiquer à tout prix une terre « qui de tout temps appartint à l'empire. — Eh « bien! dit Théodat, je rendrai l'Italie à l'em« pereur par un second traité; mais promettez« moi que vous ne le lui montrerez que s'il refuse « le premier. » Ainsi finit l'entretien, et le second traité fut signé des deux époux. Est-il un spectacle plus triste que celui de la candeur dans la lâcheté? Pouvait-on croire alors que, grâce à l'élan spontané des Goths, d'une situation si honteuse sortirait une lutte héroïque de dix-huit ans? Achevons promptement ce qui concerne un prince dont l'extrême indignité ne pouvait être surpassée en étendue que par la grandenr d'âme de ses sujets.

Rien n'était capable de rassurer ce cœur pusillanime. Il ne se contenta pas de renvoyer Pierre de Thessalonique nanti de son honneur et de sa couronne; il voulut, pour plus de sûreté, le faire accompagner du pape, qu'il chargea d'appuyer de sollicitations ses démarches pour la paix[a], et

(a) Fleury, liv. 32 de l'*Hist. ecclés.*

arracha du sénat, sous des menaces de mort, une lettre qu'il convient d'extraire :

« A JUSTINIEN[a], EMPEREUR, LE SÉNAT ROMAIN.

« Il n'est que trop nécessaire et il est toujours « honorable de supplier un prince pieux pour le « salut de la république romaine... Nous vous « supplions donc, très clément empereur, et du « sein du sénat[b] nous vous tendons les deux « mains, afin d'obtenir de votre libéralité, pour « notre roi, une paix stable... Que votre alliance « rende le repos à l'Italie! Si vous nous aimez, on « nous aimera... Que si nos prières ne suffisent « pas, écoutez la voix de Rome tout entière qui « vous crie : Accueillez mes maîtres, accueillez « mes défenseurs, de peur que n'étant plus pro- « tégée par vous, je ne sois opprimée par eux... « Ne soyez pas la cause de ma ruine, vous qui « avez toujours été la source de mes prospéri- « tés!... J'ai eu beaucoup de rois; je n'en ai jamais « eu d'aussi lettrés que l'est celui qui vit aujour- « d'hui... J'aime mon prince Amale; je l'ai nourri « de mes mamelles; il m'est cher par sa prudence, « il est vénérable aux nations par sa vertu... Si « l'Afrique a mérité de recouvrer sa liberté, l'Ita-

(a) Var. Cassiod., lib. 11, epist. 13.

(b) « De gremio curiæ duplices tendimus manus, etc. »



« lie doit-elle perdre la sienne? Cela lui serait « trop cruel... Magnifique triomphateur, com- « mandez à votre colère!... Ainsi vous implore « la ville éternelle par l'organe de ses sénateurs; « si ce n'est assez, joignez-y, par la pensée, la « voix des saints apôtres Pierre et Paul!... Ils « combleront de biens votre empire et vous « paieront les faveurs que vous nous accorderez.»

En lisant de telles choses, on est tenté de demander non pas où était le sénat de Camille et des Scipions, mais même où était celui de Tibère. Mais c'est surtout la lettre de Théodat, dont Procope donne la teneur, qu'il faut lire, si l'on veut avoir la mesure de l'infamie. Nous nous bornerons à dire que l'héritier de Théodoric y confesse l'éloignement qu'il a pour les armes, et qu'il y vend son royaume pour des biens-fonds[a] d'une valeur annuelle de douze cents livres d'or, poids de marc!

L'ambassade d'Italie, qui accompagna ou suivit de près Pierre de Thessalonique, entra dans Constantinople le 2 février 536, et y fut reçue avec de grands honneurs. Le pape, qui la conduisait, était alors non plus Jean II, mort depuis le 26 avril ou le 27 mai de l'année précédente, mais

(a) « Si mihi prædia dentur, quorum obventiones ad auri « pondo mille ducenta pertingant, non illis regnum mihi erit « carius, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

son successeur Agapet, fils du prêtre Gordien, et d'abord archidiacre. Ce pontife, qui devait mourir en Orient moins de trois mois après, vécut assez pour signaler son zèle et sa fermeté. Arrivé avec cinq évêques, savoir : Rusticus de Fesule, Sabin de Canuse, Épiphane d'Éclane, Asture de Salerne et Léon de Nole, lesquels étaient suivis des diacres Théophane, Vigile et Pélage, de Mennas et Pierre, notaires, il demanda la paix à l'empereur, comme on l'avait chargé de le faire; mais ayant aussitôt reconnu que la guerre ou la prise de possession de l'Italie était résolue, il n'insista pas et tourna toute son attention vers les affaires de l'Église, qui réclamaient pour lors son intervention suprême. Le patriarche Épiphane venait de mourir peu auparavant, et la mauvaise influence de Théodora l'avait remplacé par l'acéphale Anthime, évêque de Trébisonde, transféré, contre toutes les règles, de son siége au siége de Constantinople. Ni séductions d'argent, ni prières, ni menaces ne firent fléchir Agapet. Il assembla et présida dans la capitale un concile où Anthime fut déposé. L'orthodoxe Mennas fut élu par son action inflexible, et le vertueux pontife termina sa vie par cette victoire difficile. Son corps, honoré de magnifiques obsèques à Constantinople, fut rapporté à Rome et enterré dans la basilique de Saint-Pierre. Disons tout de suite qu'à l'instigation

menaçante de Théodat les Romains élurent, vers le 2 juin, le sous-diacre Sylvère, fils du pape Hormisdas[a].

Cependant dès que Justinien avait eu connaissance du second traité qui lui fut montré avant le premier, on le pense bien, il était entré dans une grande joie, et, sans perdre un moment, il s'était mis en devoir d'expédier à Bélisaire l'ordre de débarquer à Rhèges et de marcher directement sur Rome par Naples. Au même instant il expédiait une troisième fois auprès de Théodat Pierre de Thessalonique, assisté d'Athanase, frère du sénateur Alexandre, avec des lettres de ratification dans lesquelles, en acceptant l'Italie, il assurait à celui qui la lui livrait de si bonne grâce de riches domaines faisant partie du patrimoine royal des princes goths. L'acceptation contenait, en outre, d'amples compliments où l'ironie n'était pas ménagée, si elle était déguisée[a]. « La « réputation de prudence de Théodat était déjà « faite, y était-il dit, mais ce dernier trait la cou« ronnait... Il n'aurait pas à se repentir d'avoir « préféré l'amitié à l'inimitié de l'empereur... « L'opulence qu'il désirait, ainsi que les plus

(1) Il ne faut pas s'étonner de voir tant de prêtres ayant des enfants à cette époque ; cela signifie simplement qu'ils avaient été mariés avant d'entrer dans les ordres, ce qui est une matière à édification plutôt qu'à scandale.

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

« hautes dignités romaines, lui seraient assurées;
« c'est ce que Pierre et Athanase étaient chargés
« de lui garantir, et bientôt Bélisaire viendrait
« lui en donner la démonstration. »

Les deux légats partirent sur ces dispositions et ne mirent que le moins de temps possible pour se rendre auprès de Théodat qu'ils ne joignirent qu'à Rome et trouvèrent dans le voisinage d'une bonne armée, non plus abattu comme précédemment à Ravenne, mais plein de confiance présomptueuse et enflé d'un orgueil cruel, à la manière des lâches qu'un hasard heureux vient de favoriser.

L'activité de Cassiodore n'avait pas été en défaut par rapport à la sûreté de l'Italie pendant la mission du pape Agapet. Nous avons dit qu'une armée avait, par ses soins, été réunie autour de Rome. Cette armée, bien munie, s'était accrue; une garnison respectable, renfermée dans Naples, ville précieuse qui, moins grande alors qu'aujourd'hui, avait une forte enceinte, y soutenait l'esprit des habitants favorable aux Goths. Une avant-garde gothique, également bien pourvue et placée sous les ordres d'Ebrimuth, propre gendre du roi, mari de sa fille Théodenante, se tenait à Rhèges pour y attendre de pied ferme tout ce qui débarquerait de la Sicile. Marcias, encouragé et ravitaillé, pouvait répondre de la Gaule ostrogothique, et empêcher les Francs de se jeter sur

la Ligurie, point capital dans la circonstance. Enfin une troisième et nombreuse armée, improvisée à la faveur d'une ardeur guerrière que quarante ans de glorieuse et paisible possession n'avaient point attiédie, s'était trouvée rassemblée comme par enchantement au pied des Alpes juliennes, presque aussitôt après la surprise de Salone et l'invasion de la Dalmatie par Mondon et son fils Maurice. Là commandaient le comte goth Grippa, et Asinarius, que son nom doit faire présumer Romain d'origine. Ces deux hommes, n'écoutant que l'impétuosité des leurs, avaient tout d'un coup franchi les montagnes et les rivières, et s'étaient précipités sur un corps avancé d'Orientaux amené par le fils de Mondon au delà de Salone. Un combat acharné, où Maurice avait succombé [a] avec presque tous les siens, non sans causer de grandes pertes aux Ostrogoths, avait rendu l'avantage à ceux-ci. Mondon, désespéré de la mort de son fils, était bientôt accouru, du fond de la Dalmatie, avec toutes ses forces, et dans une terrible bataille que Procope appelle, une bataille de Cadmus, tant elle fut sanglante, il avait payé de sa vie la plus inutile victoire.

(a) « Ubi Salonas propè ventum est, occurrit eis Mauritius, « Mundi filius, non cum multis... Acri facto prælio, Gothorum « nobilissimi ac fortissimi cadunt, romani exercitus propemo« dùm omnes et ductor ipse Mauritius. » Procop., *De bell. goth*, lib. I.

Après ce double effort, les troupes de Justinien, démembrées et sans chefs, s'étaient éloignées en désordre, et les Goths décimés s'étaient maintenus dans les forts de la province, aucun des deux partis n'ayant osé se fier aux faibles murailles de Salone[a]. En résumé, de ce côté l'Italie, naguère menacée de si près, se voyait heureusement préservée; mais pour combien de temps?

Voilà ce qui, annoncé à Théodat dans Rome, l'avait si fort enivré. Il s'était cru vainqueur, il s'était cru sauvé, sur la foi d'un perfide sourire de la fortune. Mais il n'en était pas où il croyait en être; il en était tout à l'heure au *Phédon*. Effectivement, le brillant coup de main des Goths en Dalmatie n'aura qu'un résultat éphémère. Dès que Justinien sera informé de la mort des deux Mondon, il enverra en Illyrie Constantin, son grand écuyer, avec de puissants moyens d'y rétablir promptement ses affaires et de reprendre Salone. Ce général, débarqué à Épidamne avec une flotte et des troupes fraîches, y recueillera tout ce qu'il pourra trouver d'auxiliaires et de fugitifs, les embarquera, puis, longeant la côte, ira descendre à Lysias sur l'Adriatique, ce qui obligera le vaillant Grippa, devant des forces supérieures de terre et de mer, à consulter la prudence et à regagner l'inexpugnable Ravenne avec ses nobles

(a) Aujourd'hui Spalatro.

débris, en abandonnant la Dalmatie entière aux Orientaux. Son digne compagnon Asinarius le suivra dans sa retraite, pour s'honorer plus tard, sous Witigès, par de nouveaux travaux; et telle aura été l'issue de la première campagne, sur ce point, à la fin de l'année 536.

Mais Théodat ne prévoyait pas ces choses quand Pierre de Thessalonique et Athanase le rejoignirent à Rome et le sommèrent d'exécuter le traité définitif qu'il avait signé en second lieu, à toute éventualité, dans le temps de sa grande défaillance de cœur et d'esprit; aussi reçut-il très mal les deux envoyés de l'empereur. Vainement Pierre essaya-t-il de le rappeler à la foi du serment et aux égards dus au caractère d'ambassadeur, ce prince le rappela lui-même à la réserve que le droit des gens impose à ses organes, et le menaça de la prison. Alors l'habile envoyé, profitant de la présence des seigneurs goths, livra le secret de la honteuse négociation qui avait été conclue, et tira de son sein une lettre de l'empereur adressée à la nation gothique. Dans cette lettre, qui fut lue hautement, on vit que Justinien promettait toute sécurité pour les personnes comme pour les biens des particuliers, et toutes dignités aux chefs de cette nation généreuse qu'il qualifiait d'adoptive. Sur quoi Théodat, furieux d'être ainsi compromis, fit jeter Pierre et Athanase dans les fers. Mais le premier coup était

porté contre son autorité ; il se donna le dernier lui-même par sa faiblesse.

Pendant qu'il faisait ainsi le triomphant, son gendre Ébrimuth[a], trop bien formé à son école, s'était laissé séduire par l'or de Bélisaire et par l'appât du rang de patrice à Constantinople où il avait couru cacher sa honte et recevoir, avec les principaux officiers de sa suite, le prix de sa trahison ; en sorte que le vainqueur de la Sicile avait pu débarquer tranquillement de Messine, dissoudre le corps goth qui devait s'opposer à sa descente, occuper Rhèges sans combat, puis s'avancer vers Naples à travers le Brutium et la Lucanie sans rencontrer d'obstacles. Tout autre que Théodat, sur ce désastre, eût marché à Naples pour y soutenir le courage d'une garnison et d'une population fidèles, et de là se porter au devant de l'ennemi avec confiance, ayant une telle place pour appui ; mais ce parti n'était pas à son usage. Il se mit à consulter un devin juif, à trembler d'un présage sinistre, et se contenta de se couvrir, autour de Rome, du gros de ses troupes qu'il retint dans l'inaction. Quel pouvait être son dessein ? Il serait difficile de le dire. Les Goths crurent qu'il les trahissait. Après ce qu'il venait de faire contre les envoyés de Justinien,

(a) « Ubi mox Ebrimundus, Theodati gener... cernens prosperitatem consulis, ultrò se dedit ad partes victoris, etc. » Jornandez, *De regnorum successione.*

cela est impossible aujourd'hui à supposer. Il est probable qu'il n'y eut alors de trahi que lui-même et par la peur. Quoi qu'il en soit, cette inconcevable inaction, gardée malgré les plus vives instances des Napolitains, fit tomber avec la ville de Naples le boulevard méridional de la monarchie gothique.

Nous laisserons Procope s'étendre sur les circonstances de ce siége difficile, terminé par une nouvelle fatalité, après une résistance héroïque, et suivi du pillage général, du sac des églises même, du massacre ou de la captivité des vieillards, des femmes et des enfants. C'est à lui, peintre vivant, témoin oculaire et rapporteur spécial des exploits de Bélisaire, de raconter comment, malgré les conseils de l'opulent Stéphane et de quelques autres riches commerçants établis à Naples, race naturellement peu dévouée par position, comment encore, en dépit des promesses flatteuses du général grec, la constance des habitants excitée par deux des leurs, Pastor et Asclépiodote, par l'intérêt des Juifs et la valeur des Goths, prolongea, durant vingt jours d'attaques vigoureuses, une défense qui allait enfin déterminer la retraite et probablement la perte des assiégeants, lorsque le hasard ayant fait découvrir à un soldat isaurien l'entrée d'un aqueduc souterrain dont l'issue débouchait au milieu de la ville, Bélisaire y sut introduire par ce canal

quatre cents des siens, s'en faire ouvrir les portes et s'en emparer par surprise, pour avoir ensuite bien de la peine à calmer la férocité des vainqueurs. Quant à nous, qui devons retracer cette guerre brièvement et principalement du point de vue gothique, nous sommes rappelé en toute hâte au milieu des Goths dispersés devant Rome sur les routes de la Campanie.

Le bruit trop fondé de la chute de Naples ne se fut pas plutôt répandu parmi ces braves que, d'un mouvement simultané, ils se concentrèrent près d'un bourg nommé Régète[a], à 35 milles ou 280 stades de Rome, lieu propice au campement de leur nombreuse cavalerie, arrosé qu'il était par une petite rivière, dite le *Decemnovium* parce qu'après un cours de 19 milles elle se jette dans la mer à Terracine.

Dès qu'ils eurent opéré cette réunion, leurs griefs communs exaltant chez eux des passions longtemps comprimées, ils déposèrent par acclamation leur indigne roi[b], pour mettre à sa place un de leurs chefs, Witigès, homme de naissance obscure, mais illustré par de brillantes actions dans la guerre des Gépides.

A cette nouvelle, Théodat s'enfuit seul de Rome

(*a*) Entre Anagni et Terracine.

(*b*) « Tollatur, inquiunt, de medio, qui cum sanguine Gotho-« rum et interitu sua cupit scelera excusari, etc. » Jornandes, *De regnor. success.*

pour gagner Ravenne ; mais Witigès ne lui laissa pas le temps d'y arriver. Entré dans la capitale presque aussitôt, il lança des coureurs sur les traces du fugitif. Le chef des coureurs [a], Octaris, était ennemi particulier de Théodat, qui l'avait traversé dans son amour pour une jeune et belle fiancée. La vengeance, en pareil cas, donne des ailes. Théodat fut bientôt atteint et tué sur place. Son fils Théodégisicle, laissé en arrière, fut jeté dans une prison. On ne sait plus rien de ce jeune et dernier rejeton mâle de la race de Théodoric, non plus que de Gudeline, sa mère ; cette famille fatale dut avoir une fin sévère, si ses malheurs ont égalé l'opprobre de son chef.

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

CHAPITRE TROISIÈME.

Witigès roi. — Il épouse Mathasonthe. — Sa lettre à Justinien. — Bélisaire est reçu à Rome en ami. — Préparatifs de Witigès à Ravenne. — Son traité d'abandon de la Gaule gothique en faveur des trois rois francs. — Il marche contre Bélisaire. — Combat sanglant sous les murs de Rome. — Dispositions prises de part et d'autre pour un siége.

An de J.-C. 536-537.

Grâce au ciel, nous en avons fini de ce règne ingrat. Désormais s'il nous reste à rappeler de grands malheurs, sources d'égales violences, du moins n'aurons-nous plus rien à montrer de ce qui, rabaissant l'humanité au-dessous d'elle-même, flétrit l'âme du lecteur, comme celle de l'historien.

Witigès, monté au trône de Théodoric par le double titre de la valeur et de la nécessité, fut pressé de consacrer son autorité incertaine encore par une déclaration solennelle de ses sentiments. Après avoir reçu dans Rome le serment de l'armée présente et celui du sénat, il adressa donc à tous les Goths une proclamation [a] où nous

(a) Var. Cassiod., lib. 10, epist. 31.

remarquons les paroles suivantes : « Encore « que nous devions tout rapporter à la main « divine et qu'il ne nous arrive aucun bien que « par elle, cela est surtout vrai de la dignité « royale. Car on ne saurait supposer que Dieu « désigne sans motif un homme à l'obéissance « des peuples. C'est pourquoi, remerciant très « humblement le Christ, notre auteur, nous vous « faisons savoir que les Goths, nos frères, nous « élevant sur un bouclier à la manière de nos « ancêtres [a], nous ont fait roi, entre des épées « nues, afin d'honorer par les armes un d'entre « eux qui doit tout ce qu'il est à la guerre. Ils « ne sont pas venus nous chercher au fond d'un « lit, mais en pleine campagne, ni au milieu des « entretiens flatteurs, mais au bruit des clairons, « pour que la nation gothique, excitée par ces « sons frémissants, reconnût un soldat dans son « prince.... Ces hommes forts, nourris dans les « combats, ne pouvaient supporter un maître non « éprouvé, qui avait à conquérir sa réputation, « quoi qu'il présumât de sa vertu..... Confirmez « leur choix.... Déposez la crainte et les soup- « çons... N'attendez de nous rien de dur... Ayant

(a) « More majorum, etc... inter procinctuales gladios... non « in cubilis angustiis, sed in campis latè patentibus, etc... nec « inter blandientium colloquia delicata, sed tubis concrepanti- « bus sum quæsitus, ut tali fremitu concitatus... geticus po- « pulus, etc... » Var. Cassiod., lib. 10, epist. 31.

« combattu avec vous, nous avons appris à vous « connaître et à vous aimer..... Ce ne sera pas « nous qui briserons les armes des Goths... Tous « nos actes auront pour but l'utilité commune... « Nous vous promettons un gouvernement tel « que les Goths ont droit de l'attendre d'un suc-« cesseur du grand Théodoric[a], de cet homme « insigne, si bien, si parfaitement fait pour le « trône, que l'amour pour sa mémoire, que le « respect pour ses conseils sont déjà des titres « au commandement.... Soyez donc tranquilles, « Dieu aidant! »

Le premier soin de Witigès aussitôt qu'il se vit installé fut d'envoyer des ambassadeurs à Justinien pour lui demander la paix, mais pour la demander noblement, en prince prêt à la guerre. Cassiodore[b] nous a transmis la lettre écrite par le nouveau roi dans cette occasion. Tout y respire le sentiment d'une bonne cause, sans aucun mélange de faiblesse. « Très clément empereur, y « est-il dit, ne vous ayant point offensé, nous ne « craignons pas de vous demander la paix... Fai-« tes cesser l'effusion du sang que rien mainte-« nant ne commande... Quelle raison auriez-vous « de nous attaquer? Si vous aviez à vous plaindre

(a) « Quale Gothos habere deceat, post inclytum Theodori-« cum, etc. » Var. Cassiod., lib. 10, epist. 3.

(b) *Ibid.* lib. 10, epist. 32 et seq.

« de Théodat, Théodat n'est plus. Si vous vouliez
« venger la reine Amalasonthe, elle est vengée...
« Il est encore temps de réparer tant de maux, etc.
« C'est dans ce but que nous envoyons tels et tels
« à votre sérénité. »

Ce grand objet de la paix fut recommandé spécialement aux prières de tous les évêques d'Italie; et pour plus de célérité, une dépêche fut adressée au préfet de Thessalonique pour l'engager à hâter et faciliter de tout son pouvoir le voyage des légats qui se rendaient à Constantinople. Vaines quoique légitimes démarches! Il fallait s'ouvrir d'autres voies de salut. Witigès le comprit, et sans attendre des réponses restées inconnues, mais que chacun peut suppléer, il pourvut aux nécessités du temps, si non avec l'inspiration du génie qui n'eût pas manqué à Théodoric, du moins avec courage et prudence. On a pu s'étonner que, promu par la confiance des troupes, il ne se soit pas vivement porté sur Naples pour tenter de l'arracher à un vainqueur encore mal affermi, au lieu de commencer son règne militant par une retraite sur Ravenne. Mais n'est-ce pas une témérité que de juger sévèrement de si loin un homme si éprouvé contre le danger après comme avant son élévation? Il est plus sage de s'en fier aux raisons qu'il donna lui-même de sa conduite et qui furent approuvées unanimement de ses chefs goths dans le con

seil qu'il tint à Rome à ce sujet et dont voici l'extrait fidèle[a].

Il exposa donc dans ce conseil qu'il fallait se garder d'attacher de la honte à une retraite momentanée qui amènerait un succès durable, et de mettre son honneur à tout risquer pour un succès incertain; que Bélisaire, avec le peu de troupes qu'il avait, venant à se maintenir heureusement dans une ville aussi forte que l'était Naples, ce qui lui serait plus aisé que de tenir la campagne, porterait une atteinte funeste à la cause et à la réputation des Goths; tandis que, laissé provisoirement libre de s'étendre, il s'affaiblirait par là même et n'en deviendrait que plus facile à vaincre; que la majeure partie des forces gothiques se trouvant dans la Vénétie, la Ligurie et la Gaule, il était convenable de les réunir à soi pour marcher ensuite avec avantage contre l'ennemi; qu'il était urgent, avant tout, de s'assurer des Francs qui paraissaient vouloir seconder Justinien, et de les empêcher de prendre l'armée gothique à revers pendant qu'elle serait occupée en avant; qu'en toute affaire c'était seulement la fin qu'on devait considérer et qui absolvait ou condamnait les hommes; que d'ailleurs il ne fallait pas s'alarmer à l'égard de Rome, qu'il y laisserait une garnison d'élite, suffisante pour la pré-

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

server de Bélisaire jusqu'à son retour, pour peu que la population demeurât dans le devoir; enfin que si les Romains faisaient défection, il valait mieux qu'ils fussent dès l'abord ennemis découverts que cachés, et que dans ce cas, qu'il ne voulait pas prévoir, une telle ville serait plutôt un empêchement pour le général de l'empereur qu'un secours, par l'embarras que sa garde lui causerait. Ces raisonnements ayant convaincu l'assemblée, le départ fut résolu. Witigès confia la sûreté de la capitale à quatre mille Goths choisis, dont il donna le commandement à Leudéris, vieux capitaine renommé pour sa bravoure et son intelligence. Il exhorta le vertueux pape Sylvère, le sénat et le peuple à se rappeler le bonheur que les enfants de Théodoric leur avaient donné depuis l'entrée de ce prince en Italie, et à y répondre dans ces graves circonstances; et après leur avoir adressé de fermes adieux sous la promesse d'un retour prochain, il se mit en marche, non sans emmener avec lui les plus riches sénateurs, par forme d'honorable cortége, mais en réalité comme otages de la fidélité des Romains, ce dont les Romains ne se souvinrent pas assez tout en voyant partir ces futures victimes avec regret.

Arrivé à Ravenne à travers l'Émilie dont il pourvut en chemin les différentes places, le roi-soldat, voulant plaire à la nation gothique par une alliance avec le sang de Théodoric, épousa

Mathasonthe, cette unique fille d'Amalasonthe que nous avons vue reléguée au fond du palais des Amales après la fin tragique de sa mère. Procope, et d'après lui beaucoup de copistes, ont dit que ce fut un mariage[a] de violence. Cela nous paraît plus que douteux; car, outre que, dans son histoire particulière, Jornandez permet[b] de croire tout le contraire, c'eût été manquer le but de plaire aux Goths que d'insulter la petite-fille de leur prince. Si Mathasonthe, ajouterons-nous, eût été forcée dans son mariage, il lui eût été facile de s'y soustraire dans le temps des infortunes de son époux, au lieu de les partager comme elle le fit en Italie d'abord, et à Constantinople ensuite pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de cet époux captif et dépouillé de la pourpre royale pour être revêtu du simple patriciat. Elle se remaria dans la suite, il est vrai, à Germain, neveu de Justinien; mais des secondes noces n'ont jamais rien prouvé contre l'harmonie des premières.

Witigès ne fut pas distrait, par les soins d'un

(a) « Eò ubi venerat, Matasuntham, Amalasunthæ filiam, maturam jàm virginem, in matrimonium assumit invitam, ut sibi imperium nexu cum Theoderichi domo firmaret. » Procop., lib. I, *De bell. goth.*

(b) « Mathasuentam... sibi in matrimonium sociarat. Cumque his novis nuptiis delectatus, aulam regiam fovet Ravennæ, etc..» Jornandez, *De reb. getic.*, cap. LX.

nouvel hymen, des instants devoirs de sa position. Loin de là, on le vit déployer avec une activité singulière, que Cassiodore secondait encore, toute l'habileté que l'expérience peut suggérer à un homme de guerre en présence de la nécessité. Levées de troupes, choix des chefs, chevaux rassemblés et équipés, garnisons, magasins, armement des navires, rien ne fut omis, et l'immense trésor de Ravenne suffisait à tout, sans que les peuples fussent grevés. Chose admirable, que nous apprend encore le recueil[a] du fidèle ministre : dans les premiers temps de la guerre, notamment après certains ravages causés en Ligurie par de courtes apparitions de Bourguignons et d'Allemans, il y eut des remises d'impôts.

La Dalmatie réclamait une attention spéciale. De là pouvait, à chaque moment, venir une irruption soit d'Orientaux avec Constantin, soit même de Suèves chevelus et autres peuples de la domination des Goths; car de tels sujets, en pareille occurrence, se changent bientôt en adversaires; on le voyait depuis peu par l'exemple des Pannoniens de Sirmium qui venaient de se joindre aux Gépides, et déjà l'on pressentait justement une même conduite des habitants de la Norique et de la Rhétie qui s'agitaient en menaçant les châteaux des Alpes. Et en effet, ils acceptèrent,

(a) Var. Cassiod., lib. 11 et 12.

dès qu'il se présenta, le joug de Théodebert, le plus hardi des rois francs. D'ailleurs Justinien semait l'or de tous côtés pour débaucher les tributaires de l'Italie, suivant sa constante politique de détruire, disait-il, les barbares par les barbares. Il était donc important d'avoir des forces imposantes au delà des Alpes juliennes, sur un développement au moins de cent milles, à partir de la mer. Witigès y envoya deux grands corps sous les ordres d'Asinarius et d'Uligisale, celui-ci devant se porter contre Salone en longeant la côte, appuyé d'une flottille de dromons; le premier devant déboucher par les montagnes, maintenir les Suèves chevelus, se recruter chez eux et de là donner la main à son collègue. Ces deux braves rempliront leur mission au prix de grands sacrifices d'hommes et de vaisseaux, et réussiront à paralyser Constantin, sans toutefois parvenir à le forcer dans Salone.

Restait la question capitale de la Gaule ostrogothique. Fallait-il l'abandonner, dans la vue de rompre l'alliance des Francs avec Justinien? Nous serions tenté de croire que les Francs eussent été moins dangereux, comme ennemis distants et contenus, que comme alliés voisins et avides. Il est vrai que l'événement nous instruit mieux que la prévoyance ne pouvait faire Witigès. Quoi qu'il en soit, ce prince prit son parti d'évacuer cette précieuse terre d'Arles, de Marseille et d'A-

vignon, d'en rappeler Marcias avec tous ses Goths et de remettre aux rois francs, qui se les partagèrent, avec une forte somme en or la province entière, sous la condition qu'au mépris de leurs engagements avec l'empereur ils s'engageraient avec lui. Théodebert principalement, que Justinien avait adopté pour fils d'armes, souscrivit à ces conditions, ainsi que ses oncles Childebert et Clotaire; mais tous trois voulurent, pour ne point se compromettre avec l'Orient, que leur dernier engagement fût tenu secret, et que les auxiliaires qu'ils fourniraient, lorsqu'ils en seraient requis, fussent pris exclusivement parmi les peuples récemment soumis à leur domination, afin que, de cette part, le secours parût spontané. Ils débutaient ainsi par la ruse. Mauvais gage d'amitié! douteuse alliance payée d'un trop haut prix! L'abandon de la Gaule étant décidé, le roi tint un nouveau conseil pour se faire approuver des Goths. Les Goths l'approuvèrent, sur cet ancien dictum qu'il leur cita[a] : « A l'œuvre! demain viendra! (*Hoc age! cras veniet!*) » Dans la ferveur de leur zèle pour le maître qu'ils s'étaient donné, ils ne lui refusaient rien. Naguère, quand Théodat déchirait fièrement les traités de concessions et emprisonnait les envoyés d'Orient, ils n'avaient pas confiance en lui; maintenant ils en avaient

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

en Witigès qui cédait bénévolement tout leur territoire en dehors de l'Italie. C'est que le premier ne voulait que vivre, tandis que le second ne voulait que vaincre : ici la personne était tout. Marcias, rappelé, se mit donc en devoir de repasser en Ligurie avec sa nombreuse armée que dut suivre une plus nombreuse population. Mais ce n'était pas une petite affaire que ce brusque départ après une possession de trente-trois ans. Marcias, malgré ses efforts, n'était pas encore arrivé en Italie le 9 décembre 536[a], jour où Bélisaire entrait dans Rome. Cependant il faut dire en peu de mots comment cette capitale, étrangère au monde romain depuis Augustule, était rentrée sous l'autorité dite romaine.

Le plus grand mal qu'avait produit la trahison d'Ébrimuth à Rhèges avait été de troubler l'esprit des Goths du midi. Ces Goths peu nombreux de la Calabre, de l'Apulie et du Samnium, à l'exemple de ceux du Brutium et de la Lucanie, et non-seulement parmi eux les possesseurs exempts de service et leurs femmes, mais les millénaires, se voyant livrés par le gendre même du roi, ne savaient plus ce qu'ils deviendraient. Bientôt la prise de Naples, la fuite et la mort de Théodat, la retraite de Witigès, avaient achevé

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. I., et du Buat, *Hist. des anc. peuples de l'Europe*, tome X.

d'égarer leur jugement; et dans cette ruine générale chaque canton ne songeant plus qu'à soi, on avait vu plusieurs détachements de Goths, principalement de ceux du pays de Bénévent, venir trouver Bélisaire et se rendre à lui, tandis que d'autres, dans leur désespoir, s'étaient contentés de rejeter l'empereur, sans prendre parti contre lui. Le général romain, jaloux d'encourager les défections, rassurait les colons ruraux, recevait les millénaires à composition, et, selon les cas, les faisait passer en Sicile ou les incorporait dans ses troupes : procédé hasardeux dont il put toutefois, dans la suite, tirer avantage. C'est ainsi qu'enhardi dans ses opérations, il s'était enfin déterminé à marcher sur Rome, sans attendre l'effet de l'attaque de Constantin en Dalmatie. Il poussa l'audace guerrière jusqu'à ne laisser dans Naples que trois cents des siens sous le commandement d'Hérodien, à en mettre à peu près autant dans la plus forte place de cette région après Naples, celle de Cumes, dont l'entrée ne lui fut pas disputée, et à s'avancer ensuite paisiblement par la voie Appienne, en se faisant suivre d'une partie de sa flotte qui alla occuper Ostie. Ses Orientaux de toute origine ne pouvaient se lasser d'admirer la beauté du pays, et surtout cette magnifique voie séculaire si bien conservée, si large et d'une solidité si compacte (*rari operis spectaculum*)[a].

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

Au bruit de sa marche, tout Rome s'était ému. Laisserait-on les quatre mille Goths de Leudéris fermer les portes? Mais si l'on fermait les portes, il faudrait aider la garnison à défendre les murs; et la guerre n'était plus du goût des Romains, sans compter que le fort parti du clergé, du sénat et même du peuple, qui, dès les dernières années de Théodoric, avait tourné ses vœux vers l'Orient, alors que de ce côté il y avait peu de chances de succès, aujourd'hui que la réussite semblait assurée, ne s'était ni modéré ni amoindri. Au contraire, ce parti s'était grossi de beaucoup de gens qui avaient longtemps aimé et servi les Goths; et nous ne le trouvons pas étrange. A le bien prendre, ces nouveaux déserteurs ne méritaient pas le nom de traîtres. L'amour de la patrie pouvait à cette époque excuser la soumission à Justinien. Il fallait à cet amour joindre un grand caractère et des vues profondes, pour soutenir encore la cause gothique au terme où elle en était. Les Cassiodores, en un mot, rares dans tous les temps, avaient dû le devenir et l'étaient devenus bien davantage à cet instant de crise décisive. On s'assembla, on entoura le pape Sylvère, qui par caractère incapable de trahir, par ses fonctions sacrées devait, dès là qu'on le consultait, opiner pour les mesures pacifiques. Avant tout, les Romains voulaient éviter le sort de Naples. Aussi la délibération ne fut-elle pas lon-

gue. On prévint les Goths que les portes seraient ouvertes; et dès lors toute défense n'ayant plus d'objet à leurs yeux, ils se préparèrent à regagner Ravenne. Le Milanais Fidelis, autrefois questeur d'Athalaric, s'était offert pour aller au devant de Bélisaire, et lui annoncer de la part des Romains leur intention de se soumettre sans résistance, à la seule condition d'une complète sauvegarde. Il réussit facilement dans sa mission; et peu de jours après le général de l'empereur entrait dans Rome par la porte Asinaria, à l'heure juste où les Goths en sortaient par la porte Flaminienne. Le seul Leudéris voulut demeurer à son poste: on ne sait trop pourquoi. Procope dit que ce fut par la honte qu'il eut de sa fortune (*pudore tristis fortunæ*)[a]. Bélisaire l'envoya sous escorte à Constantinople porter les clefs de la cité des Césars à son César.

A peine établi dans le palais de la Palme-d'Or avec Antonine, l'heureux conquérant s'occupa de visiter les murs, de les renforcer, de disposer les angles des créneaux de manière à couvrir les défenseurs des fossés, d'amasser des provisions et des armes, de clore certaines portes en maçonnerie solide; bref, d'arranger toutes choses pour le cas de siége. Les habitants[b] admiraient ces

(*a*) Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

(*b*) « Romani... mirantes interim non sine formidine, quæ-

travaux non sans effroi. Ils avaient cru que Bélisaire ne ferait que traverser Rome pour courir à l'achèvement d'une conquête aisée; ils avaient compté sur de paisibles trophées, non sur l'étendard planté au môle d'Adrien. Était-ce donc la guerre qu'ils avaient appelée, au lieu de l'éloigner d'eux? Oui, sans doute. L'heure approchait où il faudrait combattre et souffrir malgré soi, souffrir non pas une seule occupation, mais trois occupations violentes, accompagnées de la famine et de la peste. Il devait y avoir un moment, dans cette guerre imprudemment et de longue main provoquée, où, pour avoir voulu chasser les ariens plutôt que de les instruire, le siége de saint Pierre, si vénéré de Théodoric et des siens, serait violé par le bras du libérateur, souillé par un intrus, enfin exposé sans défense au premier barbare occupant; où la superbe ville qui, avant l'entrée de Bélisaire, contenait au moins trois cent mille âmes, entre lesquelles nombre d'opulents patriciens, ne verrait plus errer sous ses portiques détruits, au pied de ses édifices en ruines, qu'à peine cinq cents habitants décharnés par la misère[a], des chiens et des animaux immondes; châtiment rigoureux, mais juste, d'un

« rebant intrà se, intrassetne urbem cum opinione futurum « ut obsideretur, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

(a) Sous Totila. *Voyez* Procop., lib. III.

peuple ingrat ! L'Italie, à la vérité, sera délivrée des Goths ! (*Italia liberata da Goti !*)

Cependant Bélisaire, dans la confiance que lui donnait sa fortune fabuleuse, commit une grande faute, celle de détacher ses deux meilleurs capitaines, Constantin et Bessas, avec deux corps de son armée, en leur ordonnant de tenter les principales places de l'Ombrie et de l'Étrurie et d'y laisser au besoin les garnisons nécessaires. Il eût été plus conforme à son premier plan de laisser l'un d'eux à Rome qui l'avait reçu à bras ouverts, et de continuer, avec presque toutes ses forces, une marche victorieuse contre un ennemi désorganisé, qui cherchait à se rétablir; et même en se tenant sur la défensive, restait la règle qui interdit les gros détachements au début des grandes entreprises. L'idée du héros était chanceuse, eût-il une armée plus nombreuse que ne la fait son historien dans l'intérêt de sa gloire, chose fort probable du reste. Car si les deux chefs détachés se fussent opiniâtrés dans leurs succès et eussent tardé tant soit peu à rejoindre leur général, le combat que nous verrons bientôt Bélisaire si brillamment soutenir sous les murs de Rome aurait pu avoir pour lui une issue fatale. En tout, dans cette première expédition d'Italie où il réussit, son art jeta moins d'éclat que son étoile, tandis que, dans la seconde, où il fit des prodiges, il échoua : c'est encore son historien qui le dit, et

ici évidemment on peut l'en croire. Bessas marcha donc sur Narnia, place réputée alors très forte à cause de son assiette au sommet d'un mont escarpé. Par l'effet d'un vertige commun à la guerre chez les malheureux, Narnia ne se défendit pas. Constantin, de son côté, n'eut qu'à se montrer pour entrer dans Spolète qu'il fit garder, puis dans Pérouse, où il s'établit et qu'il sut maintenir contre Unilas et Pitza accourus pour la reprendre, et aussitôt attaqués, vaincus, faits prisonniers et envoyés à Bélisaire. A cette nouvelle, Witigès furieux cessa d'attendre Marcias qui venait seulement de repasser les Alpes. Ayant rassemblé à la hâte une armée que Procope, contre la vraisemblance, porte à cent cinquante mille hommes, armée où la cavalerie dominait et qui était toute bardée de fer, fantassins, cavaliers et chevaux, il se dirigea droit à Rome, sans se mettre en peine de Pérouse, de Spolète ni de Narnia, tant il craignait que Bélisaire ne l'attendît pas. Il arriva bientôt sur le Tibre près du point où l'Anio s'y jette, à quelques stades de la ville. Heureusement pour le général romain, Constantin et Bessas, dès qu'ils avaient appris cette marche, s'étaient repliés vivement sur la capitale, mais le second plus tardivement que le premier, en sorte qu'il eut à passer sur le corps des nombreux coureurs de Witigès pour atteindre les murs.

Au confluent de l'Anio et du Tibre, se trouvait

un pont dont Bélisaire avait fortifié l'extrémité par une forte tour, non pas avec la prétention de fermer les chemins de Rome, puisqu'il ne manquait pas plus haut d'autres ponts ni de barques sur le fleuve et sur la rivière, mais afin de ralentir, par la difficulté d'un passage direct à forcer, l'arrivée de l'ennemi; car attendant chaque jour des renforts qu'il avait demandés et profitant de chaque jour pour augmenter l'armement de la jeunesse romaine, ainsi que l'approvisionnement de la ville, il mettait à haut prix les jours et les heures. Une troupe de barbares commandée par Innocentius avait été chargée de garder la tour du pont, en arrière de laquelle le général romain, dont le camp était près de là, s'était proposé, dès le lendemain, de livrer bataille aux assaillants, sitôt qu'ils seraient en train de franchir l'obstacle. Mais ces mesures furent déjouées par une lâcheté aggravée d'une trahison insigne. L'armée gothique, ayant fait diligence, se présenta un soir tout entière en avant du pont. A cette approche, la petite garnison épouvantée abandonna son poste et courut cacher sa honte dans la Campanie, n'osant pas rentrer dans le camp romain. Bien plus, vingt-deux transfuges allèrent avertir Witigès des desseins de l'ennemi. Les Goths purent donc facilement occuper la tour pendant la nuit, passer l'Anio, et surprendre Bélisaire alors que, ne se doutant de rien, il venait tranquillement, avec une avant-

garde de mille chevaux, reconnaître l'emplacement où il allait ranger son armée. Il marchait en tête des siens, monté sur un fort cheval de guerre alezan, marqué de blanc[a] du front aux naseaux, ce qui l'eût assez fait remarquer, quand même les transfuges ne l'eussent pas désigné aux flèches des Goths par ce cri : « *Tirez sur l'alezan !* » Aussitôt s'engagea des deux parts, avec une égale fureur, un rude combat de cavalerie, dans lequel Bélisaire, en attendant ses renforts, fit, par nécessité, l'office de soldat autant que celui de chef, avec une intrépidité, une vigueur et une adresse merveilleuses. Heureux fut-il dans ce péril imminent de s'être acquis l'amour de ses gardes comme il l'avait[b]; car au milieu de tant de piques et de flèches dont il était le but et qu'il n'évitait d'abord qu'en se ruant de droite et de gauche, qu'en distribuant la mort en tous sens, il eût fini par succomber infailliblement sans ses amis qui, se disputant l'honneur de mourir pour le préserver, l'entourèrent, le couvrirent et le tirèrent de ce mauvais pas, et ce qui est à peine croyable, de telle façon que ni lui ni son cheval ne furent blessés. Ainsi fit entre autres le garde Maxence qui tomba sans vie à ses pieds après des efforts de valeur qui ont transmis ce noble nom

(*a*) En gothique, *bala*.

(*b*) « Magnum in eo periculo fructum tulit satellitum suorum « ac protectorum in se amoris. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

jusqu'à nous. Enfin l'avantage passa du côté du désespoir. Les cavaliers goths plièrent, tournèrent le dos et furent poursuivis jusqu'à l'endroit où se tenait leur infanterie. Là, nouveau virement de fortune : les Romains-Grecs, rencontrant un rempart supérieur, cédèrent le terrain, et poursuivis à leur tour par une cavalerie fraîche jusque sous les murs de Rome, vers la porte qui depuis a conservé le nom de porte de Bélisaire, ils souffrirent cruellement. En vain criaient-ils à la milice romaine qui garnissait les créneaux de leur ouvrir la porte; cette milice, craignant de voir entrer les vainqueurs avec les vaincus et se sentant trop compromise vis-à-vis des Goths pour affronter leur vengeance, se tint close sans même vouloir donner asile à Bélisaire qu'elle ne reconnaissait pas d'ailleurs, tant la poussière et le sang l'avaient défiguré. Dans cette extrémité, le héros s'éleva au-dessus de lui-même. Ayant rétabli quelque ordre autour de lui et pris les dispositions convenables, il donna le signal d'une dernière attaque, et suivi d'abord des plus résolus, puis de tous les siens, il fit encore reculer les Goths, et cette fois définitivement, grâce à la nuit qui commençait à rendre les objets confus. Les combattants se séparèrent sur ce choc terrible, où la perte avait été grande de part et d'autre; et Bélisaire épuisé rentra dans Rome avec son armée désormais bien avertie, en même temps que les

gens de Witigès regagnèrent leur camp, pleins d'espérance dans l'avenir. Telle fut l'issue de cette sanglante affaire qui dura toute une journée, de l'aurore à la nuit, et pensa faire échouer d'un seul coup l'expédition de Justinien en Italie, expédition singulière, peut-être même unique par cette circonstance que le conquérant n'effectua guère sa conquête qu'au moyen de la défensive. L'honneur du courage avait été commun aux deux partis, et parmi les plus braves de chacun d'eux, de même que les Romains-Grecs décernèrent la palme à Bélisaire, à Maxence et à Valentinus, écuyer du jeune Photius, fils d'Antonine, les Goths la donnèrent unanimement à Visinde Vandalaire, qu'après trois jours ils avaient trouvé gisant au milieu des cadavres ennemis et rapporté vivant assez pour se rétablir et s'illustrer encore. Ne craignons pas de citer des noms, puisque d'ordinaire c'est la seule chose qui reste des plus grands travaux de la guerre.

L'impression du danger avait été si forte chez les Romains que, durant les premières nuits qui suivirent cette action, les fausses alertes et les cris d'alarme allèrent se renouvelant et mettant tout le monde sur pied à chaque instant, dans la ville et vers les portes, encore que Bélisaire ne s'épargnât pas à courir d'un lieu à un autre pour rassurer le peuple, la milice, chefs et soldats, sans qu'il lui eût été possible de faire sortir au-

cune troupe en deçà du Tibre, chose, du reste, qu'il n'essaya point. L'audace des Goths, au contraire, s'était augmentée ; ils venaient journellement jusqu'aux fossés de Rome, recherchant leurs blessés et leurs morts et insultant les défenseurs immobiles sur les murailles. On rapporte qu'un chef goth en réputation, nommé Vacis, fut envoyé par Witigès à la porte Salaria pour reprocher aux Romains leur trahison et les sommer encore de répudier la cause de ces *vils Grecs, nation,* disait-il, *qui ne savait fournir que des histrions, des mimes et des pirates.* C'était un bon avis que le roi des Goths donnait aux Romains pour la sûreté de leurs illustres otages retenus pour lors à Ravenne. La sommation n'ayant pas eu d'effet, Witigès songea sérieusement à investir la capitale autant que ses forces lui permettaient de le faire; et, de son côté, Bélisaire acheva ses dispositions pour le siége difficile qu'il allait soutenir.

Quoique nous n'ayons pas dessein d'entrer, avec Procope, dans le récit détaillé d'une guerre où cet habile écrivain s'est surpassé, et qu'il suffise à notre sujet d'en rappeler les phases principales, nous croyons utile, sans trop nous étendre, de ne point passer légèrement sur un siége mémorable, si fatal à l'établissement qui nous occupe, après lequel, s'il y eut encore en Italie des jours glorieux pour les enfants de Théodoric,

il n'y eut réellement plus de monarchie gothique. Ce siége, commencé vers le 3 mars 537 pour ne finir que le 12 mars 538, dura par conséquent un an et neuf jours, en y comprenant le temps de la trêve qui le suspendit.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Siége de Rome fait par Witigès. — Incidents du siége. — Événements survenus pendant sa durée. — Levée du siége après un an et neuf jours.

An de J.-C. 537-538.

Rome antique, dont le sol était plus bas d'environ quinze pieds que celui de la Rome moderne bâtie sur le même emplacement, mais plus pleinement au nord, se divisait, comme celle-ci, en quatorze régions répondant aux quatorze régions de l'Italie, et distribuées inégalement par rapport au Tibre, savoir : dix sur la rive gauche et quatre sur la rive droite. Sa plus grande enceinte, celle d'Aurélien, marquée encore aujourd'hui en partie, selon nos meilleurs érudits [a], par les mêmes murs qu'a défendus Bélisaire, bien loin de former une circonférence de cinquante milles à l'époque de sa splendeur, ainsi que le prétend fabuleusement Vopiscus [b], n'embrassait qu'envi-

(*a*) La Martinière, le P. Labat, etc.

(*b*) Un des écrivains de l'Histoire Auguste, qui vivait sous Dioclétien.

ron treize milles ou, si l'on veut, quatre lieues de deux mille quatre cents toises; par où l'on voit que les anciens auteurs ont fort exagéré sa population, quand ils l'ont portée à trois ou quatre millions d'habitants sous ses premiers empereurs, et même qu'il faut en rabattre de l'évaluation de Gibbon qui élève cette population à quatorze cent mille âmes lors de l'entrée d'Alaric en 410. En supposant à Rome trois cent mille habitants au moins et quatre cent mille au plus quand Witigès l'assiégea, nous ne croyons pas être éloigné de la vérité, d'après cette circonstance que le général de Justinien ne put faire monter à plus de vingt-sept mille miliciens le nombre de ses habitants qu'il y adjoignit à huit mille soldats pour la défendre.

Quinze portes[1], donnant ouverture à autant de grandes voies qui bientôt en formaient vingt-neuf par bifurcation, interrompaient la continuité de l'enceinte sans l'affaiblir, car ces portes étaient soigneusement fortifiées. En se plaçant au milliaire doré dans le Forum, la face tournée vers le nord-est pour parcourir les murs par la droite, si l'on voulait compter ces portes chacune dans son rang afin de se faire une idée du siége, on trouverait premièrement devant soi,

(1) Procope n'en compte que quatorze, mais il se trompe très certainement.

ayant le Tibre immédiatement à gauche, la porte dite autrefois *Flaminienne*, et maintenant *del Popolo*, qui terminait le Champ de Mars. C'était celle où Bélisaire avait placé Constantin, comme très importante en ce qu'elle faisait front au principal des sept camps primitifs d'attaque, là même où se tenait Witigès. Cette porte avait été murée. A la droite de la *Flaminienne*, était la *Pincienne*, au pied du mont Pincius, porte capitale que défendait Bélisaire en personne, veillant aussi sur une troisième nommée *Salaria*, laquelle était située en avant des jardins de Salluste. Des chefs choisis de la milice gardaient ensuite deux portes moins exposées, d'abord la *Nomentana*, voisine de la *porta Pia* d'aujourd'hui, puis la *Tiburtina*, maintenant *porta San-Lorenzo*. Bessas, placé après cette dernière à la *Prénestine*, ou *porta Maggiore*, murée comme la *Flaminienne*, répondait d'un poste difficile, à cause du mauvais état de la muraille sur ce point, bien que là s'arrêtât, de ce côté du fleuve, l'investissement des Goths; car ils avaient laissé libre, 1° la porte *Asinaria* ou de *San-Giovanni*, s'ouvrant sur la voie Appienne, route de Naples; 2° libre encore la porte *Métronia*; 3°, 4° et 5°, libres aussi les portes *Latine*, *Appienne* ou de *Saint-Sébastien*, et enfin la porte d'*Ostie* ou de *Saint-Paul*, cette dernière très rapprochée de la rive gauche du Tibre. L'investissement des Goths reprenait sur la rive droite en la remontant,

1° à la porte dite *Portuensis*, pour se continuer; 2° à la porte *Janiculaire* que gardait le vaillant Paul; 3° à la porte *Pertusa* au pied du Vatican; 4° à l'*Aurélienne*, assise en regard du môle d'Adrien, non loin de la *Flaminienne*, que le fleuve toutefois en séparait. L'*Aurélienne* faisait, aussi bien que la *Flaminienne*, partie du commandement de Constantin, comme point d'extrême importance, en raison de sa proximité du pont Ælius. Elle défendait l'accès du Tibre dans l'intérieur de la ville, et protégeait les moulins sur bateaux que Bélisaire avait établis par une sage prévoyance, en les garantissant d'ailleurs de tout choc préparé pour les détruire par de fortes chaînes tendues d'un bord à l'autre du fleuve. C'est en face de l'*Aurélienne*, dans le Champ de Néron, que campa Marcias lorsqu'il eut rejoint les assiégeants.

Le premier soin de Witigès, après qu'il eut entouré et palissadé ses camps, fut de couper les aqueducs; ce qui tout d'abord fit beaucoup souffrir les Romains, réduits dès lors à l'eau des puits et à celle du Tibre que les Goths ne manquèrent pas d'infecter le plus qu'ils purent en y jetant journellement quantité de chevaux et autres animaux morts. Mais pourquoi, avec les cent cinquante mille hommes que Procope donne au roi d'Italie, laissa-t-il sans investissement plus d'un tiers de la ville, et précisément les six issues qui pou-

vaient le mieux servir au ravitaillement des assiégés, soit du côté de la terre ferme, par les voies de Naples et du Samnium, soit du côté de la mer, par la voie d'Ostie ? C'est, n'en doutons pas, qu'il était bien loin d'avoir une pareille force. Ce serait, selon toute vraisemblance, se montrer libéral que de lui en accorder la moitié, même après que Marcias, qui dut laisser de fortes garnisons en Ligurie, l'eut rejoint, ce qui n'arriva qu'à la fin du premier mois du siége. Peut-être aussi, comptant sur un reste de fidélité de la part des Romains ou sur leur défaut d'énergie guerrière, espérait-il qu'ils se lasseraient bientôt de seconder le général de l'empereur, auquel cas celui-ci, se voyant dans l'impossibilité de résister longtemps, se retirerait d'autant plus vite qu'il trouverait des chemins libres. N'importe; Witigès commit une imprudence. N'eût-il pu cerner Rome entière, il valait mieux découvrir l'enceinte qui regardait Tibur et Preneste que celle qui s'ouvrait sur les voies de Naples et d'Ostie, puisque ce fut par la première que Bélisaire put, dans la suite, se débarrasser des bouches inutiles, et mettre en sûreté sa chère Antonine, et par la seconde qu'il put recevoir les premiers renforts que lui envoya Justinien. Nous verrons Witigès alors fermer la voie Ostienne; mais ce sera trop tard. Une chose très remarquable que nous sommes pressé de consigner est que ces Goths

ariens, que les zélés catholiques n'avaient pu supporter, se montrèrent pendant toute la durée du siége, même dans les temps les plus critiques pour eux, si pleins de vénération pour la religion, qu'ils s'abstinrent non-seulement de toute atteinte contre les basiliques des saints apôtres Pierre et Paul, situées hors des murs, mais qu'ils y laissèrent constamment et librement faire le service divin, sans que ce service fût un seul jour interrompu.

Cependant il n'avait pas fallu longtemps pour fatiguer les Romains, miliciens et sénateurs, de la situation périlleuse où Bélisaire les avait placés. Les premiers surtout, considérant du haut des murailles, où ils étaient forcés de veiller nuit et jour, la multitude d'ennemis qu'ils avaient à combattre et qu'ils désespéraient de vaincre, s'étaient permis de murmurer hautement, même avant d'avoir été sérieusement attaqués. Les sénateurs, plus circonspects, ne formaient pas de moindres plaintes sous des apparences moins indiscrètes. Le roi des Goths, ayant été informé de cette disposition des esprits, envoya aussitôt à Bélisaire des ambassadeurs chargés de lui faire des remontrances et des menaces publiques. Ces ambassadeurs, dont le général romain ne soupçonnait pas l'intention, furent par lui reçus en présence des chefs de son armée et du sénat. Le Goth Albès porta la parole en ces termes : « De

« tout temps, ô Bélisaire! les hommes ont distingué sagement les choses par différents noms, « appelant, par exemple, courage, la vertu qui « brave le danger, et témérité, la présomption « qui l'affronte. C'est à toi de montrer lequel de « ces deux mobiles te fait agir. Si c'est le vrai « courage qui t'a porté contre les Goths, regarde « seulement leur armée et cela te suffira. Si c'est « une fausse audace, il te reste à t'en repentir, « ainsi qu'on le voit souvent des plus fiers, quand « le moment critique est venu. Cesse donc de « prolonger les misères de ces Romains[a] que « Théodoric a si doucement et si généreusement « traités! Cesse de t'opposer à la domination commune des Goths et des Italiens sur cette terre! « N'est-ce pas une chose insensée que de te tenir « ainsi[b], par crainte de l'ennemi, renfermé dans « Rome, et d'obliger le roi d'Italie à infliger, de « son camp, tous les maux de la guerre à ses sujets? Si tu le veux, nous donnerons à toi et à « tes gens la liberté de s'en retourner, vie et bagues sauves. Car ni le droit ni l'humanité ne « permettent d'insulter à qui se repent. Quant

(*a*) « Noli igitur ultrà Romanis prolatare miserias, quos Theuderichus et liberaliter et molliter habuit, etc. » Procop., *De bell goth.*, lib. I.

(*b*) « Nonne enim à ratione abhorreat, te ità inclusum, hostesque exterritum, Romæ sedere, regem autem horum locorum cogi in castris viventem subditos suos afficere belli « malis, etc. ? » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

« aux Romains, nous leur demanderions volon-
« tiers quelles raisons ils auraient de se trahir
« eux-mêmes en trahissant les Goths, eux qui ont
« si bien éprouvé notre bénignité, et qui appren-
« nent aujourd'hui quels secours ils doivent at-
« tendre de vous. » A ce discours imprévu, Béli-
saire répondit : « Nous ne vous demandons pas
« conseil pour combattre. Ce n'est point l'habi-
« tude à la guerre de consulter l'ennemi. A cha-
« cun le soin d'agir comme bon lui semble. Je
« vous suis garant que le temps viendra [a] où il ne
« vous sera même pas donné de vous cacher la
« tête dans les buissons. En occupant Rome,
« nous n'avons fait que reprendre notre bien que
« d'iniques invasions nous avaient ravi. Si quel-
« qu'un des vôtres se flatte de la recouvrer sans
« verser de son sang, il se trompe. Tant que Bé-
« lisaire vivra, Bélisaire la gardera. »

Les ambassadeurs se retirèrent là-dessus, laissant les Romains silencieux, mais non pas indifférents aux reproches de trahison qui venaient de leur être adressés, et c'est là surtout l'effet que Witigès avait voulu produire. Le seul Fidelis, que sa défection avait fait préfet du prétoire, osa quel-

(a) « Tempus vobis venturum spondeo, cum spinis capita
« obtegere volentibus id non dabitur...
« ...Quisquis vestrûm Romam adipisci sperat sine sanguine,
« multùm animo fallitur. Tantam rem Belisarius vivus quidem
« non amittet. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

ques instants disputer avec Albès, après quoi tout fut dit, et des deux parts on ne songea plus qu'aux armes, Witigès ayant renoncé pour toujours à effrayer son adversaire.

Les Goths connaissaient peu l'art d'attaquer les places. Ils se mirent néanmoins à construire les machines et engins nécessaires, pendant que Bélisaire, de son côté, arma les murs de balistes, de catapultes, de loups et d'onagres[1]. Bientôt Witigès eut à sa disposition quatre énormes béliers ferrés, un nombre infini d'échelles, et des tours montées sur des roues, au moyen de quoi les assaillants se trouveraient de plain-pied avec les créneaux pour combattre, vu qu'on avait pris exactement et à plusieurs fois la mesure des murs les plus hauts, afin d'y égaliser les plates-formes de ces tours. Des fascines réunies en masse devaient combler les fossés sur les points d'attaque et former autant de chemins pour ménager un accès aux machines. Tout s'étant trouvé prêt le dix-huitième jour du siége dès l'aurore, les Goths, conduits à l'attaque des murs par leur roi lui-

(1) D'après la description de Procope, on voit que les *loups* étaient de grosses trappes perpendiculaires, hérissées de pointes de fer, lesquelles, plaquées en dehors contre la muraille, tombaient violemment sur les assiégeants à un signal donné et les écrasaient. Quant aux onagres, c'était des frondes mécaniques à têtes d'ânes, propres à lancer des pierres au loin, autrement des diminutifs de catapultes et de balistes.

même, s'approchèrent fièrement de la porte Pincienne. En voyant venir ces redoutables tours que traînaient des bœufs cuirassés, déjà les Romains paraissaient consternés[a]; mais Bélisaire les rassura, en riant de la simplicité des Goths qui avaient cru les bœufs en cuirasse invulnérables. Il laissa bien approcher ces tours, et quand il les eut à portée du fossé, tout d'un coup, donnant l'exemple, il adressa une flèche droit au cou d'un des animaux conducteurs et l'étendit raide mort sur le dos. L'exemple ayant été aussitôt suivi, les tours demeurèrent immobiles, les Goths confus, et les assiégés reconnurent avec des applaudissements réparateurs que Bélisaire n'avait pas eu tort de rire.

Cette déconvenue n'ébranla pas Witigès. Il forma une phalange d'une partie de ses hommes, ordonnant aux autres de ne pas donner l'assaut, mais d'occuper Bélisaire en lançant des traits contre les défenseurs des créneaux, pendant que de sa personne, avec la masse de ses troupes, il irait attaquer brusquement la ville sur un autre point. Cet ordre donné et exécuté, il courut à la porte Prénestine, qui présentait des facilités pour l'attaque, près du lieu que les Romains nommaient le *Vivier*, ayant eu soin d'avance d'y pla-

(*a*) « Nec parùm Romanos commoverat insueta turrium arie« tumque species, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

cer les échelles, les béliers et les fascines convenables. Une troisième attaque avait été préparée contre la porte Aurélienne et le môle d'Adrien, que surveillait Constantin; et une quatrième, contre la porte Janiculaire ou Transtibérine que défendait le vaillant Paul. De ces divers côtés, principalement à la Prénestine et à l'Aurélienne, les gens de Bélisaire eurent fort à faire. Il y eut même un moment où la cour du Vivier fut forcée. Déjà Bessas en retraite ne contenait plus les Goths dans l'intérieur de la ville que par le mur qui fermait cette cour où l'on enfermait les bêtes féroces, quand Bélisaire, qu'il avait appelé à son aide, arriva fort à propos pour le débarrasser, repousser les vainqueurs, les chasser de la même brèche par où ils étaient entrés, les poursuivre en dehors et brûler leurs machines. Au môle d'Adrien, la position des assiégés fut un instant non moins critique. Les Goths, profitant du petit nombre de soldats que Constantin, par trop de confiance dans la force naturelle de l'édifice, y avait laissés pour mieux garnir la porte et la muraille voisines, s'emparèrent de l'enceinte qui liait le môle au pont Aélius et à la ville, pendant qu'une partie d'entre eux essayait de passer le Tibre. Le danger devenait pressant pour les défenseurs. Ce fut alors que la petite garnison précipita sur les assaillants ces statues magnifiques des dieux et des héros, ces mille trophées qui dé-

coraient le monument avec une profusion incroyable, et cette nouvelle garnison de marbre sauva Rome. Dans cet assaut général rien ne périclita entre la Flaminienne et la Pincienne où commandait Ursicin avec la cohorte dite *royale*, bien qu'il y eût sur ce point un endroit faible; mais les Romains avaient assuré que, suivant une ancienne tradition, saint Pierre lui-même défendait ici la muraille, et en effet la muraille resta intacte. Cette journée terrible, dans laquelle les Goths souffrirent infructueusement d'immenses pertes, finit par une sortie générale que Bélisaire fit avec succès pour incendier les machines; puis chaque parti rentra dans son fort, avec des sentiments divers.

Le mauvais succès de l'assaut avait remonté l'esprit des assiégés, sans enfler l'orgueil du défenseur, qui, ne voyant pas arriver les secours attendus impatiemment de Constantinople en écrivit à l'empereur d'un style très pressant, tout en l'informant de sa victoire. Quant à Witigès, plus indigné de la conduite des habitants qu'abattu de son échec, il envoya l'ordre à Ravenne de faire mourir les otages de la fidélité des Romains qu'il avait emmenés avec lui à son départ de Rome; cruelle et maladroite vengeance qui ne pouvait qu'animer et multiplier ses ennemis! Et sans permettre aux siens un deuil inutile, il chercha les moyens de resserrer, de gêner de plus en plus

une ville désormais pour lui étrangère. Déjà ses coureurs incommodaient beaucoup les ravitaillements par la campagne. Il résolut d'empêcher ceux qui s'opéraient par le Tibre et en trouva l'occasion trois jours après l'action dont nous venons de parler.

Par on ne sait quelle raison, la flotte orientale avait négligé d'occuper le port en face d'Ostie, et se trouvait pour le moment en course. Witigès envoya un détachement se saisir de ce poste important, ce qui obligea les assiégés de s'approvisionner par la voie de terre sur la rive gauche du Tibre, laquelle entraînait beaucoup de difficultés et de lenteurs; bientôt même cette voie leur fut enlevée au moyen du blocus de la porte Ostienne, que les Goths opérèrent vingt jours plus tard, lorsque Marcias les eut rejoints, et qu'un secours de seize cents hommes sous les ordres de Martin et de Valérien, enfin arrivé aux Romains par le chemin d'Ostie, eut révélé à Witigès la nécessité d'interrompre toute communication directe avec la mer. La venue de Martin et de Valérien, qui fortifiait la défense de Rome, ne rendait d'ailleurs que plus sensible la disette de vivres qui commençait à s'y faire sentir. Déjà les distributions faites aux troupes étaient diminuées. Bélisaire prit le parti d'envoyer à Naples presque toutes les femmes, les vieillards, les enfants et les esclaves, et s'apprêta, dans l'espoir

de terminer d'un seul coup les souffrances présentes qui ne pouvaient que s'accroître, à livrer une bataille décisive en dehors des murs. Mais préalablement il fit un acte d'autorité trop grave pour que nous n'en rappelions pas les causes véritables et les circonstances.

Sous le vain prétexte que le pape Sylvère favorisait secrètement les Goths, il fit saisir ce vertueux pontife, le dépouilla de son titre, le fit embarquer pour la Grèce, et mit à sa place le diacre Vigile, celui-là même que nous avons vu intriguer auprès du pape Boniface II pour en être désigné le successeur, qui avait paru rentrer dans l'ordre une fois son intrigue manquée, et qui depuis, s'étant fait adjoindre à l'ambassade du pontife Agapet avec le diacre Pélage, était resté à la cour d'Orient, où il avait acheté le suffrage et les largesses de l'impératrice Théodora, non pas seulement au prix de l'honneur, mais à l'insu de Justinien, au prix de l'orthodoxie du saint-siége. Cet homme, le premier qui ait véritablement souillé la chaire de saint Pierre (car si l'on avait vu avant lui des papes faibles ou égarés, on n'en avait pas vu de prévaricateurs), cet homme avait promis à sa protectrice eutychienne d'abolir le concile de Chalcédoine sitôt qu'il serait revêtu de l'autorité sacrée, et d'admettre à sa communion les intrus d'Alexandrie, de Constantinople et d'Antioche, Théodose, Anthime et Sévère. Il

s'était rendu à Rome en conséquence, avec des lettres de Théodora pour Bélisaire et Antonine. Cette dernière, qu'une communauté d'origine, d'aventures et de vices, autant que d'esprit et de charmes, avait fini par lier intimement avec l'impératrice, après des commencements tout contraires, n'omit rien de ce qu'il fallait pour déterminer son époux. Deux cents livres d'or promises avec empressement par Vigile à Bélisaire, et données à regret, achevèrent ce marché honteux, de telle sorte que, le 22 novembre 537, Vigile fut ordonné pape. Voilà le premier fruit de la guerre faite aux ariens d'Italie! Mais le crime ira plus loin. Justinien, un moment trompé sur le compte de Sylvère, qu'on lui aura représenté comme le complice de Witigès, et que par ce motif il aura exilé à Patare, en Lycie, bientôt désabusé par la noble intervention de l'évêque de cette ville, renverra le pontife calomnié à Bélisaire, avec l'ordre de le rétablir sur la chaire sacrée : vaine réparation que feront évanouir l'impératrice et son intrus! Le malheureux pape sera remis par Bélisaire et Antonine à la disposition de Vigile, qui le fera transporter sur le rocher de Palmaria, isolé de la côte de Naples par la mer, et l'y laissera mourir de faim le 20 juillet de l'année suivante, 538. C'est à ce prix que le simoniaque meurtrier deviendra dans Rome titulaire incontesté du pontificat, et sera même reconnu comme tel par toutes

les églises du monde : affreuse intronisation dont Dieu seul est juge! Faut-il suivre ce triomphe jusqu'à la fin? Pourquoi non? Quelle courte digression serait mieux justifiée, puisque jamais la main suprême qui assure l'indéfectibilité du saint-siége, sinon l'infaillibilité des personnes qui l'occupent, n'aura été plus signalée? Ce même homme qui aura vendu sa foi à son ambition, parvenu au but, rompra publiquement ses honteux engagements avec Théodora et les schismatiques, tout en les confirmant par des lettres secrètes, ce qui n'est rien pour le gouvernement du troupeau fidèle. Le dernier[a] des douze pontifes qui auront vu la domination des Goths en Italie, il tiendra son siége dix-huit ans et six mois, pour venir mourir tristement à Syracuse d'une maladie cruelle, d'autres disent du poison, en retournant à Rome, de Constantinople, où les affaires de l'Église et l'ordre de Justinien l'auront appelé en 547 et retenu huit ans consécutifs. Pendant ce long séjour, que n'aura-t-il pas eu à souffrir, d'abord de Théodora mourante, qui le fera traîner par les cheveux, ensuite de Justinien, à l'occasion de l'affaire dite des trois chapitres, sans qu'après mille agitations en sens contraire des églises d'Orient opposées à celles de Gaule, d'Ita-

(a) Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. XXXIII, et Papebroch., *Propyl. januar.*

lie et d'Afrique, l'esprit de contention et de subtilité ait pu empêcher que tous ces troubles d'un jour ne vinssent s'éteindre dans une décision commune, au cinquième concile général de l'an 553, second de Constantinople! Là leurs derniers retranchements auront été enlevés aux eutychiens comme aux nestoriens, par la condamnation de certains passages suspects d'auteurs[a] orthodoxes qui ne vivaient plus (car c'est là toute l'affaire des trois chapitres); et si le pape Vigile, dans le cours violent et divers de la dispute, n'aura pas toujours, il faut l'avouer, été conforme à lui-même; si, dans un premier jugement, puis dans une constitution additionnelle, on l'aura vu hésiter, du moins aura-t-il constamment paru de bonne foi, comme au-dessus de la crainte. Ce sera de sa bouche que sortira cette belle parole adressée à ses persécuteurs : « *Vous me tenez, mais* « *vous ne tenez pas saint Pierre!* » Et il terminera cette scandaleuse querelle, née surtout de la fièvre théologique de l'empereur, par une adhésion pleine et entière, quoique tardive, au concile assemblé sur sa demande, et tenu en sa présence. Mais retournons au siége de Rome.

Après un temps de repos, les jours qui avaient suivi le premier assaut avaient été marqués par de petits combats de troupes détachées que Béli-

(*a*) Théodore de Mopsueste, Théodoret, Ibbas, Origène, etc.

saire jugeait à propos de lancer tantôt sur un point, tantôt sur un autre, pour entretenir l'ardeur des siens et la crainte chez l'ennemi, et communément le succès avait accompagné ces sorties imprévues, de façon que les assiégés, les Romains même, pleins de confiance, demandèrent qu'on les menât en dehors des murs pour en finir. L'adroit général, heureux de voir ainsi la pensée publique s'accorder avec son dessein, n'en feignit pas moins d'hésiter d'abord, soit afin de redoubler ces fiers élans de courage, soit qu'il préférât encore harceler quelque temps les Goths par de petits combats, ou qu'il voulût attendre l'occasion de les surprendre; mais quand il vit les esprits suffisamment montés autour de lui, et que d'autre part il reconnut, à la vigilance des assiégeants, qu'ils étaient informés de ses projets, il prit ouvertement ses mesures, après avoir exhorté chefs et soldats par un discours dont voici la substance : « Ce n'est point par dé-
« fiance de votre vertu que j'ai différé la bataille,
« mais seulement parce que, regardant nos avan-
« tages dans les escarmouches journalières, je ju-
« geais inutile de recourir à d'autres voies que
« celles qui nous réussissaient si bien. Maintenant
« que je vois votre vivacité généreuse, je n'hé-
« site plus, l'expérience m'ayant appris que la
« victoire favorise d'ordinaire les troupes allè-
« gres. Ma gloire et vos espérances sont entre

« vos mains. Les circonstances sont pour nous « qui jusqu'ici avons eu le dessus; n'épargnez ni « chevaux[a], ni armes, ni flèches; je saurai bien « vous rendre ce que vous aurez perdu. » De son côté Witigès assembla les comtes goths et autres principaux officiers de son armée, et leur dit : « Peut-être y en a-t-il parmi vous qui attribuent « à la soif de l'empire la douceur avec laquelle « je vous ai traités jusqu'à ce jour et l'ardeur que « je cherche aujourd'hui à exciter dans vos cœurs. « La conjecture serait assez naturelle[b], vu les « mœurs des hommes; ici toutefois elle serait « fausse. Ni le trône ni la vie ne m'inquiètent. « Que tout autre Goth prenne ma pourpre, je la « lui cède! Quant à la mort, je la préférerais, fût-« elle celle de Théodat, au sort de Gélimer; quant « à une mort prompte et glorieuse, c'est un bon-« heur. Mais voir les Goths et leurs petits-enfants « esclaves! Voir vos femmes assujetties aux « plus vils services chez vos plus cruels enne-« mis! Me voir moi-même, moi petit-fils de « Théodoric par alliance, montré en spectacle « par le vainqueur! Voilà les images qui me font

(*a*) « Equo, missilibus, armis parcere nolite : ego videro ut « in eorum locum quæ pugna absumet, suppetant alia. » Procop., *De bell. goth.*, lib. I.

(*b*) « ... Neque multùm ab humani ingenii more abhorret ea « conjectura... Ego verò neque pro vitâ, neque pro potentiâ « retinendâ sum anxius, etc. » *Ibid.*

« vous exciter au combat! Si vous en pénétrez « vos esprits, vous vaincrez très certainement, « sans compter que vous êtes les plus nombreux « et que vous n'avez affaire qu'à des Grecs et à « des Isauriens. » Des deux parts les dispositions furent les suivantes : Bélisaire, comptant beaucoup, pour suppléer au nombre, sur l'agilité de ses Huns, excellents archers à cheval, résolut de les opposer également aux archers goths qui combattaient avec désavantage à pied, couverts d'une lourde armure, et à la cavalerie gothique dont les armes étaient seulement la lance et l'épée courte; ce qui prouve que dans tous les temps la mobilité des troupes et l'usage des projectiles, soit de trait comme alors, soit de feu comme aujourd'hui, ont joué les premiers rôles à la guerre. Il fit trois divisions de ses forces, l'une qu'il devait porter en avant lui-même, moitié par la porte Pincienne, moitié par la porte Salaria; la seconde, commandée par Valentin, qui devait sortir par la porte Aurélia, et s'en tenir à petite distance pour défendre le passage du Tibre et contenir la masse des Goths qui couvrait le champ de Néron; enfin la troisième toute composée de Romains volontaires, placée en dehors de la porte Janiculaire, dite maintenant de *San Pancrazio*, uniquement pour arrêter les Goths du champ de Néron par la crainte d'être pris en flanc; car, du reste, il fallait peu compter sur ces volontaires inexpérimentés

pour les combats à découvert. Tout l'honneur de la lutte du côté des Orientaux avait été réservé à la cavalerie, ce qui avait transformé beaucoup d'officiers à pied en cavaliers. Quant à l'infanterie, elle devait être, comme moins éprouvée par le succès, rangée en arrière et destinée sur tous les points à couvrir des retraites précipitées, pour favoriser des ralliements. Deux braves fantassins, le Pisidien Principius et l'Isaurien Tarmotus, réclamèrent auprès de Bélisaire une place plus digne de l'antique renom de l'infanterie romaine, en s'excusant du passé sur ce que leurs officiers étaient tous à cheval et les abandonnaient pour faire les cavaliers. « Donnez-nous, disaient« ils, des officiers à pied et rendez-nous l'hon« neur. Nous ferons en sorte d'avoir des grâces « à rendre à Dieu. » Bélisaire fit droit à une aussi noble requête, et laissant seulement une partie de son infanterie pour garder les portes et les murailles, il accorda un rang de bataille à l'autre en lui donnant pour chefs Principius et Tarmotus.

A l'égard des Goths, Witigès, ne laissant que les malades dans ses camps, partagea toute son armée en deux masses, l'une faisant face à Bélisaire, qu'il se réserva, et l'autre qu'il confia, dans le champ de Néron, à Marcias. Il mit son infanterie au centre et sa cavalerie aux ailes, établissant sa ligne près de ses camps, afin d'éloigner

l'ennemi des murs et de se ménager un plus long espace pour la poursuite, tant il espérait la victoire. Marcias devait veiller surtout à conserver le pont du Tibre hors des murs, dit le pont *Milvius* [a], qui servait à joindre ses Goths à ceux de Witigès, et à garantir l'investissement sur les deux rives du fleuve. On voit que ce pont était le point décisif pour les assiégés devenus agresseurs.

L'action commença dès le matin par une sortie générale de ceux-ci, suivant l'ordre qui avait été réglé. Bélisaire s'avança jusqu'à portée de la ligne des Goths avec ses archers qui ne tardèrent pas, ainsi qu'il l'avait prévu, à y faire de cruelles brèches, mais aussitôt réparées par des troupes fraîches sans cesse renouvelées et toujours fermes sur une défensive meurtrière. Dans cette attaque audacieuse, les Romains s'honorèrent principalement de la valeur de l'Isaurien Athénodore et des Cappadociens Théodoret et Georges. Vers midi, satisfaits d'avoir bravé Witigès en lui faisant essuyer de grandes pertes, et n'espérant plus rompre le rempart vivant qui les séparait du camp des Goths, ils se disposaient à se replier sur la ville en se rapprochant du pont pour appuyer les troupes de Valentin opposées à Marcias et se rendre maîtres de cette communication ca-

(a) Aujourd'hui Ponte Mole.

pitale; mais il se passait dans le champ de Néron des choses qui changèrent bien leurs espérances. Marcias aussi était resté immobile afin d'attirer Valentin. Tout d'un coup ses gens aperçoivent, dans le temps même que les Romains s'ébranlaient et marchaient vivement à lui, cette multitude confuse de volontaires et d'habitants mêlés qui, placés en dehors de la porte Janiculaire, poussaient de grands cris et faisaient mine de vouloir les attaquer de ce côté. Une crainte subite, ou peut-être une ruse de guerre, leur fait aussitôt faire volte-face, et les entraîne, non pas vers leur camp, du côté du pont de jonction, mais au contraire sur la droite, au sommet d'une des collines prochaines. Là ils s'arrêtent, se reforment et contemplent tranquillement les gens de Valentin qui, rejoints par le peuple et les volontaires, au lieu de les poursuivre, au lieu du moins de s'emparer du pont, s'étaient rués sur leur camp, sans ordre, sans précautions, n'écoutant plus la voix des chefs et ne songeant qu'à satisfaire la soif du pillage. A cette vue, Marcias donne aux siens le signal, tombe avec eux sur les pillards pris à dos, en fait un massacre épouvantable. Le camp est couvert de butin que les fuyards s'empressent de jeter en courant aux portes qu'une faible partie d'entre eux put à toute course atteindre. C'était pour Witigès l'instant de s'ébranler à son tour, et de presser vigoureu-

sement Bélisaire. Il le fit, et bientôt toute cette petite mais vaillante armée agressive, Massagètes, Thraces, Grecs, Isauriens, renversée sur elle-même, les fantassins entraînés à la suite des cavaliers, regagne à la hâte les portes Pincienne et Salaria, en laissant le sol jonché d'hommes et de chevaux. Pour comble de disgrâce, les portes se referment avant que tous aient pu rentrer. Là tombèrent les plus braves, Principius et Tarmotus entre autres, qui justifièrent héroïquement leurs nobles promesses. Ce dernier, blessé mortellement, fut porté dans la ville tenant encore dans chaque main un dard ensanglanté. Il expira deux jours après. Il faut que la victoire des Goths ait été bien complète dans cette journée pour que Procope, en la rapportant, avoue [a] que depuis, les assiégés n'osèrent plus sortir que par petits détachements, pour aller au fourrage plutôt que pour combattre. Qu'il vante ensuite les neuf rencontres qui, pendant la suite du siége, illustrèrent encore les armes de Bélisaire et de brillantes actions individuelles, il n'empêche pas la vraisemblance de se faire jour. Or cette vraisemblance est que, sans un concours signalé de la fortune, Rome eût fini par succomber, et qu'en résumé, sans l'irréparable faute que fit Witigès de s'en-

(*a*) « Post id non ultra tota vi decernere ausi sunt Romani. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

fermer dans Ravenne, ainsi que nous le dirons bientôt, en dépit des secours successifs venus de Constantinople, des trahisons et des défections, l'expédition du vainqueur des Vandales, tout grand capitaine qu'il était, eût été manquée.

Le croirait-on? un funeste incident servit puissamment le général de l'Orient: ce fut la peste qui vint à se déclarer dans Rome avec l'hiver de 538, par suite de la famine, et qui, se propageant aussitôt dans le camp des Goths, y causa de plus grands et surtout de plus irrémédiables ravages que dans la ville; voici comment. Les Goths, privés des abris et des ressources qu'une ville, même dénuée, présente aux malades, devaient inévitablement perdre plus de monde par le fléau que les Romains; de plus, tandis que ceux-ci ne pouvaient manquer d'être incessamment secourus, eux n'attendaient aucun secours, obligés qu'ils étaient de laisser le reste de leurs forces à la garde des places de la Ligurie, de la Vénétie, de l'Ombrie et de l'Émilie, à la garde surtout de leur cité royale de Ravenne, comme aussi à l'armée qui luttait avec tant de peine en Dalmatie contre Constantin. De la sorte, réduits à l'inaction dans une situation qui leur commandait l'attaque, ils perdaient tout en perdant du temps, alors que les Romains triomphaient par cela seul qu'ils n'étaient pas attaqués, et ils n'avaient plus besoin alors, pour ne pas l'être, que de fermer leurs

portes, en veillant sur les créneaux avec quelques soldats et quelques officiers vigilants. C'est ce que Bélisaire sut bien faire comprendre aux habitants de Rome, un jour où le spectacle sinistre des effets de la maladie et le sentiment de leurs souffrances les poussèrent de nouveau à solliciter une bataille désespérée. « Voilà bien comme est le « peuple, leur dit Bélisaire, sans prévoyance et « sans patience[a] ! Je ne vous céderai rien et n'irai « point, pour vous plaire, ruiner vos affaires et « celles de l'empereur. Vous voulez jouer votre « fortune aux dés ; moi je pense autrement. Je « compte sur toutes les ressources de l'Orient et « je les attends d'un instant à l'autre. Déjà une « flotte m'est signalée dans les eaux de la mer « Ionienne... Tenez-vous donc en repos, et me « laissez faire... »

Ce langage, d'un si ferme bon sens, calma les esprits agités, et tout rentra dans le silence, silence de douleur et de mort pour plusieurs, il est vrai, mais soulagé pour les survivants par l'espérance. Il n'en était pas de même chez les Goths. Là personne ne murmurait; mais la prudence, peut-être même la nécessité, imposait à leur prince un grand sacrifice, celui d'ouvrir des négociations avec le général de Justinien. Il remettait pour-

(a) « Ingenium multitudinis... nec præsentia perferre, nec « futura providere... » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

tant de jour en jour cette triste démarche, toute décimée ou languissante qu'était son armée par l'effet de la contagion. Mais lorsqu'à la suite d'une mission que Procope avait été chargé de faire à Naples pour hâter l'arrivée de bateaux de grains et de bâtiments portant des renforts, mission secondée avec la plus active intelligence par Antonine que son époux avait, par précaution, éloignée de Rome, lorsque, disons-nous, Zénon eut amené d'Orient un second secours à Bélisaire, et qu'en outre on sut que Paul et Conon étaient débarqués à Naples avec trois mille Isauriens d'élite, qu'à Otrante huit cents cavaliers thraces étaient descendus sous le commandement de Jean, neveu de Vitalien, que mille autres cavaliers avaient succédé aux premiers, sous les ordres de Marzence et d'Alexandre, et que des expéditions plus importantes étaient encore attendues prochainement par les assiégés, il n'y eut plus moyen d'hésiter ni d'attendre, et Witigès envoya trois ambassadeurs à son ennemi, non pour demander honteusement la paix au nom de la faiblesse qui se reconnaît vaincue, mais au nom de l'humanité, pour mettre un terme à des maux réciproques par de mutuelles concessions. Deux chefs goths et un Romain considérable[a] com-

(*a*) « Tertium inter ipsos nobilem virum romanum... » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

posaient l'ambassade. Le Romain, selon nous, n'était pas moins que Cassiodore, et si nous ne nous trompons, cette mission fut un des derniers et funèbres services que rendit à la monarchie de Théodoric cet homme admirable. Il parla le premier, et se tint renfermé dans des généralités, insistant sur l'inutilité de retracer des malheurs communs, sur le devoir qu'avait tout guerrier sage de subordonner les intérêts de sa gloire au salut des hommes qui lui étaient confiés, enfin sur l'avantage de se modérer dans la recherche du succès, faute de quoi l'on perdait souvent tout pour avoir voulu trop gagner. Bélisaire ayant consenti à entrer dans un accommodement pourvu que les conditions en fussent équitables, les Goths prirent la parole à leur tour et représentèrent qu'ils n'avaient point enlevé l'Italie aux Romains; que, loin de là, ils l'avaient délivrée du joug d'Odoacre, avec le consentement de l'empereur Zénon qui, par ce moyen, s'était acquitté envers Théodoric, et avait éloigné de Constantinople une réclamation armée des plus menaçantes pour l'empire; que la domination des Goths avait été un bonheur constant pour les Romains, leurs personnes, leurs lois, leurs mœurs, leurs dignités, leurs emplois, leur religion ayant été respectés, la religion notamment, à ce point que, sans qu'aucun Romain eût été engagé à embrasser l'arianisme, beaucoup

de Goths avaient pu librement se faire catholiques; conclusion que l'équité prescrivait aux Orientaux de quitter la Péninsule, en se contentant d'emporter le butin que la guerre leur avait dévolu. A cela Bélisaire répondit qu'on lui avait promis d'être juste et sobre de discours, et qu'on venait de se jeter dans des jactances déclamatoires; que Zénon n'avait point envoyé Théodoric en Italie pour qu'il se mît à la place d'Odoacre, mais seulement pour venger l'empire et lui rendre son bien ravi par une détestable violence; autrement qu'autant aurait valu à l'empereur Zénon laisser Odoacre tranquille; qu'on eût donc à ne plus parler de droits sur l'Italie, laquelle appartenait à Justinien, et qu'on se bornât à faire des propositions admissibles.

« Vous savez bien[a] que nous avons dit vrai, « reprirent les envoyés goths; mais, pour ne pas « paraître contentieux, nous vous offrons la Si« cile, qui vous est nécessaire pour assurer vos « possessions d'Afrique. — Et moi, répliqua « Bélisaire, je vous offre la Bretagne[b], qui est « une bien plus grande île que la Sicile, car il « faut répondre aux bons procédés. — Mais si

(*a*) « ... Vera nos dixisse ne vos quidem fugit, sed ne conten« tiosi videamur, Siciliam, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

(*b*) « Nos verò, inquit Belisarius, Britanniam majorem Sici« liâ largimur Gothis; par enim beneficiis respondentes referri « gratias. » *Ibid.*

« nous ajoutions à la Sicile Naples et la Campa-
« nie, dirent les envoyés. — Rien de ce qui est
« à l'empereur ne peut être cédé sans lui, répon-
« dit Bélisaire. — Quoi! pas même au prix d'un
« tribut annuel? — Non, pas même à ce prix. —
« En ce cas, ajoutèrent les Goths, souffrez que
« nous députions vers l'empereur, et en atten-
« dant sa réponse, consentez à une trêve. » Bélisaire consentit à la députation, qui partit peu de jours après pour Constantinople, ainsi qu'à la trêve, qui fut à l'instant conclue, et l'ambassade se retira. Tel fut ce colloque, où l'observateur peut trouver matière à réfléchir en plus d'un sens. Nous pensons, quant à nous, que Théodoric reçut l'Italie de bonne foi, à ses risques et périls, mais que c'est de mauvaise foi qu'elle lui fut pleinement et régulièrement donnée à la charge de la conquérir.

Les Goths, dans leur simplicité trop candide pour échapper à des Grecs, avaient omis, en concluant la trêve, de fixer un *statu quo;* de façon que, l'affaire terminée, leurs députés partis pour l'Orient, et Ulaïas, leur otage, donné en échange de Zénon, l'otage de Bélisaire, ils virent bientôt sans combat la situation des choses entièrement changer à leur préjudice, ou plutôt devenir pour eux intolérable. Le général de l'empereur fit d'abord remonter par le Tibre les trois mille Isauriens que Jean, neveu de Vitalien, lui avait ame-

nés à Ostie avec Antonine; puis le port de la rive droite du fleuve s'étant trouvé libre, il le fit occuper fortement, comme aussi la place maritime très importante de Centumcelles [a] et la ville d'Albe, qui se trouvaient également libres. Il lança dans la campagne, de tous côtés et au loin, des partis de cavalerie, sous prétexte d'aller au fourrage, mais avec la mission de détruire tout ce qui pourrait servir aux approvisionnements, mesure qui ne tarda pas à gêner les Goths, ensuite à les affamer. Il détacha dans le Picentin [b] Jean, neveu de Vitalien, avec deux mille cavaliers et les meilleurs officiers de sa garde, Sutan, Abigis et Damien, afin de donner dans l'Italie du nord et de l'est le signal du soulèvement aux Romains et celui de la défection aux Goths. Pour mieux exciter l'ardeur de ces enfants perdus, il leur permit, à la seule condition d'épargner les Romains, de piller les Goths fidèles et de réduire leurs familles en captivité, disant en riant, « *que ceux qui chassaient* [c] *les bourdons devaient avoir part au miel.* » Étranges instructions d'un libérateur, d'ailleurs généreux et débonnaire! Enfin Datius, évêque de Milan, bien différent des saints évêques Épiphane, Ennode et Césaire, s'étant rendu à Rome pour

(*a*) Civita-Vecchia. (*b*) Marche d'Ancône.

(*c*) « Cum risu superindicens, neque enim justum ut cum alii « magno labore fucos exegerint, alii expertes periculi mella « auferant. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

offrir au représentant de l'empereur cette seconde capitale de l'Italie, au nom des habitants, pourvu qu'on y envoyât la moindre troupe à qui la rendre, Bélisaire promit un secours prochain qui serait amené par Mundilas, assisté du faux préfet du prétoire Fidelis, et préalablement il retint auprès de lui la députation de Milan avec des honneurs publics. La trahison coûtera cher aux traîtres; mais, en attendant, tout favorisait les Orientaux, même au delà des espérances de leur chef. Ce chef habile autant qu'intrépide reçut pourtant alors un avis sévère de la fortune qu'il faut rapporter. Un illustre Romain transfuge des Goths, nommé Présidius, avait été dépouillé d'armes précieuses par un homme de la suite de Constantin. Informé de cette violence, Bélisaire ordonna la restitution des armes enlevées; mais Constantin, ayant pris fait et cause pour le coupable, en vint, après une vive altercation avec son général, jusqu'à lever son poignard pour l'en frapper. Bessas, heureusement aidé de quelques gardes, se trouva là pour sauver le héros et faire arrêter Constantin qui, sur-le-champ jugé, fut mis à mort. Les plus simples exigences de la discipline expliquent trop naturellement cette exécution pour qu'il soit permis ici de croire ce que dit Procope dans son *Histoire secrète*, que Constantin fut sacrifié au ressentiment qu'aurait gardé Antonine de certains avis que le malheureux

aurait donnés sur son sujet à Bélisaire même. On sait d'ailleurs que cette femme singulière, aussi emportée dans son dévouement à son époux que dans ses infidélités, n'avait rien à redouter en fait de révélations, surtout à cette époque. La passion qu'elle avait inspirée au compagnon de sa vie était si absolue et si aveugle qu'elle résistait même au témoignage des yeux. Antonine, au su et au scandale de l'armée, traînait partout avec elle, depuis la guerre d'Afrique, son jeune Thrace Théodose, véritable Adonis, qu'elle avait tenu sur les fonts de baptême ; et non-seulement Bélisaire fasciné souffrait la présence de cette idole, mais encore il la ménageait avec une sollicitude inexplicable. Les yeux de cet époux unique ne devaient être dessillés que plus tard, à l'époque de sa seconde guerre de Perse, et par Photius, le propre fils d'Antonine [1] ; encore en revint-il plus d'une disgrâce au révélateur ; mais ceci ne doit pas nous occuper.

Witigès, voyant que l'usage frauduleux que son adversaire faisait de la suspension d'armes n'aboutissait qu'à l'aggravation de ses maux, avait

(1) C'est encore là un sujet de tragédie qui nous semble neuf et que, pour cette raison, nous indiquons aux jeunes poëtes. Il a bien ses difficultés, l'adultère, chez nous, ayant été pris surtout du côté comique ; mais est-il rien ici d'impossible au talent, et quel sujet n'a pas ses difficultés ? Là où la médiocrité trouve un obstacle, le génie trouve un aiguillon.

député de nouveaux envoyés à Bélisaire pour le sommer de lui rendre les trois places usurpées, et de rappeler à Rome les troupes détachées dans les provinces; mais ses plaintes et ses réclamations ne reçurent que des refus remplis d'une insultante ironie. Dès ce moment la trève fut rompue sans déclaration. Le malheureux roi, n'espérant rien de la force pour franchir ces murs indomptables, eut recours à la ruse et put un instant se flatter d'un succès qui eût donné une toute autre face à ses affaires. Après une vaine tentative faite pour s'introduire dans la ville au moyen d'un aquéduc dont les eaux avaient été depuis longtemps détournées, des intelligences furent pratiquées avec adresse auprès de deux Romains logés près de l'église de Saint-Pierre, dans un endroit correspondant à la partie la plus faible des murailles, afin d'en faciliter l'escalade aux assaillants; mais sur le point de réussir, cette menée fut dénoncée à Bélisaire, et la chose échoua.

Sur ces entrefaites la nouvelle arriva au camp des Goths que Jean, neveu de Vitalien[1], après

(1) Procope dit, à l'occasion de la surprise de Rimini, que Matasonthe fit proposer à Jean, neveu de Vitalien, de l'aller trouver et même de l'épouser quand elle serait veuve. Ici la fausseté du fait est palpable; car si cette reine était résolue à fuir chez les Orientaux, qui l'empêchait de le faire? Ce sont là de ces bruits outrageants et ridicules dont le vulgaire aime à

avoir surpris les Picentins, ravagé leurs terres, pillé leurs meubles et emmené les femmes et les enfants, s'était porté à l'improviste contre *Ariminum*[a], à une journée seulement de Ravenne, guidé par des habitants romains, et qu'il s'y était introduit en passant sur le corps des Goths d'Ulithée, l'oncle même du roi. Dès lors il n'y avait plus à balancer, il fallait se porter sur ce nouveau théâtre de la guerre près duquel étaient renfermées les plus grandes ressources de la monarchie gothique, avec ses gages les plus chers. Witigès prit donc résolument son parti de céder à la destinée, et ayant fait promptement ses dispositions, il incendia tous ses camps devant Rome, rassembla son armée, et le 12 mars 538 il se mit en marche avec ordre en prenant la grande voie d'Ariminum, non sans avoir à souffrir beaucoup de deux attaques faites contre son arrière-garde, au passage des ponts Milvius et de l'Anio. Ainsi finit ce siége fameux qui fait trop d'honneur à Bélisaire pour qu'il soit digne d'un tel homme d'entourer sa défense de circonstances merveil-

flétrir les princes malheureux, et que Procope n'aurait pas dû recueillir. Mais il faut se souvenir que cet auteur, qui a beaucoup de génie, n'a point d'impartialité. Il ne manque pourtant pas d'âme, témoin son touchant récit de l'enfant allaité par une chèvre que Bélisaire rencontra en marchant avec les siens au secours de Rimini.

(a) Rimini.

leuses. Ne répétons donc pas, après tant d'autres, que le héros de Justinien défendit Rome avec cinq mille soldats contre cent cinquante mille Goths; d'abord parce qu'il est plus que probable que jamais le nombre des assiégeants ne dépassa quatre-vingt mille hommes, dont à peine cinquante mille survécurent au siége en raison surtout des maladies; ensuite parce qu'il est avéré que les assiégés eurent dès l'abord trente-cinq mille hommes armés, dont huit mille soldats au moins, et plus tard de quarante à cinquante mille hommes armés, dont successivement dix mille, puis quinze mille soldats; mais reconnaissons avec l'histoire que ce siége de Rome, soutenu pendant plus d'une année avec tant de constance, de valeur et de ressources d'esprit, est pour le défenseur un des plus beaux titres de gloire qui aient jamais illustré un homme de guerre.

LIVRE DIXIÈME.

AN DE J.-C. 538-567.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIÈME.

Suite de la guerre gothique. — Witigès dans Ravenne. — Bélisaire bloque Ravenne. — Il y entre à des conditions qu'il ne tient pas. — Il revient à Constantinople avec le roi des Goths prisonnier. — Retraite de Cassiodore à Syllacium. — Ildibald, roi des Goths. — Sa victoire de Tarvisium. — Il est tué par un des siens. — Eraric le Ruge, roi des Goths. — Il est sacrifié à Totila. — Totila, roi des Goths, sort de Pavie et gagne la bataille de Plaisance. — Sa marche hardie dans l'Italie méridionale. — Il visite saint Benoît. — Il prend Naples. — Il rétablit le gouvernement. — Il se procure une flotte. — Bélisaire de nouveau en Italie. — Son impuissance. — Totila prend Rome. — Trois mois de séjour. — Totila détruit en partie les murs de Rome et revient dans les Calabres. — Bélisaire un moment dans Rome évacuée. — Bélisaire en Calabre. — Son découragement. — Son rappel en Orient. — L'Italie reconquise par les Goths, de 549 à 552. — Arrivée de Narsès en Italie. — Bataille de Taginas et mort de Totila. — Téias lui succède. — Bataille de Nuceria et mort de Téias. — Narsès. — Fin de la guerre gothique. — Épilogue.

An de J.-C. 538-567.

CHAPITRE PREMIER.

Suite de la guerre gothique après la levée du siége de Rome par Witigès. — Rimini sauvé par Bélisaire. — Witigès dans Ravenne. — Discorde entre les généraux orientaux. — Narsès à peine arrivé est rappelé à Constantinople. — Révolte de Milan. — Les Goths, aidés des Bourguignons, reprennent cette ville et la saccagent. — Bélisaire bloque enfin Ravenne. — Ses négociations perfides avec Witigès. — Il entre dans Ravenne par composition. — Fin de la cinquième année de la guerre.

An de J.-C 538-540.

Il restait peu de moyens à Bélisaire de harceler les Goths dans leur retraite, après le détachement qu'il avait fait, dans le Picentin, de sa meilleure cavalerie sous les ordres de Jean, neveu de Vitalien; diversion dont ce lieutenant hardi, tout en dévastant les campagnes, avait heureusement profité pour surprendre Rimini, et par là même forcer l'ennemi à lever le siége de Rome. C'est pourquoi le général de Justinien, rentré dans la ville après les combats des ponts du Tibre et de l'Anio, se contenta, avant de se remettre en campagne, d'envoyer à marches forcées, de manière

à devancer l'arrivée de Witigès, mille chevaux au secours de Rimini, commandés par Martin et Ildiger. Ces derniers devaient, chemin faisant, prendre à Ancône une partie de l'infanterie de Conon qui gardait cette place dont il s'était nouvellement emparé, puis avec cette infanterie relever, de la garde de Rimini, la cavalerie de Jean et de Damien, laquelle serait plus utile en plaine pour la suite de la guerre. Cette sage disposition prise, Bélisaire songea enfin à seconder la défection des habitants de Milan, et fit embarquer au port d'Ostie pour Gênes un corps d'Isauriens et de Thraces avec Mundilas comme chef, Paul et Ennez comme seconds et comme guides, l'évêque Datius, les autres députés liguriens, Réparat, frère du pape Vigile, et Fidelis, le préfet du prétoire. L'expédition, disons-le tout de suite, débarqua en effet à Gênes, s'y recruta, passa le Pô à l'aide de bateaux légers qu'elle portait sur des chariots, fut rudement repoussée des faubourgs de Pavie après un engagement où Fidelis rencontra une mort plus honorable qu'il ne la méritait; puis ayant franchi le Tésin, elle atteignit Milan qui lui ouvrit ses portes. La défection de cette cité populeuse, événement qui ébranlait toute la Ligurie et faisait tomber Novarre, Côme et Bergame, était un grand dommage pour les Goths, encore intacts jusque-là dans l'Italie du nord. Nous allons voir qu'en l'apprenant Witigès ne de-

meura pas oisif de ce côté; mais il faut d'abord le suivre dans sa marche sur Rimini.

Cette marche était ralentie par les nombreux bagages et les empêchements de toute nature qui encombrent toujours les armées en pareilles circonstances. De plus, le roi, dans la vue très juste d'attirer l'attention des Orientaux sur plusieurs points à la fois et de paralyser leurs desseins en divisant leurs efforts, s'était proposé de renforcer les garnisons des principales villes voisines de sa route, Auxime [a] surtout, véritable boulevard de l'Émilie par sa situation. C'est ainsi qu'il jeta successivement mille hommes dans Clusium [b] avec Gibimer, autant à Orviète, six cents hommes à Tudert [c] avec Uligisale, quatre cents dans Picène, cinq cents à *Urbs-Vetus* avec Abila, deux mille dans Urbin sous la conduite de Morras, cinq cents dans Césène, pareil nombre à Montferrat, et quatre mille hommes d'élite dans Auxime avec le brave Visandre. Il ne se présenta donc sous les murs de Rimini qu'après que Martin et Ildiger l'eurent ravitaillé. Du reste, Jean, qui commandait dans cette place avec Damien, avait résisté à l'ordre de Bélisaire de renvoyer son second avec sa cavalerie, premier acte d'indiscipline qui fut suivi de plus d'un autre et ne pouvait que servir les Goths. Ce fut à l'instant où Witigès formait le

(*a*) Osmo. (*b*) Chiusi. (*c*) Todi.

siége de Rimini qu'il apprit la fatale défection de Milan. Sans se détourner d'une entreprise qu'il regardait comme capitale, il donna sur-le-champ des troupes à son neveu Uraïas, avec ordre d'y joindre une partie de celles qui couvraient Ravenne et la Ligurie, et de marcher sans délai contre la cité rebelle. En même temps il députa secrètement vers le roi franc Théodebert, pour lui demander le secours promis en vertu de la cession des provinces transalpines. Théodebert, ainsi qu'il était convenu, ne tarda pas à envoyer à Uraïas dix mille Bourguignons, mais sans se découvrir, de peur de blesser Justinien; en sorte que ces barbares parurent agir de leur chef, ce qui était plausible d'après leurs mœurs connues. Milan ne sera pas longtemps sans se repentir, mais trop tard.

Cependant Bélisaire, privé de la cavalerie que Jean avait refusé de lui envoyer, ne se pressait pas de sortir de Rome. On doit penser qu'étant prévenu de la prochaine apparition de Narsès dans l'Adriatique, avec de puissants renforts d'hommes et de vaisseaux, il avait voulu l'attendre avant de se hasarder à tenir la campagne. Enfin vers la fin de juin 538, plus de trois mois après la levée du siége de Rome, calculant sans doute qu'il aurait incessamment avis du débarquement de Narsès, en quoi il ne fut pas trompé, il quitta Rome après y avoir laissé Antonine comme gage,

et pour garnison quelques soldats seulement, son nom et son bonheur. Il s'amusa, pour mettre le temps à profit, à se faire ouvrir les portes de Tudert et de Clusium, et dès qu'il sut que Narsès était en effet arrivé dans le Picentin, avec des forces considérables, dont entre autres deux mille Hérules confédérés, il se hâta de l'aller rejoindre, et l'atteignit sur la côte du golfe ionique, à une journée d'Auxime, près de la ville de Ferme[a].

La jonction des deux généraux de Justinien doublait numériquement les forces de l'expédition d'Italie, mais elle y introduisait la discorde. Cette compagne constante des talents rivaux se trahit dès le début d'une réunion si désirée. L'eunuque Narsès, favori de Justinien, comme Bélisaire, par Antonine, l'était de Théodora, Narsès, homme doué de quelques vertus et des plus rares talents pour la guerre comme pour l'administration, occupait à la cour d'Orient la charge éminente de comte des sacrées largesses. De là les ressources abondantes dont avaient été pourvus les renforts qu'il avait expédiés ou amenés. Les différents chefs qu'il avait choisis pour commander ces renforts étaient tous à sa dévotion; et entre ceux-ci, Jean, neveu de Vitalien, actuellement enfermé dans Rimini, était particulièrement son ami. On a vu comment ce dernier avait désobéi

(a) Fermo.

e
.ıde
. avec
ıtagnes,
, et impor-

à Bélisaire en refusant de lui ramener ou de lui renvoyer sa cavalerie, ce qui avait retenu le héros trois mois à Rome dans l'inaction. L'occasion se présentait de punir cette désobéissance. Jean, serré de près par Witigès, dans une place qu'on n'avait pas eu le temps d'approvisionner et qui contenait beaucoup de troupes et de chevaux, venait par un émissaire d'informer les généraux qu'il était aux abois et serait forcé de se rendre sous sept jours, s'il n'était pas secouru. Narsès et les siens voulaient donc le secourir, tandis que Bélisaire et les siens, l'accusant d'avarice et d'orgueil, voulaient avant tout assiéger Auxime, où dernièrement encore Witigès avait fait entrer de nouvelles troupes avec Vacinius, ce qui venait de permettre à la garnison de menacer Ancône et de faire essuyer à Conon de grandes pertes. Vainement Narsès représentait-il à son rival qu'il fallait courir au plus pressé, qu'on n'avait plus qu'un instant pour sauver avec Rimini une petite armée entière, sans laquelle il n'y aurait guère d'espoir de réussir en Italie, tandis que peu importait de prendre Auxime alors ou plus tard. Bélisaire soutenait qu'il était impossible de marcher sur Rimini en laissant Auxime et ses nombreux défenseurs derrière soi. Il avait en cela trop évidemment tort pour qu'on pût le croire sincère. Car si l'on marchait contre Auxime, on avait derrière soi le gros de l'armée de Witigès,

et son raisonnement se trouvait ainsi victorieusement rétorqué. Un conseil de guerre fut assemblé à ce sujet, et c'est ici qu'on doit admirer l'âme de Bélisaire; car l'avis du conseil ayant été contraire au sien, il s'y rendit, bien qu'il eût entre les mains, comme il le fit voir plus tard, dans la chaleur d'une autre dispute, une lettre de l'empereur qui lui soumettait toutes les troupes envoyées en Italie et Narsès lui-même.

Une fois décidé, Bélisaire fit tout ce qu'on devait attendre de lui. Trop inférieur en nombre aux Goths de Witigès, malgré la réunion de ses troupes, pour hasarder sans nécessité une lutte de vive force, il recourut au plus hardi stratagème, après avoir préalablement masqué de loin la place d'Auxime avec un corps de mille hommes qu'il remit à Aratius, en lui prescrivant de se borner à une simple observation sans engager aucun combat. Il partagea donc son armée en trois divisions, fit embarquer la première sur la flotte qui avait amené Narsès et la plaça sous le commandement d'Ildiger, avec l'ordre de se rendre lentement en vue de Rimini, en côtoyant le rivage, de manière à concourir avec Martin qui arriverait comme lui près de la ville, du côté de l'est, en cheminant par terre avec une seconde division. Il se réserva la troisième division avec Narsès, et se mit en marche par les montagnes, en passant près des restes de l'antique et impor-

tante cité de Salvia, ruinée depuis le temps d'Alaric, se proposant de se présenter devant Rimini par les hauteurs qui la dominent du côté septentrional et coupent le chemin de Ravenne. Il espérait, par cette triple démonstration faite avec ensemble (car ce ne devait pas être autre chose), il espérait ce qui en effet se réalisa, savoir : que les Goths se croyant enveloppés de toutes parts, sur terre et sur mer, par des forces supérieures, se voyant en péril par là d'être séparés de Ravenne, leur ville sacrée, centre de leur puissance, séjour de leur reine, dépôt de leurs richesses aussi bien que Pavie, et bien plus, dépôt de leurs plus chers trésors, de leurs femmes, qui depuis le commencement de la guerre s'y étaient réfugiées en foule; que les Goths, disons-nous, laissant là Rimini et leur camp, se précipiteraient avec leurs seules armes, sans l'ordre ou même contre l'ordre de leur chef, sur le chemin de Ravenne et courraient vers cette capitale pour la défendre. Il ne s'agissait que de se montrer de loin sur tous les points à la fois, d'allumer la nuit de grands feux, de saisir quelques traînards goths, de les effrayer, puis de les laisser regagner leur camp. Tout se passa comme Bélisaire l'avait prévu. La démonstration fut simultanée, la terreur panique des Goths irrésistible, leur retraite ou plutôt leur fuite soudaine et générale. Les Orientaux n'eurent, pour déga-

ger Rimini, que la peine de piller et de brûler le camp de Witigès abandonné. C'est ainsi que Jean se vit sauvé dans le temps qu'il s'estimait perdu ainsi que sa précieuse garnison. L'histoire rapporte qu'en le retrouvant hâve et défait par la souffrance, Bélisaire lui dit : « *Vous devez beaucoup à Ildiger*[a] *!* » et qu'il répondit : « *Non, je ne dois rien qu'à Narsès.* » Reproche insolent, trop vrai ou peut-être trop approuvé de l'armée pour être châtié, et qui ne le fut pas !

La possession de Rimini étant assurée, Bélisaire assembla de nouveau ses principaux officiers pour convenir de ce qu'il était opportun d'entreprendre. Dans ce conseil éclata la division dont nous venons de voir le germe. Les amis de Narsès, Jean, Justin, Aratius et autres, ne cessaient de lui représenter qu'il était au-dessous d'un personnage comme lui, honoré de l'intime confiance de l'empereur, de céder tout l'honneur de la conquête de l'Italie à Bélisaire ; que ce dernier, affaibli par les garnisons multipliées qu'il avait semées depuis la Sicile jusque dans le Picentin, ne pouvant rien sans lui et ses dix mille hommes d'élite nouvellement débarqués, devait donc au moins partager le commandement. Narsès avait prêté l'oreille à ces discours flat-

(*a*) « Non Ildigeri, dixit, sed Narseti comiti, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

teurs, dont le charme insidieux, employé toujours en pareil cas par les inférieurs intéressés, sera l'éternel écueil de la vertu militaire et l'éternelle plaie des armées. Il s'attachait à contredire son rival à tout propos, rendant ainsi toute décision impossible. Bélisaire voulut mettre fin à cette situation, et parla ainsi aux chefs assemblés: « Il m'est trop évident que vous ne jugez « pas comme moi de l'état présent de cette guer-« re. Vous méprisez l'ennemi comme s'il était « vaincu. Je vois à cela de graves périls. Les « Goths n'ont fui ni faute de nombre, ni faute de « courage. La prudence et la ruse chez nous ont « tout fait. Il est à craindre que, trompés par une « fausse opinion, vous n'attiriez sur vous et sur « la cause romaine de grands malheurs. Des vain-« queurs enflés de leurs succès sont souvent plus « près de leur perte que des vaincus circonspects. « Considérez que Witigès est à Ravenne avec des « milliers de Goths, qu'Uraïas assiége Milan et « tient encore toute la Ligurie, qu'Auxime ren-« ferme une véritable armée, qu'*Urbs Vetus*, aux « portes de Rome, et beaucoup d'autres places, « contiennent autant de garnisons qui peuvent « à chaque instant nous entourer et nous faire « courir plus de risques aujourd'hui que jamais. « Ajoutez que, suivant la renommée, les Goths « ont reçu des auxiliaires francs en Ligurie, et « que ce bruit seul est capable de glacer les Ro-

« mains. Mon avis est donc d'envoyer sur-le-« champ un secours à Milan, et de nous porter « ensuite tous ensemble contre Auxime; puis « quand le ciel nous aura livré les nombreux « barbares qui défendent cette place, nous avise-« rons. » A ces raisons, Narsès opposa l'inconvénient de s'exposer, par la concentration générale de l'armée sous les murs d'Auxime, à être pris à revers par Witigès. « Je n'ai rien à objecter « contre votre idée de vous diriger contre cette « place avec les troupes de votre choix, dit-il à « Bélisaire; quant à nous, souffrez que nous n'a-« bandonnions pas le reste de l'Émilie et que « nous portions ainsi l'effroi dans l'âme des Goths « de Ravenne, ce qui vous laissera d'autant plus « libre. » Ce fut alors que, pour trancher la question et prévenir toute aigreur, Bélisaire montra les pouvoirs de Justinien qui l'autorisaient textuellement à décider tout ce qui serait utile au bien public. « De ce qui serait utile [a], reprit vive-« ment Narsès, mais non de ce qui ne le serait « pas. »

Sur ce, Bélisaire, sans répliquer, leva l'assemblée, envoya Péranius avec mille hommes attaquer *Urbs Vetus*, détacha un gros corps de troupes avec Martin et Uliaris au secours de Milan,

(a) « At Narses partem litterarum ultimam arripiens, quæ « in præsens constitueret Belisarius non esse è bono publico « contendebat. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

et partit avec le surplus de l'armée pour aller mettre le siége devant Urbin. Narsès et Jean suivirent ce mouvement, mais avec un dépit qui se fit assez connaître. Aussitôt arrivé devant la place, on se mit en devoir de l'investir, car ils laissèrent Bélisaire camper seul à l'orient, et s'allèrent camper à l'occident pour leur compte. Ceci ne pouvait durer; aussi, une belle nuit, Narsès prit-il son parti de se retirer avec tous les siens, malgré Bélisaire, et courut-il s'enfermer dans Rimini, ce qui d'abord excita les railleries de Morras et des Goths qui couronnaient les murs. Ces derniers, du reste, ne raillèrent pas longtemps. Ils avaient compté sans la fortune du héros. L'unique fontaine qui abreuvait la garnison s'étant peu après soudainement tarie, force fut bientôt à cette garnison, altérée jusqu'à en mourir, de crier merci et de se rendre à Bélisaire dans le temps qu'il se disposait à tenter un assaut après avoir commencé la sape de la muraille; succès inespéré qui remplit Narsès d'amertume. Urbin rendu vers la fin de l'automne de 538, il était trop tard pour commencer le siége d'Auxime, surtout sans l'assistance de Narsès, occupé pour lors à tenter les petites places de l'Émilie, tantôt avec réussite, tantôt vainement. Bélisaire se borna donc à rejoindre Peranius devant *Urbs Vetus*, que l'intrépide Abila défendait avec acharnement, au prix des plus extrêmes privations.

Le siége d'Urbin nous fournira deux remarques, l'une politique, l'autre militaire. Premièrement, Bélisaire offrit aux officiers et aux soldats goths qui s'étaient rendus le même rang dans ses troupes qu'avaient les Orientaux, et cette offre fut acceptée, ce qui peut faire supposer que dès cette époque cet homme adroit laissait entrevoir la promesse trompeuse qu'il fit plus tard et qui lui valut la soumission de Ravenne, celle de régner en Italie comme chef de la nation gothique; secondement, pour approcher la sape des murs de la place, les Orientaux fabriquèrent des galeries d'osier à l'aide desquelles ils cheminaient à l'abri des projectiles. C'est l'équivalent de notre tranchée et de notre chemin couvert. Ainsi la nécessité suggère, à des siècles d'intervalle, des idées semblables sous des formes diverses.

L'hiver et le printemps de l'année 539, quatrième de la guerre, trouvèrent encore Bélisaire arrêté devant *Urbs Vetus,* Abila n'y pouvant être forcé que par la faim qu'il sut souffrir lui et ses gens avec une patience mémorable. Pendant ce temps l'Émilie et l'Étrurie se virent affligées d'une cruelle famine. Les terres, en raison de la guerre et des ravages qu'avait exercés Jean, neveu de Vitalien, avaient été mal ensemencées et délaissées après les semences par les laboureurs effrayés, de sorte que la moisson s'était présentée à peu près nulle. De là une émigration générale

des habitants vers les côtes, où ils espéraient qu'arriveraient des bateaux de grains. Mais toute administration ayant cessé, aucun secours ne vint, et il fallut périr par milliers dans d'affreuses tortures. On peut admettre ici les chiffres de Procope, qui porte à cinquante mille le nombre des victimes, en ne comptant que les paysans de l'Émilie qui succombèrent. Les hommes mouraient desséchés, le corps taché de bile et le visage noir, ressemblant à des flambeaux brûlés[a]. Le fléau enfanta des anthropophages. On cite deux femmes du voisinage de Rimini qui dans leur maison isolée mangèrent dix-sept hommes tués successivement par elles pendant leur sommeil. Ces furies furent tuées enfin elles-mêmes par un dix-huitième fugitif qu'elles avaient attiré. Les malheureux affamés n'avaient plus la force d'arracher l'herbe des champs pour s'en nourrir; ils se traînaient sur les genoux, tiraient en vain les racines, expiraient, et les oiseaux de proie n'osaient toucher à leurs cadavres.

Mais voyons ce qui se passait à Milan malgré tous les soins de Bélisaire et tandis que, maître enfin d'*Urbs Vetus*, ce héros, avec sa faible armée dépourvue, achevait de mettre Rome, séjour d'Antonine, à couvert, en la débarrassant des

(*a*) « Similes tædis ambustis, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

places ennemies dont le voisinage l'inquéitait. Martin et Ularis étaient arrivés sans encombre sur la rive droite du Pô, près de Pavie, et n'avaient osé passer le fleuve, malgré les extrémités auquelles ils savaient Milan réduit, en apprenant que les Bourguignons concouraient en grand nombre aux efforts d'Uraïas contre cette vaste cité. Mundilas qui la défendait, furieux de cette inaction, leur envoya l'intrépide Paul pour les presser. Celui-ci parvint à tromper la vigilance des assiégeants, franchit le Pô à la nage, et ayant atteint le camp des deux chefs, leur fit de vaines instances, en les chargeant d'avance d'un opprobre éternel et de la ruine des affaires de l'empereur en Italie, s'ils s'obstinaient dans leur lâche immobilité. Rien n'y fit. Uliaris dit qu'il n'avancerait pas sans un nouveau secours de Bélisaire. Cette décision transmise par Martin, Bélisaire écrivit à Narsès d'envoyer sans délai à Milan Jean et Justin avec ses meilleures troupes, ce qu'il agréa, jugeant cette fois la chose urgente. Mais ces hésitations, ces correspondances, avaient usé le temps propice; des maladies, le manque de barques et de moyens de transport, et plus que tout, l'indécision des gens de Narsès, firent avorter les espérances des assiégés. Il fallut enfin ouvrir des négociations. Uraïas accorda la vie sauve aux gens de guerre, mais refusa de s'expliquer quant aux habitants de Milan, ainsi que sur l'évê-

que Datius et les députés liguriens Réparat, Bergantin et autres. Le généreux Mundilas fit alors une action qui doit être conservée. Ayant réuni ses officiers et ses soldats, il leur dit : « S'il y eut « jamais des hommes[a] qui, pouvant vivre dés« honorés, ont préféré mourir noblement, je « souhaite que vous leur ressembliez aujourd'hui, « vous, formés à l'école de Bélisaire, et à qui, par « cette raison, rien n'est permis que de grand. « Voir cette multitude de Romains qui nous ont « appelés, qui sont nos amis, tomber sous la main « des barbares, n'est-il pas plus triste que de « mourir. Essayons donc, pendant que la fortune « nous en laisse encore les moyens, de sauver nos « amis et nous par un coup de valeur. Armons« nous; jetons-nous à l'improviste sur des enne« mis négligents. Nous vaincrons, ou nous aurons « conquis la liberté par une glorieuse mort. » Le silence[1] ayant accueilli ces paroles, Mundilas n'eut plus qu'à se rendre lui et les siens à Uraïas,

(*a*) « Si qui unquàm fuere quibus licito vivere cum dedecore, « prælata honesta mors est... His vos nunc simillimos esse « optem... etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

(1) On peut dire que ce beau discours, non suivi d'effet, n'était qu'une feinte pour prévenir la fureur des habitants contre la petite garnison qui les abandonnait. Mais de telles interprétations, opposées à un témoignage contemporain, ne sont point à notre usage. Y eût-il égales chances d'erreur ici à croire et à nier, nous préférons la leçon qui honore l'humanité à celle qui la flétrit.

qui les fit conduire sous bonne garde à Ravenne. Milan fut pillé et mis à sac; tous ses habitants mâles furent égorgés[a]; les femmes, données aux Bourguignons, les suivirent au delà des Alpes, et grossirent le butin de ces farouches auxiliaires.

Bergantin réussit à se sauver en Dalmatie d'où il courut porter la nouvelle de ce désastre à l'empereur. Autant en fit l'évêque Datius, qui, d'abord réfugié dans la Gaule, puis en Sicile, alla fixer jusqu'à sa mort son séjour à Constantinople, où il vécut assez pour partager les fluctuations et les traverses du pape Vigile avant et pendant le concile général de 553. Cet imprudent prélat eut donc tout loisir d'observer à quel pouvoir oppresseur et violent il avait sacrifié la généreuse domination des Goths, au prix du sang de ses diocésains. Quant à Réparat, il fut haché et ses membres devinrent la pâture des chiens. Ce terrible exemple fit rentrer ou maintint toute l'Italie du nord sous la loi de Witigès. La nouvelle en parvint à Bélisaire avant la fin de l'année 539, comme il était revenu dans le Picentin, et remplit son âme de douleur. On raconte que depuis il ne voulut plus revoir Uliaris. Justinien ne fit de reproches à personne et se contenta de rapeler Narsès, en lui ordonnant de laisser ses troupes à Bélisaire; preuve d'un grand jugement, s'il agit

(a) « Barbari... viros interficiunt omnes, qui non minus tre« cenis millibus fuêre... etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

en cela de lui-même ou du grand ascendant de Théodora, s'il agit par elle. Narsès partit donc, n'emmenant avec lui que ses seuls gardes, et laissant ainsi le champ libre à son rival fortifié. Mais les deux mille Hérules qu'il avait amenés en Italie, sitôt qu'il fut parti, n'écoutant ni les promesses ni les prières de Bélisaire, ne voulurent plus servir et s'en allèrent en Ligurie trouver Uraïas, à qui ils vendirent leurs troupeaux et le serment de ne jamais porter les armes contre les Goths. Ils eurent bientôt regret de cette défection, chassèrent celui des leurs qui l'avait provoquée; mais fidèles néanmoins à leur serment, ils se retirèrent en Illyrie, sous la conduite de leurs chefs Alueth et Philimuth.

Bélisaire, tout fortifié qu'il était, demeura jusqu'au printemps de 540, cinquième année de la guerre, sans prendre de parti décisif, se bornant à faire le siége d'Auxime et à charger Cyprien de celui de Fésule. Sans doute il observait, avant de se résoudre, quelle serait la marche de Witigès après la prise de Milan, et n'espérait guère qu'il se tiendrait sur la défensive dans Ravenne; mais quand il fut bien assuré de cette incroyable détermination, il n'hésita plus, et après s'être emparé d'Auxime et de Fésule, il fit ses dispositions pour assiéger la capitale des Goths en homme qui n'a plus rien à craindre et à qui désormais le temps suffit, c'est-à-dire qu'il prit ses mesures

pour bloquer son ennemi par mer et par terre, l'art ni la force ne pouvant guère ici lui servir.

Plus on réfléchit sur la conduite que tint dans cette occasion Witigès, moins on la conçoit spontanée. Était-il acculé dans son fort par les Orientaux? non; il y avait plusieurs mois qu'on le laissait libre, pour s'attacher à l'attaque des places du Picentin, de l'Émilie, de l'Étrurie et de l'Ombrie. Ses affaires avaient-elles périclité depuis l'échauffourée de Rimini? Non; au contraire, l'inaction timide de Jean, de Justin, de Martin et d'Uliaris devant Milan, la chute retentissante de cette cité rebelle, le désaccord de ses adversaires, le départ de Narsès, la retraite définitive des Hérules, témoignage manifeste du peu de cohésion des troupes qui l'attaquaient, le concours du roi franc Théodebert, concours onéreux, il est vrai, mais puissant et cette fois éprouvé, autant d'améliorations dans sa triste fortune, autant de sources d'espérances. Était-ce qu'ayant obtenu déjà de bons effets de son système adopté depuis la levée de ses camps devant Rome, d'éparpiller son peuple-soldat dans les places afin d'user son ennemi par des siéges, il pensait, en demeurant dans Ravenne, rester conforme à lui-même? Cela ne se peut. Il ne devait pas ignorer que ce système n'avait d'effet qu'à la condition pour lui de tenir la campagne, de sa personne, en courant du nord au midi, de l'est à l'ouest, partout où les

Orientaux n'étaient pas ou bien se trouvaient en petit nombre; mais qu'une fois le sachant enfermé, Bélisaire ne viserait plus qu'à l'atteindre, sans se troubler, comme auparavant, de laisser debout Vérone, Pavie et tant d'autres places. Eût-il été inhabile dans la guerre, et nous avons plus d'une preuve qu'il ne l'était pas, l'exemple d'Odoacre et celui d'Augustule auraient suffi pour l'instruire. Mais d'ailleurs la guerre, comme tous les arts, a de certains principes clairs que la nature enseigne au bon sens. De ce nombre est celui qui défend presque toujours à un chef d'armée de s'enfermer, et au souverain toujours, quand il n'a pas la mer pour lui. Où sont les ressources d'un roi tapi dans la plus forte ville? Quelle direction peut-il y donner à ses sujets des provinces, soit pour les exciter, soit pour les contenir, soit pour les désabuser des faux bruits et des vaines terreurs? Sans compter qu'il appelle sur sa tête tous les coups destinés à son établissement, qui rarement en pareil cas survit à sa fortune. Nous ne formons point ici de frivoles conjectures; si les Goths rétablirent un moment leurs affaires après Witigès par une conduite opposée à la sienne, c'est donc que la sienne était une faute insigne.

De ce qui précède, nous tirons la conséquence que ce brave et malheureux prince fut contraint de céder aux sentiments, aux préjugés de sa na-

tion en présence de la multitude de femmes gothes de tout rang qui encombrait sa ville, c'est-à-dire qu'il s'enferma dans Ravenne par la raison qui, militairement parlant, devait le plus l'en faire sortir. Sa persistance à y demeurer résista même aux instances que lui adressèrent à deux reprises les assiégés d'Auxime par le moyen d'émissaires déguisés. Il promit de venir à leur secours, n'y vint pas, laissa ainsi ces malheureux que la faim dévorait se rendre à Bélisaire qui leur accorda la moitié de leurs biens et sut, à force de caresses, les attirer dans ses rangs. Fésule se rendit de même à Cyprien, sans qu'Uraïas, envoyé pour l'aller secourir, eût rien tenté d'important. Il faut croire que la subite irruption que Théodebert, avec une multitude de gens de pied, fit dans ce temps-là même en Ligurie, fut la principale cause de l'inaction d'Uraïas qui se hâta de ramener les siens dans Pavie et Milan. Rien ne peint mieux les mœurs de nos Francs à cette époque, il faut l'avouer, que cette irruption étrange, née sans doute de l'émulation du pillage à la vue du riche butin qu'avaient remporté les Bourguignons du sac de la grande cité ligurienne. Théodebert, on s'en souvient, avait deux traités d'alliance dont il tenait le prix dans ses mains, l'un patent avec l'empereur, l'autre occulte avec les Goths. Tout d'un coup, sans être appelé, il franchit les Alpes, arrive dans la région du Pô,

près de Tortone, et pour ne point faire de jaloux, se jette sur les Goths qu'il rencontre, puis sur les Orientaux, tue, pille, brûle, ravage, frappe les deux partis d'une égale surprise et d'une consternation égale; puis, chassé par une maladie pestilentielle, fruit d'excès de tout genre qui moissonnent les siens en foule, il rentre dans la Gaule comme un torrent fougueux rentre dans son lit. Aussi se souvint-on de cette singulière alliance en Italie, et quand, pendant le blocus de Ravenne, les mêmes alliés envoyèrent alternativement à Witigès et à Bélisaire proposer leur concours, furent-ils refusés sans remercîments.

Witigès avait cherché d'autres appuis dès le jour où il s'était résolu à s'enfermer dans sa capitale; le premier auprès de Vacis[1] roi des Lombards qui pour lors, aux gages de Justinien et lancé par lui contre les Gépides de la Pannonie, refusa de s'engager avec les Goths; le second auprès de Cosroës, roi de Perse, et cet appui-là ne manqua pas, mais il devint inutile pour avoir été trop tardif. Ainsi Cosroës rompra la paix avec l'empereur à la sollicitation du roi des Goths, ravagera la Mésopotamie, passera l'Euphrate, prendra et saccagera Antioche; et la simple annonce de cette guerre fera, en effet, rappeler Bélisaire,

(1) Paul Diacre et Sigebert, au lieu de Vacis ou Vacon, disent Audoin, le père d'Alboin. Il règne une grande confusion dans la chronologie de ces rois barbares.

et proposer à Witigès la paix avec le partage de l'Italie; mais ce rappel et ces propositions viendront quand le général de Justinien sera en mesure de dicter des conditions et de n'en point recevoir.

Nous approchons de la première crise mortelle de la monarchie gothique; il faut essayer d'en distinguer les caractères à travers les voiles dont Procope l'a obscurcie.

Le printemps de 540 finissait; Auxime et Fésule étaient rendues; les Goths, défenseurs de la première de ces villes, irrités contre le roi qui les avait délaissés, séduits par la générosité du vainqueur, grossissaient son armée qui, remplie d'ardeur, réunie en grande partie et placée désormais sous sa direction unique, s'élevait, dit l'historien, à douze mille hommes, sans compter les vaincus auxiliaires. A ce nombre s'ajoutait d'abord un corps détaché nouvellement sur la rive droite du Pô, sous les ordres de Magnus, avec la mission d'intercepter les arrivages destinés à l'approvisionement de Ravenne, en se liant dans ce but à un autre détachement que Constantien venait d'envoyer de Salone avec Vitalius; et, par un bonheur inespéré, les eaux du fleuve ayant tout à coup baissé, la navigation interrompue avait livré à ces deux chefs un puissant convoi de bateaux de grains. Ce n'est pas tout; Jean et Justin avec les troupes qu'ils avaient si vainement con-

duites au secours de Milan, et Cyprien avec les vainqueurs de Fésule, étaient chargés d'observer Uraïas dans la basse Ligurie et de l'empêcher d'aller au secours de Witigès. Enfin un quatrième détachement, commandé par Thomas, était parti pour la haute Ligurie. Il devait parcourir le demi-cercle entier des Alpes, offrant partout la paix, promettant aux Goths la sûreté de leurs personnes et de leurs familles, la conservation de leurs biens, et répandant la nouvelle que tout était arrangé, que la guerre était finie, que Witigès allait remettre Ravenne à Bélisaire. Sisigis commandait les Goths de cette région haute que Théodoric, dans sa prudence, avait hérissée de châteaux pour la défense des passages de l'Italie. La ruse eut son effet sur la simplicité gothique. Sisigis rendit ou fit rendre les principaux châteaux sans coup férir. La meilleure harmonie s'établit entre Thomas et lui. Bien plus, Uraïas, à la nouvelle de l'occupation des châteaux des Alpes, ayant voulu marcher avec les siens contre Sisigis, en fut bientôt presque entièrement abandonné sur le bruit véritable que Jean et Martin avaient rendu captives les femmes gothes dont les maris l'avaient suivi, en sorte qu'il n'eut que le temps de regagner Pavie. Le Goth Ildibald, qui jouera incessamment un grand rôle, tenait bien encore dans Vérone une forte garnison, mais comme les deux fils de ce chef étaient prison-

niers de Bélisaire, on ne craignait pas qu'il fît autre chose que de garder cette ville. Ainsi tout promettait aux Orientaux un succès décisif. C'était sous de tels auspices que le héros s'était enfin mis en mouvement pour venir asseoir son camp aux abords de Ravenne. Il marchait cette fois en libérateur, non plus en ennemi. La plus sévère discipline régnait dans son armée, au point qu'il n'aurait pas permis à un de ses soldats de prendre une pomme sans la payer[a]. Les habitants de la campagne, hommes et femmes, étaient par ses ordres non-seulement ménagés, mais traités avec une douceur faite pour éloigner toute idée de guerre et de dommage. Donnant lui-même l'exemple d'une tempérance et d'une chasteté accomplies, ce qui était le plus sûr moyen de se faire aimer des Goths, il maintenait, sous ce double rapport, une règle admirable parmi ses guerriers barbares. Grand de taille, d'un port majestueux[b], agréable de visage, facile d'accès, généreux jusqu'à la magnificence, il marchait à la tête des siens, décoré de tout ce qui plaît et impose le plus aux hommes et surtout,

(*a*) « Poma de arboribus tollere nemini sub eo permissum, « nec minor circà venerem religio... etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. III.

(*b*) « Corpus procerum ac benè conformatum, suâ et ori « gratiâ, tum facilis adiri obviæque omnibus humanitatis, etc. » Procop., *Ibid.*

précédé de la renommée d'un bonheur et d'une habileté qu'on pouvait croire irrésistibles. Il arriva en vue de Ravenne dans cet état, et, disposant toutes choses à l'instant même pour le blocus, il s'établit, couvrit ses camps, et s'assura des deux rives du Pô, en faisant relever par Ildiger le chef Vitalius qu'il envoya plus loin dans la Vénétie pour y saisir toutes les ressources de l'ennemi au profit de son armée.

L'intérieur de Ravenne offrait un spectacle bien différent. Ceux-là seuls qui ont été assez malheureux pour voir de grandes causes perdues peuvent se représenter le tumulte qui devait y régner. Qu'on se figure, dans une capitale ordinairement très populeuse, une population au moins doublée en quelques mois par l'effet de la guerre, masse confuse de toutes classes, de tout âge et de tout sexe, pressée autour d'une armée, sa dernière espérance, que tour à tour elle excite et retient, d'un roi qu'elle trouble de ses plaintes, de ses reproches et de ses frayeurs, avide de nouvelles et, faute de communications libres, n'en recevant que de sinistres d'un ennemi intéressé, ou de pires encore des rêves d'une imagination que l'infortune échauffe et transporte. Voilà, dès le début, pour le moral, et ce sera bien autrement terrible sous peu, quand les odieux soupçons viendront aigrir tous ces cœurs en leur montrant des traîtres dans un père et des frères.

Pour le matériel, quel désordre quoi qu'on fasse, quel entassement, quel gaspillage de provisions énormes, rassemblées à la hâte et par conséquent mal rangées, qu'il faudrait ménager dès le premier jour pour un blocus indéfini, et qu'on dissipe d'autant plus par des distributions anticipées, qu'on en redoute le futur épuisement! Telle était l'arche gothique.

Procope ne fait mention d'aucune sortie, d'aucun combat durant ce siége. Il dut sans doute y en avoir, mais peu et de peu importants par la fatale raison qui suit. A peine le blocus était-il formé, qu'arrivèrent à Witigès les ambassadeurs des rois francs. Ils venaient lui offrir cinq cent mille hommes de la part de leurs maîtres, à la condition de partager l'Italie avec les Goths. Bélisaire les laissa entrer dans la ville, mais il les fit suivre d'un négociateur chargé de parler après eux au roi en particulier, et de l'engager à rejeter leurs propositions, ce que Witigès n'eut pas de peine à faire, après en avoir délibéré. Ce négociateur était le jeune Théodose, le chef de la maison de Bélisaire même, son confident intime et le favori d'Antonine. Pourquoi ce choix plutôt que tout autre plus digne? C'est que le héros avait dès lors, n'en doutons point, le dessein qui nous a été révélé depuis et que, pour le moment, il ne pouvait confier qu'à un homme entièrement à lui. Expliquons ce dessein sans plus attendre.

Bélisaire, mesurant tout d'abord d'un œil exercé la difficulté d'emporter une telle place, défendue moins par ses excellents murs que par des lagunes impraticables aux hommes, dangereuses aux bateaux à cause du peu de fond des eaux, se voyant ainsi réduit à l'affamer, ressource longue avec une cité pourvue, chanceuse avec des troupes impatientes, sujettes à l'indiscipline et formées d'éléments si divers, Bélisaire, disons-nous, jugeait qu'il n'en deviendrait promptement le maître que par un traité. L'exemple du grand Théodoric, arrêté près de trois ans devant cette Ravenne inexpugnable où il n'entra qu'en traitant, achevait de l'instruire. Or, c'était beaucoup pour lui que de s'y arrêter seulement quelques mois, entre les complications résultant de sa position en Italie et celles qui lui viendraient d'Orient par le cours des choses, la haine de ses rivaux et la jalousie ombrageuse de Justinien. Cependant il prétendait accomplir son œuvre, non pas à demi, comme il adviendrait d'un accord de partage, quelque avantageux qu'il fût, mais complétement, c'est-à-dire qu'il voulait rentrer dans Constantinople conquérant de l'Italie, comme il l'avait été de l'Afrique, suivi du roi des Goths captif, comme il l'avait été du roi des Vandales captif. A ce prix seulement, il surmontait toutes les rivalités de la hauteur d'une gloire inaccessible à d'autres que lui : on devenait em-

pereur à moins. Bélisaire, au milieu de ses vertus, payait un ample tribut à l'ambitieux orgueil. Il en sera rudement puni. La superbe est un de ces excès que le ciel châtie dès le temps. Quand l'histoire de tous les âges n'en ferait pas souvenir, nous, Français de l'âge présent, pourrions-nous l'oublier? Le héros donc, enhardi par les progrès inespérés qu'il avait faits dans l'estime des Goths dont beaucoup déjà suivaient ses bannières ou étaient retournés dans leurs champs vivre tranquilles à l'ombre de sa modération, avait conçu l'idée de faire reluire aux yeux de la nation entière et de son chef même la possibilité du rétablissement de la monarchie gothique sous un sceptre nouveau qu'il tiendrait ferme dans sa main victorieuse. Ce ne serait de sa part qu'un leurre séduisant, présenté uniquement pour amener une soumission absolue, après quoi, Ravenne rendue, ses défenseurs dispersés, il se jouerait des traités et de ses promesses pour aller offrir en hommage à son empereur les trésors, la famille, la personne et les États du roi des Goths.

Nous voici rentré dans les aveux de Procope, dont nous ne nous sommes écarté qu'en les devançant, c'est-à-dire qu'en faisant remonter à la mission de Théodose les insinuations qui prirent tant de réalité plus tard. On sent combien il importait à l'auteur d'un tel plan de le tenir secret, soit vis à-vis de la masse des Goths qui, n'ayant

encore souffert aucune extrémité, s'en fût peut-être indignée, soit à l'égard de ses propres lieutenants, dont plusieurs, étant amis de Narsès, l'eussent impitoyablement traversé.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à dater de la mission de Théodose, qui eut des entrevues non-seulement avec Witigès, mais encore avec les grands du royaume, les envoyés d'Orient, Pierre et Athanase, qui gisaient dans les prisons de Ravenne depuis le temps de Théodat, furent renvoyés libres à Constantinople, et qu'une trêve tacite et pourtant effective fut pratiquée de part et d'autre. Cependant, pour hâter le succès du plan, il fallait se presser d'affamer la population assiégée, que la faim seule pouvait assouplir. En conséquence, le blocus fut continué avec plus de vigueur que jamais. Il n'y a rien là que de naturel; mais ce qui l'est moins, c'est que Bélisaire fit incendier [a] les principaux greniers de Ravenne par l'entremise d'un habitant qu'il avait su corrompre à prix d'or; après quoi le bruit se répandit que l'incendie avait été mis par ordre de Matasonthe. Malheureux sang de Théodoric! De quoi les Orientaux ne l'ont-ils pas accusé?

(a) « Gnarus Belisarius multum frumenti Ravennæ publicis « horreis conditum, quemdam ibi habitantium pecunia permo- « vet, ut horrea illa cum frumento clàm incendat : nec desunt « qui conscia Matasuntha, Vitigis uxore, id factum dicant, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

La perte d'une grande partie des approvisionnements, et la rigueur de plus en plus croissante du blocus, produisirent en quelques semaines la famine dans la ville assiégée. Au même instant tout espoir de délivrance fut enlevé aux habitants par la nouvelle de la soumission des troupes d'Uraïas et de Sisigis. Sous l'action de ce double malheur, le trouble des esprits fut bientôt porté à son comble parmi les Goths. Tout concourait donc au succès du plan de Bélisaire. L'année 540 avançait, il s'attendait de jour en jour à voir venir des propositions de Ravenne, croyant déjà tenir les clefs de cette capitale et du royaume, quand un incident pensa renverser l'édifice de gloire qu'il s'était construit dans sa pensée. Les sénateurs Dominique et Maximin, envoyés de Justinien, arrivèrent dans son camp. Ils étaient porteurs de lettres pour Witigès contenant des offres très avantageuses dans la situation extrême où se trouvait ce prince. L'empereur, se réservant la haute domination et les tributs sur l'Italie en deçà du Pô, avec la moitié du trésor gothique, abandonnait en libre souveraineté, au roi des Goths, l'Italie transpadane, et lui laissait l'autre moitié du trésor précité. Tel était l'effet des anciennes propositions portées par les députés de Witigès à Constantinople, dès le temps du siége de Rome, propositions restées sans réponse tant qu'on avait cru mieux obtenir,

mais qu'on accueillait aujourd'hui, à cause des mouvements commencés de Cosroës dans la Mésopotamie; par où Bélisaire devait prévoir son prochain rappel, en vue d'obvier à la nouvelle guerre de Perse.

Quel contre-temps pour son orgueil! D'autant plus qu'ayant témoigné hautement son déplaisir, il sut que parmi les chefs de son armée plusieurs de ses ennemis, plus pressés encore que leurs troupes de finir la guerre, faisaient, à cette occasion, courir le bruit qu'il refusait par pure ambition de la terminer, se souciant fort peu des intérêts de l'empereur. Il laissa néanmoins Dominique et Maximin porter à Witigès les conditions dont ils étaient chargés et qui furent sur-le-champ acceptées, non sans une agréable surprise. Mais les négociateurs étant revenus trouver Bélisaire pour lui faire souscrire le traité, il refusa nettement sa signature. A ce refus inattendu, le roi des Goths et son conseil achevèrent de comprendre Bélisaire; et n'écoutant plus que la voix de la patrie, leur demandant, croyaient-ils, le sacrifice de leur royauté nationale entre les mains du vainqueur, qui conserverait à ce prix seulement la monarchie gothique, ils résolurent de ne plus traiter qu'avec lui secrètement et rompirent avec les négociateurs. L'historien a déguisé ce généreux sacrifice de Witigès et a prétendu qu'il fut obtenu de lui forcément par suite d'une conspi-

ration des grands qui l'entouraient. Il fallait bien lui enlever l'honneur de son action, gloire plus solide et plus rare que toutes les victoires de son adversaire. Mais qui ne voit que la supposition d'une telle conspiration tramée entre Ravenne fermée et le camp de l'assiégeant, à l'insu du roi des Goths, est une absurdité? Witigès donc, sacrifiant de lui-même son rang à son pays, envoya des hommes de sa confiance à Bélisaire avec la mission qu'ils ne devaient communiquer qu'à lui seul, de lui offrir, au nom de la nation gothique, le sceptre et la couronne de Théodoric, sur le serment qu'il ferait de les accepter. Bélisaire les accepta, demanda aux envoyés de Witigès quelque temps pour se préparer, et quant au serment, il promit de le faire dans Ravenne entre les mains du roi. Cette promesse fut rapportée à Witigès, confiée à son conseil, et de ce côté on en attendit l'effet avec la sécurité de la bonne foi.

Restait pour Bélisaire à prendre ses mesures autour de lui. La chose n'était pas facile. Car nul doute que si son dessein était pénétré par les nombreux chefs dont il avait excité la jalousie, ceux-ci ne refusassent d'y concourir, par le doute sincère ou non qu'ils concevraient de ses véritables intentions. Nous ne serions par surpris que certains politiques n'admirassent beaucoup la conduite qu'il tint dans cette circonstance délicate, car elle est un prodige d'artifice, Il assembla

tous les chefs de son armée en présence des envoyés Dominique et Maximin, et leur posa ces deux questions : Y a-t-il espoir de terminer par la force le siége de Ravenne et la conquête entière de l'Italie? Convient-il, en définitive, de s'en tenir au traité consenti par l'empereur? L'assemblée fut unanime à résoudre négativement la première de ces questions, et affirmativement la seconde. Alors il obligea tous les opinants à signer cette conclusion ; puis, tenant dans sa main l'écrit signé, il reprit en ces mots : « Eh bien! que diriez-« vous si, moi, je vous rendais maîtres incessam-« ment, pour en faire hommage à l'empereur, des « États, de la personne et du trésor de Witigès? » Chacun accueillit avec un assentiment respectueux ces mystérieuses paroles ; après quoi, sans plus rien ajouter, il congédia l'assemblée.

Cependant le temps pressait. D'une part, au milieu des affreuses souffrances de Ravenne, le roi des Goths et ses grands, fatigués d'allées et de venues qui n'aboutissaient à rien, étaient impatients ; d'autre part, Pierre et Athanase, l'un créé maître de la milice, l'autre préfet du prétoire en Italie, venaient d'arriver de Constantinople avec un ordre instant de rappel pour Bélisaire. Ce dernier fit donc promptement ses dernières dispositions. Sous le vain prétexte de se procurer des vivres, il se débarrassa d'Athanase, de Bessas, de Jean, d'Aratius et autres amis

de Narsès, qu'il envoya dans la Vénétie avec leurs troupes; et tout étant prêt, il donna le signal. Aussitôt la chaussée de Ravenne devint libre, les ponts s'abaissèrent, les portes s'ouvrirent, et Bélisaire, attendu par les Goths comme leur nouveau souverain, fit paisiblement son entrée dans cette cité désespérante qu'on ne pouvait dompter que par la ruse.

Procope, présent à cette entrée, dit [a] qu'en voyant la puissante armée gothique, si supérieure aux Orientaux en nombre, en taille, en force physique, soumise, asservie sans combat, et pourtant sans qu'aucun signe d'abattement marqué sur les visages annonçât en elle un courage épuisé, il reconnut que les hommes ne disposent point des choses et qu'il existe une force supérieure à laquelle tout obéit, qui tourne les cœurs de façon à ne plus laisser de refuge contre sa volonté. D'autres pensées vinrent à l'esprit des femmes gothes à cet étonnant spectacle. Ces inspirées [b], comme si elles eussent deviné la trahi-

(*a*) « Mihi tunc spectanti Romanorum ingressum in Raven- « nam in mentem venit, non hominum vi res peragi; sed vim « esse majorem, quæ ipsos quoque versans animos eò perducat, « undè nulla sit fuga. Quippe Gothi multitudine viribusque « superiores, nullo, ex quo Ravennæ erant, facto pugnæ peri- « culo, nullâ re conspicuâ fracti animos, capti ab infirmioribus, « turpe servitii nomen non erubescant, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

(*b*) « Enim verò mulieres, quæ à viris audierant hostium ma-

son et témoigné par là de l'instinct divin que toutes ces nobles races leur attribuaient, se montraient du doigt les rares vainqueurs qu'on leur avait dit innombrables, ces prétendus colosses tant vantés, remarquables seulement par l'empreinte de la souffrance, suite des fatigues et des veilles. Elles crachaient au visage de leurs maris, et les appelaient lâches pour n'avoir pas osé vaincre. Présage certain que cette guerre qu'on croyait finie ne l'était pas, et que les Romains imploreraient encore une fois, comme maîtres, ces Goths dont ils n'avaient pas voulu pour frères!

« jora mole corpora et numerum præcellere, maritorum ora « conspuebant, ubi Romanos in urbe considentes viderant, vic- « toribusque digito monstratis, imbellem suis animum expro- « brabant, etc. » *Ibid.*

CHAPITRE DEUXIÈME.

Bélisaire, dans Ravenne, manque à sa parole. — Il retourne en Orient emmenant Witigès. — Ce prince est fait patrice. — Retraite de Cassiodore près de Syllacium. — Ildibald élu roi des Goths. — Victoire des Goths près de Tarvisium. — Ildibald tue Uraïa s— Eraric lui succède un instant. — Il est mis à mort comme traître. — Totila, neveu d'Ildibald, est élu roi d'Italie dans Pavie.

An de J.-C. 540-542.

Bélisaire, accueilli en sauveur par Witigès et par les grands du royaume, justifia d'abord leur espoir en se montrant sur-le-champ occupé de ramener l'abondance au sein de Ravenne affamée. Des bateaux chargés de grains[a] et de provisions de toute espèce, mandés en toute hâte, entrèrent par ses ordres dans le port, et la population soulagée put oublier qu'elle était au pouvoir de l'ennemi. La discipline la plus sévère fut établie dans l'armée orientale. Les personnes, les biens furent également respectés, en sorte qu'il devint

(a) « Navesque complures frumento et si quid ultrà vitæ « necessarium impletas jubet classes. petere : id suburbano « Ravennæ loco, in quo portus, vocabulum est classis, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

possible au vainqueur, sans exciter la défiance, de renvoyer[a] dans les places des provinces ou dans leurs foyers la plus grande partie des troupes de Witigès, sous le prétexte de prévenir de fâcheux conflits et de faciliter le service des vivres, mesure qui fut reçue avec empressement par des guerriers propriétaires, éloignés depuis si longtemps de leurs champs et soumis à de si longues privations. Durant ces premiers jours de l'occupation, le palais ne désemplit pas de chefs goths[b] gardiens de différentes villes non encore rendues, telles que Tarvisium (Trévise), Césène, Pavie, Côme, Novarre, Bergame et autres. Ces braves se pressaient d'apporter leurs hommages et leur foi à celui que le sort leur donnait pour souverain, et sans doute aussi de s'assurer par eux-mêmes de la vérité. Le seul Ildibald, commandant de Vérone, homme d'une haute naissance, neveu de Theudis, alors roi des Wisigoths d'Espagne, ne vint pas à Ravenne, se contentant d'y députer en son nom un de ses officiers, ce qui parut naturel, attendu que ses deux fils s'y

(*a*) « Barbarii autem Belisarius, quibus cis Padum sedes, im-« perabat ad rura sua digressi ea securi colerent, etc. » *Ibid.*

(*b*) « Qui præsidiis præfuerant Gothi, simul fides data fuit, « ad Belisarium et venere ipsi, et ibidem mansere... Unus Ildi-« baldus, magni vir nominis, cui mandata fuerit à Gothis Ve-« ronæ custodia, misit... tamen ipse Ravennam non ivit; nec « mirum, cum liberos ipsius Ravennæ teneret Belisarius, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

trouvaient déjà comme prisonniers du général romain. Les choses demeurèrent ainsi en suspens, d'un côté du moins, dans l'attente du serment que le futur possesseur du trône gothique avait promis de prêter entre les mains de son devancier. Mais quand Bélisaire se vit fortement établi dans la capitale de Théodoric, et supérieur de beaucoup en soldats à Witigès, il leva le masque, et, à la stupéfaction[a] universelle des Goths, déclara qu'ayant juré fidélité à Justinien, jamais du vivant de cet empereur il n'accepterait la souveraineté de l'Italie. Cette déclaration faite, il s'assura de la personne de Witigès, de celle de la reine sa femme, de celle des principaux chefs goths en leur donnant une garde honorable (*custodia non inhonorata*), saisit le trésor gothique au profit de son maître (*è regiâ pecunias sumpsit*), rendit public son rappel (*auditâ famâ revocati Belisarii*), et fit ouvertement ses préparatifs de départ (*cuncta ad iter parari certis indicibus cognitum*).

Sur la première nouvelle de ce changement, répandue à l'instant dans les provinces, les Goths refusèrent d'y croire. Ils ne pouvaient concevoir que Bélisaire préférât le service de l'empereur à la possession de l'Italie. Mais quand le doute à cet égard ne leur fut plus permis, la scène prit

(*a*) « At ille nihil minus expectantibus apertè effatur nunquàm vivo Justiniano futurum ut principis nomen sibi sumat « Belisarius, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

un autre et terrible caractère. Ce ne fut parmi cette nation trompée et dédaignée qu'un cri de désespoir et de vengeance. Ceux de ses chefs qui n'étaient pas à Ravenne s'assemblèrent dans le Picentin et allèrent trouver Uraïas à Pavie. Là, en versant des pleurs de rage, ils se répandirent en reproches sanglants contre le roi, son oncle, qui, disaient-ils, était par sa nonchalance autant que par sa malheureuse destinée la cause de leurs maux, qu'ils eussent depuis longtemps traité comme Théodat, en dépit de son alliance avec la petite-fille de Théodoric, sans la considération des services de son neveu. « Oui, ajoutèrent-ils, « c'est notre respect pour vous [a], Uraïas, qui nous « a perdus. Réparez donc notre faute autant qu'il « est en vous de le faire, en devenant notre roi. « Il est trop vrai que nous ne sommes plus que « des débris. Bélisaire emporte avec Witigès nos « trésors et la fleur de notre nation. N'importe : « il reste que vous nous meniez à une mort glo- « rieuse avant que nos femmes et nos enfants « soient enlevés pour être traînés en servitude « aux extrémités de la terre. » Uraïas applaudit à ces sentiments; mais soit qu'il fût sincère dans sa réponse, soit plutôt qu'il déclinât pour lors le fardeau d'une pareille couronne, il fit sentir que son titre de neveu de Witigès rendrait son

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. II.

acceptation plus nuisible qu'utile ; que les uns le taxeraient d'ingratitude, pour s'être fait roi du vivant de son oncle, tandis que les autres le croiraient marqué de la même fatalité que cet oncle infortuné; qu'il était convenable de reporter le choix de la nation gothique sur l'illustre Ildibald, lequel étant si proche parent du puissant Theudis, roi des Wisigoths, réunirait à sa valeur personnelle les avantages d'un précieux appui voisin. L'avis d'Uraïas ayant paru raisonnable autant que désintéressé, les chefs goths se rendirent à Vérone et firent à Ildibald leur proposition. Ildibald, homme intrépide et violent, mais doué, à ce qu'il paraît, d'une certaine prudence et de sentiments élevés au milieu de sa rudesse, accepta l'offre qui lui était adressée, à la condition pourtant qu'on lui permettrait de faire auprès de Bélisaire une dernière tentative pour le décider à prendre la couronne gothique. C'était habilement fonder dans l'avenir son autorité sur la double évidence de sa modération et de sa sincérité opposées à la perfidie grecque. Sa condition agréée unanimement, il envoya sans retard des députés à Ravenne pour déposer aux pieds du général de Justinien, en son nom, la dignité suprême dont il venait d'être revêtu, lui dénoncer la rupture de la paix au cas qu'il persistât dans un refus parjure, et lui remontrer combien il serait indigne d'un guerrier de manquer ainsi à sa

parole. Certes une telle démarche de la part d'un homme dont les deux fils étaient prisonniers à Ravenne n'annonce pas une âme commune, et il y aurait de quoi s'étonner ici de la froideur des historiens, si l'on ne savait combien, dans tous les temps, les malheureux ont peu d'apologistes.

Les envoyés du nouveau roi des Goths allèrent donc trouver Bélisaire. Introduits en sa présence, ils s'acquittèrent de leur commission pour lui, et n'en ayant obtenu que les mêmes refus dans les mêmes termes, ils lui représentèrent fièrement la honte qui rejaillissait sur son caractère du fait d'avoir rompu un traité juré, en préférant un maître à un trône; puis, se retirant sur ces adieux, ils retournèrent promptement à Vérone rendre compte de leur ambassade infructueuse; infructueuse sans doute, mais stérile, on va voir que non. Cependant les dernières destinées de Witigès et du grand ministre des Goths réclament de nous quelques souvenirs.

Ses préparatifs étant achevés, Bélisaire mit donc à la voile pour retourner à Constantinople au commencement de 541, sixième année de la guerre. Il emmenait avec lui, de son côté, Antonine, Théodose, Ildiger, Valérien, Martin et Hérodien avec sa garde particulière; et du côté des Goths, Witigès, Matasonthe, les deux fils d'Ildibald et quelques autres illustres personnages dont les noms ne nous ont pas été transmis. Il

emportait comme dépouilles la plus riche partie du trésor gothique, la moindre étant par force restée intacte à Pavie. Il laissait à l'Italie, riche encore et moins conquise qu'envahie, environ trente mille Orientaux flanqués de quelques indigènes tirés des villes plutôt que des campagnes et de la milice de Rome, le tout sous onze lieutenants dont les principaux, qui devaient diriger les opérations tendant à prévenir toute guerre nouvelle, étaient Constantien, appelé de Salone à Ravenne pour y commander, Jean chargé surtout des côtes de l'Adriatique à partir de Rimini, Bessas gardien de Rome et de l'Étrurie, enfin Vitalius placé en Vénétie d'où il surveillerait l'Istrie et la Dalmatie. La Sicile et l'Italie méridionale avaient comme été laissées à elles-mêmes, sur la foi des bonnes dispositions que les Grecs avaient cru y rencontrer, plutôt que sous la tutelle des faibles garnisons que le général de Justinien y avait semées lors de son arrivée triomphale.

La navigation du héros fut heureuse, mais il fut désagréablement trompé quant à sa réception, s'il est vrai, ce dont nous aimons à douter pour sa gloire, qu'il eût compté sur les honneurs d'un triomphe orné de la présence du roi et de la reine des Goths captifs ; car Justinien, peu pressé d'élever encore un serviteur qui venait de refuser une couronne, se contenta de l'accueillir avec

une faveur solennelle au palais, lui et ses augustes prisonniers, dont il loua fort la beauté et qu'il traita généreusement. Un sort opulent fut assuré dans Constantinople à Witigès, avec le rang de patrice, ce qui a fait conjecturer trop légèrement peut-être qu'il abjura l'arianisme. Mais ce prince n'eut guère le temps de goûter ces consolations: il mourut au bout de deux ans de séjour en Orient, sans avoir pu connaître à quel point ses anciens sujets le sauraient venger.

Le sort de Cassiodore fut plus heureux. Ce grand homme avait vécu dans le monde en chrétien solitaire; il ne perdit donc rien à la solitude: loin de là, il y trouva ce qu'il avait cherché jusque dans le palais de ses rois, savoir: des loisirs pour la charité, pour l'étude des livres saints et pour la méditation religieuse. Dès les plus beaux temps de sa grandeur, alors que l'Italie et Théodoric aimaient à lui reporter une bonne part des éclatantes prospérités de la monarchie gothique, il avait songé à préparer sa retraite et son tombeau dans une délicieuse campagne située près de Syllacium [a], sa patrie, au fond du golfe de ce nom qui abrite le Brutium. C'était vers cette demeure originaire qu'il avait dirigé ses richesses patrimoniales. Il s'était complu à y creuser au sein des rochers de la côte, qui formaient comme la base du mont

(a) Squillacci, province de Rhèges (Reggio).

Moscius, de vastes viviers où d'abondants poissons[a] de toute espèce pouvaient, disait-il, se croire libres en étant captifs. Le petit fleuve Pellène, qui coulait près de là, avait été soumis, dans son cours tranquille, à l'utilité du maître, et les rives en avaient été ornées, pour son agrément, de prairies et d'ombrages. L'enceinte murée de ce beau domaine, agrandie pour une existence nouvelle, avait permis d'y enclore le mont Castel, dont la situation reculée au fond des terres et les flancs escarpés offraient l'image du désert, sans la terreur qui suit les lieux abandonnés. De solides constructions d'espèces différentes s'étaient élevées comme par enchantement dans cet asile privilégié, les unes contiguës ou rassemblées en grand nombre, selon les convenances d'une habitation commune, et pourvues de bains, d'une riche bibliothèque, d'ateliers de travail, de jardins, de fontaines, de moulins, et surtout de splen-

(*a*) « Invitat vos locus Vivariensis monasterii ad multa pere-« grinis et egentibus præparanda, quando habetis hortos irri-« guos, et piscosi amnis Pellenæ fluenta vicina... Maria quoque « vobis ità subjacent, ut piscationibus variis pateant, et piscis, « cùm libuerit, vivariis possit includi.... ubi sub claustro va-« getur fideli... ità ut nulla tenus se sentiat captum, etc.

« Si aliquid sublimius defæcatis animis vestris optare con-« tingat, habetis montis Castelli secreta suavia, ubi velut ana-« choritæ, præstante Domino, feliciter esse possitis. Sunt enim « remota et imitantia eremi loca, quando muris ambientibus « probantur inclusa, etc. »

Cassiod., *De institut. divin. litterarum.*, cap. XXIX.

dides lieux de prière : c'était le monastère de Viviers; les autres isolées, austères, n'ayant pour toute richesse qu'une église : c'était le séjour des anachorètes du mont Castel. Ainsi, à peu près dans le temps où l'ermite saint Benoît, son ami, fondait entre Naples et Gaëte l'abbaye du mont Cassin, Cassiodore, successivement ministre nécessaire de cinq rois ariens, devenait son émule et celui de Cassien. Serait-il donc hors de propos[a] de rappeler ici que l'arien Théodoric lui-même favorisa près de Ravenne le monastère fondé précédemment par saint Hilaire et nommé, pour cette raison, Galliata? Une règle plutôt laborieuse que rigoureuse soumettait les pieux solitaires de Viviers et du mont Castel à deux chefs distincts, le premier de ces monastères, celui des cénobites, devant être comme le parvis du second, celui des anachorètes, où n'abordaient que les âmes déjà formées à la vie pénitente et contemplative par l'apprentissage des saints exercices, des études et des travaux communs. Le fondateur nous a laissé de précieux détails à ce sujet dans ses lettres[b], et principalement dans la belle préface et divers passages de son *Institution des lettres divines*, qui n'est pas le moindre de ses

(a) *Voyez* Sainte-Marthe sur Cassiodore, et Fabri sur Ravenne.

(b) Var. Cassiod., lib. 12, epist. 15, et *De instit. litterar. divinarum.*

écrits. C'est là qu'on respire le parfum épuré de la philosophie de ce sage si merveilleusement tempéré, philosophie qui pourrait être toute renfermée dans l'ancien adage : *ne quid nimis* (rien de trop). Cassiodore, voulant créer des serviteurs à Dieu, destine ses religieux au service des pauvres, des infirmes, des voyageurs, et les dispose à ces fonctions par l'étude des livres sacrés et des Pères, jointe au travail des mains, affectionnant surtout la transcription des manuscrits qui peut réunir les deux exercices; il n'exclut d'ailleurs aucune partie essentielle, aucun monument utile des connaissances humaines. Il ne tue pas l'esprit pour l'élever à la science divine, et ne tue pas le corps pour anéantir l'orgueil de l'âme et l'empire des sens. Et quelle meilleure école de détachement du monde et d'humilité que son exemple, c'est-à-dire que sa règle mise en action! Nous le voyons, septuagénaire, quitter les somptuosités des palais pour la simplicité rustique d'un cloître, et se refuser aux honneurs que chaque gouvernement nouveau de l'Italie voulait pour son propre avantage, lui continuer. « J'ai « repoussé loin de moi, dit-il dans sa préface de « l'*Exposition des Psaumes*, j'ai repoussé[a] loin « de moi le fardeau des dignités qu'on me pré-

(a) « Repulsis in Ravennati urbe sollicitudinibus dignitatum, « cùm psalterii cælestis animarum mella gustassem, etc. »

« sentait à Ravenne, ayant savouré le miel des « âmes, le psautier céleste. » Ainsi, en interprétant ces paroles comme le docte Sainte-Marthe l'a fait, l'empereur Justinien aurait donc voulu à son tour utiliser pour sa domination le ministre vénéré de Théodoric. Mais il était trop tard : le temps des désirs et des espérances de la terre était passé pour le chrétien désabusé des forces de l'homme. Ce n'est pas qu'à l'imitation de tant d'autres il fût désormais incapable des travaux auxquels il renonçait et ne donnât à Dieu que les restes impuissants de sa vie; non, ce vieillard était jeune encore, puisqu'il devait passer au moins vingt-trois ans dans cette profession monacale qu'il embrassait en 540, à soixante-dix ans, y composer d'excellents livres[1], y travailler constamment de la tête ou des mains, y pratiquer une pénitence austère, quoique mesurée, et, ce qu'on ne peut trop admirer, y servir, y obéir sous les chefs qu'il s'était donnés, dont deux nous sont connus : ils se nommaient Chalcédonius et Géronce.

Plusieurs auteurs font remonter à l'année 538 la retraite de Cassiodore, s'appuyant des lettres vingt-troisième et vingt-quatrième de son douzième livre, ayant pour objet de faire venir de l'Istrie des provisions à Ravenne, lettres qui sont

(1) On sait qu'il y fit des horloges d'eau fort exactes.

en effet des dernières de son recueil, mais qui ne prouvent point que le ministre ait terminé là ses fonctions de préfet du prétoire. Tout lui faisait un devoir de ne quitter Witigès qu'au dernier moment; et ce serait à nos yeux une raison suffisante de croire qu'il ne le quitta qu'alors, quand nous ne verrions pas des traces de son intervention dans le traité conclu avec Bélisaire. Il affectionnait, on le sait, et trop peut-être, les moyens conciliateurs. Dans l'extrémité où l'on se trouvait, ce traité était un terme de conciliation plus qu'excusable. Nous croyons donc que Cassiodore n'y fut pas étranger. Ajoutons, en quittant ce grand homme, que s'il mourut, croit-on, entre l'année 562 et l'année 566, autrement vers la fin de Justinien ou au commencement du règne de Justin II, sous le pontificat de Jean III, ses yeux se fermèrent à l'arrivée des grandes ténèbres, qu'il avait voulu écarter au moins du foyer de l'Occident. Nous revenons sans cesse avec amertume, mais non sans cause, sur la désastreuse nuit du moyen-âge, et bien des personnes respectables qui voient dans cette période de l'histoire du monde le triomphe définitif de l'Église en pourront être blessées. Notre excuse auprès d'elles sera cette déclaration que nous leur adressons sincèrement, savoir : que loin de voir comme elles dans le moyen-âge l'époque triomphante du christianisme, nous y voyons le temps de ses

plus fatales épreuves, épreuves telles, selon nous, que nulle démonstration de sa divinité en dehors de la révélation, pas même la merveille de son établissement, n'égale celle-ci, que l'Église a surmonté cet âge de mensonge, d'excès et d'ignorance.

Aussitôt qu'Ildibald sut Bélisaire embarqué, il convoqua les Goths à Pavie, sortit de Vérone et se rendit le premier au centre indiqué. D'abord mille hommes seulement s'y réunirent à lui. N'importe; à la tête de cette petite troupe, il releva la bannière de Théodoric, et profitant sans délai de la dispersion des chefs orientaux, il fit aisément rentrer sous son autorité plusieurs villes de la Ligurie et de la Vénétie. Le seul Vitalius était pour le moment devant lui, avec un corps d'Hérules et de Dalmates commandé par Visande et par Theudimond, fils et petit-fils de ce Maurice et de ce Mondon que nous avons vus périr près de Salone, au début de la guerre, sous les coups d'Asinarius et d'Uligisale. Mais ce faible corps, mal appuyé par des chefs rivaux répandus dans les provinces au delà du Pô, n'osait guère sortir dans la campagne, y sachant les esprits des habitants romains de plus en plus disposés en faveur des Goths, par l'effet de la circonstance que voici.

Justinien considérait la conquête de l'Italie surtout comme une ressource inépuisable pour son trésor. Dans cette vue, il venait d'envoyer

dans la Péninsule, pour en administrer les finances et pourvoir aux besoins de ses armées conquérantes, le logothète[a] Alexandre. C'était un homme de l'école apparemment du préfet Jean de Cappadoce, qui s'était avancé dans les bonnes grâces de l'empereur par des ressources fiscales et un talent d'exactions qui, tout en l'enrichissant lui-même, avait singulièrement grossi les revenus de l'État et lui avait valu en Orient la qualification de *cisoire*, nom de l'instrument avec lequel les usuriers rognaient les espèces. Cet homme, à peine arrivé en Italie, s'était mis à l'œuvre, soit pour établir de nouveaux tributs, soit pour pressurer les curateurs et les défenseurs des communes, au point d'exiger le remboursement des sommes arriérées ou remises au peuple, en remontant jusqu'au temps de Théodoric, ce qui avait produit une consternation générale et un trouble indicible parmi les gens du fisc. Son génie inventif ne s'était pas arrêté là. Il annonçait une réduction dans la solde des troupes qui allait infailliblement aggraver la charge des habitants, et donner un nouvel aliment à l'ardeur déjà trop excitée de spoliation que manifestaient à l'envi tous ces généraux dispersés de Justinien dont aucun ne voulait être gêné ni commandé. L'occasion se montrait donc

(*a*) Chancelier.

favorable à une entreprise hardie. Ildibald le sentit et en profita. Marchant droit à Vitalius, Visande et Theudimond, dans la Vénétie, il les atteignit près de *Tarvisium*[a], place que gardait toujours fidèlement le chef goth Totila, son neveu, et les ayant chargés furieusement, il les défit d'une manière si complète que, des trois, le second resta sur le terrain avec tout son corps, moins un petit nombre de prisonniers et de fuyards, dont était Vitalius et Theudimond.

Telle fut la première réponse au cri des femmes gothes de Ravenne ; réponse éloquente qui porta le nom d'Ildibald jusque dans la Gaule, où elle fit frémir les Francs d'admiration et d'envie, ainsi que dans l'Orient qu'elle étonna. Cette action souleva les campagnes dans toute la région cispadane et même au delà ; si bien que les généraux de Justinien se hâtèrent de se renfermer, chacun pour soi, dans les meilleures places.

Voilà ce que Vitigès aurait dû faire en se bornant à laisser la garde de Ravenne à un lieutenant résolu, et il n'en manquait pas de tels dans sa nation. A la vérité, ces grands retours de bonheur qui deviennent possibles, faciles même dans les crises d'État, quand l'instant de la colère est arrivé pour les vaincus, que leur situation s'est montrée nette à leurs yeux et non plus tour-

(*a*) Trévise.

mentée par les incertitudes de la crainte et de l'espérance, qu'en un mot ils en ont touché le fond comme pour s'y raffermir, ne le sont pas toujours à l'heure où commence la décadence avec son trouble et ses surprises.

Il était beau à Ildibald d'hériter ainsi de Théodoric; mais il aurait fallu hériter aussi de sa prudence, et malheureusement un sang bouillant allumait en lui des passions dont rien n'arrêtait l'impétuosité. Rentré glorieux dans Pavie, il se disposait à en sortir encore pour tenter plus avant la fortune aussitôt que sa petite armée, qui grossissait chaque jour, lui aurait permis de franchir le Pô, lorsqu'un incident tragique vint tout d'un coup souiller sa gloire, suspendre ses entreprises, et bientôt après mettre un terme violent à sa vie. On sait ce qu'était pour les Goths l'honneur de leurs femmes; un jour celle d'Uraïas, douée d'une grande beauté, fière de son opulence, et peut-être jalouse de la couronne, ainsi que son mari, depuis la victoire de Tarvisium (rien n'autorise à l'affirmer, mais tout à le soupçonner), rencontrant au bain l'épouse d'Ildibald, qui, reine de la veille, gardait encore dans son intérieur la simplicité d'une particulière peu riche, se plut à la narguer insolemment. Celle-ci, tout en pleurs, étant venue se plaindre au roi son époux, Ildibald furieux vit dans cet acte une conspiration, pr clama ses soupçons, et sans autre forme,

devenant à la fois accusateur, juge et bourreau, alla trouver Uraïas et le perça de son épée. Le vainqueur de Milan tomber ainsi victime d'un soupçon! et dans quel moment! Ce fut alors dans la nation un deuil universel mêlé d'indignation.

L'abîme invoque l'abîme, et le meurtre la vengeance. On raconte que, bientôt après cette catastrophe, Ildibald, au milieu d'un festin qu'il donnait à ses principaux officiers, fut frappé par un garde nommé Vilas qu'il avait privé de sa fiancée pour en favoriser un de ses officiers, et que sa tête roula sur la table d'un seul coup. Malheureuse nation gothique! la voilà en quelques jours déchue de ses espérances à peine ranimées, et privée à la fois de ses deux premiers appuis, à l'heure où ses destins allaient de nouveau se balancer! Dans le tumulte des sentiments, des intérêts, des conseils, quel parti prendre? quel roi choisir? Du sein, non plus de ce peuple, mais de cette ruche errante et sans chef, s'élève et se présente, non pas un prince, mais un bourdon lâche et sans foi. C'était Éraric, un de ces chefs des Ruges de l'ancienne domination du roi Fava que Théodoric, on se le rappelle, avait établis, après la défaite et l'expulsion du prince ruge, le rebelle Frédéric, au pied des Alpes grecques pour en être les gardiens, en leur permettant de se gouverner eux-mêmes sous ses lois. Cet Éraric n'était donc point goth

d'origine; mais accueilli par les Goths dans ces instants calamiteux où les plus hardis se déconcertent et s'éloignent, il fut proclamé roi.

L'année 542, septième de la guerre, s'ouvrait avec ce règne de mauvais augure, si toutefois une domination qui ne devait durer que cinq mois et ne se marquer que par une tentative de trahison vénale put s'appeler un règne.

Éraric n'eut pas un seul jour l'intention de soutenir la guerre; la nature autant que la promptitude de son crime le démontrent. Mais informé de la générosité que l'empereur avait témoignée à Witigès en le créant patrice et en lui assurant un sort brillant à Constantinople, il avait aussi rêvé d'être fait patrice et de goûter les délices de l'opulence oisive en Orient. Il ouvrit donc secrètement une négociation à cet effet avec Justinien par l'intermédiaire d'un de ses affidés nommé Caballarius. Cependant, comme il avait besoin d'un titre officiel pour négocier utilement selon ses vues personnelles et que les Goths ne lui en eussent pas donné s'ils eussent connu sa véritable pensée, il assembla ses conseillers pour leur proposer d'offrir la paix à l'empereur aux mêmes conditions qui avaient d'abord été accordées à Witigès, c'est-à-dire moyennant que les Goths conserveraient toute l'Italie transpadane. La machination était bien ourdie, le prétexte mis en avant plausible. On

était si peu en mesure de continuer une grande guerre alors, après l'affreux malheur survenu sitôt à la suite d'un premier succès, avant que le ralliement de la nation fût, pour ainsi dire, commencé, que nous ne concevons pas seulement, nous excusons la décision du conseil de Pavie, laquelle fut d'envoyer en effet Caballarius à l'empereur en le chargeant des propositions générales que nous venons d'exposer. Cet envoyé partit donc avec sa double mission; mais il n'eut pas le temps de jouer son rôle de missionnaire trafiquant d'un peuple au nom et au profit de son roi.

Éraric avait compté sans le gouverneur de Tarvisium, sans Totila, propre neveu du précédent roi Ildibald; et c'était de là qu'à son insu devait sortir la vraie pensée nationale, par l'organe d'un héros, homme de génie, le seul des Goths que la nature eût formé, ou du moins que la fortune eût présenté pour remplacer réellement Théodoric.

Totila, dans sa douleur de la fin cruelle de son oncle Ildibald, vivait isolé dans sa place, ne voulant point communiquer avec l'étranger obscur qui succédait à son parent; ou même il songeait désormais à déserter une cause qu'il jugeait condamnée sans retour, en la voyant remise en de telles mains. Il n'hésita plus à disposer de son sort dès qu'il sut l'ambassade que le conseil de

Pavie, à l'instigation d'Éraric, avait envoyée à l'empereur, et commença des pourparlers avec Constantien, qui gardait Ravenne, afin de lui remettre la ville de Tarvisium sous de certaines conditions. Son traité, à ce qu'il paraît, était déjà bien avancé, sinon conclu; pourtant il hésitait encore à l'exécuter, quand son patriotisme se réveilla plus ardent que jamais, par l'effet d'une circonstance qu'il n'avait ni préparée ni prévue. Les chefs de Pavie n'avaient pas tous approuvé l'ambassade à Justinien. Plusieurs des opposants imaginèrent d'aller offrir la couronne gothique au gouverneur de Tarvisium, que sa naissance illustre, sa parenté avec le roi des Wisigoths Theudis, et sa valeur personnelle déjà bien connue, désignaient comme un sujet capable de conduire la nation dans ce moment critique. Totila consentit à saisir ce sceptre malheureux; mais il exigea comme gage la tête d'Éraric. Ce gage lui fut promis, presque aussitôt livré. Alors il accourut à Pavie, et reconnu roi d'Italie aux acclamations universelles, il jura la guerre. Voyons comme il acquitta ce serment royal.

CHAPITRE TROISIEME.

Le roi Totila gagne, sur les généraux de Justinien, la bataille de Plaisance. — Il divise ses forces et se transporte dans l'Italie méridionale. — Il visite saint Benoît au mont Cassin. — Il s'empare de Naples après avoir enlevé la flotte des Orientaux. — Séjour à Naples. — Rétablissement de l'administration dans les provinces. — Bélisaire de nouveau en Italie. — Son impuissance. — Siége de Rome fait par Totila. — Bélisaire tente vainement de la secourir. — Entrée de Totila dans Rome. — Trois mois de séjour. — Rome démantelée. — Départ des Goths.

An de J.-C. 542-547.

Si l'on avait encore à démontrer les avantages de la puissance unique sur l'autorité collective, dans l'action civile ou militaire, ce seraient les dix années de l'histoire d'Italie que nous allons essayer de retracer qu'il faudrait consulter pour y réussir pleinement. Voici, d'un côté, onze chefs habiles et intrépides, à la tête de trente mille combattants, de toute origine on doit l'avouer, mais exercés, excités par le succès, fortement établis dans deux capitales, appuyés de toutes les ressources d'un grand empire, de la population notable du pays occupé, et surtout, nous le

disons en le déplorant, appuyés du clergé catholique et du souverain pontife; voici en regard l'unique chef, à peine reconnu, d'un État divisé pour cette fois en deux races et en deux opinions, suivi seulement au début de quelques braves trahis par le sort, humiliés, presque entièrement dépouillés du trésor national, et n'ayant plus à compter que sur leur désespoir. Certes les deux forces contraires, à les considérer en elles-mêmes, sont trop inégales pour que la première n'écrase pas la seconde en un moment. Point du tout : c'est la seconde qui triomphera durant dix ans, c'est-à-dire tant qu'elle ne rencontrera pas pour obstacle cette même unité que seule elle avait possédée jusque-là. Si ce n'est pas là une démonstration, l'histoire n'en saurait point fournir. Il est vrai que le principe eut ici le génie et la valeur même pour auxiliaires : rarement la nécessité, qui enfante les hommes supérieurs, en produit-elle un mieux fait pour la circonstance que Totila. Audacieux et prévoyant, toujours en mouvement, ayant l'œil à tout, combattant et gouvernant à la fois, rigoureux, terrible à propos, modéré, débonnaire quand il convenait de l'être, jamais étonné, jamais incertain, sachant aussi bien se défendre qu'attaquer; enfin point enivré de ses avantages, point abattu dans ses revers : tel fut cet homme. Il succomba en définitive, mais sous l'impossible; et en tombant,

égal aux héros d'Homère, ainsi que son successeur d'un jour, il engloutit avec lui l'unité de l'Italie, de même que Pompée avait emporté sa liberté, et comme s'il avait fallu ce second et glorieux holocauste pour honorer la fin politique de l'ancienne reine du monde. Ce tableau demanderait plus de développement que nous n'en donnerons; mais outre que rien ne saurait dispenser de recourir à Procope lui-même pour le récit de la guerre gothique, on sent que cette guerre, qui formait le capital de son sujet, n'est que le triste dénouement du nôtre, ce qui nous commande la brièveté.

Quand les généraux d'Orient virent, par la nouvelle élection de Totila, que les Goths prenaient encore leur monarchie au sérieux, ils sentirent la nécessité de faire trève à leurs opérations spoliatrices et isolées pour agir de concert. En conséquence ils s'assemblèrent pour la plupart à Ravenne, en présence du logothète Alexandre. Là se trouvèrent avec Constantien, Jean, Vitalius, Theudimond, le vaillant et intelligent Arménien Artabaze, et d'autres encore. Des menées avaient été pratiquées pour surprendre Vérone à l'aide d'un Romain considérable de cette ville, nommé Marcion, qui offrait d'en ouvrir une des portes au premier détachement disposé pour s'y présenter secrètement pendant la nuit. Les généraux se mirent donc en marche avec 12,000 hommes, s'ar-

rêtèrent à quelquesmilles de Vérone, et la nuit venue, Artabaze se présenta, suivi de cent fantassins, à la porte indiquée, laquelle ayant en effet été ouverte, la ville fut occupée à grands cris. Les Goths surpris ne songèrent d'abord qu'à en sortir par une porte opposée et coururent attendre le jour sur des hauteurs voisines. C'en était fait de cette importante place si le coup de main d'Artabaze eût été soutenu par le reste de l'armée orientale, ainsi qu'il était convenu. Mais, au lieu de se hâter, les généraux consumèrent des heures précieuses à se disputer sur l'ordre de marche et sur la distribution du butin. Au point du jour les Goths ayant remarqué, des hauteurs, le petit nombre des occupants et l'éloignement où ils étaient de tout secours, escaladèrent les murs, rouvrirent la porte par où ils étaient sortis, et faisant subitement irruption, massacrèrent presque tous les occupants; il ne s'en sauva que quelques-uns qui se précipitèrent dans la campagne avec Artabaze et regagnèrent leur camp, où ils firent justement honte aux généraux de leur indigne conduite.

Vérone ainsi manquée, l'armée orientale, quittant la vallée de l'Adige, s'achemina vers le Pô qu'elle traversa, puis se rendit à Plaisance[1],

(1) Notre édition de Procope dit Faventia (Faenza); mais on en doit plutôt croire Bruni d'Arrezzo qui dit Placentia. En

pour de là se porter contre Totila, selon qu'il agirait. Elle assit son camp en avant de la ville, faisant face au fleuve sur la rive droite, ayant la Trebia sur la gauche.

Totila n'avait pas perdu de temps; il était parvenu à se former deçà delà un corps de cinq mille hommes résolus. A peine sut-il l'événement de Vérone et la marche de l'ennemi sur Plaisance qu'il alla droit à lui hardiment. Les généraux d'Orient, à son apparition sur la rive gauche du Pô, tinrent conseil. Artabaze ouvrit le sage avis d'attaquer les Goths dès que la moitié d'entre eux aurait franchi le fleuve; mais cet avis parut timide aux autres chefs. Ils se dirent sans doute qu'ils finiraient la guerre d'un seul coup s'ils attendaient, pour tomber sur les Goths qu'ils se fussent enfermés entre le fleuve et le camp romain. Cette idée prévalut. Totila passa donc tranquillement sur la rive droite, mais il avait eu soin de détacher trois cents hommes avec l'ordre d'effectuer leur passage à vingt stades plus bas que le camp ennemi, de le tourner et de ne se montrer qu'au moment de l'action. Venons promptement à cette action, sans tenir compte des harangues, non plus que du combat singu-

effet, pourquoi les Orientaux auraient-ils cherché Totila à Faventia, près de Ravenne, tandis qu'il s'agissait de lui disputer le passage du Pô? D'ailleurs Faventia n'a point de fleuve; l'Amone, qui la baigne, n'est qu'un ruisseau.

lier entre le Goth Uliaris et Artabaze, qui la précédèrent. Cette guerre est remplie de duels chevaleresques, par où l'on peut juger des mœurs militaires de ces nations valeureuses. Disons seulement que les deux champions y trouvèrent la mort, savoir, Uliaris sur le terrain même, et Artabaze à la suite de ses blessures. La bataille de Plaisance s'engagea donc, et dans l'instant où elle était disputée avec le plus d'acharnement, l'embuscade de Totila parut sur les derrières de l'ennemi. Celui-ci se crut tourné par un corps nombreux, prit l'épouvante et s'enfuit, qui à Plaisance, qui à Ravenne ou ailleurs, chacun des chefs romains n'ayant plus souci que de son commandement particulier. La perte des vaincus fut, relativement énorme, et ce qui ne s'était jamais vu, toutes les enseignes romaines devinrent les trophées des Goths. Ceci est un exemple de plus qu'à la guerre surtout rarement on s'affranchit impunément de la règle. Artabaze avait raison.

Cette victoire, remportée au cœur de l'Italie par un roi dont les peuples des deux races connaissaient à peine l'élection et qu'ils pouvaient croire encore prudemment retenu dans Pavie, eut un effet général et soudain. Les Romains des campagnes s'émurent en faveur d'un prince qui se montrait capable de les délivrer de leurs oppresseurs et de ramener la tranquillité passée. Ceux des villes qui avaient pris parti pour Jus-

tinien furent frappés de crainte. A l'égard des Goths, tous, d'un élan simultané, reconnaissant enfin, à son heureuse audace, l'homme digne de régner sur eux, s'empressèrent d'envoyer sous ses enseignes l'élite de leur population virile. De la sorte, en peu de temps il put tirer de son armée une seconde armée, qu'il dirigea, sous la conduite de Bléda, de Roderic et de Viliarius, contre la cité de Florence où commandait Justin avec un corps nombreux, pendant que de son côté il balayerait les terres de l'Émilie et du Picentin, forçant les Orientaux à se tenir clos dans leurs places, ou forçant ces places mêmes dans sa marche, quand il trouvait occasion de le faire sans trop de peine, pour en raser les fortifications; car il ne voulait plus laisser de retraites aux vaincus quels qu'ils fussent, et le fourreau de son glaive était jeté au loin pour jamais. On voit ici se dessiner la pensée du génie, le plan d'un roi qui veut affranchir son État, bien plus que celui d'un général qui vise à conquérir. Il s'agissait d'être humain avant comme après le succès, de se montrer partout dans le plus grand ordre, avec une discipline exacte, de protéger les champs, de les purger de la présence d'un ennemi dévastateur, d'y ramener autant que possible la culture, la justice, l'administration; de traiter les gens complétement paisibles en amis, comme les fidèles, de les exciter contre l'étranger, d'empê-

cher celui-ci de se réunir, de le harceler s'il osait tenir campagne, et de l'épuiser sans se mettre en peine, pour le présent, de Ravenne, ni de Rome, ni des autres places laissées en arrière, dans la certitude où l'on devait être que tôt ou tard ces divers centres d'hostilité, frappés d'inertie et ne pouvant pas se soutenir d'eux-mêmes, finiraient par retomber sous la main gothique. On ne verrait plus désormais les Goths acharnés vainement pendant une année contre des murailles : Totila était un autre homme que Witigès. Dans ce système excellent, qui ramena beaucoup de Romains[a], qu'importait une place manquée, pourvu que nulle part, en plaine, on ne souffrît l'ennemi sans le chercher, sans l'atteindre, et là vaincre ou mourir? On le vit bien à l'occasion de Florence. Bleda, Roderic et Viliarius ne purent la prendre. Mais Justin, qui la gardait, ayant fait demander du secours à Ravenne, Bessas, Jean et Cyprien accoururent. Aussitôt les Goths, se souciant fort peu de Florence, allèrent camper sur une hauteur favorable et voisine. Attaqués, ils croisèrent le fer si bien que les Orientaux furent de nouveau mis en déroute complète, jonchant le sol de leurs morts, et que leurs chefs,

(a) « At Totilas, multa in captos humanitate, sibi devinciebat animos, ità ut eorum plerique, Romani homines, gotho « duce in Romanos arma ferrent, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. III.

pour cette fois, renonçant à sortir, rentrèrent définitivement chacun chez soi, savoir, Constantien à Ravenne, Jean à Rome, Bessas à Spolette, Cyprien à Pérouse, d'où ils écrivirent à l'empereur qu'ils ne pouvaient tenir l'Italie sans de nouveaux secours. Ainsi finit l'année 542, septième de la guerre.

Cependant, conforme à lui-même, Totila, qui tout en courant avait pris et démantelé Césène, Urbin, Montefeltro et Pétrée, ayant échoué contre plusieurs autres places, exécuta un grand dessein, celui de transporter le fort de la guerre dans la Campanie, les Calabres et le Brutium, pays où il ne convenait pas de laisser oublier les rois goths, terre d'ailleurs jusque-là intacte, bien pourvue, parce qu'on ne s'y était pas encore battu, et voisine de la Sicile qu'il se proposait de châtier utilement plus tard, avec le secours de son parent le roi wisigoth d'Espagne, car il n'avait pas négligé cette alliance politique. Nous ne saurions nous défendre d'admirer beaucoup une telle conduite. En tout, c'est sans aucun scrupule d'historien que nous louons Totila, parce que nous ne rapportons rien de lui que sur la foi de ses adversaires. Il ne délaissait point du reste, par cette résolution hardie, l'Italie centrale, que Bléda, Roderic et Viliarius devaient sans cesse parcourir, pour prévenir toute réunion et toute sortie des Orientaux en rase campagne, tentant

les petites places, chemin faisant, mais sans s'y acharner encore une fois, et partout où ils le pourraient, détruisant les fortifications pour qu'elles ne servissent plus de repaires. Quant à la Ligurie et à la Vénétie, Pavie et Vérone en répondaient suffisamment pour la nécessité actuelle. L'exécution de ce plan était facilitée par cette circonstance que la Péninsule étant couverte encore de familles gothes propriétaires, les gens de guerre de la nation recevaient de toutes part des renseignements et des appuis selon le besoin. Aussi qu'arriva-t-il bientôt? c'est que les généraux de Justinien, retenus dans leurs places, ne songèrent plus, en attendant les renforts de l'Orient, qu'à se livrer[a] aux festins et à la débauche, tellement que les derniers liens de la discipline se rompirent chez leurs gens et qu'ils ne commandèrent plus que de nom à des brigands.

La marche de Totila dans l'Italie méridionale ne fut qu'une suite de triomphes non disputés. Le Samnium et Capoue le reçurent à bras ouverts. Signalant sa douceur partout sur son

(a) « Dùm per hæc se nobilitat Totilas, Romani interim exer« citus non minùs duces quàm milites, res subditorum rapere : « nullo se petulantiæ aut injuriæ genere abstinere : duces mœ« nibus clausi indulgere amoribus; milites ducibus inobsequen« tes cuncta pro lubidine agere, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. III.

passage, il abattit seulement les murs de Bénévent pour enlever ce lieu de sûreté aux recrues qui ne cessaient d'arriver aux Orientaux, par la Sicile, en petits détachements. La Lucanie, l'Apulie, les Calabres, moins Otrante et quelques autres villes, cédèrent également sans combat à sa présence. Alors il marcha promptement sur Naples, cité précieuse, qu'il affectionnait à cause de sa belle défense contre Bélisaire, mais qui ne laissa pas de l'obliger à un siége, parce que Conon la gardait résolument avec mille Isauriens. Pendant que le gros de son armée en formait le blocus, il alla se saisir de la forte place de Cumes, apparemment laissée à une garnison très faible, et il y recueillit, dit l'historien, de grandes richesses. Ce renfort dut lui être fort utile, car ne pillant jamais, il avait besoin d'argent. Ayant rencontré sur sa route plusieurs femmes de sénateurs qui fuyaient son voisinage, il les laissa libres et les traita non-seulement avec bonté, mais avec honneur. C'est en se rendant ensuite devant Naples qu'eut lieu sa visite célèbre au mont Cassin, rapportée dans les *Annales*[a] *bénédictines*. Dans la vue de surprendre saint Benoît, il s'était caché sous les habits de son écuyer, qu'il avait revêtu des siens, dit la chronique ou plutôt la légende, peut-être d'après un souvenir

(a) Mabillon, *Annal. ordin. S. Benedict.* Luc., 1739.

confus d'Alexandre et d'Ephestion. Mais le saint ne s'y serait pas mépris, et après l'avoir exhorté à la modération, il lui aurait prédit son triomphe de neuf ans, suivi de sa chute. C'était prophétiser du même coup les malheurs du mont Cassin; car cet asile vénérable, qui fut constamment ménagé sous le règne de Totila, subit après lui ruine sur ruine; et d'abord, du fait de Narsès en 555, sous l'abbé Constantin, successeur de saint Benoît mort, croit-on, en 547; puis du fait d'Alboin, le féroce Lombard, en 570, au temps de l'abbé Vitalis; et ce ne sera pas le dernier désastre d'un lieu que tout homme digne du nom d'homme aurait dû respecter. Mais les réparateurs ne lui manqueront pas, et la piété généreuse lassera cette fois le sacrilége furieux, ou pis encore, le stupide oubli. Nous permettra-t-on, à ce sujet, de rappeler le nom d'un de ses plus magnifiques réparateurs au moyen-âge, celui de Guillaume de Grimoard (Urbain V)? Hélas! la mémoire de ce pontife, modèle de sage fermeté, de science et de vertus, ne vit plus guère qu'au mont Cassin, où rien ne se perd! Urbain est encore un de ces grands hommes que la postérité a délaissés, tandis que Jean XXII et Alexandre VI sont dans tous les esprits. Sa dépouille mortelle même et son tombeau ont disparu, dans nos excès du dernier siècle, avec l'illustre abbaye de Saint-Victor-de-Marseille. Pardonne, âme chère et céleste, à des

compatriotes redevenus dignes d'eux-mêmes après d'affreux égarements d'un jour, et protége-les aux pieds de l'Éternel, comme aussi les derniers rejetons de la famille qu'une antique[1] alliance a chargée de ton nom et enrichie de ton sang !

Une double fortune inespérée attendait Totila devant Naples. Justinien avait enfin fait partir pour la Sicile toute sa flotte commandée par le préfet du prétoire Maximin. Cette flotte, qui portait de puissants renforts de Thraces et d'Arméniens sous les ordres d'Hérodien et de Phazas, avait été précédée par le maître de la milice, Démétrius, dans la vue de suppléer Maximin, homme âgé, timide, étranger à la guerre et trop disposé à prendre la lenteur pour la prudence.

(1) La maison de Grimoard s'est fondue dans celle de Beauvoir du Roure, au seizième siècle, par le mariage d'Urbaine de Grimoard avec Guillaume de Beauvoir, baron du Roure. Urbain V, avant d'être élevé au pontificat, avait été abbé de Saint-Germain d'Auxerre; élu ensuite abbé de Saint-Victor de Marseille, jamais les bénédictins d'Auxerre ne voulurent d'autre chef de son vivant, en sorte qu'il gouverna ces deux abbayes. Devenu pape, il contribua beaucoup à pacifier la France, imposa l'Église nationale pour payer la rançon du roi Jean, et refusa pour les siens les récompenses qui lui furent offertes à cette occasion, n'acceptant de la munificence royale que les exemptions d'impôts pour les vassaux de son père, exemptions qui ont subsisté jusqu'au temps de Louis XIV. Ce fut un chrétien de la primitive Église, à une époque où le feu sacré de l'âge apostolique échauffait peu de cœurs. Il voulut mourir sur la cendre, en pauvre et en pénitent.

Tandis que ce dernier s'était arrêté en Épire pour s'y refaire de sa navigation depuis le Bosphore et y user le temps à s'y pourvoir, Démétrius, arrivé à Syracuse, y avait à la hâte rassemblé des navires, les avait chargés de grains pour Naples, et s'y était rendu après avoir vainement touché au port d'Ostie afin d'y prendre des soldats dont il manquait et qui lui refusèrent le service; tant l'énergie de ces vainqueurs était déjà perdue! Totila, voyant ce convoi sans défense se présenter devant le port de Naples, osa l'attaquer avec de simples barques remplies de ses braves. Tout le convoi tomba en sa puissance, à l'exception du navire qui portait Démétrius, lequel parvint à regagner la Sicile; et cette prise, qui amena bientôt la disette dans la ville bloquée devint pour le roi des Goths un commencement de flotte, bienfait inestimable dans sa situation. Il avait dû cet avantage à son audace; il en dut un bien autre, peu après, à la tempête. Maximin était enfin débarqué en Sicile. Lorsqu'il y fut établi, ce qui laissa le temps à l'hiver d'arriver, il se décida enfin à envoyer au secours de Naples Hérodien, Phazas et Démétrius avec la majeure partie de ses troupes. Mais un vent furieux et les flots d'une mer intraitable en décidèrent autrement. Les Goths accourus sur la côte y furent témoins d'un épouvantable naufrage, et n'eurent que la peine d'en recueillir les débris

avec nombre de prisonniers dont Démétrius fit partie. Dès lors Conon et les Napolitains découragés, à bout de vivres, n'hésitaient plus à se rendre que par la crainte du sort qui les attendait. Totila sentit la nécessité de prévenir leur désespoir, et mêlant habilement la modération à l'appareil de la force, il fit conduire Démétrius la corde au cou jusqu'au pied des murailles, et le contraignit de proclamer devant lui et en son nom qu'il considérait les Napolitains comme des amis, qu'il les traiterait comme tels, et accorderait à Conon ainsi qu'à ses gens non-seulement la vie, mais la liberté de se rendre partout où ils voudraient, fût-ce à Rome même. Cette promesse porta ses fruits, non pas au bout de trois mois, comme une première capitulation conditionnelle le régla d'abord, mais sur-le-champ, les assiégés ayant compris qu'aucun secours ne pouvant leur venir avant trois mois, mieux valait pour eux mettre un terme prompt à leurs souffrances, et Naples ouvrit ses portes. Ainsi finit la huitième année de la guerre avec l'an 543. Cette date, du reste, est malheureuse; elle signale le début de la cruelle peste de cinquante-deux ans qui moissonna une partie notable de l'espèce humaine, en sévissant tour à tour sur les différents points de la terre, en Orient d'abord et surtout à Constantinople pendant plusieurs mois à diverses reprises, et pour ce qui regarde l'Italie,

en Ligurie, particulièrement du temps de Narsès, s'il faut en croire Paul Warnefried, l'historien des Lombards. On ne voit pas d'ailleurs, par le récit de Procope, que ce fléau ait interrompu les opérations de la guerre gothique. C'est donc gratuitement que Muratori suppose qu'il les ralentit. Si Totila prolongea son séjour tant à Naples que dans les provinces méridionales, durant toute l'année 544, ce ne fut point à cause de la contagion; d'autres raisons l'y retinrent. Il était roi, il était enfin maître de ces belles et fertiles régions. Il avait à y rétablir le gouvernement, l'administration, la justice et les finances, noble tâche qu'il sut si bien remplir pendant cette courte période qu'en dehors de quelques villes de la côte calabroise, telles que Otrante et Rhèges, assiégées par ses lieutenants, on ne s'apercevait plus de la guerre dans cette moitié de la Péninsule, lors qu'en 545 il marcha contre Bélisaire. Voilà certainement une immobilité de quelques mois suffisamment expliquée.

Son premier soin, quand il se vit en possession de Naples, fut de tenir sa parole envers Conon; il le fit même avec générosité, puisque l'état de la mer n'ayant pas permis à son ennemi rendu de s'embarquer, il le fit escorter par terre, lui et ce qui restait de la garnison, jusqu'à Rome. Son équité se montra sous une forme sévère à l'égard des siens, mais d'autant plus rassurante pour les

habitants, à l'occasion d'un soldat goth qui s'était rendu coupable de viol et pour lequel ses officiers lui demandaient grâce [a]. « Ce n'est pas la cruauté « qui m'emporte, répondit-il, c'est votre bien « seul qui me détermine, mes chers compagnons. « Trop de gens nomment clémence le mépris des « lois qui corrompt tout... C'est à moi de veiller « à ce que le salut d'un criminel ne tourne pas à « votre préjudice. Approuver le crime et le lais- « ser impuni, à mes yeux sont une même chose... « Du temps de Théodat, nous avions la puissance, « la richesse et toute prospérité; mais la justice « a été chez nous méconnue, et Dieu nous a châ- « tiés. Maintenant ce Dieu, fléchi par nos lon- « gues et dures expiations, se montre plus favo- « rable. Honorons donc nos victoires par notre « vertu... Ce n'est pas, non, ce n'est pas la seule « force qui gagne les batailles. La fortune de la « guerre suit les mœurs des combattants. » Cela dit, Totila fit exécuter le coupable.

Les soins les plus délicats pour le bien-être du peuple, sa douceur, son affabilité lui gagnèrent les cœurs et portèrent au loin sa réputation. Il ne se montra rigoureux que pour détruire les fortifications de Naples, ce qui fut très sensible aux Napolitains; mais il ne leur devait pas le sacrifice de son plan qui jusque-là lui avait bien réussi.

Ce fut de Naples qu'il écrivit au sénat de Rome

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. III.

la lettre suivante, voulant essayer une dernière fois la voix de la conciliation vis-à-vis de ce corps aveuglé [a] : «Ceux qui ont failli envers leurs pro-« ches par ignorance ou par oubli méritent le « pardon, mais ceux qui pèchent de propos déli-« béré n'en méritent pas. Pesez dans cette balance « les raisons qui vous ont portés à vous lever « contre les Goths ! Ignoriez-vous les bienfaits de « Théodoric et d'Amalasonthe, ou les aviez-vous « oubliés? Ni l'un ni l'autre, vous le savez, Ro-« mains; et ce n'est pas seulement dans les petites « choses, mais dans les plus essentielles que les « Goths ont bien mérité de vous, naguère et en-« core aujourd'hui. Voyez, en regard, avec quelle « bonté les Grecs traitent leurs sujets; compa-« rez. Vous savez maintenant ce que vous devez « attendre de vos nouveaux hôtes, de vos chers « amis. Les façons d'agir du logothète Alexandre « ne vous sont pas sorties de la mémoire appa-« remment, sans que je vous parle de l'humanité, « du courage de ces libérateurs et des heureux « fruits que vous avez obtenus de leurs chefs et « de leurs soldats. Ce n'est ni la présomption de « la jeunesse ni la vanterie barbare qui me sug-« gèrent ces discours. Non, je reconnais que ce « n'est pas notre bras qui a vaincu ces Grecs, « c'est Dieu qui a puni par nous le tort qu'ils

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. III.

« vous ont fait. Ne soyez donc pas assez insensés « pour alimenter l'insolence de ces maîtres dans « le temps même que le ciel veut vous en déli- « vrer ! Faites quelque chose qui force les Goths à « vous pardonner ! Vous aurez fait assez si, sans « plus attendre, vous vous joignez à nous..... »

Cette lettre, quelque soin que prirent les chefs qui gardaient Rome de la supprimer, fut affichée sur les murs de plusieurs édifices. Mais pour toute réponse, on chassa de la capitale tous les prêtres ariens qui furent découverts. Totila se ressouviendra de l'injure (*manet altâ mente repostum*).

La neuvième année de la guerre venait à peine de s'achever avec l'hiver de 544 à 545, qu'il se mit en marche vers Rome, après avoir laissé des forces suffisantes pour maintenir les provinces du sud, garder Naples et Cumes, et faire poursuivre les siéges d'Otrante et de Rhèges, car il ne manquait plus alors de soldats.

Cependant l'empereur, bien que fortement occupé encore avec Cosroës, ne pouvant temporiser plus longtemps sans risquer de tout perdre en Italie, avait pris le parti d'y renvoyer Bélisaire. Ce n'est pas que la gloire de ce général se fût accrue dans la guerre de Perse : loin de là, il avait usé ces quatre dernières années à couvrir, tant bien que mal, une partie de la Mésopotamie et les provinces situées en deçà de l'Euphrate, sans frapper aucun coup digne du renom de ses

armes, ni propre à conquérir une paix solide et honorable. C'était pour lui le triste temps où, par suite des révélations indiscrètes ou généreuses, comme on voudra, de son beau-fils Photius, avaient éclaté ses disgrâces domestiques. Distrait des soins de la guerre par sa douleur, il était venu hiverner plus d'une fois à Constantinople, après avoir tenté de sévir contre Théodose, l'auteur de ses maux, et s'être irrité même contre Antonine. Celle-ci, profitant de son crédit sur l'impératrice, avait puni son époux en faisant séquestrer une partie de ses richesses sous le prétexte qu'il n'avait pas rendu un compte fidèle du trésor des rois goths, et Justinien avait entendu ce langage. A la fin pourtant, Théodora était parvenue à réconcilier les époux, à la condition de lever le fatal séquestre, moyennant trois mille livres d'or données à l'empereur, et Théodose, par son entremise, avait été rendu à Antonine. Telle était sa manière de rétablir l'harmonie des ménages, sorte d'affaires dont elle aimait à se mêler. Toutes ces misères n'avaient pas rehaussé, tant s'en faut, l'honneur de Bélisaire. De ce moment, sans cesser d'apparaître au public de Constantinople ce qu'il était en effet, c'est-à-dire le premier des généraux de l'empire et un homme que sa bonté naturelle et sa générosité devaient faire aimer, il avait perdu pour toujours la réputation qui s'attache aux

grands caractères, ou même plus, par le rôle servile et bas de provocateur traître qu'il avait consenti à jouer avec Antonine [a], à la prière de l'impératrice, pour perdre Jean de Cappadoce. Malgré ce que nous venons de dire d'après son historien et son serviteur, il avait paru nécessaire en Italie, et il venait de s'embarquer au printemps de l'an 545 pour se rendre dans la Péninsule, emmenant avec lui seulement quatre mille hommes et toujours Antonine, qui, à plus de cinquante ans qu'elle avait alors, était belle encore et avait retrouvé son ancien ascendant sur son trop faible époux, depuis surtout qu'elle avait perdu son Théodose, mort nouvellement d'une maladie aiguë. Arrivé à Salone, puis à Pole, petit port de l'Istrie qui avait en ce temps-là son importance, il apprit le fâcheux état des affaires, et détacha Valentin avec quelques troupes pour aller ravitailler Otrante et en relever la garnison épuisée; après quoi il se rendit à Ravenne par mer, la voie de terre ne lui paraissant pas assez sûre. Là il essaya, par un mélange de reproches et d'encouragements, de rendre un peu d'action à ceux de son parti; mais il put juger de la profondeur du mal au peu d'effet que produisirent ses discours appuyés du secours si impuissant qu'il amenait avec lui. Tout ce qu'il put faire de mieux,

(a) Procop., *Hist. secrète.*

dans toute cette année 545, dixième de la guerre, fut d'envoyer quelques renforts à Rome où commandait Bessas, ainsi qu'à diverses places de l'Émilie et du Picentin; encore eut-il le déplaisir de se voir abandonné de ses soldats illyriens. Pendant ce temps, Totila, bien informé par ses espions du triste état de son adversaire, s'était occupé, avant d'attaquer Rome, à réduire les villes principales qui le gênaient, telles que Tibur qu'il prit et dont il fit sa place d'armes pour la grande entreprise qu'il méditait, Ferme, Ascule, Spolette, Plaisance et Auxime dont il finit aussi par se rendre maître. De la sorte, il fut en mesure, au commencement de l'an 546, onzième de la guerre, d'assiéger l'ingrate capitale d'où étaient sortis tous les malheurs de la nation gothique. Avant de l'investir, il tenta vainement Pérouse que gardait Cyprien, et là il souilla sa gloire sans profit en acceptant le bras d'un assassin qui le défit de Cyprien, sans que la garnison s'en émût autrement que pour résister avec plus d'ardeur. Totila aurait dû se souvenir qu'il foulait la terre où avait marché Fabricius.

Après avoir manqué Pérouse, il campa enfin sous les mur de Rome. Son armée était considérable sans doute, sans que nous puissions l'évaluer, puisque les documents nous manquent à cet égard; mais d'ailleurs il n'avait pas besoin qu'elle fût égale à celle de Witigès, attendu que

la population entière des campagnes qu'il favorisait, dont il respectait les biens et protégeait les travaux, était cette fois si portée pour lui, qu'elle lui prodiguait les vivres et les refusait aux Romains, de façon que la ville eut bientôt à souffrir la disette, au moins autant par l'effet de cet heureux concours que par la vigilance des assiégeants.

Le pape Vigile s'était prudemment réfugié en Sicile à l'approche des Goths sous le prétexte d'y aller acheter des grains, mais en réalité pour échapper aux vengeances dont il se sentait menacé pour avoir si cruellement dépossédé le vertueux Sylvère, pontife chéri des Goths. Ce fut de là, comme nous l'avons dit, que Justinien le fit venir à Constantinople l'année suivante, pour l'affaire des trois chapitres; car cet empereur, infatigable dans ses travaux stériles, menait de front, en multipliant ses embarras, les soins d'une double guerre et les questions de théologie. Il reçut dès le commencement du siége de Rome, par Jean, neveu de Vitalien, l'envoyé de Bélisaire, une lettre de ce général qu'il faut rapporter. Aucun récit n'est plus propre à faire connaître l'état des choses en Italie à l'instant où nous sommes. Voici donc cette lettre[a]: « Très « excellent seigneur, nous sommes venus en

(a) Procop., *De bell. goth.*, lib. III.

« Italie sans hommes, sans chevaux, sans armes « et sans argent, toutes choses qui, je le pense, « sont nécessaires à la guerre. Après avoir vai- « nement fouillé toute la Thrace, nous nous « sommes procuré seulement quelques soldats « d'Illyrie, misérables, faibles et inexpérimentés. « Ceux que nous avons trouvés ici, à notre ar- « rivée, sont en petit nombre, craignent l'ennemi, « et loin de songer à l'atteindre, ont fui devant lui, « abandonnant leurs chevaux et jetant leurs ar- « mes. Tirer de l'argent du pays n'est plus possi- « ble, vu qu'il est retombé sous la puissance des « Goths. Nos troupes n'étant pas payées depuis « longtemps, il n'y a plus moyen de les com- « mander, ni de les faire taire. Sachez, très puis- « sant empereur, qu'une grande partie de ces « troupes a passé à l'ennemi. Si vous n'avez « voulu qu'envoyer Bélisaire en Italie [a], votre but « est rempli, car Bélisaire s'y trouve; mais si « vous avez prétendu triompher, il faut d'autres « choses encore. Il faut d'abord m'envoyer mes « gardes et mes anciens soldats, en y ajoutant « nombre de Huns et autres barbares, avec beau- « coup d'argent pour les payer. »

Bessas, aidé de Conon, défendait Rome avec

(*a*) « Si igitur hoc unum placuit Belisarium mittere in Ita- « liam, optimè provisum est: jàm enim sum in Italiâ; sin hos- « tem bello vincere propositum est, paranda et alia, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. III.

trois mille Orientaux, secondés, mais mal secondés par la milice romaine; car les habitants avaient beaucoup perdu de cette confiance qu'ils avaient eue précédemment dans les armes de l'empereur. Il suppléait au défaut d'un zèle qu'il ne pouvait ranimer par une extrême rigueur, mais cela même devenait un danger pour lui. L'exemple du patrice Céthégus, qui tenta de livrer une des portes à Totila, devait à cet égard l'instruire. Céthégus fut déjoué à temps et ne put qu'à grand'peine s'échapper pour s'aller réfugier à Centumcelles; mais ce fait ne prouvait pas moins que les Goths avaient alors dans la capitale des appuis cachés que Witigès n'avait pas rencontrés.

Dès que Bélisaire eut appris l'investissement de Rome, il s'empressa d'y envoyer, par mer, Valentin et Phocas, avec quelques troupes et des provisions de grains; et dans son impatience des secours que Jean, neveu de Vitalien, devait lui apporter d'Orient, il se rendit, de sa personne, à Dyrrachium, pour les attendre de plus près, et s'y préparer de nouvelles ressources. Phocas et Valentin parvinrent en effet à faire remonter par le Tibre quelques bateaux de grains à Rome, les Goths ayant fait la faute de n'occuper que la ville d'Ostie, en laissant libre le port de Trajan; mais au retour de cette expédition, ils tombèrent dans une embuscade que leur ten-

dit Totila et y périrent avec tous les leurs, moins une faible garnison qu'ils avaient laissée dans les tours du port de Trajan. Cette garnison fut impuissante à protéger le port même, en sorte que les Goths, s'y étant établis enfin, purent intercepter tout nouvel arrivage. Ainsi tomba en leur pouvoir un riche convoi que le pape Vigile avait envoyé de Sicile, ce qui réduisit à l'extrémité les malheureux Romains. Il faut lire dans Procope les détails de leurs souffrances. Elles devinrent bientôt telles que Bessas consentit à envoyer à Totila le diacre Pélage pour négocier une capitulation honorable. Ce diacre était le même Pélage que nous avons vu accompagner à Constantinople le pape Agapet, où il avait demeuré longtemps comme apocrisiaire de l'Église romaine. Il était revenu à Rome dernièrement avec de fortes sommes d'argent pour y soulager, par ses abondantes aumônes, les misères de ses concitoyens, ce qui lui avait mérité la plus grande considération parmi les siens, et lui valut le pontificat à la mort du pape Vigile. Ce vertueux homme fut accueilli du roi des Goths avec honneur, mais il ne put le fléchir sur les trois points suivants, le pardon des Siciliens, la liberté des Romains qui avaient porté les armes contre les Goths, et la conservation des murs de Rome. Désespéré, il rentra dans la ville, où le rapport qu'il fit des rigueurs auxquelles on devait s'at-

tendre redoubla l'énergie de la défense chez les habitants.

Sur ces entrefaites, Bélisaire, que Bessas et Conon attendaient de jour en jour, se trouva en mesure d'essayer de les délivrer. Il avait pu réunir à Dyrrachium, tant par les soins de Jean, neveu de Vitalien, que par ses propres efforts, assez de troupes et de vaisseaux pour entrer en action. Il détacha une partie de sa flotte qu'il remit à Jean avec l'ordre de débarquer à Brindes, de ramener les provinces de la côte méridionale sous la loi de l'empereur, de faire lever le siége d'Otrante, et de le venir ensuite trouver sous les murs de Rome, pendant qu'il se rendrait, avec le reste de ses forces directement par mer, au port de Trajan, d'où, remontant le Tibre, il attaquerait Totila. Jean réussit d'abord à repousser les Goths des Calabres et à leur faire lever le siége d'Otrante; mais arrêté devant Capoue par la cavalerie de Totila, il rebroussa chemin et devint inutile à Bélisaire. Celui-ci pensa un moment réussir sans autre aide que sa valeur et son génie. Il s'empara sans peine du port de Trajan sans s'occuper d'Ostie, et après y avoir laissé Antonine en sûreté sous la garde d'une troupe suffisante commandée par Idaces, il se hasarda courageusement à remonter le Tibre avec toute sa flotte de ravitaillement. Totila s'était disposé à lui barrer le chemin par le

moyen d'un pont de bateaux fortement liés avec des chaînes et de deux tours bien armées, construites aux extrémités du pont, que le brave Roderic défendait. Cet obstacle, longtemps disputé, allait enfin céder sous la double action du fer et du feu, quand Bélisaire apprit que les Goths d'Ostie, imprudemment attaqués par Idaces, avaient détruit d'un coup cette garnison et fait son chef prisonnier. A cette nouvelle, s'étant figuré qu'Antonine allait tomber dans les mains des ennemis, il revint à la hâte au port de Trajan, laissant là les Romains pour secourir sa femme. Il la sauva, il est vrai, mais Rome fut abandonnée ; et quant à lui, saisi d'une douleur mêlée de honte, il tomba malade et fut ainsi réduit à une immobilité fatale. Il faut croire que ce désastre acheva de décourager les défenseurs de Rome et que leur vigilance s'en ressentit, car voici ce qui arriva bientôt après.

L'année 546 finissait, ou même l'année 547, douzième de la guerre commençait (les rapports à ce sujet diffèrent); quatre soldats isauriens s'échappèrent de Rome et vinrent proposer à Totila d'escalader les murs, près de la porte Asinaria, lui garantissant le succès sur leur vie. Ce prince hésita d'abord; mais persuadé par l'insistance des quatre Isauriens, il se décida, et ayant fait prendre les armes à toute son armée, il la conduisit pendant la nuit en dehors des

murs, non loin de la porte Asinaria. Puis un faible détachement, qu'il mit sous la conduite des Isauriens, ayant en effet escaladé la muraille à l'endroit indiqué, courut s'emparer de la porte, l'ouvrit, et toute l'armée gothique entra en bon ordre dans Rome au bruit des trompettes, pour aller se ranger près de Saint-Jean-de-Latran et y attendre le jour. Ainsi, dans son humanité, l'avait voulu Totila pour prévenir[a] un affreux massacre, en même temps que pour éviter toute embuscade. La fureur des siens, quand ils apprirent que leurs ennemis et presque toute la population, frappée d'épouvante fuyaient par toutes les portes, dans toutes les directions, prouva que sa précaution généreuse n'avait pas été inutile. Sur l'avis qu'il reçut du départ précipité de Bessas et de Conon avec le reste de la garnison : « Laissez-les aller, dit-il, la fuite de « l'ennemi est le plus beau triomphe du vain« queur. » Le jour venu, il s'achemina en bon ordre vers Saint-Pierre du Vatican, en traversant Rome dans sa longueur, et, arrivé à l'entrée de l'église, toute remplie de réfugiés, il trouva le diacre Pélage, qui lui demanda grâce pour son peuple, le livre des évangiles entre les mains. « Vous voilà donc suppliant aujourd'hui ! lui dit« il. — Seigneur, lui répondit Pélage, il le faut bien,

(a) Procope, Muratori, Bruni di Arezzo, etc.

« puisque Dieu nous a mis en votre pouvoir. » Ému de cette parole, il jura de n'attenter à la vie d'aucun Romain, entra dans l'église, y fit sa prière, et se rendit au palais de Bessas, qu'il trouva plein de richesses qu'y avait accumulées ce sordide gouverneur. Il ne put priver les Goths du menu butin qui fut distribué sans pillage. Du reste, il tint sa promesse ; la vie du petit nombre d'habitants qui étaient demeurés dans Rome, peuple ou sénateurs, fut respectée, ainsi que la pudeur des femmes. On n'eut à déplorer que la mort de vingt-cinq soldats et de soixante habitants qui furent sacrifiés dans le premier moment de l'entrée des Goths par quelques furieux détachés. Une circonstance touchante peut faire juger de l'humanité de Totila, comme de la discipline des siens. On lui amena l'infortunée Rusticienne, veuve de Boëce, qui avait été trouvée mendiant son pain et couverte de haillons. C'était elle, disait-on, qui avait fait abattre la statue de Théodoric ; en conséquence, on lui demandait la permission de l'immoler. Il lui fit donner des secours et la renvoya libre, disant que la cause de sa haine la rendait excusable. La nouvelle Polyxène ne fut donc pas dévouée aux manes du nouvel Achille, par un nouveau Pyrrhus. Dès le lendemain de son facile triomphe, il rassembla ses officiers, et dans une allocution qui rappelle un saint évêque plutôt qu'un roi

guerrier, il leur fit voir dans leurs malheurs passés un juste châtiment des torts de la nation gothique, laquelle avait, disait-il, dégénéré de sa dignité première, et, dans leurs succès présents une preuve de la miséricorde divine qu'ils devaient s'appliquer de plus en plus à mériter. Ensuite il se rendit au sénat presque désert, mais où pourtant se trouvèrent plusieurs illustres personnages du patriciat et du clergé, tels que Maxime, Olybrius, Oreste, Pélage; et après avoir quelques instants tenu l'assemblée sous le coup de l'ironie, en opposant le tableau des maux prétendus reprochés à Théodoric, à *celui* des prétendus bienfaits dus à Justinien, il se laissa encore toucher par la voix de Pélage et proclama un pardon général.

Ce fut comme un signal de retour pour la population fugitive. En peu de jours Rome se repeupla de ses habitants de toutes classes, et l'auteur de l'*Histoire mêlée,* ainsi qu'Anastase le bibliothécaire, cité par Muratori, rapportent que de ce moment *Totila vécut avec les Romains comme un père avec ses enfants*[a]. La paix était dans son cœur et dans toutes les bouches. Les Romains étaient bien désabusés, mais tardivement. Il chargea le diacre Pélage et l'avocat Théodore

(a) « Abito co i Romani, come un padre co i figlioli. » *Annal. d'Ital.,* ad ann.

d'une lettre pour Justinien avec ordre de lui en rapporter promptement la réponse. On sera bien aise de la lire ici telle que Procope nous l'a transmise : « Très puissant empereur, je m'abstiens « de vous parler de ce qui est survenu à Rome, « pensant que vous le devez savoir. Je vous en- « voie des ambassadeurs pour vous offrir la paix. « Souvenez-vous d'Anastase et de Théodoric, qui, « pour l'avoir faite ensemble, ont procuré à eux « et à leurs peuples les plus grandes prospérités. « Si vous agréez mes propositions, je vous appel- « lerai mon père, et vous pouvez compter sur les « Goths contre tous vos ennemis. » Pélage et Théodore étaient aussi chargés de dire que si ces offres étaient rejetées, la ville de Rome serait rasée, le sénat anéanti et l'Illyrie ravagée. Justinien répondit froidement que c'était à Bélisaire de régler les affaires d'Italie.

Nous croyons que ce fut au reçu de cette réponse et non pas plus tôt, sur la nouvelle des événements de la Calabre où Jean eut alors quelques succès éphémères marqués par de cruels excès, que Totila se porta aux extrémités que nous allons dire; et l'une des raisons que nous avons de le croire est celle-ci, que Bélisaire ne rentra dans Rome démantelée et déserte qu'au printemps de cette année 547, après plus de trois mois d'occupation par les Goths. Quoi qu'il en soit, la paix n'ayant pas été faite, et au contraire

la guerre ayant pris, dans les campagnes de la Calabre, un nouveau caractère de fureur, Totila partit pour l'Italie méridionale, en laissant un corps nombreux dans un camp près d'Ostie pour observer Bélisaire, toujours immobile au port de Trajan, et un autre corps devant Pérouse; mais avant de partir il rasa un tiers des murs[a] de Rome, mit le feu au Capitole, aux plus beaux édifices de la voie Sacrée et du mont Aventin, et allait achever la destruction de la ville éternelle, quand tout d'un coup il arrêta ses ravages. Est-ce, comme le dit Procope, sur une lettre suppliante que Bélisaire lui écrivit à cette occasion? N'est-ce pas plutôt, comme nous aimerions à le penser, que sa grande âme ne put tenir contre ces excès de vengeance? Enfin il s'arrêta, et se bornant à distribuer les habitants, de nouveau fugitifs, dans les terres de la Campanie, il quitta ces murs malheureux, emmenant avec lui les familles sénatoriales. Il avait fait trop ou trop peu. On rapporte que quelque temps après, ayant fait demander au roi franc Théodebert sa fille en mariage, il fut refusé, sur ce qu'ayant ruiné Rome il n'était pas un véritable roi d'Italie. Ceci est une fiction, mais une fiction mémorable. En effet, Rome est la ville du genre humain; sa conservation intéresse la communauté des nations civili-

(a) Procope et Bruni d'Arezzo.

sées, et c'est surtout à son possesseur actuel, plutôt qu'au titulaire de la couronne lombarde, qu'appartient la devise : «Dieu me l'a donnée; gare à qui la touche!»

CHAPITRE QUATRIÈME.

Bélisaire rentre dans Rome évacuée et s'y fortifie. — Les Goths essaient en vain de la reprendre. — Totila les ramène en Calabre. — Bélisaire s'y rend par mer. — Son découragement. — Il obtient son rappel et retourne à Constantinople. — De 549 à 552, l'Italie reconquise par les Goths. — Arrivée de Narsès. — Bataille de Taginas. — Mort de Totila. — Les Goths retirés, dans Pavie élisent pour roi Téias. — Belle marche de Téias en Campanie. — Bataille de Nucéria. — Mort de Téias. — Narsès. — Fin de la guerre gothique. — Épilogue.

An de J.-C. 547-567.

Rome étant évacuée et libre dans le silence de la désertion, Bélisaire, enfin rétabli de sa maladie, conçut une pensée hardie, plus éclatante qu'utile, vu la situation générale des affaires, celle d'occuper cette capitale démantelée, de s'y retrancher le mieux possible et d'y attendre Totila, espérant que ce prince, à l'imitation de Witigès, reviendrait l'y attaquer et y consumerait, comme son devancier, vainement son temps, ses forces et la réputation des Goths. Mais grâce au génie de son adversaire, Bélisaire ne réalisa que la moitié de ses espérances, et ce ne fut pas la

part décisive. Il prit donc avec lui mille cavaliers de sa petite armée qui occupait le port de Trajan, et marchant avec autant de secret que de promptitude, il alla reconnaître l'état présent de la ville des Césars, la parcourut en tous sens, n'y rencontrant que quelques misérables décharnés (à peine cinq cents, dit-on), et des animaux égarés, non pas plus misérables. Du reste la plupart des édifices étaient encore debout, sinon intacts, et la destruction des murs ne lui parut pas telle qu'un travail actif n'y pût remédier assez pour qu'on réussît à s'y défendre. Cette reconnaissance militaire achevée (il en est peu de telle dans l'histoire), il revint au port de Trajan, non sans avoir à renverser sur son chemin un détachement de Goths qui, averti de son audace, était accouru pour l'en punir, et qui, au lieu de cela reçut lui-même une sanglante leçon. Cet essai heureusement fait contre toute attente, il ne laissa pas le temps à l'ennemi qui l'observait de se concerter, et, choisissant habilement son jour et son heure, il transporta tout son monde à Rome, ne laissant au port que les troupes nécessaires pour garder les tours et ses navires. Sur-le-champ il se mit en mesure de n'être pas forcé dans son asile par le corps goth d'observation, et en vingt-cinq jours d'un travail non interrompu, dirigé par l'industrieuse nécessité, toutes les brèches furent fermées, soit par des murs

en pierres sèches, soit par des palissades, soit par des fossés; des tours de bois s'élevèrent pour défendre ces ouvrages précipités, et de nouvelles portes, n'attendant plus que leurs derniers ferrements, achevèrent suffisamment la résurrection de cette immense place de guerre.

Totila reçut ces nouvelles au milieu de ses succès, et si l'on en juge par sa conduite postérieure autant que par le dessein qu'on lui connaît pour la direction générale de cette guerre, il en fut plus surpris que consterné, car Bélisaire dans Rome n'avait obtenu ni un triomphe ni un soldat de plus. Mais il n'en alla pas de même de son armée qui, se croyant jouée et humiliée, entra dans une grande fureur, et ne poussa plus qu'un seul cri : Rome! Rome! en sorte que force lui fut d'abandonner la destruction du corps de Jean, neveu de Vitalien, déjà bien avancée, ainsi que la poursuite des siéges d'Otrante où ce général s'était de nouveau renfermé, et de Rhèges, deux points principaux où débarquaient journellement les renforts des Orientaux, et qu'il eût été à propos de réduire avant tout, pour assurer la paisible possession et la culture des terres dans toute l'Italie du sud. Il y a dans les circonstances graves telle fausse opinion du vulgaire qu'un chef sage doit savoir ménager ou même suivre un moment, jusqu'à ce que l'heure du réveil ait

sonné. Totila le comprit et, sans plus tarder, reprit le chemin de Rome par Tibur, laissant seulement dans les Calabres, le Brutium, la Lucanie et la Campanie, divers détachements pour couvrir ces provinces, Otrante et Rhèges, et veiller à la garde des familles sénatoriales, ses otages. Ce qu'il avait prévu arriva. Les Goths à peine de retour sous les murs de Rome, livrèrent durant trois jours trois assauts meurtriers et infructueux, et furent même bravés un instant, à la suite du dernier, par une courte sortie de Bélisaire. L'enseignement leur profita. Dès lors Totila leur fit aisément comprendre qu'ils laissaient leur proie pour l'ombre, qu'ils auraient toujours assez tôt les murailles en Italie quand ils y auraient les terres, que l'important pour eux; était de continuer à protéger la culture qui les nourrissait eux, leurs femmes et leurs enfants, enfin, que s'ils voulaient absolument laver ce qu'ils nommaient leur affront par la prise d'une ville, ils n'avaient qu'à le suivre à Pérouse où les Orientaux, bloqués depuis plusieurs mois étaient, selon les avis qu'il venait de recevoir, dans l'obligation de se rendre, succès qui ferait bien voir l'impuissance de Bélisaire, lequel n'oserait pas sortir en plaine pour secourir les siens. Ces sages remontrances firent aussitôt tomber l'opposition et les murmures dans l'armée gothique. Totila se disposait donc à marcher contre Pérouse,

lorsqu'il apprit des choses qui le ramenèrent promptement dans les Calabres. Il était arrivé de nouveaux renforts aux Orientaux. Jean, sorti encore une fois d'Otrante, avait chassé plusieurs détachements des Goths, pillé et ravagé les champs, et ce qui fut fort douloureux au roi, avait délivré la plupart des otages. Il fallut donc retourner aux affaires qu'on avait imprudemment quittées et recommencer à balayer les côtes du golfe ionien, ce qui se fit au début de la treizième année de la guerre, 548, mais ce qui était tout fait avant l'inutile course aux murs de Rome.

Cependant l'empereur, malgré les instances de Bélisaire qui ne cessait de demander une forte armée de secours et un bon trésor, au lieu d'une succession de petits renforts séparés qui, n'osant s'aventurer dans les terres et réduits à des brigandages le long du littoral ionien, tombaient tour à tour sous les coups du roi des Goths, l'empereur, disons-nous, soit par l'obstination de son caractère, soit par une secrète jalousie de son général qu'entretenait Jean, neveu de Vitalien, soit enfin par les difficultés que lui suscitait toujours Cosroës en Asie, persistait à s'épuiser sans fruit en expéditions de faibles détachements. C'était au printemps de cette année, tantôt Vérus avec trois cents Hérules, tantôt Pacurius et Sergius avec d'autres barbares auxiliaires,

loués plus cher que ne valaient leurs bras et leur fidélité; une autre fois l'Arménien Varace avec huit cents des siens, puis le maître de la milice d'Arménie avec mille gardes, et ainsi de suite; moyennant quoi ces différents officiers, lancés plus ou moins à propos par Jean, neveu de Vitalien, sur les Goths de la côte, partout où Totila n'était pas, tuaient, périssaient ou fuyaient de Tarente à Crotone, de Crotone à Otrante ou à Rhèges, à Thurie ou à Ruscie sans avancer la guerre d'un pas. Bélisaire, désolé de ces pauvres résultats et jugeant indigne de lui de trôner dans Rome déserte pour les oiseaux du ciel ou pour les rares familles que sa présence y avait ramenées, résolut de revenir à Tarente pour préparer l'ensemble des opérations qu'il méditait d'exécuter, quand de nouveaux renforts annoncés lui seraient venus de Sicile. En conséquence il laissa trois mille hommes à Conon pour garder la capitale et alla s'embarquer au port de Trajan avec Antonine et le reste de son monde; car, durant toute cette seconde expédition, il ne put communiquer que par mer d'un point à un autre, et ne mit pas le pied dans l'intérieur de l'Italie. Arrivé à Tarente, il reconnut que le mal dépassait ses craintes, et ne tarda pas à tomber dans le découragement. Jean, neveu de Vitalien, redoutant la haine de l'impératrice et par suite soupçonneux jusqu'à l'injustice à l'égard

d'Antonine, évitait de se rencontrer avec Bélisaire. De là de nouvelles entreprises sans concert et sans profit dans le bon comme dans le mauvais succès. Pour comble de disgrâces, le secours attendu de Sicile, battu par la tempête, ne put donner à terre que des soldats épuisés. La discorde n'en éclata que mieux entre les chefs. Jean se rendit hardiment par terre, le long des côtes, à Ancône, soi-disant pour faire diversion; Valérien n'osant, pas le suivre, s'y rendit par l'Adriatique; Bélisaire s'enferma dans Otrante d'où peut-être informé déjà de la mort de Théodora, il envoya Antonine à Constantinople demander son rappel. L'année 548, treizième de la guerre, fut close ainsi, et bientôt Ruscie, Crotone, Thurie, Tarente et Rhèges, en un mot toutes les villes du sud, hormis Otrante, subirent la loi du roi des Goths.

Lorsque Antonine débarqua, l'impératrice venait depuis peu de succomber à sa maladie, mal cruel, particulier à son sexe, et qui par une fatalité singulière n'atteint pas moins la chasteté que la licence. Le chronographe Théophane et l'annaliste Cédrénus disent qu'elle se repentit pieusement à sa mort, et qu'elle fit de grands dons aux pauvres et aux églises. Espérons-le pour elle; mais, pour nous servir de l'expression de Muratori[a], « Si ce que Procope rapporte d'elle est

(a) *Annal. di Ital.* ad ann.

« vrai, son procès n'aura pas été facile au tribu-
« nal suprême. »

Antonine, quoique privée par la mort de Théodora de son principal appui à la cour d'Orient, n'eut pas de peine à obtenir le rappel de son époux, l'empereur pouvant avoir besoin de lui plus utilement d'un instant à l'autre contre Cosroës; et Bélisaire revint à Constantinople vers le printemps de 549. Il n'avait point conquis l'Italie, bien que la renommée, souvent plus favorable au brillant qu'au solide, lui ait fait honneur de cette conquête. Dans sa première expédition, il avait reçu la Sicile qui s'offrait, occupé Rhèges et le Brutium, et profitant d'une trahison, surpris Naples, accepté, puis glorieusement défendu Rome, et dérobé Ravenne. Dans sa seconde expédition, il n'avait rien fait, dans le cours de près de cinq années, que d'habiles et d'inutiles efforts. Le vrai conquérant de l'Italie ne fut donc pas lui, ce fut un autre que nous ne verrons que trop tôt en action; mais si sa réputation ne s'était pas accrue, elle était grande encore, et il n'en fut peut-être que mieux reçu de son maître jaloux, pour ne l'avoir pas scellée d'un nouveau triomphe. Son existence à Constantinople continua longtemps d'être la première après celle de l'empereur, et cela autant au moins à cause de ses immenses richesses, qu'en raison de son mérite réel, mais trop vanté. Il eut une cour, des gardes qu'on finit

par lui ôter, des flatteurs qui le compromirent, des envieux qui l'impliquèrent faussement, en 563, dans une accusation de lèse-majesté, d'où il sauva sa personne aux dépens d'une partie de sa fortune et même de sa liberté un moment, quoiqu'il eût encore une fois signalé ses armes dans l'année 560, en sauvant la cité de Constantin d'une rude attaque de Huns qui arrivèrent jusqu'au pied des murs. En résumé, il passa ses dernières années dans des alternatives de demi-faveur et de disgrâce, laissant à chaque échec beaucoup d'argent que le fisc lui enlevait, et mourut tranquille peu de mois avant Justinien, sans jeter beaucoup d'éclat vers sa fin, car on n'éblouit guère dans la vieillesse; mais il ne mourut, ni aveuglé par le bourreau, ni mendiant, ni prisonnier : il faut laisser cette fable aux poëtes et aux peintres; elle n'a d'autre fondement que le récit d'un Grec nommé Tzetzès qui vivait en 1080, récit que le cardinal Baronius a puérilement adopté pour en induire que le ciel punit ainsi Bélisaire des violences qu'il avait exercées contre le pape Sylvère. A cette occasion Muratori rappelle fort sensément que les biens et les maux ne sont pas distribués en ce monde selon les mérites de chacun, *et que Dieu ne compte pas avec ses ouvriers tous les samedis*[a]. Théophane et Cédrénus disent expres-

(*a*) « No paga ogni sabbata sera. » *Annal. d'Ital.*, ad ann.

sément que Bélisaire retrouva ses dignités et les bonnes grâces de l'empereur le 19 juillet 564, les ayant perdues l'année d'avant ; or il est mort en 565.

Les quatre ans qui suivirent le départ de Bélisaire jusqu'à l'arrivée de Narsès forment la belle époque du règne de Totila. Dans cette trop courte période, tout, ou peu s'en faut, fut pour lui succès éclatants et gloire méritée, tandis qu'au contraire son ennemi Justinien n'essuya que honte et revers : une paix sans garantie comme sans durée avec la Perse qu'il fallut payer d'un lourd tribut annuel, des invasions sans cesse renaissantes de Huns et de Sclavons qui dévoraient la substance de l'empire aux portes mêmes de la capitale, l'Illyrie ravagée tour à tour par les Gépides qu'on avait longtemps soutenus et soudoyés, puis par les Lombards qu'on opposa aux Gépides et qui signalèrent leur gratitude par des ravages pires encore que ceux qu'ils étaient chargés de châtier, des querelles religieuses misérables dans leur subtilité, odieuses et scandaleuses dans leurs effets, des exactions, des confiscations accumulées pour faire face à des dépenses illimitées, suite nécessaire d'un détestable gouvernement ; voilà le tableau en raccourci de l'histoire d'Orient alors et ainsi de suite jusqu'à la fin du règne. Ajoutons à cela l'Italie échappée des mains qui croyaient la tenir ; car on va voir qu'elle fut alors

délivrée des Grecs. Il n'y a d'ailleurs qu'à entendre Procope sur ce sujet : « De toutes les victoires « de la guerre gothique, il n'était revenu aux « Orientaux, dit-il, que des pertes incalculables « d'hommes et d'argent, sans aucun fruit; car « l'Italie était de nouveau perdue pour eux, en « même temps que l'Illyrie et la Thrace étaient « devenues comme la proie des barbares. »

Nous n'exposerons pas dans leur détail et selon leur ordre rigoureux les divers incidents survenus pendant ces quatre années, savoir de 549 à 552, ce qui sortirait de notre plan, sans que nous puissions être fort exact à cause du vague des récits contemporains, et de plus ce qui ne serait guère utile; car qu'importe aujourd'hui de savoir si Spolète fut regagnée avant ou après la reddition de Pérouse, et Pérouse rendue avant Rimini, Rhèges ou Ruscie? à quelle date précise le roi Théodebert, mort dès 547, voulant profiter des embarras de l'Italie et *pêcher* aussi, comme le dit Muratori, *dans cette eau trouble*, avait fait passer une masse de ses Francs avec Landacaire dans la Vénétie par la Ligurie et les Alpes cottiennes? à quelle date ces Francs furent sinon chassés

(a) « Gothicum bellum romanis nuper, ut antè narravi, vic- « toribus eò devenit, ut non modò pecunias corporaque innu- « merata nullo fructu in id insumserint, sed et Italiam amise- « rint, et Illyrim Thraciamque pænè omnem à barbaris pro « libidine uri rapique. » Procop., *De bell. goth.*, lib. III.

tout à fait, du moins contenus, et Landacaire tué par les Goths de Pavie et de Vérone? à quelle date enfin le roi Totila, par une habile diversion, souleva toute la Dalmatie jusqu'à Salone à l'aide d'un garde de Bélisaire qu'il sut engager à son service et appuyer de quelques troupes? Mais il est bon de donner l'aperçu général des principales actions de ce Totila infatigable, de l'agrandissement de ses desseins à mesure que croissait sa fortune, en un mot de la situation de ses affaires tant extérieures qu'intérieures, au point élevé où il les avait mises lorsque la loi suprême des intérêts de la terre, la force, vint en un seul jour lui ravir le sceptre avec la vie.

Sitôt donc que Bélisaire lui eut laissé le champ libre et qu'il eut assuré sa prédominance sur tout le littoral ionien, rendu la sécurité aux provinces du sud et rétabli ainsi la culture dans cette région fertile, il s'était porté sur Rome que l'intérêt et l'honneur ne lui permettaient plus, pour le coup, de laisser à l'ennemi. Ce n'était plus Conon qui la gardait; il avait été victime de sa garnison indignée d'une avarice qui accaparait les vivres pour les revendre à plus haut prix ; c'était un nouveau gouverneur, un des braves de Bélisaire, nommé Diogène. Mais que peuvent la vigilance et la valeur contre la trahison? Les partis découragés sont rarement fidèles. Or, depuis le départ de Bélisaire, les Orientaux se croyant perdus, c'était à

qui d'entre eux rendrait ou livrerait leurs places. Diogène, trahi, n'eut que le temps de fuir avec le gros des siens à Centumcelles qu'il conserva jusqu'en 551 d'abord par sa valeur, puis par un manque de foi après capitulation. Quatre cents Grecs retranchés dans le môle d'Adrien avec l'intrépide Paul y voulaient mourir. Mais Totila les épargna si généreusement, qu'ils finirent par passer dans ses rangs, à l'exception de leur chef qui préféra retourner en Orient. Nous dirons du moins la date de cette seconde entrée des Goths dans Rome ; c'est la fin de l'année 549, quatorzième de la guerre. Le vainqueur cette fois respecta sa conquête. Il en rétablit du mieux qu'il put les murs, les églises, les palais ; il y rappela les pauvres habitants dispersés et les grandes familles qu'il fut assez heureux pour rassurer ; il y donna de splendides jeux équestres, et même il y rassembla le sénat, sans lequel il semblait encore qu'il n'y eût pas de Rome possible. Combien ce corps mutilé était vivace, et combien les antiques institutions sont respectables, puisqu'elles ont tant de vitalité !

Mais il était temps de passer de la défense à l'agression. Totila ne manqua pas à ce premier devoir des attaqués victorieux. On se souvient des navires grecs qu'il avait dus soit à d'heureux hasards, soit à son heureuse audace. Il les avait retenus jusqu'ici dans le port de Naples et en

avait augmenté le nombre à force d'industrie et d'argent. De plus, on ne peut douter de l'appui que lui prêta en ce genre son parent d'Espagne[1], le roi wisigoth Theudis. Il avait donc une flotte, et une flotte considérable. Procope compte ses dromons par centaines. Il passa en Sicile, dans cette île infidèle, si bonne à châtier dans sa richesse et si facile à vaincre. Il prit Catane, Syracuse, Messine, Palerme, malgré la flotte et la petite armée de l'inhabile Libérius qu'y envoya Justinien, malgré une autre flotte conduite par Artabane qui fut détruite dans une tempête; il s'assura des quatre grandes places en y laissant autant de garnisons capables de résister aux Orientaux dispersés dans les montagnes ou enfermés dans Lilybée, s'enrichit de toutes les ressources dont il avait besoin, et revint dans le cœur de l'Italie pour y bien recevoir Germain, le neveu propre de l'empereur, ce général justement renommé dont on le menaçait, qui arrivait en effet par la Dalmatie et déjà se formait dans Salone avec de puissants moyens d'invasion. Ce Germain était le même qui avait épousé

(1) Les historiens du temps, Procope excepté, ont particulièrement parlé d'une descente de pirates qui fut faite en Sicile à cette époque, ce que M. de Sainte-Marthe, dans la *Vie de Cassiodore*, rapporte beaucoup plus plausiblement à une intervention des Wisigoths d'Espagne qui seraient débarqués dans cette île pour seconder Totila.

Mathasonthe, la veuve de Witigès. Tant qu'avait vécu l'impératrice Théodora qui avait elle-même un neveu à pourvoir, il était à peu près resté en disgrâce, mais pour lors il était rentré en faveur, et semblait d'autant plus à craindre pour Totila que la fidélité des Goths pouvait être troublée par la présence de la petite-fille de Théodoric; du moins l'avait-on calculé ainsi en Orient. Toutefois ce redoutable orage se dissipa de lui-même par les retards qu'entraînèrent des incursions subites de Sclavons dans l'intérieur de l'empire, et surtout par la maladie et la mort de Germain arrivée sur ces entrefaites. Les deux fils de ce général, qu'il avait emmenés avec lui à Salone, y passèrent tout un hiver, celui de 551 à 552, avec Jean, neveu de Vitalien, sans rien tenter contre l'Italie, et le roi des Goths reprit le cours de ses travaux. Il possédait alors toute la Péninsule, moins Ravenne, Ancône et Otrante, car Centumcelles avait fini par se rendre; il possédait les principales villes de la Sicile et toute la Sardaigne, ainsi que la Corse; il était maître de la mer sur les trois côtes italiques, d'où il envoyait ses navires insulter et ravager les rivages de l'Illyrie, de l'Épire, Corcyre, les îles grecques de ces parages et Chypre même, ruinant le commerce oriental et profitant de ses dépouilles. Il ne s'était point enivré de ses succès et avait envoyé un illustre Romain à Justinien pour lui demander la paix;

mais cet ambassadeur, nommé Étienne, n'ayant pas même été reçu, le roi des Goths avait compris qu'il ne s'agissait plus, pour lui et les siens, que de vaincre ou de mourir, et il s'y préparait, sans négliger le soin de son État, comme s'il eût été en pleine tranquillité. Les effets avaient répondu à ses efforts. Nous avons déjà indiqué comment son système de guerre avait pu ménager les campagnes. Ce fut mieux encore quand il fut en libre possession de tout l'intérieur de la Péninsule et de presque tout le littoral. Les champs retrouvèrent leur prospérité avec la sécurité des personnes, et la guerre put se continuer par le seul secours des ressources régulières. Si l'on eût alors consulté les Romains, nul doute que la majorité d'entre eux, habitants des villes compris, n'eût élevé la voix pour les Goths contre les Grecs; à l'exception pourtant de la majorité du clergé, cela nous coûte à dire, mais il le faut bien. Voilà ce qui explique, sans les justifier, les rigueurs cruelles qui furent parfois exercées au nom des Goths, avec ou sans l'assentiment de leur prince, contre quelques évêques plus emportés que les autres, tels que saint Herculan décapité à Pérouse pour en avoir poussé la garnison à se défendre jusqu'à l'extrémité, et aussi contre quelques monastères de Sicile, tel que celui où sainte Placide fut immolée; mais outre que ces rigueurs ne furent pas fréquentes, car s'il en avait été autre-

ment les légendes n'eussent pas manqué de nous l'apprendre, ce qu'elles n'ont pas fait, il est certain que le triomphe des Goths eût ramené la paix dans les cœurs et fait renaître les beaux jours passés; nous n'en voulons pour témoignage que les ménagements de Totila au mont Cassin et à Saint-Pierre, dans le temps même de sa plus grande exaspération.

Cependant nous approchons du dénoûment de cette guerre qui sera le terme de notre ouvrage. L'époque était venue où l'empereur Justinien, débarrassé de la guerre de Perse pour un temps et éclairé à la fin sur l'inutilité de ses petites expéditions sans cesse renouvelées, autant de fois dévorées par elles-mêmes ou par l'ennemi, se résoudrait à frapper un grand coup sur l'Italie, avec toutes chances de le rendre décisif. C'était l'eunuque Narsès, son favori, le chef de ses finances, qui, dans cette circonstance, devait être l'exécuteur de ses œuvres. Aucun choix ne convenait mieux. Dans sa petite taille, sous un extérieur grêle et chétif, Narsès était doué d'une énergie singulière et des plus rares talents pour la guerre comme pour l'administration. Il n'avait aucune éloquence et n'en faisait pas moins prévaloir ses avis. Son avarice égalait son extrême cupidité, mais avec cette particularité qu'il prodiguait l'or envers ceux dont il avait besoin, ce dont ses soldats barbares se ressentaient et ce

qui l'en faisait adorer. Mais surtout son caractère indomptable lui assurait partout l'ascendant; de la part d'un homme privé des signes de la virilité cela étonne. On dit pourtant que le phénomène n'est pas rare. En ce cas, c'est une preuve de plus que l'âme humaine a des ressorts indépendants de sa fragile enveloppe.

Le trésor impérial s'ouvrit sans réserve pour les dépenses d'une entreprise qui n'était pas moins qu'une conquête nouvelle à faire. Barbares auxiliaires de toutes races, transfuges et nationaux, loués ou convoqués à grands frais depuis les frontières de la Perse jusqu'au fond des régions danubiennes, affluèrent pendant plusieurs mois dans la Dalmatie. Narsès, retenu plus longtemps qu'il ne comptait à Philippopolis par ses préparatifs, ne put réunir tout son monde autour de Salone, lieu de rendez-vous général, avant le printemps de 552, dix-septième année de la guerre. Le dénombrement de ses troupes, tout vaguement donné qu'il est par Procope, ne laisse pas d'être curieux. Il avait, sans compter les restes de l'armée de son ami Jean, neveu de Vitalien, qui l'avait rejoint à Salone, six mille Lombards que leur roi Alboin lui avait choisis dans son élite, trois mille cavaliers hérules conduits par Philémuth, les Huns de Dagittée, une foule de transfuges perses ayant pour chef un certain Cavade, neveu de l'ancien roi de Perse

et transfuge lui-même; un second et nombreux corps d'Hérules, mené par Aratus; et enfin, sous les ordres de Jean le Mangeur, la meilleure partie de ce que les Orientaux appelaient encore l'armée romaine, c'est-à-dire les soldats enrôlés dans la Thrace et dans les provinces illyriennes. Une flotte bien pourvue appuyait ce grand armement. Constantinople en était presque réduit, pour sa garde, à sa milice et aux domestiques armés, nommés les *écoles du palais*. Aussi les Sclavons et les Cuturgurs libres ne manquèrent-ils pas de profiter de l'occasion pour venir rançonner l'empereur, qui se racheta comme d'ordinaire et reprit tranquillement le soin de sa guerre théologique des trois chapitres qui était pour lors en pleine action, attendant au fond de son palais que Narsès le rendît conquérant de l'Italie. On se tromperait beaucoup, du reste, si l'on croyait que ces barbares eussent la moindre pensée de détruire l'empire; ils n'en avaient pas le premier moyen, ni qu'ils en fussent les ennemis jurés; loin de là, ils l'admiraient fort; seulement, le voyant maître du commerce du monde, et fondés qu'ils étaient à juger la source de ses richesses inépuisable, ils accouraient tour à tour y puiser à propos et en rapportaient chaque fois une nouvelle soif, excitée par le butin et la rançon. Cela dura ainsi près d'un siècle encore, jusqu'à ce qu'ayant enfin pris

goût à la propriété stable, ils fussent établis en possesseurs et répartis dans les plus belles parties de l'Asie-Mineure, de la Thrace et des provinces du bas Danube, qu'ils rétablirent et engraissèrent successivement pour les Sarrasins, pour nos croisés et finalement pour les Turcs.

Tandis que l'Orient s'épuisait dans les préparatifs de Narsès, Totila fut comme averti, par deux cruels revers, que la fortune l'abandonnait. Il avait enfin voulu chasser les Orientaux d'Ancône, et avait fait attaquer cette place du côté de la terre par un corps confié à Scipuare, et du côté de la mer par quarante-sept de ses meilleurs vaisseaux, bien équipés et munis de troupes, sous la conduite de Gibal et de Gundulf. Les assiégés, étant aux abois, envoyèrent demander du secours à Valérien, qui commandait dans Ravenne. Ce dernier fit avertir Jean, neveu de Vitalien, lequel attendait Narsès à Salone, avec la défense expresse que l'empereur lui avait faite d'en sortir isolément. Jean, l'ami de Narsès, homme signalé par ses ravages en Italie et par sa jalouse indiscipline avec Bélisaire, mais, il faut en convenir, guerrier résolu, actif, et celui de tous les lieutenants de Justinien qui, dans cette longue guerre, avait montré le plus de constance, tandis que les autres, se succédant à l'envi, n'avaient guère fait que piller les villes d'Italie pour ensuite s'en revenir, Jean, disons-nous, prit sur

lui d'aller délivrer Ancône avec les siens, qu'il embarqua sur trente-huit navires, joints en route, dans le port de Scardone, aux douze navires de Valérien. Sa témérité lui réussit; il détruisit toute la flotte gothique dans un terrible combat, fit Gibal prisonnier, délivra Ancône, et revint à Salone y attendre Narsès. Ce fut un désastre pour le roi des Goths. Il avait perdu sa véritable force navale, car de ses quarante-sept vaisseaux, Gundulf n'en avait pu sauver de l'action que onze, qu'il fut contraint d'échouer et de brûler; en sorte qu'il ne restait plus que les dromons du port de Naples. Quant à Scipuare, il n'eut qu'à lever son camp et rejoindre son prince à Rome. Le second revers, moins fâcheux dans ses effets, mais peut-être plus sensible, qu'essuya Totila dans ce temps-là même, fut la défection de deux de ses officiers, Ragnaris, commandant de Tarente, et Morras, commandant d'Achérusia. Cet événement encouragea les Orientaux d'Artabane à quitter la Sicile, où ils étaient redevenus maîtres depuis que les garnisons gothiques en avaient été rappelées pour concourir à la défense de l'Italie; ils débarquèrent à Tarente, délivrèrent Crotone que les Goths venaient de perdre et qu'ils assiégeaient de nouveau, et le littoral du sud se trouvait encore une fois en feu.

Dans son double malheur, dans l'attente de l'attaque formidable qui s'annonçait, Totila ne

fut pas ébranlé, car il ne changea point de système ; et toujours décidé à vider ce grand débat en plaine, sans jamais s'enfermer dans des murs, il se reposa sur les garnisons de Vérone, de Naples et de Rome du soin de conserver les insignes de sa monarchie, sur celles de Cumes et de Pavie de la garde de son trésor distribué dans ces deux places pour faire face aux besoins du nord et du midi de la Péninsule, et forma deux armées, l'une à Vérone, qu'il remit à Téias avec la mission de défendre le passage de l'Adige, ou au pis aller celui du Pô; l'autre à Rome, qu'il devait conduire lui-même où les événements l'appelleraient.

Au printemps de cette année 552, Narsès, étant prêt, se mit en mouvement. Arrivé sur les bords du fleuve que l'on nomme aujourd'hui le Tagliamento, il avait le choix de deux routes, l'une commode, qui, traversant la haute Vénétie où des Francs se trouvaient cantonnés, menait directement au cœur de l'italie et se bifurquait, comme à présent, pour enceindre le lac de Garde ; l'autre, le long de l'Adriatique, et très difficile à cause des nombreux cours d'eau, tels que la Brenta, la Piave et autres, qu'il fallait traverser à leur embouchure, sans parler des canaux de Clodius qui la coupaient, ni des marais de la basse Vénétie et du Commachio. Le général romain, préférant la première de ces deux routes, de-

manda aux Francs le passage sur leurs terres. Ils le lui refusèrent, disant qu'ils n'étaient point en guerre avec les Goths, tandis qu'ils y étaient avec les Lombards dont son armée était remplie, que d'ailleurs leur complaisance ne lui servirait à rien, vu que Téias, à Vérone, défendait l'Adige.

Ici se présente un problème historique. Comment les Francs n'étaient-ils pas ennemis des Goths, puisqu'ils occupaient une partie de la Vénétie qui appartenait aux Goths, et comment occupaient-ils cette partie de la Vénétie paisiblement, puisque nous avons vu les Goths de Vérone, il n'y a qu'un instant, les attaquer, les vaincre et tuer leur chef Landacaire? C'est, selon nous, que Totila, dans des vues politiques, les avait cantonnés provisoirement dans cette région, pour s'en aider au besoin ou pour ne pas s'impliquer imprudemment dans une double guerre. Ces Francs du roi Théodebald, fils et successeur du roi Théodebert, mort en 547, se tenaient donc là par transaction, spectateurs du conflit et prêts à tomber non sur le plus faible, mais au contraire sur le plus fort, sur celui qui les empêcherait d'aller à la curée de l'Italie. Telle est notre opinion, et les événements subséquents la justifient. En tout cas, nous défions qu'on nous démente avec preuve.

Narsès, forcé de prendre la route du littoral,

eut fort à faire pour franchir tant d'obstacles avec tant d'empêchements. Aussi fut-il longtemps avant d'atteindre Ravenne, encore que sa flotte lui fournît une utile décharge et de grands secours en bateaux légers à l'aide desquels il passait les cours d'eau sur des ponts mobiles. Téias paraît inexplicable de n'avoir point quitté les environs de Vérone pour lui disputer une telle route, ou du moins le harceler dans son chemin, soit sur ses flancs, soit en arrière. Il est à présumer que ni Totila ni lui n'avaient cru possible, soit l'arrivée simultanée par mer d'une si grande multitude d'hommes et de chevaux, en quoi ils avaient eu raison, soit la marche aventureuse de cette multitude sur un voie si traversée par les marécages et par les bouches de tant de cours d'eau, en quoi ils s'étaient trompés. Du reste, Narsès fut heureux du refus des Francs qui lui avaient fermé la bonne et directe voie, car les divers passages de l'Adige et du Pô, ainsi que toute cette contrée par où les Goths l'attendaient, lui eussent présenté des difficultés formidables. Les avenues de Vérone avaient été rendues inaccessibles aussi bien que les abords du Pô. Des arbres abattus et de véritables précipices, sous le nom de fossés, interceptaient tous les chemins. Les défilés des montagnes étaient défendus par autant de petits corps fortement retranchés; enfin les plaines étaient inondées

partout où elles pouvaient l'être[a]. Mais tout cela devint inutile.

Narsès passa neuf mois à Ravenne pour remettre un peu d'ordre dans son armée qui en avait grand besoin. Il s'y ajoignit la plus saine partie de la garnison avec Valérien et Justin, puis il se dirigea sur Rimini, pour de là marcher sur-le-champ à Rome. Le Goth Usdrilas, gardien de Rimini, n'écoutant que son intrépidité téméraire, osa le braver au passage de la petite rivière qui baigne les murs de sa ville, et tenta de l'arrêter en coupant le pont de la route; mais il s'y fit tuer vainement. Les siens n'eurent que le temps de regagner les murs, laissant le corps de leur chef entre les mains de l'ennemi qui en trancha la tête et l'exposa sur un pieu, ce qui exalta la farouche ardeur des Orientaux. A Rimini, Narsès quitta la route directe qui menait à Rome pour ne pas être arrêté devant la forte place de Pierre-Pertuse, laquelle était bien gardée, et se jetant à gauche par Sénégallia, il continua de s'avancer contre Rome où il croyait que Totila voulait lui livrer bataille. A juger de la justice de sa cause par la conduite de ses gens, on a de la peine à voir en lui un libérateur. Les barbares[b] qui l'accom-

(a) « ... Alibi factis concædibus, alibi fossis et terrarum ca- « vis, alibi voraginibus profundis atque æstuariis, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. IV.

(b) « Super multa alia facinora fæda domos, ut in quamque

pagnaient, principalement les Lombards, se portaient à des excès qui font frémir, incendiant les maisons, massacrant les hommes, violant les femmes jusqu'au pied des autels où les populations épouvantées cherchaient un asile. A peu de distance de Sénégallia, le général romain dut changer son plan, renoncer pour le moment au chemin de Rome et se rejeter sur la droite pour marcher contre Totila qui, sur la nouvelle de l'affaire de Rimini, se bornant à laisser dans sa capitale une garnison bien pourvue au môle d'Adrien, s'était porté vers l'Apennin par l'Étrurie. Le roi des Goths avait rappelé à lui en toute hâte son lieutenant Téias avec tous les siens. Il le rejoignit bientôt, et fortifié par cette jonction, à laquelle il ne manquait que deux mille cavaliers laissés en arrière et qu'il fallut attendre, il alla camper près d'un bourg nommé Taginas, situé au pied de l'Apennin, lieu où, dit-on, Camille avait défait Brennus. La tradition y montrait encore le tumulus des Gaulois. Le choix du terrain semblait de bon augure. Illusion! Cette fois, c'était Camille qui devait succomber. Narsès parut peu après et fit camper son armée à cent stades environ de celle des Goths, dans un pays plat, mais environné d'éminences, dont il sut profiter habile-

« advenerant, incendebant, feminarumque corporibus, in sa-
« cras ædes quæ profugerant, per vim illudere nihil vereban-
« tur, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. IV.

ment pour se donner les avantages de la position.

Il députa aussitôt vers son adversaire une ambassade courtoise pour lui offrir une composition, en l'engageant à mettre bas les armes. Totila répondit comme il devait le faire, et des deux parts on fit ses dispositions. N'oublions pas cette circonstance que le général romain fit demander au roi son jour, et que ce dernier assigna le huitième, ce qui fit comprendre à Narsès qu'il serait attaqué dès le lendemain et lui fit passer la nuit et le matin qui suivirent sous les armes, ses troupes ne dormant pas, prenant leurs repas debout, les cavaliers près de leurs chevaux tout sellés et bridés. Comment Totila espérait-il surprendre un Grec? Ce lendemain fut en effet le jour de la bataille.

Nous ferons grâce au lecteur des préliminaires de l'action durant la matinée de ce funeste jour, des harangues des deux chefs, des brillantes évolutions et pas d'armes du roi des Goths sur son cheval couvert d'or, avec sa lance d'or chargée de bandelettes flottantes qu'il jetait en l'air, la rattrapant d'une main, puis de l'autre, avec une adresse qu'admiraient les deux armées, et aussi du duel obligé de deux braves champions, où le champion des Goths, nommé Cocas, fut renversé mort. Achevons promptement le récit de l'action même. Elle s'engagea pour la possession d'une

colline que Narsès fit occuper par quelque infanterie dont la cavalerie gothique ne put triompher. Elle ne devint générale que passé le milieu de la journée et ne fut pas un instant douteuse en faveur des Orientaux, malgré la valeur des Goths, et cela, ce nous semble, par deux raisons principales, dont l'une fut la différence des deux ordres[a] définitifs de bataille, toute à l'avantage de Narsès, et l'autre fut la blessure mortelle que Totila reçut dès le commencement de la lutte sérieuse. Et d'abord le roi des Goths avait massé sa cavalerie en avant de son infanterie rangée en seconde ligne. Il arriva ce qui devait arriver, que cette cavalerie, dans ses charges successives, ayant été rompue et repoussée, rompit, en se repliant, l'infanterie qu'elle entraîna dans sa fuite. Bélisaire avait fait la même faute dans sa grande sortie au siége de Rome et avait eu le même sort. Ainsi l'auront tout ceux qui adopteront cet ordre insensé. Narsès, au contraire, fidèle aux règles, avait distribué son armée en trois parties : un centre presque tout d'infanterie et deux ailes où se trouvait presque toute sa cavalerie. Sa ligne, légèrement infléchie au centre, formait un commen-

(a) « Non eadem quæ antè facies aciebus fuit, nam quater« nos millenas pedites qui in cornuum quoque erant, lunatam « in speciem curvari Narses voluerit, at Gothi ponè equitatum « pedites densi constiterant, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib, IV.

cement d'arc pour envelopper l'ennemi. Si avec cela il s'était placé en seconde ligne à la tête d'une réserve, ce que son art doit faire supposer, il aurait rempli toutes les conditionsqu'on approuve encore aujourd'hui. L'autre malheur des Goths fut le sort de Totila qui fut tel qu'il suit, en adoptant la plus naturelle des deux versions que Procope laisse à notre choix. Ce prince, au moment même du combat, se défiant sans doute de quelque trahison des transfuges qu'il avait dans son armée, avait revêtu le costume d'un simple soldat pour n'être pas reconnu et s'était mêlé ainsi aux premiers rangs. Il reçut bientôt une flèche dans le corps. Ses amis l'emmenèrent promptement sur les derrières, dans un petit village nommé Caprée, où il expira. La catastrophe avait été tenue secrète; mais les Goths, qui étaient habitués à le voir toujours à leur tête, ne le voyant pas, soupçonnèrent leur perte, se troublèrent, lâchèrent pied, et la nuit étant venue, ce fut une déroute universelle. Chacun fuyait où son instinct le poussait; un grand nombre des vaincus périt ainsi sous les coups de la cavalerie de Narsès qui les fit poursuivre vivement, mais seulement pendant quelques heures. Un gros d'entre eux pourtant, rallié par Téias, s'achemina vers le Pô, le franchit et courut s'enfermer, avec ce vaillant homme, dans Pavie, où d'une commune voix la couronne lui fut décer-

née. On ne sait ce qu'il y a de plus beau d'avoir offert ou d'avoir accepté cette couronne dans un pareil moment. Pourquoi faut-il qu'une si généreuse constance ait été souillée par le cruel délire de la rage? Mais nous devons à la vérité de dire qu'elle le fut. Les Goths de Pavie massacrèrent tous les notables romains qu'ils purent saisir, et notamment quatre cents jeunes fils de famille que le roi défunt avait fait conduire au delà du Pô comme otages. Telle fut la fin de Totila, fin honorable puisqu'elle arriva sur le champ de bataille, mais pourtant qui, par les raisons exposées, fut loin d'avoir l'éclat de son glorieux règne et d'égaler celle de son successeur, dernière catastrophe qu'il nous reste à retracer.

On était incertain du sort de Totila dans le camp des Orientaux; une femme romaine, de Caprée, vint y révéler le secret de sa sépulture. La fosse aussitôt ayant été rouverte et l'identité du cadavre et du roi reconnue, Narsès éprouva une grande joie. Rempli de confiance désormais, trop peut-être, il s'empressa de se débarrasser de ses auxiliaires lombards qui, en effet, étaient d'un rude poids à tous égards, et après les avoir payés libéralement, il les fit reconduire, comme par honneur, hors de l'Italie jusqu'au delà de l'Istrie, d'où ils retournèrent près de leur roi Alboin. Ils purent le renseigner sur les chemins de la Péninsule.

Cela fait, Narsès rendit gloire à Dieu, dit l'historien, et se remit en route pour Rome, recevant à composition, dans sa marche, Narnie, Spolète et Pérouse. A la vue de sa puissante et victorieuse armée, les Goths de la capitale, qui d'abord en avaient voulu défendre les murs, se découragèrent. Les uns s'enfuirent au port de Trajan, d'autres à Centumcelles, et le reste se renferma dans l'enceinte fortifiée du môle d'Adrien, moins pour y résister que pour obtenir une capitulation qui fut accordée; et les clefs de Rome furent envoyées à Justinien pour la troisième fois depuis la guerre, ce qui donne en tout six occupations violentes dans le cours de dix-sept ans. La plupart des édifices avaient résisté à ces divers chocs, mais non pas le sénat. Presque tous les sénateurs étaient ou tués, ou dispersés, ou expatriés. Aussi Narsès tourna-t-il exclusivement ses regards vers le clergé qu'il réussit aisément à mettre dans ses intérêts par ses dons et surtout en se donnant pour le destructeur de l'arianisme. Il s'arrêta dans Rome, s'inquiétant trop peu des fuyards de Pavie qu'il avait chargé seulement Valérien et Damien de surveiller après qu'ils auraient pris Vérone; mais ce double but fut manqué. Vérone d'abord était trop à la convenance des Francs de la Vénétie pour qu'ils en permissent la conquête à des tiers; ils en firent lever le siége. Quant aux Goths de Pavie, nous les allons retrouver en

pleine action dès le printemps de l'année suivante, 553, dix-huitième de la guerre.

Tandis que le vainqueur dirigeait ainsi tranquillement, de son palais à Rome, différents corps de son armée sur les nombreuses places qui restaient aux vaincus, particulièrement sur Centumcelles, dont le voisinage hostile l'offensait et sur Cumes, cité forte où les Goths, sous les ordres d'Arigern, frère de Téias, assisté d'Hérodien, gardaient une moitié du trésor national, ville d'ailleurs dont la possession lui ouvrirait le chemin de Naples et des provinces du sud, il apprit qu'il y avait encore un roi des Goths. Réveillé dès lors, il comprit que l'heure du repos n'était pas venue pour lui, et soigneux d'arrêter les effets d'un nouvel avénement, que l'exemple d'Ildibald et celui de Totila lui avaient appris à craindre, il détacha vers les rives du Pô Jean, neveu de Vitalien, avec des forces considérables pour prévenir tout passage du fleuve, de concert avec Valérien. Mais l'hiver avait été mis à profit par Téias. Une foule de Goths ranimés par le désespoir, sentiment qui n'abat que les lâches, s'étaient rendus à Pavie pour le saluer, c'est-à-dire pour mourir sous sa bannière, en sorte que, dès les premiers beaux jours de cette année 553, ce roi des funérailles gothiques s'était trouvé en mesure de rentrer en campagne. Pressé d'aller secourir son frère à Cumes, il entreprit la chose

la plus hardie, savoir : de passer le Pô en présence des corps nombreux qui l'observaient, sans même avoir pu engager dans sa cause les Francs de la Vénétie, lesquels attendaient que son trône fût vacant pour le relever à leur profit, à l'aide de son peuple dérouté cette fois pour toujours; et ce dessein, en toute autre circonstance téméraire, il l'exécuta avec beaucoup d'adresse. Procope dit qu'il fit de longs détours pour gagner les côtes de l'Adriatique et de là se rendre dans la Campanie; d'où nous concluons qu'après avoir fait de vaines démonstrations en avant et au-dessous de Plaisance pour appeler l'ennemi de ce côté, il remonta brusquement la rive gauche du Pô en dérobant sa marche, passa le fleuve dans sa partie supérieure, puis longea la côte ligurienne et étrurienne, se jeta ensuite à gauche pour atteindre le Picentin par l'Émilie, et déjoua ainsi Valérien, Damien et Jean, neveu de Vitalien. Cette manœuvre, toute belle qu'elle est, suppose encore autre chose que de l'art et de l'intrépidité; elle montre évidemment que le peuple des campagnes était encore pour les Goths contre les libérateurs de l'Italie. Narsès n'apprit que les fuyards de Pavie avaient passé le Pô que quand il les sut bien campés et retranchés dans la région du Vésuve, près du golfe de Salerne et de Nuceria, couverts par la petite rivière[a] qui coule sous

(a) Procope la nomme le Drace.

les murs de cette ville, et à portée de s'aider de leur flotte de Naples. Il n'y avait plus à balancer: il rappela tous ses corps détachés, se mit à leur tête, et parut le plus tôt qu'il put devant Téias, qui très probablement avait, en passant, ravitaillé ou même délivré Cumes. Les deux armées demeurèrent deux mois, dit-on, en présence, ce qui est incompréhensible. A la vérité, les Goths avaient fortifié les abords de la rivière par des tours de bois bien armées. Narsès, pour approcher, fut contraint de construire aussi des tours sur l'autre rive. Ce temps si long se passa en défis, en jets de traits, en combats singuliers. A la fin, une flotte romaine mandée de Sicile mit un terme à cette présence sans résultats, pendant laquelle les Romains souffraient plus que les Goths, ceux-ci recevant par mer des vivres que les premiers ne recevaient que difficilement. Le commandant de la flotte gothique se laissa corrompre et se rendit sans combat. Dès lors Téias se retira sur une montagne voisine pour y attendre avantageusement son adversaire. Mais dans cette forte position, la disette de vivres et de fourrages vint incessamment l'assaillir, et il était temps pour sa petite armée héroïque d'en venir aux mains, quand Narsès lui en offrit enfin l'occasion. Les Goths, comprenant qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la victoire, mirent tous pied à terre pour s'ôter à eux-mêmes toute pensée de

retraite : « *Ils étaient enflammés par le désespoir* » [a], pour parler comme l'historien, « *et les Romains* « *par la honte de céder au plus faible.* » Le choc fut terrible et sanglant. Il commença dès l'aurore, et aucun des deux partis ne recula de tout le jour. Téias, d'une force et d'une stature colossales, était toujours en tête des siens, la lance d'une main, le bouclier de l'autre. Il arriva un moment où ce bouclier étant chargé de douze traits ennemis, le héros en demanda un autre à son écuyer. Mais pendant qu'il changeait de bouclier, il reçut un trait dans la poitrine, et tomba blessé à mort. Les barbares orientaux lui tranchèrent la tête et l'exposèrent sur un pieu, pensant décourager les siens par cette tête. Au contraire, ils redoublèrent de fureur pour la venger. La nuit sépara les combattants sans les rompre. Le lendemain on se battit de même tout le jour, sans autre résultat. Les Goths ne manquaient pas de rois ; ils étaient tous dignes de l'être. Le troisième jour, ces vrais enfants de Théodoric, sans doute atteints par la faim, députèrent vers Narsès, pour lui dire qu'ils reconnaissaient que le ciel leur était contraire, et qu'ils consentaient à cesser la guerre, pourvu qu'ils ne fussent point contraints à vivre sujets de Justinien et qu'on les laissât libres de

(*a*) « Gothi ad audendum inflammati desperatione... Romani « pudore ne invalioribus cederent, etc. » Procop., *De bell. goth.*, lib. IV.

se retirer où ils voudraient, emportant leurs bagages et l'argent nécessaire à leur voyage, qu'ils avaient mis en dépôt dans quelques forts. Sur ce, Narsès, ayant tenu conseil, adopta l'avis de Jean, neveu de Vitalien, qui fut de souscrire aux propositions des Goths, *« l'ambition*[a] *qui va trop loin, »* dit le sage conseiller, *« n'amenant que du mal. »* Le traité conclu, les Goths cédèrent et se dispersèrent, moins mille d'entre eux qui, sous la conduite d'Indulphe, regagnèrent Pavie sans être inquiétés.

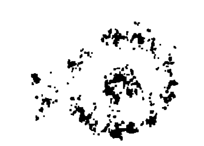
Nous ne suivrons pas plus loin cette lutte désespérée, laissant à l'historien Agathias[1] la tâche ingrate de s'engager sans flambeau dans un labyrinthe inextricable, où se succèdent, sans autre fruit que la ruine et la désolation de la Péninsule, les insurrections des Goths de la Ligurie, les invasions des Francs du roi Théodebald, amenés par Leutharis et Bucelin jusque dans les Calabres, par la soif du pillage bien plus que par les instances de ce peuple goth malheureux, qui cherchait partout des auxiliaires, ou du moins des vengeurs, et ne trouvait jamais que des ennemis; géant abattu, dont les membres palpitaient. C'est ici

(*a*) « ... Velle quod nimium est, quis nescit an malè vertat ? » Procop., *De bell goth.*, lib. IV.

(1) Historien vivant au sixième siècle, dont l'ouvrage, en cinq livres, qui fait suite à Procope, est bien loin de valoir les Histoires de ce dernier.

que Narsès apparaît dans sa grandeur, par son activité, par sa constance, par son adresse à se créer des ressources contre les Francs, soutiens trompeurs des Goths, chez les Goths mêmes; vertus, talents qui finissent par lui assurer, après quelques années laborieuses[1], le paisible gouvernement de l'Italie. Mais la gloire de Narsès nous touche peu. Si, par sa modération envers les restes de la nation gothique, il est cause qu'il coule encore dans les veines de l'Italie du sang des Goths, il a bien fait, car ce n'est pas sans doute le moins généreux. Du reste, il fut mal payé par ses maîtres de ses services. Quand Justinien fut mort (car il mourut enfin), et que Justin II, son neveu, fils de sa sœur Vigilance, lui eut succédé, ce nouvel empereur, qui débuta assez justement, laissa paisiblement Narsès s'enrichir à Rome, y régner à son aise sous le nom impérial, jusqu'au moment où le trésor de Constantinople eut besoin du sien. On rapporte qu'alors l'impératrice Sophie le fit rappeler pour mettre à sa place Longin, qui fut le premier exarque de Ravenne, et qu'elle motiva ce rappel par ce mot aussi ingrat qu'in-

(1) C'est en 555 qu'Agathias cesse de parler des Goths d'Italie, ce qui fait présumer que la guerre finit décidément cette année-là; cependant on trouve encore Narsès occupé, en 563, à réduire les villes de Vérone et de Brescia; mais Muratori pense, avec beaucoup de fondement, qu'il ne s'agissait alors que d'une simple insurrection isolée de ces deux villes.



sensé : « Il est temps que cet eunuque[a] revienne « faire filer aux filles leurs quenouilles ! » Sur quoi l'eunuque, avant de mourir à Rome ou à Naples, vers l'an 567, à quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze ans, sans avoir obéi, aurait répondu : « Je lui ourdirai une toile dont elle aura « peine à se tirer. » Puis il aurait fait signe au roi Alboin, et les Lombards seraient arrivés. Ces dernières circonstances, rapportées par Paul Diacre, sont incertaines. Mais qu'il en soit ce qu'il en fut ! Nous sommes entré dans une époque trop longue où généralement, en matière historique, l'erreur vaut presque autant que la vérité.

ÉPILOGUE.

Nous eussions réuni dans cette histoire Théodoric et les Goths, jugeant la mémoire de l'un et celle des autres inséparables, quand même nulle autre considération ne nous y eût porté ; mais d'ailleurs, frappé de plus en plus, en disposant notre travail, de l'injustice avec laquelle

(*a*) « Hæc fertur mandasse, ut cum puellis in gynæceo lana- « rum faceret pensa dividere; ad quæ verba Narses dicitur hæc « responsa dedisse : Talem se eidem telam orditurum, qualem « ipsa dùm viveret deponere non posset... Itaque legatos mox « ad Longobardorum gentem dirigit, etc. » Paul. Diac., *Hist. Longob.*, cap. VI.

les Goths d'Italie ont été traités par la tradition vulgaire, nous avons voulu redresser, autant qu'il était en nous de le faire, un tort si grave et si évident. Cette idée nous a donc entraîné à leur suite jusqu'à leur fin, sous la garantie peu suspecte de Procope, historien à nos yeux d'un grand prix, non-seulement à cause de son talent, mais encore et surtout parce qu'au milieu de ses emportements et de sa partialité il sait honorer ses ennemis. Nous n'avons pas simplement vu dans ces peuples les derniers appuis de l'unité de la Péninsule, mais des races généreuses remplies du sentiment de la dignité humaine et capables de comprendre, de réaliser tous les progrès sociaux, par cela qu'elles pratiquaient les mœurs et la liberté. A notre avis, on ne saurait penser sans un certain dépit à ce que serait devenu particulièrement ce sénat romain, bien affaissé, il est vrai, sous le poids d'un long despotisme, mais pourtant riche encore, au sixième siècle, de lumières et même de vertus, s'il se fût peu à peu recruté d'hommes tels que Téias, Totila, Ildibald, Witigès, Indulphe, Ibbas, Marcias, Roderic, Pitzia, Tolonic, Uligisale, Uliaris, et tant d'autres dont les vigoureux caractères n'auraient pu manquer de rendre dans Rome de la puissance et de la vérité aux délibérations publiques. N'y avait-il pas là plus que le germe de ce beau système d'équilibre et d'intelli-

gence dont notre grand publiciste a cherché l'origine dans les forêts de la Germanie, dernier berceau des nations gothiques? Et s'il en est ainsi, que de temps, que d'efforts, que de sacrifices sanglants eussent été épargnés à l'Europe pour la fondation de ces constitutions libres et monarchiques tout ensemble, nées si tard en Angleterre même, en France, en Espagne, et encore à naître dans la meilleure part de l'Allemagne moderne! Il est pénible, après cela, de voir que les noms d'Ostrogoths et de Wisigoths restent toujours attachés à des idées de féroce ignorance, qu'ils soient pour un peuple la plus grossière injure. Cela est pourtant; nous n'y changerons rien, et notre faible voix, perdue au milieu des siècles avec celles des savants du Buat, Fauriel et quelques autres, ne sera guère entendue que de ceux qui n'en avaient pas besoin. Oui, quoi que nous fassions, l'injure subsistera. Nous aurons beau répéter : « Mais ces peuples étaient religieux, respectaient la conscience de chacun, voyaient dans les femmes des compagnes, souvent des guides, jamais des esclaves, les aimaient et les honoraient jusque dans leurs enfants, en honorant la chasteté! Mais dans l'État, ils mettaient au premier rang la liberté, pour laquelle ils savaient mourir! Mais ces barbares d'origine étaient plus avancés dans la civilisation, après moins d'un siècle, que les autres barbares d'o-

« rigine qui les accusent ne l'étaient au bout de « six cents ans! Il valait donc mieux qu'ils en eus« sent le dépôt que ces derniers. — Humains « dans la conquête et cruels seulement dans la « vengeance, ils ont défendu l'Italie ainsi que le « midi de la Gaule après les avoir rendus pros« pères, et n'y ont point fait les ruines qu'on leur « impute! » Vains discours! La foule prévenue nous répondra par ces seuls mots : « *Ostrogoths!* « *Wisigoths!* » Taisons-nous donc, et reconnaissons une fois de plus qu'il y a des erreurs indélébiles.

Comme par compensation, le préjugé a voulu faire des Goths les inventeurs de l'architecture dite gothique, en réalité franco-saxonne, tant il semblait être dans leur destinée d'être mal jugés! Quant à cette autre erreur, on ne conçoit pas comment elle a pu se loger dans la langue proverbiale, puisque le gothique ne se trouve qu'après eux, et principalement au sein des pays de l'Europe qu'ils n'ont pas habités. Pendant un séjour de moins de cent ans, réunis en corps de nation, soit dans la Narbonnaise, soit en Italie, c'était pour eux assez faire que de ne pas détruire et de réparer; mais de concevoir et de créer en fait d'art, ils ne le pouvaient pas. S'ils avaient eu quelque idée à cet égard, c'eût été celle de tailler les pics des Alpes et de l'Apennin en statues de Théodoric; nous ne saurions leur en supposer

d'autre. Assez d'honneur entoure leur souvenir aux yeux des juges attentifs, sans leur attribuer un mérite qu'ils n'ont pas.

Non, ils n'ont point inventé ces maisons sublimes à pignons dominateurs, armées en avant d'une ou deux tours ou de deux cônes effilés pour élever hardiment la croix dans les cieux, et soutenues à l'extérieur d'une forêt d'arceaux si ouverts, si légers, qu'on serait tenté, à la première vue, de les soutenir eux-mêmes; vaisseaux[a] fantastiques ou même capricieux, sans proportions, sans symétrie, sans perspective, sans lumière, où pourtant l'audace et la grâce se réunissent pour charmer; où, dès l'entrée, on se sent saisi par la prière, comme au Panthéon et à Saint-Pierre on l'est par l'admiration; qui, dans leurs obscurités comme dans leurs richesses mystérieuses, terrassent la raison par leurs effets, et rappellent ainsi la main divine qu'ils représentent; véritable folie de la croix, plus puissante que tous les prodiges de l'art! Laissons la gloire de cette invention à qui elle revient, c'est-à-dire à la foi, aux terreurs, aux espérances d'une foule naïve et malheureuse[1], n'ayant de recours qu'au-

(*a*) *Voyez* Séroux d'Agincourt, *Hist. de l'art par les monum.*, tome I, Architecture, page 69.

(1) Une preuve, entre mille, que les peuples étaient très malheureux au moyen-âge, c'est qu'ils étaient très religieux; et une preuve qu'ils étaient très religieux, c'est que leurs palais

près du protecteur, du défenseur suprême, et ne sachant comment faire pour assez l'honorer et assez le fléchir! Laissons cette gloire à maître Simon, à maître Jean et à leurs pareils, pauvres maçons inconnus; car tels furent les auteurs longtemps oubliés de nos cathédrales immortelles; et l'architecture gothique a cet autre rapport avec le christianisme, son modèle inspirateur, qu'en place des Callicrate[a], des Sostrate[b], des Vitruve[c], des Bramante, des Michel-Ange, elle eut pour premiers apôtres de simples artisans, sans lettres et sans nom!

ne sont rien au prix de leurs églises. Maintenant c'est tout le contraire : ingrats que nous sommes!

(*a*) Architecte du Parthénon, vivant sous Périclès, en 444 avant J.-C.

(*b*) Architecte du phare d'Alexandrie, vivant sous Ptolémée Philadelphe, en 273 avant J.-C.

(*c*) Architecte de l'empereur Auguste.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

LIVRE SIXIÈME.

Pages.

Pages.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

Pages.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

